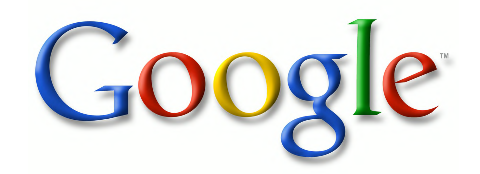
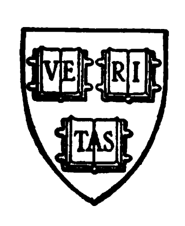

Google


VE RI
TAS

VOYAGES

IMAGINAIRES,

ROMANESQUES, MERVEILLEUX,
ALLÉGORIQUES, AMUSANS,
COMIQUES ET CRITIQUES.

SUIVIS DES

SONGES ET VISIONS,

ET DES

ROMANS CABALISTIQUES.

CE VOLUME CONTIENT:

L'ISLE INCONNUE, ou Mémoires du Chevalier DES GASTINES, publiés par M. GRIVEL, des Académies de Dijon, de la Rochelle, de Rouen, de la Société philosophique de Philadelphie, &c.

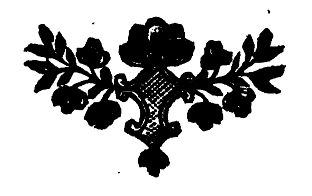
TOME TROISIÈME.

VOYAGES
IMAGINAIRES,
SONGES, VISIONS,
ET
ROMANS CABALISTIQUES.

Ornés de Figures.

TOME NEUVIÈME.

Première division de la première classe, contenant les Voyages Imaginaires *romanesques*.



A AMSTERDAM,
Et se trouve à PARIS,
RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVII.

L'ISLE
INCONNUE,
OU
MÉMOIRES
DU CHEVALIER
DES GASTINES.

Publiés par M. GRIVEL, des Académies de Dijon, de la Rochelle, de Rouen, de la Société Philosophique de Philadelphie, &c.

Nouvelle édition, corrigée & augmentée.

TOME TROISIÈME.



L'ISLE INCONNUE, OU MÉMOIRES DU CHEVALIER DES GASTINES.

CHAPITRE XLIV.

Réception qu'on fait aux européens délivrés ; un françois raconte comment ils étoient tombés au pouvoir des sauvages ; on prend la résolution d'employer la barque armée en guerre pour attaquer la flotte des nègres, lorsqu'elle s'éloignera de l'Isle.

LE Père ayant dévancé la troupe des chasseurs, les annonça à Eléonore & à ses filles,

comme il avoit résolu, en taisant de leur avanture tout ce qui auroit pu causer une trop vive émotion à des cœurs si sensibles. Il ne put néanmoins leur cacher que les trois européens qu'ils amenoient, n'eussent été délivrés de la main des nègres; & quelque soin qu'il prît pour adoucir cette nouvelle, elles ne l'entendirent point sans en être vivement affectées. Elles virent dans ce récit plus que le Père ne leur disoit, &, subitement frappées de l'idée des périls que les chasseurs avoient dû courir, laissèrent paroître sur leurs visages & dans leurs discours le trouble & la crainte dont elles étoient agitées.

Cependant comme tous nos gens revenoient sains & saufs, qu'ils alloient se retrouver dans le sein de leurs familles, ces alarmes involontaires firent place à la douce joie que l'annonce de leur retour devoit naturellement inspirer. En même temps, la surprise mêlée d'admiration que causoit la merveilleuse délivrance des trois Européens, & la pensée consolante que ce qu'ils devoient à leurs libérateurs les attacheroit inviolablement à la colonie, affoiblirent encore les impressions de crainte que la rencontre des nègres avoit faite sur les esprits.

L'on étoit dans ces dispositions, quand la troupe parut. Henri précédoit les européens

qu'escortoient tous les chasseurs. Ceux-ci venoient non seulement pour voir leur mère & la rassurer sur leur retour, mais pour faire honneur aux nouveaux venus, empressés de rendre leurs hommages aux chefs de la colonie. Henri, qui leur avoit fait succinctement l'histoire de l'isle, leur avoit donné la plus haute idée de ces deux personnes respectables ; mais lorsqu'ils aperçurent la bonté majestueuse qui brilloit sur leur visage, & la tendre vénération dont tous ceux qui les approchoient paroissoient pénétrés ; enfin lorsqu'ils se virent accueillis par Eléonore avec toutes les marques & tous les égards de l'humanité la plus compatissante, ils ne purent s'empêcher d'être émus jusqu'aux larmes, & ils vouloient se prosterner à ses pieds : mais elle s'y opposa ; puis elle regarda la jeune espagnole avec des yeux humides, l'embrassa tendrement, en la nommant sa chere fille.

« Je bénis le ciel, lui dit-elle, du secours propice qu'il vous a donné par la main de mes enfans. Vous n'avez plus rien à craindre où vous êtes. Vous vivrez tranquille auprès de moi. Je veux vous servir de mère ; & s'il dépend de nous de vous faire oublier ce que vous avez perdu, ni vous, ni vos compagnons d'infortunes, vous n'aurez rien à regretter.

« Ah! Madame lui répondit la jeune personne en mauvais anglois & en lui prenant les mains, qu'elle arrosa de pleurs, qui ne seroit touché jusqu'au fond de l'ame, des attentions bienfaisantes d'une bonté si rare? Je suis bien malheureuse; mais dans mon désastre, je dois rendre à la providence des graces infinies pour le soin qu'elle a pris de me conduire jusqu'ici. Hélas! & pardonnez-moi ce souvenir; la mort m'avoit enlevé ce que la nature & la reconnoissance me faisoient un devoir de chérir & de respecter. Il me restoit un époux (car je dois nommer ainsi l'homme vertueux & tendre à qui je destinois ma main, & qui bientôt devoit m'être uni par le plus saint des nœuds), il me restoit un époux, & le ciel qui m'a sauvée de la main des barbares, l'a laissé parmi d'autres sauvages, leurs ennemis. J'ignore le sort qu'on lui destine. Je ne puis que gémir du malheur cruel qui nous a séparés, & votre bonté même augmente mes regrets. Reçus & protégés dans cette isle heureuse, nous y jouirions comme vous du plus parfait bonheur. Ah! que ne puis-je espérer de le revoir encore! que ne m'est-il permis de croire qu'il me sera rendu »!

La nature sembloit avoir formé la jeune étrangère avec complaisance. Un teint brun,

mais animé; de grands yeux noirs & pleins de feu, un son de voix touchant, une taille svelte & légère, un air de modestie & de noblesse, en faisoient une beauté qui, quoique différente de celle de nos femmes, avoit tout ce qu'il falloit pour charmer. Elle étoit dans la fleur de l'âge, elle étoit affligée; ses pleurs & ses soupirs parloient éloquemment; elle attendrit tous les cœurs. Tous les assistans souhaitèrent de pouvoir lui rendre le service qu'elle sembloit implorer de la colonie, & quelques jeunes gens parurent se passionner pour ses intérêts.

Le Père l'assura qu'on feroit toutes les démarches nécessaires pour retrouver celui qu'elle pleuroit, & pour le ramener dans l'isle; mais comme il ne fixoit point l'époque de cette entreprise, & que personne ne s'en informoit, Pascal, jeune chasseur de la famille d'Etienne, demanda la permission de parler, & dit: « Je vous supplie, mon Père, de considérer qu'il n'y a point de temps à perdre pour exécuter votre résolution généreuse. Sans vouloir pénétrer dans vos desseins, je pense qu'on ne différera pas à envoyer la chaloupe armée contre les nègres. La raison de notre sûreté, les droits d'une juste vengeance, & sur-tout la certitude où nous sommes que les nègres sont

encore dans le haut de l'isle, nous avertissent de ne pas perdre l'occasion d'attaquer leur flotte avant qu'elle s'éloigne de ces parages. Soit que notre barque surprenne nos ennemis & détruise leurs canots, soit qu'ils fuient devant nous, qui peut nous empêcher ensuite d'aller mouiller sur les côtes des sauvages qui retiennent l'homme blanc, si cher à Madame ? Nous pourrons en payer la rançon en leur donnant des marchandises, ou quelques prisonniers sauvages, s'il en tombe entre nos mains. L'Anglois ou le François qui sont revenus avec nous, & qui connoissent cette nation, pourront nous servir d'interprètes ».

Eléonore, à ce discours, ne put cacher son inquiétude, & pâlit. « Quoi, toujours la guerre ? dit-elle. Faut-il que je tremble sans cesse pour la vie de mes enfans « ? Le Père regarda Pascal d'un air sevère « Jeune homme, lui dit-il, votre âge auroit dû vous prescrire plus de modestie. Votre proposition est bonne, peut-être ; mais vous deviez mieux présumer des lumières de vos anciens, & laisser parler ceux qui ont plus d'expérience que vous. Lorsqu'ils se taisent par prudence, est-ce à vous de nous montrer une téméraire indiscrétion » ?

Mais la parole étoit lâchée, Eléonore aver-

tie; & comme l'expédition proposée étoit commandée en quelque sorte par la circonstance, & pouvoit, par ses succès, enlever à jamais toute occasion de guerre, le Père ne crut pas devoir rejeter cet avis. Il proposa lui-même la chose à l'assemblée, & le résultat de la délibération fut, qu'il falloit, sans tarder, profiter de la conjoncture pour attaquer les nègres déconcertés, & dans la position où ils étoient encore, afin que leur défaite & le sentiment de leurs pertes les éloignât pour toujours de l'isle.

Eléonore & ses filles en gémirent profondément; & cependant le Père ordonna d'approvisionner la barque des vivres & des munitions nécessaires pour cette expédition. Il nomma ceux qui devoient en être, & il vouloit la conduire lui-même; mais sur les représentations de toute la famille, il en remit la direction à son fils aîné. Baptiste, Guy, Vincent, Guillaume, Charles, Philippe, Etienne, & quelques-uns de leurs enfans auxquels plusieurs des chasseurs, & entre autres Victor & Pascal, demandèrent la permission de se joindre, furent désignés pour monter le nouveau bâtiment. Le françois & l'anglois prièrent aussi le Père de ne pas les priver de l'occasion favorable qui se présentoit d'être utiles à la colonie. Ils

s'offrirent de si bonne grace & avec tant d'instances, que le Père ne crut pas devoir les refuser.

Toutes ces choses ainsi arrêtées, chacun alla dans sa maison pour embrasser sa famille & prendre de la nourriture avant de partir. Les européens restèrent à souper dans la maison du père, où ils devoient demeurer désormais. Pendant le repas, on se renouvela de part & d'autre l'assurance des sentimens réciproques qu'on éprouvoit ; mais les nouveaux venus mangèrent peu, malgré les invitations réitérées de la famille ; & l'espagnole, dont le cœur sensible & tendre avoit été successivement agité par tant de passions contraires, émue & attendrie de tout ce qu'on faisoit pour elle, ne savoit que dire dans son embarras.

Le Père, dont l'œil attentif veilloit sur ses hôtes, & qui avoit fait mettre le françois à son côté, lui dit alors : « Pardonnez, je vous prie, à l'intérêt que vous m'inspirez, le désir de savoir à qui nous avons le bonheur de donner un asile, & ne me laissez pas ignorer par quel événement vous vous trouvez dans des mers si éloignées de votre pays. Je ne vous demande pas en ce moment votre histoire ; le temps & la circonstance ne sont pas propres à ce récit ; mais en cherchant à vous faire ou-

blier vos infortunes, ne ferai-je pas excusable de vouloir connoître celles qui vous ont conduit ici? Je suis chrétien & européen comme vous & vos compagnons, &, si l'on ne m'a point flatté mal à propos, je suis encore votre compatriote. J'ai été malheureux comme vous; que de motifs de vous être attaché! que de titres à votre confiance»!

Le françois lui répondit: «Tout vous donne sur nos cœurs les droits les plus légitimes. C'est à nous à mériter la bienveillance que vous nous temoignez. Vos désirs doivent être pour moi des ordres respectables. Je vais donc tâcher de vous satisfaire sur ce que vous demandez.

«Je suis françois, comme on vous l'a dit. Mon compagnon est anglois. Cette jeune personne, qui partage notre destinée, a pris naissance en Amérique, de parens espagnols. Elle se nomme Dona Rosa de Quevedo; l'anglois s'appelle Wilson, & mon nom est de Martine. Je suis né dans la vicomté de Turenne en Limousin, d'une famille noble, mais peu riche». A ces mots, le Père se leva, & faisant des exclamations de surprise & de joie: «Dieu soit loué, dit-il, je retrouve en vous un de mes parens. Que j'ai à me féliciter d'une rencontre si extraordinaire! Je suis de la maison

de Lervignac, alliée depuis long-temps à la vôtre.... Mais continuez, je vous prie, & dites-moi d'abord des nouvelles de mes frères. Le Comte de .... & le Baron de .... sont-ils encore en vie? ont ils joui du bonheur auquel ils devoient s'attendre, & qu'ils méritoient si bien par leur caractère & par leurs vertus? Depuis tant d'années que j'en suis séparé, leur image ne s'est point effacée de mon cœur. Ma tendresse pour eux y vit encore tout entière.... —Ils n'ont pas été, reprit M. de Martine, aussi heureux qu'ils devoient l'être. Le Baron n'étoit plus quand je suis parti de France, & son aîné, à qui la guerre avoit enlevé ses deux fils, jeunes gens d'une grande espérance, venoit d'éprouver un déchet considérable dans sa fortune, par la perte d'un procès; mais dans cet état, & déjà sur l'âge, il n'en étoit que plus respectable par la manière dont il supportoit ses malheurs. —Hélas! dit le Père attristé, j'aurai donc hérité de tout le bonheur de la famille!.... —J'avois un oncle, continua de Martine, qui ayant passé jeune en Espagne, y avoit fait une grande fortune. La langue & les mœurs du pays lui étoient devenues si familières, qu'il étoit regardé comme espagnol par les espagnols eux-mêmes; & il y avoit acquis tant de crédit, qu'un poste considérable étant

venu

venu à vaquer dans l'audience royale de Lima, la cour le lui accorda. Le Signor Martinos, qui n'avoit pas d'enfans, m'appela de France auprès de lui, pour lui en tenir lieu. Il rassembla sur moi toute sa tendresse, & je le suivis au Pérou; mais après deux ans de séjour dans cette contrée, il mourut, me laissant l'héritier de tous ses biens. Quelque temps après sa mort, je m'embarquai avec mes richesses sur le galion qui part tous les ans du port d'Acapulco pour les Philippines, dans le dessein de passer de là en Europe. J'avois lieu de me flatter que, de retour en France, je pourrois y jouir de tout le bonheur qu'un cœur honnête & bienfaisant peut goûter au milieu des siens, dans la possession d'une fortune considérable. Nous touchions presque au port de Manille, lorsque le galion qui nous portoit, attaqué par un commodore Anglois qui croisoit dans ces mers, fut obligé de se rendre, après un combat sanglant & opiniâtre. Je fus dépouillé, par le cruel droit de la guerre, de presque toutes mes richesses, & mes compagnons d'infortune ne furent pas mieux traités que moi.

» L'équipage du vaisseau pris étoit plus nombreux que celui du vainqueur. L'anglois ayant brûlé le galion, ne retint de prisonniers

que ceux qu'il pouvoit garder sur son bord sans incommodité. Le reste fut mis à terre sur les côtes de Manille. Je fus un de ceux qu'on y débarqua, ainsi que Dona Rosa, Don Pedro Léal son amant, & M. Wilson, qui, après une vive querelle avec son capitaine, avoit jugé à propos de le quitter secrètement & déguisé, pour nous suivre.

» Nous avions demeuré six mois à Manille, où les espagnols nous avoient traités avec beaucoup d'humanité, lorsque nous nous embarquâmes sur un navire qui partoit pour l'Espagne. Huit jours après notre départ, on eut connoissance d'une voie d'eau considérable dans notre vaisseau, & dans ce moment même il survint une grande tempête, qui, augmentant sans cesse le péril de couler bas, nous força de nous mettre dans les chaloupes, pour gagner des côtes qu'on voyoit. Une de ces chaloupes fut submergée avec le capitaine & la plupart des matelots. Celle où j'étois, ainsi que M. Wilson, Dona Rosa, & Don Pedro, fut poussée sur la côte. Secourus à propos par les habitans du pays, nous échappâmes, comme par miracle, à ce double naufrage, avec deux autres espagnols qui sont morts depuis.

» Ce fut un coup bien heureux de la providence, que nous eussions été jetés sur cette

côte; car les habitans, quoique sauvages, ne sont pas antropophages, comme d'autres peuples nègres leurs voisins, avec lesquels ils sont en guerre continuelle. Si le sort nous eût jetés sur les terres de ces derniers; nous aurions été immanquablement dévorés. Les nègres qui nous avoient sauvés de la mer, eurent pour nous, dans leur simplicité sauvage & disetteuse, tous les égards qu'ils pouvoient nous témoigner; mais remarquant bientôt que nous avions plus d'industrie & plus de connoissances qu'eux, & se trouvant dans le cas de faire une campagne maritime contre leurs ennemis, ils exigèrent de nous que nous fussions de leur expédition, ne doutant pas que nos conseils & notre secours ne leur donnassent la supériorité.

» Nous ne pûmes nous refuser à ce qu'ils exigeoient de nous comme une preuve de notre attachement. Nous nous embarquâmes sur un de leurs canots, qui, faisant partie de l'avant-garde, devoit aller à la découverte, & diriger ensuite leur flotte. Dona Rosa, qui n'avoit pas voulu se séparer de Don Pedro, étoit avec nous, lorsque, surpris par la flotte entière des nègres ennemis, nous fûmes battus & faits prisonniers. C'est à la suite de cette rencontre malheureuse que nous avons été conduits dans le haut de

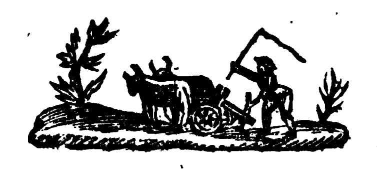
votre isle, où nous devions être sacrifiés à la barbarie de nos vainqueurs, si vos généreux fils ne nous avoient tirés de leurs mains féroces. Vous savez comment nous leur avons échappé. Je ne vous en dirai pas davantage ».

Le Père remercia M. de Martine de sa complaisance, & lui ayant témoigné combien il étoit touché de ses malheurs & de ceux de ses compagnons, l'assura de nouveau du vif désir qu'il avoit de les leur faire oublier. Il lui recommanda Don Pedro, & le pria, par le sensible intérêt qu'il prenoit au sort de l'espagnol & à celui de Dona Rosa, de mettre tout en œuvre auprès des nègres, ses libérateurs, pour les faire consentir à le céder aux navigateurs. Sur ces entrefaites, les gens qui devoient être de l'expédition s'étant rendus chez le Père pour prendre ses derniers ordres, & tout ce qui étoit nécessaire à l'embarquement se trouvant prêt (1), Henri & ses com-

(1) Nous ne prîmes pas seulement les munitions de guerre & de bouche nécessaires pour cette expédition; mais un certain nombre de bestiaux, du fer en barre & travaillé, des grains, des légumes, & une quantité de marchandises, tant pour faire des présens à la peuplade des nègres qui avoient accueilli les Européens, & chez lesquels étoit encore Don Pedro, que pour

pagnons prirent congé. Le Père les exhorta à ſe conduire avec prudence, & Eléonore ne put les voir s'éloigner ſans ſoupirer, ſans verſer des larmes. Ils profitèrent du lever de la lune pour partir. Nous verrons dans la ſuite les ſuccès de cette entrepriſe; mais en attendant que nous en rapportions les détails, il convient de dire ce que le Père continua de faire pour la proſpérité intérieure de la colonie.

établir quelques échanges avec d'autres peuples, ſi nous en découvrions dans notre voyage & pouvions nous lier avec eux.



CHAPITRE XLV.

Arrangemens intérieurs ; distribution des travaux champêtres ; réglemens nouveaux ; institutions & ouvrages publics ; abondance surprenante de denrées, commerce, circulation, &c.

OBLIGÉS de tenir registre de tout ce qui s'est fait en divers temps pour l'avancement & le bonheur de la société, nous croyons devoir rapporter ici les précautions & les arrangemens relatifs à cet objet important, qui, depuis la seconde attaque des sauvages, ont eu lieu, à diverses époques, sous le gouvernement du père.

Le compte que nous avons rendu de nos derniers préparatifs de défense, & le récit que nous venons de faire de l'arrivée des européens parmi nous, ne nous ont pas permis de nous interrompre pour passer à d'autres objets. Mais en ce moment qu'il est question de parler des soins pacifiques de l'administration, nous allons reprendre ce que nous avons laissé en arrière ; & pour présenter sous le même point de vue tout ce qui a trait à cette matière, nous joindrons les réglemens & les inf-

titutions que le père continua de faire jusqu'à sa mort.

L'aisance & la paix provenant de l'abondance des productions, & celle-ci de la terre, le Père, toujours attentif à faire fructifier l'agriculture, employoit tout ce qu'il avoit de connoissances à la rendre toujours plus florissante dans son isle. Les préceptes, les secours, la liberté, l'exemple, l'émulation, les conseils, avoient été mis par lui successivement en œuvre pour faire de ses enfans un peuple vraiment agricole. Nous avons déjà vu les heureux succès de cette attention paternelle & économique. La colonie avoit fait, à cet égard, tous les progrès qu'il étoit naturel de lui souhaiter & qu'elle pouvoit faire depuis sa naissance; mais pour soutenir ces heureux commencemens, & pour en accroître l'influence, il étoit non seulement nécessaire d'étendre les travaux champêtres, mais d'en varier les procédés, & de les proportionner au nombre des individus de chaque famille, & aux nouveaux besoins de la population croissante.

Si l'industrie agricole se fût bornée à la production des blés, l'isle eût regorgé de grains; mais elle eût manqué d'autres productions essentielles ou agréables; & si tous les membres d'une famille se fussent uniquement occupés

de la culture de la terre, les arts les plus indispensables eussent été négligés. La sorte d'abondance dont la colonie auroit joui, ne l'eût pas empêchée de sentir bien des privations, & ses membres n'auroient pas été aussi heureux qu'ils pouvoient le devenir. D'un autre côté, si chaque ménage n'avoit travaillé que pour sa subsistance & pour son bien-être, chaque famille eût, pour ainsi dire, demeuré isolée dans la société. La communication de secours, de services, & de richesses, n'auroit pas eu lieu. Il n'y auroit pas eu d'échanges, de commerce, de circulation; & le vrai lien de la société n'existant point, la colonie n'auroit jamais été assise sur la base d'une prospérité durable.

C'est sur-tout dans une société commençante qu'on sent plus particulièrement l'importance de la diversité des talens & des occupations parmi ses membres, pour le bien & la commodité de tous; car dans une société dès long-temps formée, l'habitude des jouissances faciles, qui rend comme indifférent sur les moyens de jouir, ne laisse pas porter une attention réfléchie sur les avantages qui résultent de l'inégalité des fortunes & des conditions. C'est proprement de cette inégalité, tant & si mal à propos

censurée, que naît l'harmonie de la société.

La nature, qui met une diversité infinie dans tous ses ouvrages, & qui, en aucun genre, ne produisit deux individus parfaitement semblables, ne s'est point écartée de sa marche ordinaire en faveur du genre humain. Tout homme diffère des autres, non seulement par la physionomie, mais par le caractère, par le tempérament, par les facultés, par l'esprit; en sorte que ses forces, son industrie, son activité, ses lumières n'étant pas les mêmes que celles des autres hommes, ses droits & ses devoirs ne sauroient avoir la même étendue; son état d'homme & de citoyen ne peut être pareil au leur.

Cela est si vrai & si sensible en même temps, pour quiconque réfléchit, que même, en supposant une égalité primitive parmi les hommes, on est obligé de convenir qu'elle n'a pu subsister. En effet, qu'on imagine tous les hommes également partagés; s'ils sont égaux aujourd'hui, ils ne le seront pas demain. La stupidité & le génie, la maladie & la santé, la force & la foiblesse, la paresse & l'activité ne peuvent aller de pair, & ne sauroient avoir les même succès. A l'un tout réussira, tout sera contraire à l'autre; celui-ci tombera dans l'infortune, celui-là s'élevera de plus en plus; &

si les familles de ces deux hommes héritent de la destinée de leurs pères, comme tout semble l'indiquer, bientôt l'une possédera de vastes domaines & se trouvera dans l'opulence, tandis que l'autre sera dans la pauvreté.

C'est là le triste effet de la société, me dira-t-on. Non: il n'est dû qu'à la nature, & il est bien dans ses vûes. Sans cette inégalité qui vous choque, il n'y auroit ni commerce, ni liaisons entre les hommes; il n'y auroit point de société. Rendez les hommes égaux, leurs prétentions seront égales, nul ne voudra plus être le serviteur d'autrui; & dès-lors plus de relations de besoin, de charité, de réciprocité, de secours. Chacun désormais ne doit plus compter que sur lui-même, pour parer aux nécessités de la vie. Il est au milieu de ses semblables, comme s'il étoit seul sur la terre.

Ces importantes vérités étoient connues de nos insulaires. Le chef & les principaux de la colonie, qui voyoient toutes les regles du gouvernement dans le sein de la nature, n'avoient garde de vouloir établir une égalité qui n'étoit point dans son intention. Ainsi, l'un ne prescrivit rien qui pût contrarier ses vûes; les autres ne chercherent pas à s'y dérober, & n'empêchèrent point leurs enfans de préférer

une culture à une autre, de s'adonner aux travaux des arts plutôt qu'à ceux de la terre, ni d'embrasser le métier ou la profession pour laquelle ils avoient le plus de penchant. Il n'y avoit rien de noble pour eux que le travail, & tout travail utile étoit noble; ils savoient qu'il étoit du bien de la société de laisser à tous ses membres la plus grande liberté de s'appliquer aux travaux qui leur convenoient, & que chacun pouvoit mieux que tout autre juger de l'emploi de ses talens & du bon usage de ses propriétés. Ils ne songèrent donc pas à ordonner, ni à défendre. Ils employèrent seulement les conseils & l'instruction, pour les diriger dans la voie qui leur offroit le plus d'attrait, & qu'ils se destinoient à parcourir.

Déjà certaines familles, conduites par leur goût, & éclairées par l'expérience, avoient acquis plus de lumières que les autres dans quelques arts, dans quelques branches de culture. En s'y appliquant de préférence & continûment, leur travail, devenu plus facile, tournoit au profit général. Le Père applaudit à la sagesse de leurs vues & de leurs entreprises, fondé sur ces raisons simples & naturelles, qu'en se faisant ouvriers universels, ils étoient obligés de se pourvoir de tous les instrumens & de tous les outils; & s'ils en

manquoient, de les fabriquer eux-mêmes; que forcé de passer sans cesse d'un procédé à un autre, ils perdoient un temps considérable dans ces changemens; enfin que comme ceux qui ne font qu'une chose ou qu'un métier, le font toujours beaucoup mieux & toujours plus vîte que s'ils ne s'en occupoient que par occasion, ils se rendroient plus utiles au public & à eux-mêmes, s'ils s'en tenoient à celui qu'ils avoient choisi. Dès lors le maréchal, le meûnier, le charron, le charpentier de profession, &c. qui bornoient précédemment la spéculation de leurs travaux à leurs besoins personnels, ou tout au plus à ceux de leur famille, la proportionneroient aux besoins croissans d'une grande partie de la société; dès lors ils donneroient au berger, au vigneron, au laboureur, &c., la liberté de vaquer sans distraction à leurs fonctions importantes; liberté qui les mettroit à même de tirer double & triple produit de la terre, & de nourrir par ce moyen un grand nombre de familles qui n'auroient plus besoin de s'attacher aux travaux des champs pour subsister, parce qu'elles auroient de quoi payer en service de main-d'oeuvre tout ce qui leur feroit nécessaire. C'est ainsi, disoit le Père, que les divers états de la société se classeront d'eux-mêmes, & qu'en

ſe prêtant des facilités & des ſecours mutuels, ils donneront lieu aux échanges, au commerce, & formeront les reſſorts & le jeu de la machine ſociale.

Ce que le père prévoyoit à cet égard, ne tarda pas à ſe vérifier. Des familles entières embraſsèrent excluſivement certaines profeſſions; d'autres ne le firent que par parties; c'eſt à-dire, que quelques membres ſeulement, ſe diſtingant des autres par un talent particulier, s'attachèrent à le cultiver, & s'en firent une occupation journalière, qui devint par habitude leur principal emploi. Alors toutes les profeſſions, tous les métiers eſſentiels à une ſociété furent expreſſément exercés par quelqu'un de la colonie, & quelquefois même par des familles. La claſſe la plus nombreuſe comme la plus néceſſaire fut celle des agriculteurs; mais dans celle-ci même il ſe fit des diviſions heureuſes.

Quelques-unes de ces familles agricoles, qui ſe faiſoient remarquer par leur induſtrie & leur activité dans le travail des vignes, & qui, de plus, poſſédoient des terreins dont les qualités & les aſpects étoient favorables à cette culture, encouragées par les avis du père, s'en occupèrent uniquement, & firent de leurs poſſeſſions de ſuperbes vignobles, entremélés

d'agréables vergers. D'autres familles, dont les terres pouvoient être facilement arrosées, s'adonnèrent à la culture des prés, à la nourriture du bétail, & à la multiplication des grands & des petits troupeaux.

C'est alors proprement qu'on vit naître les échanges, que le commerce en nature commença, que les biens devinrent richesses, & que la pleine liberté dont jouissoient tous les membres de la colonie, de faire valoir à leur gré leur industrie & leurs propriétés, perfectionna les talens & les cultures, augmenta les rapports & les secours, & faisant couler dans toutes les branches & dans tous les rameaux de la société une sève plus active & plus abondante, répandit de plus en plus l'aisance & le bien-être sur l'isle entière.

Pour donner plus de facilité à ce commerce naissant, & pour en accélérer le mouvement & l'action, le Père le favorisa de toute la protection & de tous les bienfaits que lui devoit le gouvernement. Cela ne veut pas dire, comme on pourroit l'entendre dans la langue de certains pays, qu'il s'occupa du soin de le réglementer, de lui prescrire certaines formes, ou qu'il préféra certaines parties à d'autres, qu'il leur accorda des priviléges exclusifs; il étoit trop expérimenté pour

adopter de semblables idées. Toute son attention eût pour but au contraire de faire jouir chacun du droit de disposer de ses propriétés naturelles & acquises par l'usage le plus libre, sous la sanction des loix, tant qu'il ne blesseroit point l'intérêt & la liberté du tiers.

En bon administrateur du patrimoine public, & jaloux de s'acquitter des devoirs de chef social, il fit faire des chemins pour la commodité des transports, & les étendit à mesure que la colonie se multiplioit & se dispersoit sur le territoire. Il fit construire des ponts sur les ruisseaux, & une grande barque stationnaire à un côté de la rivière, pour servir au passage journalier de ceux que les besoins du commerce ou de la culture obligeoient de se transporter au bord opposé. *L'on bâtit encore*, par son ordre, plusieurs salles où devoient s'assembler les divers départemens de l'administration; enfin tous les établissemens qui entroient dans les desseins paternels du Chef, pour le bien & la commodité du public, & qu'il avoit prescrits, & en quelque sorte préparés dans les lois promulguées, furent non seulement formés par ses soins, mais prirent de la consistance & de la solidité.

Pour exécuter les différens travaux qu'exigeoient nécessairement tous ces ouvrages

d'utilité publique, chaque membre en état d'y coopérer, y contribua d'abord de sa personne & de ses facultés, en raison de ses moyens, sans autre salaire ni compensation, que d'être alors suppléé dans la culture de ses terres par quelques jeunes membres des familles les plus nombreuses, plus instruits des travaux des champs que de ceux des arts.

Mais quand la société, croissante en richesse & en population dans une progression étonnante, se trouva dans une grande abondance de denrées & d'objets de premier besoin, ce qui arriva bientôt; lorsqu'elle jouit d'un superflu; que ce superflu, faisant désirer les commodités de la vie, eut animé les arts & étendu le commerce, & que le revenu net des terres put fournir une subvention fixe & suffisante pour les dépenses & le maintien de l'administration (subvention qu'on acquitta d'abord en nature, & dans la suite en argent), la monnoie fut employée & reçue comme signe convenu & représentatif des échanges. Elle devint le salaire des travaux, la solde des services, & l'agent général de la circulation & du commerce, dont elle augmenta beaucoup l'activité.

Si l'on n'a pas perdu de vue les premiers faits de ces mémoires, l'on se souviendra qu'après le naufrage de nos respectables parens sur les

côtes

côtes de l'isle, parmi les choses qui furent tirées du vaisseau, se trouvoient plusieurs caisses de piastres chargées à Cadix pour le commerce de l'Inde. Placées dans un coin du magasin de la maison du Père, elles y restoient depuis tant d'années, tout aussi inutiles que le trésor d'un avare l'est à son maître; mais loin d'être regardées d'un œil d'envie & & de vénération comme celui-ci, elles n'attiroient l'attention ni les désirs de personne. Cet argent, étranger au besoin de la colonie naissante, n'étoit considéré que comme un objet de curiosité, ou tout au plus comme une masse de métal propre à entrer dans la fabrication de certains bijoux de fantaisie, ou à faire de la vaisselle de table; & cette destination, dans l'état des choses, ne pouvant paroître qu'un luxe fort contraire à la décence & à la simplicité des mœurs actuelles, on ne faisoit aucun cas de ce trésor.

Le Père, ayant égard au changement des circonstances, résolut de donner à l'argent la valeur nécessaire pour en former le gage commun des échanges. En conséquence, il en mit peu à peu dans le commerce tout ce qu'il en falloit pour solder les marchandises & les denrées, selon les besoins courans de la société, à mesure que les ventes & les travaux four-

niroient de quoi l'acquitter. Il ne crut pas devoir employer une plus grande quantité de numéraire, non seulement parce que s'il devenoit trop commun, il perdroit de son prix relatif; mais encore par la considération que la quantité surabondante d'espèces, rassemblée dans certaines mains, ne serviroit qu'à favoriser la paresse & à exciter l'avarice.

Pour donner à l'argent une valeur vénale, & le faire recevoir comme signe représentatif des richesses & gage intermédiaire des échanges, le Père ne se contenta pas de faire remarquer à tous les chefs de famille l'importance dont il étoit par ses qualités intrinsèques (1), par les facilités qu'il alloit procurer

---

(1) On peut considérer l'argent sous un double rapport, comme métal & comme gage intermédiaire des échanges & des objets de commerce. L'argent métal a une valeur intrinsèque, relative, 1°. aux avances faites pour l'extraire du sein des mines & le rendre propre à nos usages; 2°. aux conventions sociales.

Son éclat, sa densité, sa pureté lui ont mérité le second rang dans la classe des métaux. Considéré sous ce point de vue comme matière susceptible d'être ouvrée & convertie en meubles, bijoux, &c., c'est une marchandise comme une autre, & qui s'achète comme une autre à valeur pour valeur égale.

L'argent (*espèce, monnoie*), regardé comme gage

aux marchés & aux ventes, en dispensant les vendeurs de faire des transports que les échanges en nature nécessitoient ci-devant, & en devenant, dans la main de l'acheteur, l'équivalent de la chose achetée dans la proportion de sa valeur convenue; mais il le mit en circulation, en le donnant & en le recevant, d'après cette convention, pour prix des choses commercées; & la valeur de l'argent fut fixée d'après la quantité qu'il étoit possible d'en

---

des échanges & signe de valeur des objets convenus, se prend pour tous les métaux qui, frappés au coin du souverain, sont reçus dans le commerce, à la faveur de cette attestation publique. Sous cette acception, l'argent a une valeur vénale, relative à la quantité du numéraire en circulation dans le commerce, & à l'abondance des matières qu'il représente. Les propriétés intrinsèques de l'argent-monnoie, qui ont engagé les sociétés à l'admettre dans le commerce comme signe de valeur des objets d'échange, sont d'être durable, divisible, malléable, & de pouvoir en conséquence être réduit à telle forme ou grandeur qu'on veut lui donner, d'être facilement transporté, gardé sans déchet, & susceptible de conserver long-temps l'empreinte qui doit rendre sa valeur authentique. C'est une belle invention que celle de la monnoie, mais elle a produit bien des abus; & c'en est un bien grand, ce me semble, que le signe représentatif fasse souvent oublier la chose représentée. *Note de l'éditeur.*

mettre en circulation dans l'isle, & suivant l'abondance des matières qui pouvoient entrer actuellement dans le commerce.

L'admission de l'argent dans les échanges se fit ainsi de gré à gré, sans qu'il fallût d'injonction ni d'ordonnance pour l'établir; & l'usage s'en étendit insensiblement dans toute la colonie, qui se trouva bientôt à cet égard au niveau des nations les plus civilisées. Plus heureuse même que celles-ci, elle profita des avantages de la circulation du numéraire, sans éprouver les abus ni les inconvéniens qu'ailleurs ce gage des échanges entraîne souvent après lui.

Ce fut alors que les individus de la société, plus rapprochés par les besoins & par la facilité du commerce, se voyant & se fréquentant tous les jours, commencèrent à se donner mutuellement des surnoms, & à désigner ainsi chaque individu dans la conversation ou dans le rapport des affaires. La nécessité & le désir de faire connoître sans ambiguité les personnes dont on parloit, furent les moteurs de cette invention. Ces surnoms acquirent peu à peu le crédit & la valeur des noms propres (1).

---

(1) *Quæ olim prænomina fuerunt, nunc cognomina*

Nul n'avoit été appelé ni connu jusques-là que par son nom de baptême, & cette seule dénomination avoit suffi dans une société commençante & peu nombreuse; mais à mesure que la population croissoit, que le nombre des individus augmentoit, cette simplicité devenoit embarrassante, par la difficulté où elle mettoit souvent celui qui parloit d'un tiers, de faire comprendre quelle étoit la personne dont il s'agissoit; car si le nom de baptême qu'elle portoit se trouvoit le même que celui d'un autre, on étoit obligé de désigner la première par des caractère particuliers, ou d'indiquer le lieu de son habitation, le nom de son père, celui de sa mère, ou de faire remarquer qu'il étoit l'aîné ou le cadet de sa maison, &c.

On s'accoutuma donc à désigner & à distinguer les différens individus par des noms tirés de leurs qualités naturelles ou acquises, ou de la position

---

sunt : ut Postumus, Agrippa, Proculus, Cæsar, &c. *Valer. Maxim. Epitom. de nom. ratione.*

Les *prænomina* étoient chez les romains de vrais surnoms. En voici quelques exemples, que Valere Maxime nous fournit. *Faustus*, dit-il, *à favore prænomina sumpta erant. Sertor, qui per sationem natus erat. Marci, Martis mense geniti. Publii, qui Pupilli facti erant, quam prænomina haberent.*

& des circonstances dans lesquelles ils se trouvoient (1). Ainsi, chaque chef de famille reçut

(1) On trouve, dans toutes les langues, la preuve que les noms propres & appellatifs tirent leur origine des qualités physiques ou morales, ou des circonstances de lieu, de temps, & d'habitude qui pouvoient servir à les désigner. Tous les peuples, anciens & modernes, civilisés ou sauvages, se sont accordés sur ce point. Il ne faut pas en chercher des exemples au loin, ni dans une antiquité reculée. Les noms latins d'un grand nombre de personnages consignés dans l'histoire, beaucoup de noms françois, italiens, espagnols, que nous connoissons, suffisent, je pense, pour justifier notre assertion.

On voit chez les romains des *Rufus*, des *Niger*, des *Fulvius*, des *Crassus*, des *Lepidus*, des *Celsus*, des *Balbus*, des *Firmus*, des *Capito*, des *Cornelius*, des *Gracchus*, des *Hortensius*, des *Lucius*, des *Pontius*, des *Cæpius*, &c. &c. &c., comme on trouve chez nous des *Leroux*, *Lenoir*, *Leblond*, *Legras*, *Lebeau*, *Legrand*, *Lebegue*, *Lefort*, des *Têtu* ou *Belle-tête*, des *Corneille*, des *Legeai*, des *Delort*, des *Dubois* ou *Dujour*, *Dupont*, *Dubuisson*, &c. &c. &c. Les italiens & les espagnols ont également des noms propres qui répondent exactement à ces mots. Les premiers disent *il Rosso*, *Nero*, *Biondo*, *Grasso*, *Bello*, *Grande*, &c.; les autres *Roxo* (prononcez *Rocko*), *Tiznado*, &c. Les anglois & les Allemands peuvent nous fournir de semblables preuves.

Il n'y a pas jusqu'aux noms propres qui semblent

de la voix publique un nom diſtinctif, qui devint le nom patronimique de ſa race; & chacun, outre ſon nom de baptême, eut en même temps un nom propre qui ne permit plus de le confondre avec tout autre membre de la ſociété. Les onze chefs des premières familles, comme autrefois les fils de Jacob, donnèrent leurs noms aux onze tribus, dont la population compoſe l'enſemble de la colonie.

---

ne préſenter aucun ſens connu, qui n'en aient un très-précis, ſi l'on ſait remonter à leur origine, obſcurcie par le temps ou par l'éloignement. Le mot *Grivel*, par exemple, qui eſt le nom de l'éditeur de ces mémoires, ne paroît rien ſignifier en françois; mais rapproché de ſon origine italienne *Crivello*, c'eſt le nom du crible, un des inſtrumens du cultivateur, nom auſſi honorable que tout autre. L'éditeur fonde d'abord cette induction ſur l'analogie du mot *Crivello*, enſuite ſur l'exiſtence de pluſieurs familles qui vraiſemblablement en ont tiré leur nom; telles que les *Crivelli*, en Lombardie & dans le comtat d'Avignon; les *Grivel*, en Suiſſe & en Franche-Comté, qui y ſont ſans doute venus d'Italie, & ſur ce que la famille de l'éditeur eſt originaire de Franche-Comté. C'eſt ainſi que ce nom tranſplanté, & qui n'a plus de ſens en France, en a un très-intelligible & très-connu dans le pays où il fut formé, & qui l'employa le premier.

Valère Maxime, à l'endroit déjà cité, donne une autre foule d'exemples de ce que nous avançons ici.

La première tribu, formée de la famille de Henri, fut appelée de *l'Aîné;* la seconde ou la famille de Baptiste, reçut le nom de *l'Ardent;* la troisième ou celle de Guillaume, porta celui du *Sérieux;* la quatrième ou celle de Vincent, fut nommée du *Jovial;* la cinquième ou celle de Charles, prit le nom de *Beauchamp;* la sixième ou celle de Philippe, fut distinguée par celui de *Lebon;* la septième, qui descendoit de Guy, fut reconnue sous le nom de *Lefort;* la huitième ou la famille d'Etienne, s'appela de *l'Avisé;* la neuvième ou la famille de Joseph, se nomma du *Hardi;* la dixième ou celle de Martial, eut le nom du *Questionneur*, & par syncope, du *Questeur;* enfin la onzième ou celle de Félix, fut appelée du *Maudoux*, &c.

C'est la première époque de la distinction des individus & des familles dans la colonie, par des noms propres & patronimiques; distinction qui, relativement à son objet, mit de pair la société de l'isle avec tous les peuples de la terre.

Le Père créa un directeur des améliorations, pour perfectionner les productions naturelles de l'isle, pour y rassembler celles qu'on pourroit se procurer d'ailleurs, & pour en tirer le leur parti.

Il institua une société de gens instruits pour écrire l'histoire, parce que les annales comme les lois doivent être exposées aux yeux du public.

Nous ne devons pas oublier ici les réglemens qui furent faits pour l'éducation & l'instruction de la jeunesse. Ces objets étoient trop importans par eux-mêmes & par leur influence; ils étoient trop présens au cœur paternel du chef de la colonie, pour que le soin de les maintenir & de les surveiller ne fît pas un de ses premiers devoirs.

On ne confond pas dans notre isle, comme dans certains pays de l'Europe, où l'on croit être parvenu à toute la hauteur de la science, on ne confond pas l'instruction avec l'éducation. Celle-ci, parmi nous, regarde proprement le père & la mère : les soins de leur vigilance précèdent même la naissance des enfans.

Eléonore avoit déjà enseigné & prescrit aux mères tout ce qu'elles ont à faire pendant leur grossesse, pour donner le jour à des enfans bien constitués, & pour que l'ame de ces enfans ne reçoive dans le sein maternel aucune influence contraire à la vertu. Elle avoit recommandé, dans le cas où la mère ne pourroit pas nourrir son enfant, de lui chercher une

nourrice saine, tendre, attentive, complaisante. Elle avoit indiqué la méthode qu'il falloit suivre pour lui former une santé robuste, pour étendre sa force & sa vigueur, le dérober aux impressions dangereuses, & le soustraire aux mauvaises habitudes & aux fantaisies.

Le Père avoit fait connoître, dans le plus grand détail, tout ce qu'il étoit nécessaire d'apprendre & de faire pratiquer aux enfans dans le premier âge. Il voulut, à cet effet, qu'on les habituât d'abord au plus grand respect pour les parens, les supérieurs & les vieillards, afin que ce sentiment, qu'il regardoit comme la base des mœurs & de l'union sociale, devînt la première habitude de l'enfant, la première loi de sa conscience, & qu'il trouvât son bonheur dans l'accomplissement des devoirs de la piété filiale.

Il exigeoit que les parens instruisissent les enfans jusqu'à l'âge de six ans, & leur apprissent les regles de la politesse; que l'éducation domestique leur inspirât de l'amour pour tous les hommes, du respect pour la vertu, de la haîne pour la méchanceté, du mépris & de l'aversion pour tous les vices; qu'on les prémunît contre la volupté, l'intempérance, la paresse, l'ambition, le désir des louanges, la frivolité, &c. &c.

D'après ces règles d'éducation, les parens doivent former eux-mêmes, autant qu'il leur est possible, le corps, le caractère, & les mœurs de leurs enfans, par des soins attentifs & continus, & par leur exemple encore plus que par des leçons; car c'est à eux à leur apprendre à supporter les maux attachés à la vie, à se soumettre à la volonté du ciel & aux lois de la nature; à être bons fils, bons frères, bons parens, bons amis, bons voisins, &c.

La jurisdiction des parens est plus étendue que celle du souverain. Celle-ci n'a d'inspection que sur les actes qui blessent les droits d'autrui. Les parens ont le droit de punir les omissions, & celui de prévoir & de prévenir les actes nuisibles.

Le but de l'éducation est chez nous de faire un homme sensible, robuste sociable; celui de l'instruction, de former un citoyen utile, équitable, expérimenté, qui connoisse les vrais principes des droits & des devoirs sociaux, les rapports heureux & nécessaires qui lient entre eux le chef & les membres de la société.

L'éducation est privée, c'est-à-dire, circonscrite dans la maison paternelle; mais l'instruction doit être publique, comme faisant partie des fonctions de la souveraineté, établie

ſous ſon autorité & donnée à ſes frais. Elle doit être uniforme, conſtante, univerſelle ; car tous les individus de la ſociété, ſans exception, ont beſoin de connoître ce qu'ils peuvent ſur les autres, & ce que les autres peuvent ſur eux ; ce qu'ils doivent aux autres, & ce que les autres leur doivent, & cette inſtruction doit l'apprendre à tous & tous les jours.

Il faut donc que l'inſtruction ſoit populaire, & ne ſoit refuſée à aucun enfant, de quelque état qu'il puiſſe être ; par conſéquent, qu'elle ſoit ſimple, préciſe, ſommaire, & ſe réduiſe à un petit nombre de points capitaux, propres à frapper l'entendement le plus groſſier.

Il faut qu'elle enſeigne d'abord les droits & les devoirs de l'homme naturel & de l'homme ſocial, la doctrine des avances & de la propriété, de manière que la connoiſſance des droits ſoit liée à celle des devoirs ; que l'une & l'autre partent de celles des avances, & que le tout ſe termine au maintien & au reſpect dû à la propriété.

Il importe enſuite de tirer de cette doctrine, réduite à des principes clairs & méthodiques ; des préjugés d'opinion & de mœurs imitatives. Voici quels doivent être les pré-

jugés si nécessaires à établir. 1°. La paternité est sacrée; 2°. les liens du sang nous imposent le devoir de chérir, de respecter, de secourir nos parens; 3°. l'autorité souveraine, égide des propriétés, est non seulement utile, mais indispensable dans toutes ses soudivisions; 4°. ses droits, sa part, sa propriété, sont constans dans l'état, & doivent être reconnus & soutenus par tous les citoyens; 5°. de même qu'il y a un Dieu, un père, une loi, une propriété personnelle, il doit y avoir un prince, un revenu public, une propriété publique.

Le Père, qui nous avoit inculqué profondément ces vérités primitives & nécessaires, convaincu que l'homme n'est rien & ne peut rien être sans l'instruction; que le plus petit & le plus pauvre des hommes a droit à ce bien commun (parce que nul n'est fait plus qu'un autre pour le néant, ni pour ce qui en approche, & que l'instruction, qui a pour but & pour fin de façonner d'abord & disposer les hommes à entrer en société, c'est-à-dire, en rapports les uns avec les autres, doit les tenir ensuite constamment unis, en étendant ses influences bienfaisantes jusqu'aux générations les plus éloignées): le Père, voulant pourvoir à l'institution & à la perpétuité de l'enseigne-

ment public (1), ordonna que désormais l'homme le plus instruit, le plus doux, le plus patient de chaque quartier (composé de vingt maisons), seroit chargé d'enseigner tous les enfans mâles de ce quartier, âgés de six ans, & de leur apprendre ce qu'il y a de plus simple dans cette doctrine; qu'il les formeroit d'abord à la lecture, à l'écriture, aux premiers principes de l'arithmétique, de la géométrie, de la morale, & que les enfans demeureroient sous ce maître jusqu'à neuf ans.

Qu'en sortant de cette école, les enfans de cinquante maisons passeroient sous un autre maître, qui s'appliqueroit à étendre ces con-

(1) Nous ne pouvons assez le dire; sans l'enseignement général & constant des lois naturelles de l'ordre social, il est impossible qu'une société parvienne à une prospérité réelle & durable. Un tel enseignement répandu sur tous, peut seul empêcher le gouvernement de devenir arbitraire, parce que chez un peuple où les préjugés de l'enfance sont tous fondés en raison, où l'instruction générale affermit ces préjugés, tout le monde doit connoître les principes & l'objet de la société, & demeurer éclairé sur les devoirs de l'homme; & qu'alors les préjugés, l'intelligence, & la raison de tous composent une force irrésistible, qui fait la loi suprême de tous, que l'erreur ne sauroit vaincre, que le désordre ne peut altérer. *Note de l'éditeur.*

noiſſances & à leur en donner de nouvelles, parmi leſquelles on peut compter celle de l'hiſtoire.

Qu'une troiſième claſſe recevroit les enfans de deux cents maiſons, qui auroient atteint leur douzième année, & qu'ils y ſeroient inſtruits, juſqu'à la quinzième année, des règles de la grammaire, de la philoſophie, de la réthorique.

Enfin que dans une quatrième & dernière claſſe, les jeunes gens ſuffiſamment inſtruits dans les précédentes, prendroient les dernières leçons de morale, de juriſprudence, & de politique; & qu'au ſortir de celle-ci, ils ſeroient admis au concours des grades de bacheliers & de docteurs, & ſeroient examinés ſur toutes leurs études par des ſavans profonds, nommés à cet effet, devant le tribunal chargé de ſurveiller l'inſtruction publique.

Pour ne pas nous répéter, nous ne nous étendrons pas davantage ſur ce ſujet, après en avoir déjà parlé dans le chapitre des lois; mais nous penſons ne devoir pas omettre ce que fit le légiſlateur pour donner le complément & la perfection à l'inſtruction ſociale. Il ordonna à trois de ſes fils, Henri, Philippe, & Guillaume, de faire de concert un ouvrage claſſique, en forme de catéchiſme, ſur la mo-

rale & sur la politique, pour servir à l'instruction plénière de tous les jeunes gens qui feroient leurs derniers cours, & défendit, par une loi expresse, d'en admettre aucun, non seulement aux emplois civils & militaires de la société, mais encore au nombre des citoyens, qu'il n'eût prouvé, dans un examen rigoureux, qu'il possédoit parfaitement toute la doctrine du catéchisme, & n'eût juré solennellement d'en observer les préceptes. Le Père ne vit pas la fin de cet ouvrage, dont nous donnerons un sommaire lorsque l'ordre des événemens nous obligera d'en parler.

Le dernier réglement, dont nous devons rapporter les dispositions, est celui qu'il fit pour prévenir le danger des inhumations précipitées. Il défend d'enterrer le corps de tout homme censé mort, sans l'avoir gardé deux fois vingt-quatre heures la face découverte, & avant que sa mort ait été dûment constatée par un procès-verbal en règle.



CHAPITRE

CHAPITRE XLVI.

La barque armée en guerre rencontre la flotte des nègres antropophages, la combat, la disperse, & la poursuit jusques sur leurs côtes; signes d'humiliation & de soumission de la part des sauvages; peines qu'on leur impose; les navigateurs vont ensuite chez les nègres ennemis des premiers; ils y trouvent Don Pedro dans un fâcheux état; ils le prennent sur leur vaisseau pour le ramener à l'isle; ce qui leur arrive en revenant de cette expédition, &c.

LA barque expédiée contre nos ennemis fut à peine sortie de la baie, qu'un vent très-favorable de sud-ouest enfla ses voiles. Nous profitâmes de cet avantage pour accélérer notre marche, & nous élever au nord, & nous fîmes tant de diligence, que nous n'employâmes pas plus de douze heures pour doubler la pointe septentrionale de l'isle, & parvenir à l'embouchure de la rivière, où nous supposions que les nègres étoient encore.

Mais nous nous trompâmes dans notre conjecture. Quelque diligence que nous eussions faite, nous arrivâmes trop tard. Les sauvages

étoient partis. L'on ne trouva pas un ſeul de leurs canots; cependant, en ſupputant ce que les nègres avoient dû mettre de temps pour revenir du pont-levis à leurs bateaux, & faire les arrangemens de leur départ, l'on jugea qu'ils n'avoient quitté l'iſle qu'aſſez tard, & qu'ils ne pouvoient être aſſez éloignés, pour qu'en ſe hâtant l'on ne parvînt pas à les atteindre avant qu'ils euſſent gagné leurs côtes.

En conſéquence, la barque vira de bord; & déployant toutes les voiles, on cingla vers le nord-oueſt, que les nègres priſonniers avoient autrefois indiqué au père, comme le côté de l'horizon où ſe trouvoit leur pays. Vers le coucher du ſoleil, Philippe, monté ſur la hune du grand perroquet, découvrit du haut des mâts une partie de la flotte ennemie, ſuivant exactement la route que nous ſuppoſions qu'elle avoit priſe. Nous tînmes conſeil là-deſſus, pour ſavoir ſi durant la nuit nous devions continuer de donner chaſſe aux nègres, ou s'il convenoit de diminuer de voiles, pour proportionner la marche du vaiſſeau à celle de leur flotte.

Nous ne connoiſſions pas la diſtance de notre iſle au pays des ſauvages, & nous ne pouvions faire à ce ſujet que des conjectures plus ou moins approchantes de la vérité. En

diminuant la marche du vaisseau, il étoit possible que les nègres, qui devoient connoître ces mers, eussent le temps de regagner leurs parages pendant la nuit. D'un autre côté, l'on avoit à craindre de dépasser les canots sans les voir, tandis que les nègres, découvrant peut-être le vaisseau, beaucoup plus apparent par sa grosseur & la blancheur des voiles, changeroient de route, descendroient sur quelque isle déserte, ou se diviseroient de manière à nous déconcerter avec notre bâtiment unique.

La probabilité de ces événemens ayant été pesée, la majorité des opinions fut de mettre en panne jusqu'à la nuit close, pour se tenir à l'arrière des ennemis, puis d'employer une partie des voiles à les suivre d'assez près pour les retrouver le lendemain.

D'après cette résolution, l'on prit, pour se remettre en route, toutes les précautions que la prudence la plus vigilante pouvoit suggérer. Henri donna l'ordre de la marche, & prescrivit de sonder fréquemment, de se tenir sans lumière sur le vaisseau, & d'observer le plus grand silence. Ceux que le devoir du service obligeoit d'être sur le pont, devoient y demeurer couchés ou immobiles. Si quelque bruit ou quelque lumière leur annonçoit l'en-

nemi, ils devoient en avertir doucement le pilote, qui avoit ordre de se détourner un peu de route, pour dérober la barque aux regards des sauvages ; mais si vers le point du jour on ne les apercevoit point, & qu'on les eût dépassés, il devoit revenir sur ses pas & courir des bordées pour les atteindre.

Les ordres de Henri furent ponctuellement exécutés. On ralentit la marche du vaisseau; la sécurité des nègres ne fut point troublée, & nous ne découvrîmes pas les sauvages, qui, se relayant sans doute pour ramer, ne cessèrent d'avancer dans leur route. Mais lorsque le jour fut assez grand pour voir au loin sur la mer, on aperçut leurs canots à la même distance à peu près où on les avoit vus la veille, & ils ne tardèrent pas eux-mêmes à découvrir le vaisseau, comme nous le connûmes bientôt aux mouvemens de leur flotte. Ils ne pouvoient guère imaginer par qui cette barque étoit montée. Peut-être n'en avoient-ils jamais vu de semblable; mais la nouveauté du spectacle, ou plutôt la férocité de leurs mœurs sanguinaires, qui les rendoit ennemis de tous les hommes, & fomentoit dans leurs cœurs le désir de faire des prisonniers pour se rassasier de leur chair, les engagea d'abord à se rassembler, & à venir ensuite vers la barque pour

l'attaquer de tous côtés, s'ils en trouvoient le moyen.

Nous ne tardâmes pas à nous apercevoir de l'intention des ſauvages, qui, s'approchant peu à peu du vaiſſeau, en brandiſſant, d'un air inſolent, leurs lances & leurs zagaies, ſembloient nous défier au combat. En conſéquence nous nous diſposâmes non ſeulement à les recevoir, mais, ſi nous n'étions prévenus, à les attaquer nous-mêmes, pour diſperſer & détruire ces hommes cruels, ennemis implacables de toute ſociété. Cependant, pour tirer tout le parti poſſible des fautes que l'orgueil & l'inexpérience de l'ennemi lui faiſoit faire dans ſes mouvemens & dans ſes diſpoſitions, pour augmenter ſa confiance & lui cauſer une ſurpriſe d'autant plus effrayante qu'elle ſeroit moins prévue, nous affectâmes une ſorte de circonſpection timide, que les nègres devoient prendre pour un ſentiment de crainte ou d'infériorité de notre part.

Il ne paroiſſoit ſur le pont que cinq perſonnes, qui ſembloient ſeules conduire la barque & qui étoient ſans armes, ſans avoir l'air de faire aucun préparatif de défenſe; les nègres s'approchoient de deux côtés avec beaucoup de diligence, comme s'ils n'avoient qu'à mettre la main ſur leur proie.

Quand nous les vîmes à peu près à la portée du fusil, le capitaine Wilson, qui avoit appris quelques mots de la langue de ces barbares chez les nègres leurs ennemis, se montra sur la proue, leur demanda avec un porte-voix ce qu'ils vouloient, & leur fit signe avec la main de s'arrêter. Les nègres répondirent avec de grands cris. Cependant, comme ils parloient tumultueusement & d'assez loin, on n'entendit que des voix confuses; mais leurs gestes & leur action ne laissèrent aucune ambiguïté sur le sens de leurs paroles. Croyant inutile de cacher les dispositions qui les amenoient, ils faisoient signe à nos gens qu'ils vouloient leur scier le ventre; opération qu'ils pratiquent sur les prisonniers qu'ils tuent, avant de les préparer pour leurs horribles festins.

Ces barbres continuoient ainsi d'avancer, toujours pleins de leur affreux projet & d'une aveugle confiance, fondée sur leur nombre & sur l'apparence de notre foiblesse. Ils n'étoient déjà plus qu'à dix brasses de nous, lorsque tout à coup les manœuvres changent, les canons sont démasqués (1), le feu & le bruit

(1) Quoique le vaisseau des insulaires fût une espèce de brigantin, comme on le voit dans cette narration, il paroît que les canons qu'il portoit ne pouvant être

de nos armes frappent les sens & l'ame des sauvages de surprise & de terreur. Plusieurs de leurs pirogues sont brisées & renversées dans la mer, & les hommes qui les montoient sont tués ou précipités dans les flots.

Quoique très-étonnés d'une attaque si vigoureuse & si peu prévue, les nègres soutiennent quelque temps le feu de la barque. Ils s'efforcent de venir jusqu'au vaisseau, & lancent leurs traits avec furie, mais sans succès. Le courage est peut-être égal des deux parts, mais les moyens & l'industrie ne sont pas les mêmes. L'artillerie du vaisseau ne cesse de tirer sur la flotte & de la foudroyer d'une manière terrible. Les nègres, qui n'ont rien à lui opposer, ne savent comment échapper à son effet destructeur. La confusion se met parmi eux, l'épouvante en gagne une partie; les plus timides reculent, s'éloignent, se divisent, & fuient de divers côtés, sans être retenus par les cris des blessés, ou par la considération du péril qui menace le reste de leurs camarades.

---

que sur le pont, n'avoient que des sabords sans mantelets. On avoit donc été obligé de les masquer, pour en dérober la vue aux yeux des sauvages. *Note de l'éditeur.*

Mais ceux-ci ne cédent point à cet exemple décourageant; quoique lâchement délaissés, ils n'en montrent que plus de fureur. Ils recueillent les nageurs dans leurs pirogues, & ne prenant conseil que de leur désespoir, ils bravent tous les dangers qui les entourent, affrontent la mort avec audace, & n'ont aucun regret de périr, pourvu qu'ils puissent aborder le vaisseau & faire tomber sous leurs coups quelques-uns des nôtres. Le canon & la mousqueterie ont beau tonner sur eux, ils arrivent sur quatre pirogues jusques sous le bâtiment. Là ils font tout ce qui leur est possible pour y entrer; ils s'entr'aident mutuellement pour atteindre le pont, ils s'accrochent aux chaînes des galaubans pour s'y élever; mais indignés de l'incroyable témérité des nègres, pressés par cette attaque, nous n'oublions rien de notre côté pour la rendre inutile. On coupe les mains de ceux qui s'attachent au plat-bord; on assomme avec des anspecs, on repousse avec des gaffes tous ceux qui se présentent. La plupart des nègres sont tués; les autres, blessés ou mutilés, sont rejetés dans la mer. Un seul des ennemis, par un prodigieux effort, monte jusques sur la poupe, où, avant qu'il puisse faire usage de ses armes, il est égorgé. Ils ont tous péri, & ils nous laissent dans l'admi-

fation de leur courage & de leur conſtance, qualités deſtinées pour la défenſe de la juſtice & de l'humanité.

C'étoit beaucoup pour nous d'avoir ainſi détruit une partie de nos ennemis, ſans avoir fait la moindre perte ni reçu la moindre bleſſure; mais ce n'étoit pas aſſez. Il falloit pourſuivre les fuyards, pour achever notre ouvrage, & du moins éteindre en eux le déſir d'approcher jamais de notre iſle; il falloit ſur-tout les aſſujettir, s'il étoit poſſible, à force de bons traitemens & de bienfaits, à la condition expreſſe de ne plus immoler de victimes humaines, & ſous peine de la deſtruction totale de leur peuplade. L'intérêt & l'honneur de l'humanité, ceux de la juſtice naturelle & de la colonie, nous en faiſoient une loi préciſe, & demandoient que, ſans perdre un moment, nous nous hâtaſſions de l'exécuter. Nous déployâmes donc toutes les voiles pour courir de nouveau ſur les traces de l'ennemi; & rendant grace à la providence de ce premier avantage, nous la priâmes de bénir la ſuite de cette entrepriſe & de la couronner par le plus heureux ſuccès, c'eſt-à-dire par le repentir & la ſoumiſſion des barbares.

Cependant les canots qui avoient quitté le combat fuyoient avec une grande viteſſe hors

de la route qu'ils suivoient auparavant; mais quoique nous fussions aux mains avec les autres nègres, lorsque ceux-ci s'éloignoient, nous n'avions pas été si fort occupés du soin de notre défense, que nous n'eussions observé leur marche. Nous avions remarqué que, quoique divisées, toutes les pirogues prenoient la même direction, & nous avions jugé que les nègres, craignant d'être atteints par le vaisseau avant d'arriver sur leurs parages, avoient dessein de débarquer sur quelque isle peu éloignée, dont ils connoissoient le gissement, pour se sauver dans les terres, & se dérober par ce moyen à nos poursuites.

D'après ces considérations, la barque mit le cap à l'ouest-nord-ouest, & tenant le vent au plus près pour profiter d'une jolie brise qui souffloit du sud, vogua légèrement vers sa destination. Elle n'eut pas ainsi marché plus d'une heure, qu'on aperçut les pirogues des nègres, & qu'on découvrit au delà, comme on l'avoit bien prévu, une terre sur laquelle ils portoient de toutes leurs forces. La barque gagnoit insensiblement du chemin sur les canots, & vraisemblablement elle les eût rattrapés, s'ils eussent eu à parcourir un espace plus considérable; mais la distance de ces derniers à la terre n'étoit pas assez grande pour

qu'on pût se flatter de les joindre avant qu'ils fussent arrivés, comme on s'en aperçut bientôt.

Quelque rapide que fût la course du vaisseau, les nègres furent descendus sur le rivage & eurent chargé sur leurs épaules leurs pirogues d'écorce, que la barque n'étoit pas encore à portée de tirer sur eux. D'autres circonstances défavorables s'opposoient à notre débarquement. La terre couroit est & ouest aussi loin que la vue pouvoit s'étendre. Il ventoit frais, & le vent nous portoit dans ce moment directement à la côte. Elle étoit entourée d'un rescif presque à fleur d'eau, contre lequel la mer écumante venoit briser & formoit un ressac dangereux. La vue du péril n'avoit pas arrêté les nègres, parce qu'ils n'avoient rien à ménager, que leurs pirogues étoient légères, & qu'ils avoient heureusement trouvé un intervalle étroit dans le rescif, où la mer, plus profonde & moins agitée, leur avoit donné passage; mais la barque ne pouvoit prendre cette route, ni hasarder de franchir le rescif, sans courir les plus grands risques de s'y briser & d'y périr.

L'impossibilité reconnue de débarquer sur cette côte, nous fit résoudre à reprendre le large, non seulement pour éviter de donner

contre les écueils, mais pour tourner la terre, s'il étoit possible, dans le cas où elle seroit une isle. Nous avions dessein de descendre sur la côte opposée, si elle étoit abordable, & si nous trouvions les nègres, de les attaquer. L'on changea donc les amures pour s'éloigner & s'élever à l'est, & l'on n'eut pas vogué long-temps, qu'on vit distinctement cette terre se rétrécir & se terminer par une pointe. Nous manœuvrâmes pour la doubler, & le vent étant bon, nous l'eûmes bientôt dépassée. Alors on vit clairement qu'on ne s'étoit pas trompé en pensant que c'étoit une isle, & l'on ne douta point qu'elle ne fût déserte. Rien n'indiquoit qu'elle fût habitée; longue, mais étroite & peu boisée, elle n'avoit qu'une chaîne de collines dans le milieu, en sorte qu'en l'approchant successivement au sud & au nord, on la voyoit tout entière.

Les nègres n'y étoient pas descendus pour s'y arrêter ou s'y cacher. Ils savoient bien que cet asile n'étoit pas sûr; ils n'avoient fait que traverser l'isle dans sa largeur : ainsi, tandis que le vaisseau la tournoit, ils s'étoient rembarqués dans leurs canots, & avoient repris leur chemin en toute diligence, se flattant d'autant plus de l'espoir de se sauver, qu'ils étoient plus près de leur pays.

En effet, du rivage de l'isle déserte, on découvroit les côtes les plus élevées de celle des sauvages. Les pirogues avoient déjà fait une bonne partie du trajet qui séparoit ces deux terres, lorsque l'équipage de la barque aperçut les ennemis, & que l'on fut à même de leur donner chasse. Ils paroissoient alors si éloignés du vaisseau & si près des côtes, que nous commençâmes à douter si nous pourrions les rejoindre. Cependant nous ne cessâmes pas de les poursuivre, & nous les atteignîmes enfin à peu de distance du rivage.

Dès que nous fûmes à portée de l'ennemi, le canon tira sur les pirogues. La barque les serra de près, & par des évolutions habiles & rapides, nous multipliant, pour ainsi dire, & les attaquant toutes les unes après les autres, les maltraita si cruellement, que la plupart furent mises en pièces. Aucun des canots, aucun même des hommes qui les montoient, n'auroient échappé au feu meurtrier & soutenu du vaisseau, si le rivage eût été plus éloigné; mais la proximité de la côte, la connoissance qu'en avoient les nègres, l'attention qu'ils eurent de se diviser, & l'abandon qu'ils firent de quelques pirogues pour gagner la terre à la nage, en sauvèrent un petit nombre. Les sauvages qui n'étoient pas de leur expédition maritime, & qui avoient

leurs habitations voisines de la mer, attirés en foule sur le rivage par le bruit de l'artillerie, ne furent pas d'un grand secours pour leurs compagnons, ni des spectateurs bien tranquilles du combat. Le vaisseau leur tira quelques volées qui en éclaircirent les rangs. Plusieurs restèrent sur la place ; le reste se sauva par une fuite précipitée.

Cette race d'hommes barbares & féroces étoit ainsi bien punie de son audace & de sa méchanceté. Nous en avions tiré toute la vengeance qu'un peuple juste & bon pouvoit se permettre, contre un ennemi cruel, pour une défense légitime ; mais nous n'avions pas rempli toute l'étendue de nos desseins, si nous ne forcions les sauvages à renoncer à leurs coutumes atroces, & à devenir des êtres plus paisibles & plus humains. C'étoit le principal motif de l'expédition, & ce qui nous avoit déterminés, pendant le combat, à tâcher de faire des prisonniers.

L'heureux succès de nos armes nous en assura le moyen. Plusieurs des ennemis, renversés dans les flots avec leurs pirogues, par les dernières décharges du canon, blessés ou étourdis de leur chute, n'avoient pu fuir vers la côte aussi vîte que quelques-uns de leurs camarades. Ils demeuroient en arrière à la merci de nos coups, & n'auroient pu les évi-

ter; mais nous les suspendîmes, déjà bien affligés d'avoir répandu tant de sang, & résolus de sauver ces misérables, pour les faire servir au bien de leurs frères. Pour cet effet, nous mîmes promptement la chaloupe à la mer, avec huit hommes qui coururent sur les traîneurs & en prirent cinq; l'on fut obligé de les garrotter & de les tenir couchés dans la chaloupe, pour les réduire & les transporter au vaisseau.

On peindroit difficilement la surprise stupide de ces barbares, en se voyant au milieu de nous. Leur abattement & leur terreur étoient inexprimables. Dans la main d'un ennemi aussi puissant que terrible, ils ne s'attendoient à rien moins qu'à être dévorés, comme on le connut par leurs gestes; malgré cela pourtant ils se jetèrent à nos pieds d'une manière suppliante, en murmurant quelques mots qu'on n'entendit pas, mais sur le sens desquels on ne put se méprendre. Ils demandoient miséricorde de tout leur pouvoir.

On les fit relever, & on mit un appareil sur les blessures de deux d'entre eux, qui en avoient besoin. Ensuite M. Wilson, qui nous servoit d'interprète, leur fit entendre, comme il le put, quelles étoient nos intentions, & tâcha de les rassurer. Il leur témoigna, par signes,

l'horreur invincible que nous avions pour les repas de chair humaine; mais en leur faisant perdre l'idée que nous voulions nous repaître de leur chair, il s'efforça d'augmenter encore dans leur esprit l'opinion qu'ils s'étoient faite de notre pouvoir. Il leur dit que nous voulions donner la paix à leur peuplade, mais sous deux conditions expresses : la première, que tous les nègres qui la composoient, s'abstiendroient désormais de naviguer vers notre isle; la seconde, qu'ils renonceroient pour toujours à manger leurs prisonniers. Il ajouta, que s'ils promettoient d'observer ces conditions & les gardoient fidèlement, nous ne jetterions plus sur eux le feu meurtrier; mais qu'absolument maîtres d'en disposer à notre gré, s'ils transgressoient jamais la loi qu'on leur imposoit, nous lancerions les foudres sur leurs terres & sur leurs eaux, jusqu'à l'entière destruction du pays.

Pour donner à nos prisonniers, étonnés de ces menaces, une preuve certaine de notre puissance sur le plus fier des élémens, & les effrayer davantage, Wilson fit porter devant eux une jatte pleine d'esprit de vin, quelques pétards, & deux grosses fusées. Il alluma un bout de papier, puis l'approchant de la liqueur spiritueuse, que les sauvages prenoient pour

des

de l'eau, il ordonna au feu de la brûler; & auſſi-tôt une flamme vive voltigea ſur le vaſe. Il commanda aux fuſées & aux pétards de s'élancer & de partir, & à l'approche du papier, les unes jaillirent en ſifflant à une grande hauteur, & les autres, ſerpentant parmi les nègres, comme auroit pu faire la foudre, finirent par éclater entre leurs jambes.

La frayeur ſubite dont ce merveilleux ſpectacle frappa les nègres, augmentée encore par le bruit du canon que l'on tiroit en ce moment, fit une telle impreſſion ſur leurs ſens, qu'ils en tombèrent à la renverſe, & demeurèrent quelque temps ſur le pont, comme s'ils étoient privés de ſentiment & de vie.

Cette ruſe eut une effet très-favorable à nos deſſeins, & cependant *nous n'y applaudîmes* point. Elle tenoit de trop près à la ſupercherie, pour plaire à des ames franches & vraies. Non ſeulement on trompoit les nègres en leur donnant à plaiſir des idées fauſſes ſur notre compte, mais on les jetoit dans la ſuperſtition; & ſi c'eſt un mal de tromper les hommes en quoi que ce ſoit, c'en eſt un bien grand que de les induire en erreur ſur des objets qui tiennent à des vérités importantes. Henri ne put s'empêcher de blâmer l'imprudence de l'anglois. Mais la choſe étoit faite, & celui-ci, qui ſe

ſavoit gré de ſon artifice, ſe contenta de répondre froidement par cet axiome latin d'une politique peu ſcrupuleuſe : *Dolus an virtus, quis in hoſte requirat* (1)?

Revenus à eux & relevés, les ſauvages, voyant l'eſprit de vin brûler juſqu'à la dernière goutte, nous regardèrent comme des êtres ſurnaturels ; & ne doutant point que nous ne puſſions exécuter les menaces qu'on venoit de leur faire, ils ſe proſternèrent de nouveau devant nous, & frappèrent le plancher de leur front, pour marque de leur ſoumiſſion & d'une entière dépendance.

Alors Wilſon dit à deux des ſauvages qui paroiſſoient le plus effrayés, qu'on alloit les mettre à terre & leur rendre la liberté, afin qu'ils puſſent rapporter aux leurs ce qu'ils venoient de voir & d'entendre, & les engager ſans délai à s'humilier & à ſe ſoumetre. « Nous garderons, ajouta-t-il, vos trois compagnons pour otage. Si vous manquez à vos promeſſes, ils ſeront nos premières victimes ; mais ſi votre nation (2) ſe ſoumet de bonne foi, nous vous

(1) Ruſe ou valeur, qu'importe à l'égard d'un ennemi ?

(2) Le mot *nation* ne doit pas être pris ici dans une acception préciſe & dans ſon véritable ſens. Il déſigne proprement une grande famille politique, réunie

donnons notre parole de relâcher les prisonniers ». Tous les guerriers de la barque firent serment, en levant la main droite, d'observer cette promesse religieusement. On conduisit ensuite les deux nègres à terre, & on les déposa sur le rivage, d'où ils s'empressèrent d'aller joindre les leurs.

Après ce qui venoit de se passer, & dans la consternation où devoient être les sauvages, nous avions tout lieu d'espérer que les propositions de paix qu'on leur portoit de notre part seroient favorablement écoutées. En conséquence nous nous tînmes quelque temps près de la côte, pour être plutôt instruits de l'effet de la négociation : mais comme les sauvages s'étoient retirés dans l'intérieur du pays; que les députés devoient s'assurer du consentement général, & ramener les chefs de la

---

par le lien des lois, & fixée sur son sol par la base constitutive de la société. Il n'y a point de vraie *nation* où il n'y a point d'agriculture, point de lois qui assurent les propriétés, point de constitution qui les protège. On ne doit entendre par le mot *nation*, employé quelquefois dans ces mémoires, qu'une de ces sociétés ébauchées d'hommes sauvages, vivant précairement de chasse ou de pêche, qui méritent plutôt le nom de bandes, de hordes, ou de peuplades. *Note de l'éditeur.*

peuplade ſur le rivage, pour nous témoigner leur ſoumiſſion; que tout cela demandoit du temps, & que le jour baiſſoit, nous nous éloignâmes de la terre, pour prévenir les dangers qu'on pouvoit courir la nuit, & perſuadés que le lendemain, de bonne heure, nous aurions des nouvelles des nègres.

L'événement juſtifia nos eſpérances. Le ſoleil ſe montroit à peine ſur l'horizon, qu'on vit ſortir des bois & deſcendre des montagnes une foule de nègres des deux ſexes. Le gros de la troupe s'arrêta ſur une colline, à ſept ou huit cents pas de la mer. Le reſte, compoſé d'une vingtaine d'hommes qui portoient des rameaux, en ſigne de paix, s'avança vers nous à petits pas, mais d'un air timide & mal aſſuré.

Dès que nous les avions aperçus, nous nous étions rapprochés du rivage, en leur faiſant toutes les démonſtrations qui pouvoient leur annoncer des intentions pacifiques. La barque étoit pavoiſée; nous avions arboré un pavillon blanc au grand mât, à la poupe & au beaupré, & toutes nos démarches tendoient à leur inſpirer une ferme confiance.

Quand les nègres furent à portée de la voix, Wilſon confirma, par quelques mots, l'eſpérance que nous leur donnions. Alors ils s'in-

clinèrent jusqu'à terre, & poussèrent trois cris plaintifs, qui furent répétés par les plus éloignés ; ensuite s'étant relevés, il mirent leurs rameaux sur leurs têtes, & nous firent entendre, par leurs attitudes & leurs gestes, qu'ils ne voyageroient plus vers notre isle & ne mangeroient plus leurs prisonniers. Enfin, à genoux & les mains étendues d'une manière suppliante, ils nous conjurèrent de relâcher les trois prisonniers que nous retenions.

Nous les leur renvoyâmes aussi-tôt avec un petit présent composé de deux chiens, mâle & femelle, & de quelques morceaux de fer & de cuivre jaune, dont ils parurent fort contens. Quelque barbares que fussent ces peuples, disposés par une inspiration naturelle à rendre le bien pour le bien, ils nous avoient d'avance destiné un tribut libre de reconnoissance. Ils nous offrirent des oiseaux rares & remarquables, soit par leur beauté, soit par leur grosseur, quantité de plumes rouges qu'ils paroissoient fort estimer, deux arcs & des flèches d'une industrie admirable chez un peuple sauvage, mais assez naturelle chez un peuple chasseur & guerrier, enfin ce qu'ils avoient de plus précieux. La vraie gratitude est généreuse. Ils posèrent à terre ces présens, & se retirèrent. Nous allâmes les prendre, & ils

pouſsèrent des cris de joie. Ils paroiſſoient heureux comme nous par les vertus qu'ils exerçoient, Recteurs des hommes, voyez comment on les rend bons, voyez comment on devient tout-puiſſant !

Notre expédition contre les nègres antropophages ainſi terminée, nous fîmes route vers l'iſle habitée par les nègres leurs ennemis ; & comme Wilſon & de Martine en connoiſſoient la ſituation, nous y arrivâmes le lendemain au lever du ſoleil.

Dès que nous approchâmes de la côte, un grand nombre de pirogues vint à notre rencontre. Un ſimple motif de curioſité les amenoit, mais bientôt un ſentiment plus noble les intéreſſa pour nous. A l'aſpect des deux européens qui étoient ſur le tillac, les nègres témoignèrent, par leurs cris & par leurs geſtes, le plaiſir qu'ils avoient de les revoir, & avec un air de confiance qui nous honoroit mutuellement, ils demandèrent par ſignes la permiſſion de monter à bord. Comme nous ne pouvions la donner à tous, ni en admettre dans le vaiſſeau un ſi grand nombre, nous déſignâmes ceux que nous voulions recevoir, & la préférence tomba ſur ceux qui étoient plus particulièrement connus des européens. Ceux-ci les accueillirenr avec une vive reconnoiſſance ;

ils nous les présentèrent, & nous les reçumes avec cordialité.

Nous leur apprîmes notre dessein de les visiter, & le succès de notre expédition. Ils s'empressèrent de communiquer ces nouvelles à leurs canots, & ils en étoient si charmés, qu'ils en sautoient de joie. Ils nous prenoient les mains, sur lesquelles ils baissoient leur front d'une manière à la fois respectueuse & tendre. Leurs propos étoient interrompus, ils ne parloient que par exclamations, & ne savoient comment nous exprimer ce qu'ils éprouvoient. Cette scène vraiment touchante confirma ce qu'on nous avoit dit de ces hommes simples & bons, & nous fit prendre de leurs sentimens & de leurs mœurs une idée très-favorable.

Ils nous fournirent bientôt de nouvelles preuves de la bonté de leur caractère, par la manière affectueuse dont ils nous reçurent chez eux, & par tout ce qu'ils avoient fait pour Don Pèdro. En les recevant à bord, nous leur avions demandé ce qu'il étoit devenu. Ils nous avoient répondu qu'il étoit malade depuis son retour, & qu'ils l'avoient traité comme un de leurs enfans; mais que tous leurs soins pour lui étoient inutiles, & que, plongé dans une profonde tristesse, il ne faisoit que se plaindre & soupirer. La cause de son mal & de sa mé-

lancolie nous étoit connue : nous nous hâtâmes de descendre à terre pour l'aller trouver & lui donner une consolation d'autant plus douce, que son cœur, cédant à l'infortune, s'abandonnoit au désespoir.

Nous ne laissâmes sur le vaisseau que ce qu'il falloit de monde pour le garder. Le reste s'étant embarqué dans la chaloupe & dans les canots, alla descendre sur le rivage. Quelques pirogues des plus légères avoient déjà annoncé notre arrivée & notre victoire. Tous les nègres des environs accoururent pour recevoir leurs anciennes connoissances, & les amis de leurs amis. Notre entrée dans l'isle fut une fête & un triomphe.

Sous la conduite d'un des sauvages, nous marchâmes vers la cabane qu'habitoit Don Pedro, armés de nos fusils & de nos baïonnettes ; mais plutôt par une précaution d'appareil, que par un sentiment de méfiance. Nous ne pouvions douter de l'affection des nègres : à quoi bon des armes chez un peuple dont on a le cœur ? Ces bons sauvages, grands & petits, nous suivoient, nous entouroient, nous pressoient en quelque sorte, & par des démonstrations naïves, par des acclamations répétées, nous montroient leur satisfaction & célébroient cet heureux jour.

Mais qui pourroit peindre la surprise, l'extase où notre vue jeta Don Pedro! Il étoit couché sur une natte au fond de sa cabane, où sa tristesse & son abattement le retenoient. Là, livré tout entier au ressentiment de ses maux, rien ne l'intéressoit que sa douleur. Il n'étoit point affecté de ce qui se passoit autour de lui. Le tumulte & les cris des nègres avoient frappé son oreille, sans émouvoir sa curiosité. Nous étions tout près de lui, qu'il ne nous voyoit pas; il ne tournoit pas même la tête pour voir qui étoit entré. Mais de Martine l'ayant appelé par son nom, le son de cette voix amie retentit jusqu'à son cœur, & le fit sortir comme en sursaut de sa profonde léthargie. Il se plaça sur son séant, se tourna vers nous, & promenant des yeux avides sur tous les spectateurs, il se mit à nous considérer avec un étonnement inexprimable. Il demeura un instant immobile & la bouche ouverte, sans proférer un seul mot, comme s'il cherchoit à s'assurer que ce qu'il voyoit n'étoit pas une illusion. Enfin, reconnoissant Wilson & de Martine, il se leva, malgré sa foiblesse, & se jetant au cou de ce dernier: — Quoi, c'est vous, lui dit-il d'une voix attendrie; par quel bienfait du ciel vous revois-je ici?.... Qui vous a donc sauvé de la main de nos bourreaux?...

De Martine & Wilſon, chers amis, vous tous qui les accompagnez, tirez-moi de l'horrible peine qui me tue: apprenez-moi ſi Dona Roſa a eu le bonheur d'échapper à ſes meurtriers, & ſi elle vit encore. Raſſurez-vous, lui repondit de Martine; elle vit pour vous; elle vous attend, & n'a rien à déſirer que votre préſence. Ah! s'écria Don Pedro, vous me rendez à la vie; mais où eſt-elle? puis-je eſpérer de la revoir?.... Je connois ſon bon cœur & ſon attachement pour moi; elle doit être dans une affreuſe inquiètude ſur mon ſort. Hâtons-nous, chers amis, de l'aller rejoindre. Je ſuis bien malade & bien foible; mais l'eſpoir de la retrouver me rendra des forces & diſſipera mon mal.... O Dieu! comment réparer tous les maux que je lui cauſe, tous les chagrins que je lui ai donnés? . . . .

De Martine lui raconta toute l'hiſtoire de ſa délivrance, l'accueil que nous leur avions fait, les ſoins & les attentions d'Eléonore pour Dona Roſa, & les ſuccès de notre expédition. Il nous préſenta enſuite à Don Pedro comme ſes libérateurs, & parla de nous avec l'effuſion d'un cœur généreux & plein de gratitude. Don Pedro nous embraſſa, nous remercia tous les larmes aux yeux; & prenant le Ciel à témoin de la vérité des ſentimens qu'il nous

vouoit, & qu'il devoit, disoit-il, à tant de bontés & de services, il le pria de le conserver assez long-temps pour pouvoir s'acquitter envers nous. Il fit aussi beaucoup d'amitié à Wilson; mais celui-ci ne répondit pas à ces témoignages d'attachement d'un ton si amical, ni d'une manière si franche. Il ne montra point cet intérêt tendre qu'il devoit sentir pour son compagnon d'infortune, & que Don Pedro laissoit voir pour lui. Quoiqu'il s'efforçât de paroître sensible, on remarquoit, à travers ses démonstrations d'amitié, que le cœur n'y étoit pour rien, & qu'il désavouit au contraire tout ce que disoit sa bouche.

Les nègres, témoins de cette reconnoissance, parurent touchés de nos mutuelles caresses, & particulièrement joyeux de l'effet que notre présence avoit produit sur Don Pedro. Ils étoient tout étonnés de l'heureuse & subite révolution qui s'étoit faite dans son humeur & dans sa santé. Nous profitâmes de la circonstance & de leur disposition, pour leur demander la permission d'emmener leur hôte avec nous, Nous leur exposâmes succinctement les inconvéniens de son séjour parmi eux, le désir ardent qu'il avoit de rejoindre l'objet de sa tendresse, & tous les avantages qu'il trouveroit dans notre isle; & pour donner

à nos raiſons une force plus déciſive, nous envoyâmes chercher au vaiſſeau, & nous leur offrîmes des préſens que nous leur avions apportés, comme une marque de reconnoiſſance des bons traitemens & dès ſervices que Don Pedro & ſes camarades avoient reçus d'eux.

Ces préſens, magnifiques pour des hommes tels que ces nègres, conſiſtoient principalement en beſtiaux, en volailles, en diverſes ſortes de graines & de légumes, en inſtrumens de labourage, une petite charrette, des haches & des couteaux, des marteaux & une enclume, des clous & du fer en barre. Toutes ces choſes furent débarquées ſur le rivage au bruit du canon & des inſtrumens, & conduites ou portées avec une ſorte de pompe juſqu'à l'endroit où les nègres étoient aſſemblés.

Les ſauvages furent d'abord effrayés du bruit de l'artillerie; mais ils revinrent bientôt de leur effroi, & ſe trouvèrent frappés d'une ſurpriſe bien agréable en entendant notre muſique, & en voyant approcher ce qu'on leur deſtinoit. La vue de ces objets, nouveaux pour des hommes ſimples & ignorans, l'ordre qu'on avoit mis dans la marche, l'appareil du cortège, formoient à leurs yeux étonnés un ſpectacle impoſant & enchanteur à la fois.

Des hautbois marchoient en tête, en jouant des airs gais; après eux, & à quelque distance, venoient les quadrupèdes, conduits deux à deux à la suite les uns des autres, & laissant entre eux des intervalles. Ils étoient suivis de six hommes portant des poules, des pintades, des pigeons, & ceux-ci en précédoient plusieurs autres qui étoient chargés des graines, des outils, des instrumens aratoires. Enfin deux hommes qui voituroient sur un brancard l'enclume pesante, fermoient cette marche.

Il y avoit quatre animaux de chaque espèce, mâles & femelles, deux taureaux & deux vaches, deux cochons & deux truies, deux ânes & deux ânesses, deux chiens & deux chiennes, deux beliers & deux brebis, deux coqs & deux poules, &c., & toutes les femelles des quadrupèdes étoient pleines.

Nous montrâmes d'abord aux sauvages, qui avoient peur des gros animaux & qui n'osoient en approcher, qu'ils n'en avoient rien à craindre, & que ces bêtes étoient aussi dociles que privées. Nous les touchâmes en leur présence; nous liâmes les bœufs & les ânes, nous les attelâmes au chariot & à la charrue, & nous leur fîmes voiturer des masses pesantes & tracer quelques sillons. Nous instruisîmes ensuite, autant que nous le pûmes, les prin-

cipaux de l'assemblée, de l'utilité & de la manière de se servir de tout ce que nous leur portions. Nous leur apprîmes comment ils pouvoient nourrir & soigner les animaux, conserver & réparer les instrumens, amollir & travailler le fer; comment ils pouvoient rendre la terre féconde & se nourrir largement des fruits de leur culture. Ces nègres, qui ne vivoient que précairement & du jour au jour, sensibles à l'espoir de se faire un sort plus heureux, reçurent avidement nos leçons, & promirent de ne rien négliger pour les mettre en pratique. Ils nous dirent de plus, que nous étions les maîtres d'emmener Don Pedro, & que, quoiqu'ils le vissent partir avec regret, ils ne vouloient pas s'opposer à son bonheur.

Alors nous partageâmes nos présens, & les distribuâmes ainsi: nous donnâmes un taureau & une vache, avec leur harnois, ainsi qu'une hache & des clous, à *Epoo*, homme intelligent & accrédité dans sa peuplade, qui avoit reçu chez lui Don Pedro & Dona Rosa, & avoit eu pour eux les attentions d'un père. Nous fîmes un semblable présent à *Weitéoï*, hôte de M. de Martine, qui n'avoit pas eu moins d'égards pour celui-ci. Nous disposâmes d'une couple d'ânes en faveur de *Feskotoon*, chez lequel Wilson avoit demeuré, quoique

ce dernier n'en dît pas beaucoup de bien. L'autre couple fut accordée aux parens du malheureux nègre dévoré dans notre isle par les nègres antropophages. Nous crûmes leur devoir cette préférence, pour les consoler de ce malheur. Les cochons & les brebis, les poules & les pintades furent également distribués par couples à différens chefs de famille, que la voix publique nous indiqua comme des hommes recommandables par leur mérite personnel, par leur bon ménage, & par les services qu'ils avoient rendus à leur pays. L'enclume, les marteaux, & quelques barres de fer devinrent le partage d'un nègre qui passoit pour un homme d'une rare industrie. Enfin le reste des instrumens, des outils, des clous, fut distribué de manière qu'il n'y eut pas un chef de famille qui n'en eût sa part.

Les nègres reçurent nos dons avec transport, & nous pouvons dire en passant, que la joie extrême qu'ils en avoient, étoit doublement motivée & très-bien fondée. Nous étions dans le dessein de revenir tous les ans pour continuer de les instruire & de les civiliser, & nous leur avions fait part de ce projet; nous l'avons exécuté depuis, & nous avons vu par nous-mêmes que nos présens & nos instructions sont devenus pour eux des bienfaits inef-

timables. Ils leur ont fourni des secours & des moyens de subsistance, qui ont augmenté leur population, & les ont mis sur le chemin du bonheur. Ils ont acquis peu à peu l'usage de l'agriculture, & des arts qu'elle nécessite & qu'elle entretient; & quoique ces arts par excellence n'aient pas fait encore de grands progrès chez eux, il n'en est pas moins vrai qu'ils les ont fait sortir de leur état sauvage, pour les faire passer un jour à l'aisance & au bien-être des nations agricoles. De notre côté, nous avons la douce satisfaction d'en avoir fait des hommes, des amis, des voisins industrieux & utiles, un peuple enfin constitué suivant l'ordre de la nature, qui tient de nous son bien, ses lois, son ame en quelque sorte, avec qui nous pouvons commercer, à l'avantage réciproque des deux sociétés, & dont l'affection & la reconnoissance nous assurent des secours & des défenseurs, si nous nous trouvons jamais dans le cas d'en avoir besoin. Ajoutons que les nègres antropophages ayant su ce que nous avions fait en faveur de leurs ennemis, & la protection décidée que nous accordions à ce peuple, voyant les changemens heureux qui s'opéroient chez lui, ainsi que les commencemens de sa prospérité, renoncèrent, non seulement à l'attaquer désormais, mais vinrent à

désirer

désirer de bien vivre avec lui, & d'obtenir notre bienveillance, pour participer, à son exemple, au bonheur qu'il tenoit de nous. Ils se hasardèrent même à rechercher l'amitié des uns & la protection des autres. Lors du troisième voyage que nous fîmes à l'isle des nègres amis, que ses habitans appellent *Emoï*, ils y envoyèrent des députés pour leur demander la paix, & solliciter en même temps auprès de nous l'assistance des bienfaits & de l'instruction, dont ils vouloient faire, nous dirent-ils, un bon usage. La demande de ces pauvres gens étoit trop louable pour être refusée. Nous saisîmes avidement cette occasion de les transformer de brutes en hommes raisonnables, paisibles, & laborieux. Les longues querelles des deux peuples furent terminées par une paix jurée solennellement, dont nous prîmes sur nous la garantie, & nous accordâmes aux supplians tous les secours & les leçons qui leur étoient nécessaires & qu'ils réclamoient de notre bienfaisance. Nous portâmes nous-mêmes à leur isle, qu'ils nomment *Koorokoo*, les bestiaux, les outils, & les grains, avances indispensables pour cultiver la terre & fonder les arts. Les deux peuples ont vécu depuis, sinon amis, du moins tranquilles. Ils se sont occupés chacun chez eux des travaux

productifs Ils nous ont demandé des légiſlateurs, que nous leur avons donnés, qui les gouvernent & les rendent heureux. Que de biens une charité (1) vive & éclairée ne peut-elle pas faire parmi les hommes !

Oh ! qu'il ſeroit à ſouhaiter que les nations civiliſées, chez leſquelles on parle ſi ſouvent de bienfaiſance & d'humanité, tandis qu'elles croient devoir établir leur grandeur & leur proſpérité ſur la décadence de leurs voiſins, qui ſont pourtant leurs frères ; qu'il ſeroit à ſouhaiter, dis-je, que ces nations, plus éclairées ſur leurs vrais intérêts, reconnuſſent enfin que leur politique excluſive, mercantille, vexatoire, toujours inquiète, toujours prête à prendre les armes pour ſoutenir par la force

---

(1) Remarquons, en paſſant, que ce mot, preſque inuſité, hors du ſtyle de la chaire & de la religion, eſt bien plus expreſſif que ceux de *bienfaiſance* & *d'humanité* qu'on lui a ſubſtitués. Non ſeulement il en réunit la valeur, mais il y ajoute encore. *Charité*, en latin *charitas*, en grec χαρυς, ſignifie amour ardent pour le prochain, déſir véhément de témoigner ſon affection aux hommes, tous fils d'un même père, par des ſervices réels & utiles. J'ai regret qu'on borne ce mot, en quelque ſorte, à la ſignification d'aumône, qui ne donne qu'une idée étroite & ſouvent fauſſe de la véritable charité. *Note de l'éditeur.*

leurs prétentions aveugles & ambitieuses, est aussi fausse que destructive! Combien les peuples & les rois ne seroient-ils pas plus riches & plus heureux, s'ils suivoient la politique humaine & fraternelle que nous employâmes envers les nègres! Combien ces voyages qu'une avide curiosité, ou plutôt la soif de l'or, a fait entreprendre jusqu'aux deux pôles, à travers des mers inconnues, ne seroient-ils pas plus glorieux & plus utiles à leurs auteurs & au genre humain, s'ils avoient pour but le soulagement & l'instruction de tant de peuples sauvages qui vivent dans les ténèbres d'une affreuse ignorance, plus cruels & plus malheureux que les bêtes féroces de leurs contrées! Ah! les hommes ne verront-ils jamais que le bien engendre le bien, & que le mal ne peut produire que le mal; qu'en respectant, qu'en étendant les droits des autres, on fait respecter, on étend les siens, & que s'il est utile d'être juste, il est plus utile encore d'être bienfaisant? Oui, malgré les sophismes de l'aveugle cupidité & de l'égoïsme dénaturé, il sera toujours vrai & toujours constaté par les faits, que les égards & les bons offices d'un peuple envers un autre peuple, comme d'un homme envers un autre homme, inspireront à celui-ci des égards, de la reconnoif-

ſance, & quelquefois de l'affection, qui, faiſant naître & fortifiant entre ces peuples la paix, la concorde, & la confiance, augmenteront des deux parts l'envie & les moyens de mieux faire, & formeront une réaction de bienveillance & de généroſité, de ſecours & de ſervices, qui doit tourner autant à l'avantage de celui qui les rend, que de celui qui les a reçus. Mais revenons.

Nous demeurâmes deux jours chez les nègres amis, tant pour laiſſer prendre de nouvelles forces à Don Pedro, que pour contenter ces bons ſauvages, jaloux de profiter le plus qu'ils pourroient de notre préſence & de nous fêter. Ils étoient venus de toutes parts, en grand nombre, pour nous connoître & nous féliciter. Il n'y eut pas un chef de famille qui ne nous fît un préſent, & qui n'ajoutât un prix à ce qu'il donnoit, par la cordialité franche avec laquelle il nous l'offroit. C'étoit du gibier, des plumes, des coquillages, des poiſſons, des oiſeaux rares, des tortues, des fourrures, &c.

Tant que nous fûmes dans l'iſle, les principaux nous prièrent à manger & nous traitèrent de leur mieux. Leurs repas, quoique ſimples, n'étoient pas ſans délicateſſe. On y ſervit d'abord des fruits & des coquillages,

ensuite des poissons, des racines, du gibier, cuits dans un trou fait en terre, enveloppés dans des feuilles de bananier; & ces mets, ainsi préparés, nous parurent excellens.

Nous avions apporté du vaisseau, du pain, de la bière, & du vin, pour ajouter à la bonne chère & pour régaler nos hôtes. Ils mangèrent du pain, & le trouvèrent bon. Le vin ne les flatta pas; ils firent la grimace en buvant la bière. Ils préférèrent à ces liqueurs une boisson faite avec des racines mâchées & jetées dans de l'eau, qu'ils avoient laissé fermenter quelques heures (1). Une telle préparation ne nous invitoit pas à boire; cependant nous en goûtâmes pour leur faire plaisir: mais indépendamment de la répugnance qu'elle nous inspiroit, cette boisson, que nous trouvâmes forte & enivrante, nous parut désagréable.

Les différens services de ces festins furent interrompus par de longs intervalles, durant lesquels plusieurs nègres des deux sexes exécutèrent des danses au son de quelques flûtes de canne peu sonores, dont les nègres jouoient avec le nez; d'autres luttoient deux contre

(1) C'est vraisemblablement la même boisson dont parlent Cook & d'autres voyageurs, sous le nom de *cava*. *Note de l'éditeur.*

deux, ou faiſoient ſeuls des geſtes & des tours d'adreſſe que l'aſſemblée trouvoit fort plaiſans.

Les hommes & les femmes, acteurs ou figurans de ces intermèdes, montrèrent beaucoup d'agilité, de légèreté & de juſteſſe d'oreille, & quelques-uns, ſur-tout les femmes, avoient du naturel & de la grace dans leurs mouvemens; mais en général leurs contorſions & leurs poſtures étoient bizarres & ridicules. Leur muſique, monotone & ſourde, ne donnoit qu'une pauvre idée de leurs progrès en ce genre.

Il faut néanmoins convenir que tout ce qu'ils firent dans ces divers exercices, paſſa de beaucoup l'opinion que nous nous étions faite de leurs connoiſſances & de leurs talens.

Nous voulûmes à notre tour divertir les nègres par différens exercices. Nous nous mîmes ſous les armes, &, commandés par Henri, nous fîmes en leur préſence pluſieurs évolutions militaires. Nous nous diviſâmes enſuite en deux parties, qui, s'attaquant avec vivacité & ſe défendant avec précaution, en faiſant feu l'un contre l'autre, leur donnèrent une idée aſſez juſte de la guerre des blancs. Cette eſpèce de combat alarma d'abord les ſauvages, qui ſemblèrent oublier un moment que ce n'étoit qu'un jeu. Les femmes en furent très-effrayées; elles pouſsèrent des cris & ſe couvrirent le viſage

avec leurs mains; quelques-unes commençoient même à prendre la fuite; mais tout le monde se rassura, quand on vit que les combattans ne se faisoient aucun mal, & que cette guerre si terrible n'étoit que simulée. Les deux troupes ayant quitté les armes, nous passâmes à des jeux plus paisibles. Nos jeunes gens figurèrent plusieurs contredanses, & exécutèrent un ballet. Souples, lestes, & façonnés de bonne heure à toutes les attitudes & à tous les pas qu'exige l'art agréable de se mouvoir en cadence, ils y avoient acquis une grace & une légèreté peu communes. Les nègres en savoient trop peu pour bien apprécier nos danses; cependant l'air de satisfaction qui se peignoit sur leurs visages, & des cris de joie qui leur échappoient fréquemment, faisoient connoître d'une manière assez marquée le plaisir qu'ils en recevoient.

Nous finîmes par un petit concert mêlé de chants & de symphonie, où nous eûmes lieu de remarquer ce que nous avions précédemment observé, que les nègres ne saisissoient pas l'accord & l'ensemble de nos divertissemens, & que la complication & le rapport des mouvemens & des sons, d'où résultoient pour nous l'agrément & l'harmonie, n'étoient rien pour eux; au lieu qu'une danse comme la

bourrée, ou un air ſimple à deux temps, joué ſans accords, leur faiſoit un plaiſir extrême, & qu'ils ne ſe laſſoient point alors de voir, d'entendre, & d'admirer.

La ſanté de Don Pedro, comme nous l'avions eſpéré, ſe rétablit aſſez, pendant ces deux jours, pour lui permettre de s'embarquer. Il brûloit d'impatience de partir. Il ne put cependant prendre congé des nègres ſans s'attendrir, & ces bonnes gens ſe montrèrent ſenſibles à cette ſéparation. Epoo ſon hôte verſa des larmes en l'embraſſant. Des amis généreux, qui s'eſtiment, pourroient-ils ſe quitter ſans éprouver quelque peine, lors même que le bonheur les appelle ailleurs? Nous ne fûmes pas nous-mêmes indifférens aux regrets ingénus des nègres, quand nous leur fîmes nos adieux. Leurs derniers mots furent des expreſſions naïves de ſenſibilité, & des témoignages non équivoques de dévouement & de reconnoiſſance. Ils auroient bien voulu nous garder chez eux plus long-temps; mais cela n'étoit pas poſſible. De puiſſans motifs nous rappeloient dans notre iſle; & les ſauvages étoient trop pauvres & vivoient trop précairement, pour pouvoir nourrir encore des hôtes auſſi nombreux. Il n'y a que les peuples riches par une bonne culture, qui puiſſent fournir conſtamment

à une grande consommation, & auxquels il soit permis de se montrer magnifiques.

Nous partîmes le lendemain de bonne heure, ainsi que nous l'avions résolu. Tout sembloit nous promettre une heureuse navigation. La mer étoit belle, le vent favorable; notre barque avançoit rapidement dans sa route. Nous n'étions déjà plus, le deuxième jour, qu'à demi-journée de notre isle. Déjà l'on commençoit à voir sur l'horizon les sommets fumeux du volcan, & nous espérions mouiller dans la baie avant la nuit, lorsque le temps change tout à coup. Le ciel, si serein dans ces climats, se couvre de sombres nuages. Une obscurité profonde s'étend sur la nature. Les vents déchaînés soufflent avec fureur de tous les points. La mer est agitée jusqu'au fond des abîmes, & ses vagues écumantes, hautes comme des montagnes, roulent & se succèdent impétueusement, & vont se briser au loin sur les rochers avec un horrible bruit. De longs & pâles éclairs, qui fendent les nuées & nous font voir un moment tous les objets d'effroi qui nous entourent, les éclats répétés du tonnerre, la pluie tombant par torrens, & les gémissemens sourds & lugubres de la mer, augmentent l'horreur de la tempête & la crainte des périls qui nous menacent de toutes parts.

Dans un danger si subit & si pressant, à peine avons-nous le temps de serrer les voiles. Frappé de la foudre, le gouvernail est endommagé jusqu'à la flottaison, de manière à ne pouvoir servir ni être reparé, que la mer ne soit calme. Le vaisseau, n'ayant plus aucun moyen de direction, est emporté loin de sa route au gré des vents, tantôt élevé sur le dos des vagues furieuses, tantôt précipité dans les profondes vallées qu'elles laissent entre elles.

Nous voguâmes ainsi trois jours entre la vie & la mort, sans connoissance des mers que nous parcourions, ne pouvant prévoir la fin de notre aventure, & ne mettant notre espérance que dans le secours de la providence & dans notre courage; mais ni l'un ni l'autre ne nous manquèrent au besoin. Henri rassembla tout son monde, leur parla en homme ferme & en chrétien résigné au décret de la volonté suprême. Chacun prit la plus forte résolution de montrer autant de fermeté que Henri, &, s'il falloit périr, de périr en homme courageux comme lui. Ainsi, quoique nous vissions à tout moment la mort de très-près, personne ne donna un signe de foiblesse.

Nous n'eûmes qu'à nous féliciter de cet accident passager. Le ciel ne voulut nous éprouver, que pour nous confirmer dans des senti-

mens dignes de l'homme, & nous rendre le malheur utile. Nous passâmes souvent devant des écueils que la mer découvroit quelquefois jusqu'à leur base, & contre lesquels elle venoit se briser ensuite en mugissant. Souvent nous crûmes que nous allions être jetés sur ces rochers. Le troisième jour de la tempête sur-tout, la rencontre de plusieurs écueils & de plusieurs petites isles escarpées & désertes, devint si fréquente, que nous ne pensions pas pouvoir, sans miracle, échapper à tant de périls : mais il s'en fit un pour nous. Une main invisible & puissante sembla toujours conduire la barque à travers tous ces brisans. Enfin les vents se calmèrent, la mer s'appaisa, le soleil brilla d'un éclat nouveau. La confiance revint dans tous les cœurs. L'on répara le gouvernail, & nous rendîmes graces à Dieu de notre heureuse délivrance.

S'il est des hommes sensibles qui se soient trouvés dans une situation comme la nôtre, ils pourront seuls se faire quelque idée des sentimens qui nous animoient alors ; mais pour bien juger de notre satisfaction, il faudroit qu'ils fussent en même temps aussi aimans & aussi aimés que nous l'étions. Peu d'entre nous étoient âgés, & la vie devoit nous paroître un trésor bien précieux. Nous n'avions rien à

nous reprocher, & l'existence est bien douce pour des cœurs droits & honnêtes : mais la vie ne nous intéressoit pas uniquement par elle-même; c'étoit par rapport à nos chers & respectables parens, à nos femmes, nos enfans, nos frères bien aimés, que nous y étions si attachés; c'étoit sur-tout la certitude de la douleur mortelle qu'ils auroient de notre perte, qui nous faisoit trouver tant de joie dans notre conservation.

Un événement inattendu vint ajouter encore à cette joie, en nous donnant l'occasion de sauver des malheureux qui sans nous auroient péri, & nous fournit celle de former des liaisons utiles pour la colonie. Une jonque montée par des indiens, habitans d'une isle voisine des moluques, avoit été poussée par la tempête au milieu des écueils que nous avions évités. Elle s'étoit affalée & totalement brisée sur des rochers. La plus grande partie de l'équipage avoit trouvé la mort dans ce désastre. Deux hommes seuls avoient échappé au malheur commun, en grimpant sur le haut des rochers, que les vagues n'atteignoient pas : mais là, dans une position gênante, trop éloignés des côtés pour pouvoir les atteindre à la nage, sans vivres & sans ressources, ils ne pouvoient manquer de mourir de faim.

Ils étoient dans cet état cruel depuis deux jours, lorsque notre barque, s'étant remise en route, passa, par un heureux hasard, à la vue de ces infortunés. Dès qu'ils aperçurent le bâtiment, ils donnèrent des signes de détresse, en faisant voltiger en l'air une longue tunique blanche. Nous ne la vîmes pas d'abord; mais comme nous approchions toujours davantage, & que nous portions autour de nous des regards observateurs, nous l'aperçûmes enfin, & l'ayant considérée quelque temps avec une lunette d'approche, nous remarquâmes les deux hommes & tous les efforts qu'ils faisoient pour réclamer notre secours.

A cet aspect, aussi intéressant qu'imprévu, nous nous doutâmes de leur triste aventure & de leur fâcheuse position; & quand nous fûmes à peu de distance, nous mîmes la chaloupe à la mer, pour les aller recueillir. Nous n'avons pas besoin de dire ici la réception que nous leur fîmes, ni les démonstrations qu'ils employèrent pour nous témoigner leur gratitude & leur sensibilité. Ils étoient malheureux: nous les sauvions d'une mort assurée; & c'étoient des hommes policés, qui, aux sentimens naturels à des cœurs non dépravés, joignoient des qualités estimables, acquises par

l'éducation. Elevés dans l'habitude des vertus sociales, ils étoient doux & paisibles, justes & obligeans.

Privés de nourriture & de sommeil depuis plusieurs jours, ils avoient besoin de restaurant & de repos. Nous nous empressâmes de leur fournir ce qui leur étoit nécessaire. Nous leur servîmes un assez bon repas, nous les fîmes coucher ensuite sur nos lits, & après qu'ils eurent repris des forces, nous leur témoignâmes le désir que nous avions de connoître leur aventure, & comment ils se trouvoient dans des mers qui nous paroissoient si éloignées de leur pays. Ils comprirent très-bien notre intention, & ils nous repondirent, moins de la voix que par leurs gestes, que leur pays n'étoit pas si éloigné que nous le pensions; qu'ils alloient, pour raison de commerce, à une isle distante de deux journées de celle qu'ils habitoient; que poussés hors de leur route par la tempête, ils avoient fait naufrage sur les rochers où nous les avions trouvés, & que leurs compagnons, ainsi que leur bâtiment, avoient péri dans cet accident funeste. Ils ajoutèrent, qu'ils croyoient s'apercevoir que la route de la barque les éloignoit toujours davantage de leur patrie, & ils nous supplié-

rent d'une manière tendre & les larmes aux yeux, de vouloir les y ramener, nous assurant que ce nouveau service nous rendroit pour toujours les amis de leur nation, qui nous feroit de nombreux présens, pour nous témoigner sa reconnoissance.

Une pareille demande méritoit d'être pesée. Nous délibérâmes sur le champ, pour aviser sur le parti que nous prendrions. Henri pouvoit ordonner, mais il ne voulut rien décider de lui-même (on avoit ainsi besoin de nous inculquer que le plus sage est celui qui est le plus attentif à prendre conseil). Des raisons assez fortes sembloient s'opposer au vœu des Indiens. Nous étions sortis de notre isle depuis huit jours; l'on devoit y être fort inquiet sur notre compte. En différant encore notre retour, nous jetions la colonie dans de vives alarmes, & nous allions causer une grande peine à Don Pedro, qui mouroit d'impatience de revoir ce qu'il aimoit: mais des raisons non moins puissantes contrebalançoient celles-ci. Il ne paroissoit pas prudent de mener dans notre isle ces étrangers, que nous ne pouvions y retenir. Il faudroit toujours les ramener chez eux, & ils pouvoient faire connoître notre position, qu'une sage politique devoit tenir cachée. Dailleurs

le service important que nous venions de leur rendre exigeoit qu'on se prêtât à leurs désirs; il falloit, pour y donner tout son prix, combler leur satisfaction: la vraie bienfaisance ne s'arrête point au milieu du bienfait, si elle n'y est forcée. Enfin, en cédant à leurs instances, nous n'alongions notre voyage que de quelques jours, & nous pouvions en tirer de grands avantages. Telles furent les considérations que le chef de l'entreprise soumit à nos opinions.

Baptiste fut d'avis de satisfaire les Indiens. Il espéroit que la démarche que nous ferions pour cela, & les liaisons qui en seroient la suite, donneroient un grand essor à notre industrie. Charles y vit l'accroissement de l'agriculture; Wilson, l'établissement du commerce extérieur. Charmé sur-tout de contrarier Don Pedro, dont il étoit secrètement jaloux, & de retarder son arrivée auprès de Dona Rosa, il appuya fortement l'avis de Baptiste; Il s'étendit beaucoup sur les commodités que nous procureroit le commerce que nous allions fonder, & sur le plaisir que donneroient à la colonie les objets nouveaux que nous porterions du pays des indiens. Plusieurs se rangèrent à cette opinion; mais d'autres, n'écoutant que leur tendresse pour leur famille & pour nos chers parens, insistoient

insistoient pour le retour. Ils vouloient calmer l'inquiétude où l'on étoit à notre égard. Ne pourroit-on pas ensuite plus commodément ramener les indiens dans leur patrie ? Pourquoi se méfier de leurs intentions ? Si l'on vouloit faire un commerce avec leur nation, ne devoit-on pas se pourvoir des objets d'échange que notre isle pouvoit fournir ? Voici la substance de l'avis de Philippe :

» J'ose croire, nous dit-il, que nous ne serons pas généreux à demi. Quel mérite aurions-nous d'avoir sauvé ces pauvres indiens, si nous n'avions fait pour eux, dans leur malheur, que ce qu'auroient fait à notre place les hommes les plus barbares ? Ramenons les indiens chez eux pour leur rendre service autant que nous pourrons, mais non pour profiter des avantages que vous vous promettez de cette complaisance. Qu'elle en soit l'occasion, à la bonne heure, mais qu'elle n'ait point de tels motifs. Il seroit peu digne de nous d'agir, dans cette occurence, par des vues intéressées. La bienfaisance qui nous inspire, veut que nous achevions avec honneur ce que nous avons si bien commencé. La prudence & la raison ne le demandent pas moins. En amenant les indiens à l'isle inconnue, nous nous mettons dans la

nécessité de les transporter de là dans leur pays, & de faire ainsi un double voyage. Nous évitons la fatigue & les dangers de cette nouvelle course, si nous allons d'ici directement chez les indiens. Ils nous en sauront plus de gré, & nous n'aurons rien à craindre de leurs rapports. Nos parens & nos femmes nous attendent : ils désirent tous sans doute de nous voir revenir; mais ils ne savent point au juste le moment de notre retour, & quelques jours de retard ne sauroient les alarmer. Ils sont trop bons & trop généreux pour désapprouver notre conduite. Leurs sentimens nous assurent de leur approbation. Nous pouvons en dire autant de Don Pedro ; quelque impatience qu'il ait de rejoindre Dona Rosa, il ne voudroit pas lui sacrifier l'honneur & la satisfaction d'exercer un acte de bienfaisance, & nous priver du doux plaisir de tirer de peine des malheureux ».

La chaleur avec laquelle il parloit, & le sentiment qui régnoit dans son discours, réunirent tous les suffrages. Chacun revint à cette opinion, comme la plus juste & la plus généreuse. Henri ne put s'empêcher d'y applaudir ; & il le fit dautant plus volontiers, que c'étoit la sienne. L'on prit en conséquence la résolu-

tion d'aller directement au pays des indiens. Don Pedro nous dit en ſoupirant, que nous lui faiſions bien de l'honneur, mais qu'il devoit vouloir tout ce que nous voulions. Il approuvoit notre deſſein, c'étoit tout ce qu'il pouvoit faire. Les indiens, à qui l'on en fit part auſſi-tôt, nous en témoignèrent leur joie par les plus vives démonſtrations.



CHAPITRE XLVII.

Les navigateurs de l'isle inconnue transportent à l'isle de Samea *les indiens qu'ils ont sauvés. Réception que le souverain & le peuple de* Samea *font aux navigateurs. Ils leur demandent des secours & des conseils. Le roi leur permet un commerce d'échanges avec ses sujets. Mœurs, lois, & coutumes de ces peuples, &c.*

LES indiens nous montrèrent le côté de l'horizon vers lequel nous devions nous diriger, & sur leurs indications nous changeâmes de route, en portant le cap au nord. Ils connoissoient la boussole, & avoient souvent parcouru les mers où nous voguions. Il ne leur fut pas difficile de nous guider d'une manière assez juste. Nous marchâmes tout le reste du jour & toute la nuit suivante, avec un bon vent, dans une mer libre & profonde, où nous n'avions à craindre ni les bas-fonds ni les écueils.

Le lendemain matin, vers les dix heures, les indiens aperçurent les premiers le sommet des montagnes de leur isle, qui se montrent de fort loin. Nous les apercevions à peine

avec la lunette ; mais, ſoit habitude d'obſerver les objets à une grande diſtance, ſoit que leur vue fût plus perçante que la nôtre, ſoit que les objets qui nous ſont chers nous frappent comme par inſtinct, les indiens découvrirent leur terre natale avant nous, & nous la firent remarquer avec l'expreſſion d'un ſentiment qui nous charma.

A midi nous étions à trois lieues des côtes, & une heure après, nous entrâmes dans une baie, au fond de laquelle eſt le village que nos indiens habitoient. Les gens de quelques bateaux que nous rencontrâmes ſur le rivage, & ceux qui ſe trouvoient dans la baie quand nous y arrivâmes, parurent d'abord effrayés en voyant notre vaiſſeau (nous en dirons bientôt la raiſon). Déjà même ils ſe diſpoſoient à prendre la fuite pour nous éviter, lorſque nos deux indiens, paroiſſant ſur le tillac & appelant leurs compatriotes à haute voix, leur dirent de ſe raſſurer ; qu'ils leur amenoient des amis, & qu'ils nous devoient la vie. Ce peu de mots ſuffit pour les calmer, & pour leur inſpirer des ſentimens favorables.

Auſſi-tôt cette nouvelle eſt portée de bouche en bouche juſqu'au village ; & avant que nous ayons mis la chaloupe à la mer, nous ſommes entourés d'embarcations qui viennent nous voir,

nous reconnoître, & féliciter leurs compagnons ſur leur retour. Ceux-ci racontent leur triſte aventure, les traitemens qu'ils avoient reçus de nous; ils vantent notre généroſité & tous les ſecours dont ils nous ſont redevables. Les inſulaires, attendris de ce récit, nous invitent & nous preſſent de deſcendre. Nous nous embarquons en partie dans la chaloupe, en partie dans les bateaux des indiens, & nous allons mettre pied à terre ſur le rivage, où nous ſommes accueillis par un peuple nombreux, au bruit de mille acclamations répétées.

Dès que nous fûmes deſcendus, les principaux du lieu vinrent nous recevoir de la part de Mékaous, roi de l'iſle, & nous dire en ſon nom, que nous étions les bien-venus, & qu'il déſiroit nous voir, pour nous témoigner lui-même le plaiſir qu'il avoit de notre arrivée.

Sa Majeſté demeuroit à deux cents pas du village. On nous conduiſit à ſon palais, qui n'étoit qu'une maiſon un peu plus apparente que les autres. Nous fûmes introduits dans une ſalle baſſe, tapiſſée de nattes très-fines, d'un aſſez beau travail. Le prince étoit aſſis, les jambes croiſées ſur la natte qui couvroit le plancher. Pluſieurs perſonnes de ſa maiſon, & d'autres grands de la nation, aſſis de la même manière, formoient deux rangs à droite

& à gauche, au milieu desquels nous fûmes menés jusqu'à ses pieds.

Henri, qui marchoit à notre tête, d'après l'avis du maître des cérémonies, s'approcha de très-près du roi, pour le saluer; puis s'inclina profondément, & lui fit entendre comme il put, que nous nous estimions heureux d'avoir fait quelque chose qui lui fût agréable, & de pouvoir l'assurer de nos respects. Avant de lui répondre, le prince lui prit la main, & le tirant à lui, l'obligea d'approcher son visage du sien, de manière que les deux nez se touchèrent & se croisèrent. Après cette cérémonie, qui, de la part du prince, est une grande faveur, Sa Majesté nous témoigna tout ce qu'une reconnoissance aussi vive que sincère pouvoit inspirer. Il nous dit de nous regarder dans son isle, non comme des étrangers, mais comme des hommes qui avoient droit au respect & à l'amitié de toutes les familles. Il ajouta, qu'en sauvant deux de ses sujets, & les ramenant chez eux avec tant d'humanité, nous étions devenus les pères bienfaiteurs de tous les autres; que nous pouvions disposer à notre gré de tout ce qu'ils possédoient, & qu'il désiroit infiniment, ainsi que son peuple, de pouvoir nous donner des preuves efficaces des

ſentimens qu'ils nous devoient. Il finit par nous prier de demeurer dans leur iſle le plus long-temps que nous pourrions.

Henri répondit d'un ton modeſte & affectueux, que nous n'avions été que les inſtrumens de la providence, qui s'étoit ſervie de nous pour tirer deux infortunés du péril; que nous n'avions qu'à la remercier de nous avoir choiſis pour cette bonne œuvre, dont tout autre ſe fût fait comme nous un devoir; & à nous féliciter d'être venus dans cette iſle, puiſque nous y trouvions des hommes ſi humains & ſi bienveillans, qui méritoient par eux-mêmes & nos ſervices & notre amitié. Il ajouta, que nous ne pouvions faire un long ſéjour parmi eux, parce que des affaires preſſées nous appeloient dans notre patrie; mais que nous avions trop de ſatisfaction de les voir & de les connoître, pour ne pas profiter, en tout temps, de tous les momens que nous pourrions leur donner.

Nous avions eu d'abord, de part & d'autre, beaucoup de difficulté pour exprimer nos idées & pour comprendre ce qu'on nous diſoit. Le premier langage des hommes, celui des ſignes, avoit été, pour ainſi dire, le ſeul interprète de nos penſées & de nos ſentimens; mais nous

eûmes bientôt un autre moyen de nous expliquer & de nous entendre, qui nous fut, des deux parts, bien utile & bien agréable.

Dans le nombre des indiens qui étoient accourus pour nous voir, & qui nous avoient accompagnés jusqu'au palais du roi, il y en avoit un qui, ayant long-temps voyagé, avoit été aux Moluques, à Macao, & à Batavia. Il avoit demeuré plusieurs années dans les établissemens hollandois & portugais, & il parloit la langue de ces européens assez passablement pour se faire entendre, & pour traduire, d'une manière exacte, les discours de ceux qui les parloient. Cet homme, que l'on nommoit Hiu-pen, ayant paru à la porte de la salle, le prince, qui le connoissoit, lui fit dire d'approcher, &, *s'il étoit possible*, de nous servir de truchement. L'indien nous mit aussitôt en communication avec le roi, & nous donna la facilité de lier ensuite avec les insulaires des conversations suivies; car Wilson parloit fort bien le hollandois & le portugais, & de Martine pouvoit s'expliquer facilement dans cette dernière langue.

Le roi fit demander à Henri, par l'organe de Hiu-pen, mais avec beaucoup de ménagemens, qui nous étions & d'où nous venions. Henri lui répondit que nous étions des fran-

çois qui voyagions d'isle en isle, pour en visiter les nations, & pour établir entre elles & nous un commerce réciproque de marchandises & de denrées. « Vous pardonnerez à cette curiosité, lui dit Hiu-pen, quand vous en saurez le motif. Nous sommes trop voisins, pour notre repos, des établissemens d'un peuple de votre Europe. La nature a vainement séparé nos deux pays par un intervalle immense; l'ambition & la soif de l'or, qui ne connoissent point de barrières, les ont rapprochés. Les hollandois, cette nation perfide, qui d'abord a navigué dans les Indes, sous prétexte de faire un commerce utile à tous les peuples, mais en effet pour s'emparer de tout ce qu'elle trouveroit à sa bienséance, les hollandois sont, non seulement parvenus à dépouiller à main armée & à chasser de leurs conquêtes les portugais superstitieux & cruels (& plût à Dieu que les Indes n'eussent pas d'autres crimes à leur reprocher!), mais à force d'intrigues, & en semant la division parmi les nations foibles & innocentes qui les entourent, ils sont venus à bout d'en asservir la plus grande partie. Ils font tous les jours de nouvelles tentatives pour étendre, avec leur puissance, leur tyrannie dans ces mers,

» Nous ſommes à pluſieurs journées de chemin des dernières iſles où règnent ces deſpotes monopoleurs ; mais cet éloignement ne nous met point à l'abri de leur inſatiable avarice. Notre iſle produit naturellement tout ce qui peut les tenter. En faut-il davantage pour les exciter à nous envahir ? Ni la juſtice, ni la crainte du ciel n'arrêtent leurs deſſeins coupables. Ils ont pluſieurs fois entrepris de nous ſurprendre, & quoique juſqu'à ce jour ils n'ayent point eu des ſuccès, nous ne pouvons douter qu'ils ne tentent de nouveaux efforts pour mettre cette iſle heureuſe au rang de leurs poſſeſſions, & nous compter un jour au nombre de leurs eſclaves.

« La crainte qu'ils nous inſpirent nous fait tenir ſur nos gardes, & voilà d'où vient l'eſpèce de frayeur que l'on a montrée à l'approche de votre bâtiment. Vous nous prouvez trop bien vos intentions amicales, pour qu'il nous reſte contre vous le plus léger ſoupçon ; d'ailleurs vous êtes des françois. Ce peuple doux & ſociable ne s'eſt fait que des amis parmi les indiens. Mais vous voyagez dans ce vaſte archipel, & vous êtes peut-être en liaiſon de commerce avec les hollandois. Si vous vous êtes arrêtés à Batavia, centre de leur puiſſance en Aſie, vous pouvez avoir eu connoiſſance de

leurs desseins hostiles, & nous donner des avis importans à notre sûreté. Ne les refusez point à un peuple juste & paisible, qui ne les réclame que pour sa défense; ne lui refusez pas votre secours contre ces dangereux ennemis».

Henri, sensible à cette confiance noble & touchante, répondit à Mékaous, que nous ne connoissions les hollandois que de nom; que nous venions du midi, & que nous n'avions aucun dessein de voir Batavia ni les Moluques. « Humains & pacifiques, ajouta-t-il, nous détestons du fond du cœur toutes les injustices de l'ambition & de la cupidité. Nous savons que tous les hommes, tous les peuples sont frères, & que la saine raison, comme la loi du Dieu suprême, défend d'attenter à leurs droits & à leurs propriétés. Nous nous empresserions de vous instruire des desseins des hollandois, s'ils nous étoient connus. Nous voyageons autant pour l'utilité des autres sociétés, que pour la nôtre, & nous regardons comme un devoir les services que nous pouvons leur rendre. Que ne nous est-il permis de contribuer à vous garantir des entreprises de ces voisins inquiets, ou du moins de leur inspirer des sentimens plus pacifiques! Mais des ordres précis & respectables nous appellent ailleurs, & nous ne pouvons vous offrir dans ce

moment que des conseils, & les matières de notre commerce».

Mékaous n'insista point sur les demandes qu'il nous avoit faites. Il nous remercia de l'intérêt que nous prenions au bonheur de ses sujets, & il accepta de grand cœur les offres de Henri. Je vous ferai connoître, lui dit-il, quelles sont les forces de l'isle, & je profiterai volontiers des lumières de votre expérience. Quant au commerce que vous proposez, vous serez libre de porter ici toutes les productions de votre pays, & de les vendre à mes sujets, ou de les échanger de gré à gré contre les leurs, aussi souvent & aussi long-temps qu'il vous plaira. Mais remettons à nous entretenir de ces objets, après que nous aurons fait plus ample connoissance dans un repas que je vous ai fait préparer».

Ce repas étoit un grand festin, dont le Roi lui-même fit les honneurs, & où nous fûmes tous admis. On dressa le couvert, c'est-à-dire, une très-grande natte sous quelques arbres touffus, & sur une pelouse qui s'étendoit devant le palais. Le prince s'assit au haut bout de la natte, & nous fit asseoir tout autour. Les indiens les plus distingués se placèrent sur plusieurs rangs, à droite & à gauche, autour de plusieurs nattes dressées pour eux. Le peu-

ple, ſpectateur de la fête, à genoux ou accroupi, étoit à une certaine diſtance des convives, en face du Roi. Perſonne ne ſe mit & ne paſſa même derrière Sa Majeſté, que les gens employés pour la commodité du repas. Pluſieurs ſervices, preſque tous compoſés d'un ſeul plat, ou, pour mieux dire, d'un grand vaſe ou baſſin, dans lequel les mets étoient entaſſés en pyramide, ſe ſuivirent à longs intervalles. L'on commença par les fruits, qu'on avoit apportés en quantité, & dont nous admirâmes la diverſité, la beauté, & ſur-tout la délicateſſe. Vinrent enſuite les légumes & les racines, du riz parfaitement aſſaiſonné, & qui nous parut exquis; enfin les groſſes viandes & le gibier. Nous remarquâmes dans ces derniers ſervices, des cochons, des gazelles & un chevreuil rôtis. Nous les trouvâmes excellens.

Un écuyer tranchant coupoit les viandes; un ſecond les dépeçoit, & quelques ſerviteurs les diſtribuoient aux convives, d'après les ordres du Roi, & ſelon qu'il le preſcrivoit. Le prince eut la politeſſe de nous faire ſervir avant tous les grands de ſa cour, & l'attention de nous envoyer de préférence ce qu'il y avoit de meilleur dans chaque plat. Des échanſons verſoient à la ronde une liqueur

forte & agréable, faite avec le riz: & sur la fin du repas, l'on nous servit de l'arak. Nous avions fait porter du vaisseau, du pain, du vin, des confitures, & des liqueurs fortes de notre façon, telles que l'eau des Barbades, la crême d'anis, la citronnelle, &c., que nous présentâmes à Sa Majesté, & qu'elle reçut avec bonté. Elle goûta de tout, fit l'éloge de chaque chose, & en fit donner à chacun des grands qui l'entouroient.

Le premier échanson ne versoit à boire qu'à Sa Majesté. Toutes les fois qu'elle buvoit, une symphonie, qui se faisoit entendre dans les intermèdes du repas, l'annoncoit aux convives & aux spectateurs, qui se prosternoient alors la face contre terre, parce que dans cette isle, où le souverain est très-respecté, l'usage ne permet point aux sujets de porter les yeux sur le prince lorsqu'il boit, & que ce seroit en quelque sorte lui manquer de respect, que de ne pas s'incliner de manière qu'on ne puisse le voir dans ce moment. Comme étrangers, nous fûmes dispensés de ce cérémonial, aussi gênant que peu fait pour des hommes libres.

Les assiètes sur lesquelles nous mangeâmes, étoient de porcelaine; le reste des convives en avoient de coco. Au lieu de fourchettes, qui ne sont point connues dans ce pays, on se sert

pour porter les morceaux à la bouche, de deux petites baguettes plates, qu'on emploie comme des pincettes. Pour ajouter au plaisir du festin & le rendre plus magnifique, l'on faisoit brûler près de nous des parfums qui embaumoient toute l'assemblée des plus suaves odeurs.

Le repas fini, le Roi donna différens ordres à deux de ses courtisans, que nous prîmes pour ses ministres. Ceux-ci s'inclinèrent profondément, & s'en allèrent où les ordres du prince les appeloient : un instant après, nous vîmes arriver un grand nombre de chevaux richement harnachés, conduits par un écuyer, & amenés par plusieurs palefreniers Nous ne connoissions ces animaux que par des peintures. Nous fûmes charmés d'en voir, non seulement parce que ceux du Roi étoient très-beaux, mais par l'espérance que nous avions d'en transporter quelques-uns dans notre isle, & de nous procurer ainsi de nouveaux secours dans nos travaux les plus importans. Le Roi nous proposa une partie de promenade à cheval, & il invita particulièrement Henri, Baptiste, Guillaume & Philippe à l'accompagner. Il ne prit pour sa suite que trois de ses gens, & l'interprète Hiu-pen, qui nous devenoit absoment nécessaire. Les quatre frères furent les seuls des nôtres qui profitèrent de l'invitation

tion du Roi; le reste, conduit par les indiens alla visiter le village & ses environs, ou relever ceux qui étoient de garde sur la barque.

Quoique nous fussions des cavaliers sans expérience, nous montâmes sur nos chevaux d'un air leste, & nous nous y tînmes passablement. Ceux qu'on nous avoit donnés étoient doux & tranquilles, quoique vifs. Ils étoient bien dressés; & l'on ne s'aperçut pas que nous montions à cheval pour la première fois.

Nous traversâmes un canton de l'isle qui nous donna une fort bonne idée du gouvernement de ce pays & du bonheur de ses habitans. La nature avoit beaucoup fait pour lui, & l'industrie des insulaires y avoit infiniment ajouté. Aussi loin que la vue pouvoit s'étendre, la campagne présentoit autour de nous un tableau riche, varié, pittoresque, qui sembloit fait à souhait pour le plaisir des yeux. Au devant & à l'horizon, l'on voyoit les cimes bleuâtres des montagnes, & à la distance où la vue pouvoit saisir les objets, elle se reposoit agréablement sur un amphithéatre de collines inégales, dont le sommet étoit couronné de grands arbres. Les regards se promenoient avec délices dans les plaines & dans les vallons, où couloient en serpentant de petites rivières ou des ruisseaux d'une eau très-claire,

Par-tout la main laborieuse du cultivateur donnoit à cette partie de l'isle l'aspect le plus riant & le plus animé. La diversité des champs, des prés, des vergers, le nombre des habitations séparées & répandues sur le territoire, celui des laboureurs occupés à fertiliser leurs possessions, & des bergers qui chantoient gaîment en gardant leurs troupeaux, en faisoient une scène pleine de vie & de mouvement. Nous trouvions une foule d'indiens sur tous les lieux de notre passage. Tous se prosternoient devant le Roi; mais quoiqu'ils montrassent beaucoup de plaisir à le voir, personne ne le suivit. Chacun alloit à ses affaires ou retournoit à son travail.

Nous marchâmes ainsi jusqu'au haut d'une colline fort élevée, d'où l'on pouvoit découvrir une grande partie de l'isle, qui ne paroïssoit pas moins agréable ni moins bien cultivée que celle que nous venions de traverser. Le prince s'arrêta sur cette espèce de belvéder, pour nous donner le loisir de contempler les scènes champêtres & variées qui s'offroient à nos regards; puis il nous fit remarquer les objets qui méritoient le plus d'attention.

« Ces montagnes que vous voyez dans le lointain, nous dit-il, renferment l'idole de vos européens. On trouve communément à leur

ſurface des mines d'or & d'argent, qui, d'après l'apparence, doivent être fort riches dans l'intérieur de la terre. Elles ne ſont point exploitées, & j'ai défendu qu'on les ouvrît. L'avarice & la cupidité ſortiroient de ces mines avec les métaux qu'on en tireroit. Mes ſujets quitteroient le travail par excellence, pour acquérir des richeſſes trompeuſes. La pareſſe, les fantaiſies, & le luxe ſeroient les fruits inévitables de ce malheureux changement, & les vices qu'ils meneroient à leur ſuite, corromproient les mœurs, exciteroient le déſordre dans l'iſle, & y appelleroient les étrangers, qui accourroient pour nous détruire.

» Regardez ces belles campagnes; elles donnent toutes les productions dont la nature libérale ſe plaît à enrichir les doux climats de l'Inde, & qu'elle ſemble avoir partagées à ſes diverſes contrées. Elle les réunit ici comme dans le lieu de la terre qu'elle chérit de préférence. Les grains, les fruits délicieux, les épiceries les plus fines croiſſent en abondance dans cette iſle heureuſe, où les habitans n'auroient rien à déſirer ni à craindre, s'ils ne devoient ſe prémunir contre les embûches d'un ennemi perfide. Mon peuple eſt nombreux; il vit dans l'aiſance. Les hommes en ſont robuſtes, paiſibles, laborieux; mais comme ils

ont toujours vécu dans la paix & dans l'innocence, qu'ils se sont bornés à cultiver la terre pour leurs besoins, & qu'ils ignorent les commodités & les superfluités des autres peuples; ils ont peu de commerce & d'industrie, & ils sont peut-être moins aguerris qu'ils pourroient & qu'ils doivent l'être. Ce n'est pas que nous n'ayons des moyens de défense. Outre les armes communes à tous les peuples voisins, telles que les flèches, la zagaie, la lance, nous sommes parvenus à nous procurer à Macaö celles même qu'emploient nos ennemis. Nous avons de la poudre, des fusils, des canons; des épées; mais, il faut l'avouer, nous manquons de l'expérience nécessaire pour nous en servir utilement. Nous avons peu d'ouvriers pour les réparer, & conséquemment pour en faire de nouvelles. Enfin la nature, qui nous a prodigué l'or, nous a refusé le fer, qui ne nous parvient ici que par des échanges, & qui est rare parmi nous. Pourriez-vous nous procurer ce métal, vraiment précieux par son immense utilité? Vous nous avez promis, outre vos conseils, les choses utiles dont nous sommes privés & que produit votre pays; je compte sur les secours de votre amitié, comme vous pouvez vous attendre à toutes les marques de ma reconnoissance ».

Henri répondit au roi : « Nous vous fournirons tout le fer & la poudre à tirer dont vous pouvez avoir besoin. Nous vous procurerons également d'autres métaux, tels que le cuivre & l'étain, qui, quoique moins utiles, sont toujours nécessaires dans une société. Nous vous apprendrons, avec le temps, la manière de les fondre & d'en faire usage; mais dans ce moment, la chose la plus pressée & la plus importante pour vous, est de savoir employer convenablement ce que vous avez dans votre isle d'armes & de bras propres à votre défense & à repousser l'ennemi. Avec quelles forces peut-il vous attaquer ? combien de combatta nsavez-vous à lui opposer ? quelles sont les défenses naturelles de l'isle, & dans quel endroit trouveroit-il la facilité d'y faire une descente » ?

« J'ignore, lui dit Mékaous, avec quelle force les hollandois peuvent venir ici; mais je puis vous satisfaire aisément sur tout le reste. J'ai six mille hommes de pied & deux mille chevaux destinés à notre défense, & je pourrois en augmenter beaucoup le nombre; mais ces nouveaux soldats ne connoissant aucunement les évolutions militaires, & n'étant pas dressés au maniement des armes, je craindrois qu'ils ne servissent plutôt à embarrasser & à

mettre le désordre dans nos troupes, qu'à les seconder. L'isle est par-tout entourée de rescifs & d'écueils à fleur d'eau, qui en défendent l'approche, & il n'y a proprement que deux endroits où l'on puisse aborder sans s'exposer au danger d'échouer & de périr ».

« Eh bien, répondit Henri, vous êtes en état, dans votre position, de faire face à des forces très-supérieures, & de repousser même avec succès les attaques de votre ennemi; mais vous avez des précautions à prendre pour n'avoir jamais rien à craindre de ses efforts. La première, c'est d'exercer au maniement des armes & aux évolutions militaires, non seulement les soldats que vous avez maintenant, mais tous les habitans de votre isle, en âge & en état de servir leur patrie de leur personne dans les combats. Quand tous vos hommes seront soldats, quelle puissance sera capable de vous soumettre, disons mieux, de vous attaquer (1)? C'est une erreur de la plupart des

---

(1) L'exemple de la Suisse, où tout citoyen en âge de porter les armes est exercé à les manier, où tout homme est soldat pour la défense de la patrie, & qui, par cet état belliqueux, est invincible sur ses foyers & se fait respecter de ses voisins; l'exemple de la Suisse démontre que toute société civile & agricole qui voudra

gouvernemens, ou plutôt une invention de l'esprit inquiet & ambitieux qui les agite, d'entretenir à grands frais des armées nombreuses & toujours subsistantes, pour commander chez eux l'obéissance ou porter la guerre au loin au gré de leurs caprices. Un roi qui gouverne sagement, n'a pas besoin de grandes armées pour se faire obéir. Il ne lui faut point de contrainte pour faire exécuter des lois justes.

---

l'imiter par des précautions aussi prudentes, deviendra comme elle inexpugnable sur son territoire. Si un petit pays, tel que la Suisse, qui n'a ni l'étendue, ni la population, ni la richesse de la Normandie ou du Languedoc, s'est mise, par cette seule institution, à l'abri de toute invasion, disons mieux, de toute guerre; si elle oppose à l'ambition des conquérans une barrière insurmontable; combien l'état de défense d'un grand pays, d'un royaume comme la France, ne seroit-il pas respectable! Quelle masse de résistance elle opposeroit à l'ennemi, si cette institution militaire avoit lieu pour tous ses habitans! Le monarque qui voudroit s'occuper paisiblement du bonheur de ses sujets, auroit-il à craindre l'ambition inquiète & les attaques d'une autre puissance? Nul prince au monde ne seroit capable de l'entamer; il seroit en état de faire face à tous les peuples de la terre conjurés contre lui: mais qui pourroit songer à l'attaquer? Il seroit à tous égards trop respectable, pour qu'on osât seulement en avoir la pensée. *Note de l'éditeur.*

Toutes les volontés vont au devant de lui. Un prince qui n'a pas la manie des conquêtes, qui ne s'occuppe que du bonheur & de la protection de ses sujets, se gardera bien de consumer le revenu public à soudoyer des troupes nombreuses. La guerre défensive lui paroîtra seule légitime. Il ne prendra jamais les armes que pour repousser l'ennemi; mais alors si ses sujets sont exercés à les manier, ils seront tous en état de le combattre, & chaque province fournira un plus grand nombre de combattans, que n'auroit fait ci-devant tout le royaume. Employés sur leur territoire, & pour un temps seulement, leur solde & leur entretien couteront beaucoup moins. Une petite armée suffira pour donner des chefs & des exemples à ces troupes nationales, qui, toujours recrutées facilement & faisant la guerre sur leurs foyers, seront naturellement invincibles. C'est ainsi, Mékaous, que vous devez agir. Que les combattans destinés à vous défendre fassent le fond de vos troupes réglées, mais que tout le reste des insulaires soit en état de combattre avec eux; vous n'aurez plus d'ennemi que vous deviez redouter.

» Il est encore nécessaire de fortifier les deux endroits de l'isle où l'ennemi peut aborder, pour éviter par ce moyen la nécessité

d'en venir aux mains. La baie où nous sommes entrés, serrée à son embouchure par des collines élevées, est très-facile à défendre. S'il en est ainsi de l'autre, vous pouvez, en quelque sorte, rendre votre pays inabordable ». Mékaous dit à Henri, que l'autre port n'étoit pas plus difficile à fortifier. « Dans ce cas, lui répondit celui-ci, embarrassez l'entrée des deux ports, en coulant à fond quelques jonques chargées de pierres, de manière qu'on n'y puisse passer qu'avec difficulté, & sans être conduit par des pilotes qui en connoissent le fond & les dangers. Portez ensuite vos canons sur les collines qui commandent le passage. Faites-y construire des batteries; on n'entrera plus sur vos terres sans votre permission ».

Le roi reçut ces conseils avec une joie remarquable, & résolut d'en profiter; dès qu'il fut revenu de la promenade, il donna ordre de rassembler une partie de ses troupes, pour les passer en revue le lendemain devant nous, & nous montrer ce qu'elles savoient faire. Il voulut, en attendant, qu'on fît les préparatifs nécessaires pour transporter des canons sur les collines qui dominoient le port, & pour dresser les batteries qui devoient les défendre. Il nous pria de vouloir bien diriger cet ouvrage, & de faire le lendemain, devant ses troupes,

l'exercice des armes & les manœuvres militaires qu'il étoit important de leur apprendre. Il nous fit demander ensuite quelles étoient les marchandises dont nous voulions nous défaire, & quelles seroient les productions de son isle qui pourroient nous convenir.

Henri fit aux demandes du prince une réponse satisfaisante. Il l'assura, que nous tâcherions de répondre à sa confiance & d'exécuter ce qu'il attendoit de nous. Il lui dit de plus, qu'il feroit mettre à terre les marchandises que nous avions sur la barque, pour les lui présenter; qu'il le supplioit d'avance d'accepter ce que nous nous proposions de lui en offrir; au surplus, que si les insulaires vouloient en prendre en échange de celles qu'ils avoient dessein de débiter, ils n'avoient qu'à en apporter sur le rivage, où les marchés se feroient à l'amiable; que nous ne pouvions dire jusqu'alors ce que nous étions dans le cas de prendre, & que nous n'aurions que peu de choses à commercer pour le moment; mais que dans un autre voyage, & lorsque nous connoîtrions mieux ce que nous pouvions fournir à leurs besoins, nous le leur apporterions en assez grande quantité. Le roi le remercia d'un air de bonté, & fit publier sur le champ, que chacun pouvoit venir traiter

avec nous à sa fantaisie. Baptiste & Philippe furent chargés du soin de veiller à la construction des batteries. Le reste de nos gens fut prévenu de ce que nous aurions à faire le jour suivant. C'est ainsi que se passa cette première journée.

Le lendemain, avant le lever du soleil, le bruit des instrumens guerriers nous annonça l'arrivée des troupes indiennes. Nous étions tous en armes sur le rivage. Nous nous rendîmes en bon ordre au palais du roi, où nous trouvâmes ce prince déjà levé & qui nous attendoit. Dès que nous l'eûmes salué, il nous pria de l'accompagner jusqu'à l'endroit où ses troupes étoient rassemblées. Nous partîmes aussi-tôt, suivis d'un peuple nombreux des deux sexes, curieux de voir le spectacle qui se préparoit.

Les troupes avoient fait halte dans une petite plaine voisine. Elles s'y étoient rangées dans l'ordre accoutumé. Il y avoit deux mille hommes de pied & sept à huit cents chevaux. Tous ces soldats nous parurent beaux & robustes, mais sans grace, sans adresse, & avec l'air peu martial. Les deux premières lignes de l'infanterie étoient armées de fusils & de baïonnettes. Le reste, sur quatre lignes, portoit des arcs, des lances de douze pieds, & des poignards.

La cavalerie avoit pour armes la lance & un sabre recourbé. Fantassins & cavaliers, tous étoient couverts d'une cuirasse faite de plusieurs toiles d'écorce ou de coton, cousues & piquées l'une sur l'autre. Leurs habits, qui, comme tous ceux des peuples de l'Asie, sont longs & amples, étoient retroussés pour la manœuvre.

A l'approche du roi, toute cette milice poussa de grands cris de joie.

D'après les ordres du prince, qui les passa en revue, les troupes firent l'exercice & différentes évolutions; mais, comme nous l'avions présumé, ces exercices étoient mal conçus & furent plus mal exécutés. Il n'y avoit ni justesse, ni légèreté, ni ensemble dans les mouvemens. Les chefs manquoient de capacité, & les soldats d'expérience. Ils paroissoient surtout fort peu au fait du maniement des armes à feu. Leur tactique étoit à son enfance; mais ces défauts pouvoient être réparés. Les officiers & les soldats avoient de l'intelligence & de la bonne volonté; il ne leur falloit que de l'instruction.

Nous ne devions pas flatter Mékaous: lui déguiser le mauvais état & l'inexpérience de ses soldats, c'eût été lui rendre un très-mauvais service. D'ailleurs ce prince, vraiment

digne d'éloges par ſon amour pour la vérité, méritoit qu'on l'éclairât. Il vouloit connoître ce qui manquoit à ſes troupes, & il nous pria de ne lui rien taire de nos obſervations.

Henri ne ſe refuſa point au déſir du prince. Il lui fit part de nos remarques ſur la tenue, l'ordre, les mouvemens de ſes troupes, ſur leur tactique; ſur leur manière d'attaquer & de ſe défendre. Il lui expoſa les moyens qu'il croyoit propres à les former, à les dreſſer, à les exercer aux armes, aux combats. Il lui fit comprendre que les fuſiliers ne devoient pas ſe mêler aux piquiers; que la cavalerie devoit protéger les aîles de ſon infanterie, s'attacher à prendre en flanc l'ennemi, ou à le tourner par des mouvemens prompts & rapides, & le charger au galop, pour enfoncer par ce choc impétueux, & rompre ainſi le corps qui feroit le plus de réſiſtance (1);

(1) Henri tenoit ſans doute du Chevalier des Gaſtines toutes ces conoiſſances ſur la manière de placer & faire combattre la cavalerie. C'étoit de l'expérience de ſon père qu'il s'appuyoit ici. Il n'en avoit point par lui-même; mais il paroît qu'il avoit ſu mettre à profit les leçons & les conſeils qu'il avoit reçus, & l'inſtruction qu'il avoit puiſée dans les livres; ſemblable en cela à Lucullus, qui, par l'étude des livres militaires, devint un habile général, & remporta des victoires par le

enfin, pour donner une pleine démonstration de la bonté de ses principes, & joindre l'exemple aux préceptes, il nous fit faire toutes les manœuvres que des troupes disciplinées doivent connoître & exécuter. Ce fut lui qui commanda l'exercice. Notre troupe, rangée sur deux lignes, exécuta d'abord le maniement des armes dans le plus grand détail; elle chargea le fusil, plaça la bayonnette, tira, puis marcha au petit pas & au pas redoublé, se divisa par pelotons, qui avancèrent, tournèrent, se replièrent, se rejoignirent.

Nous nous partageâmes ensuite en deux troupes, qui, s'attaquant & se défendant tour à tour en faisant un feu vif l'une contre l'autre, en manœuvrant tantôt avec précaution, tantôt avec rapidité, mais toujours d'une manière habile & ferme, en se retirant à propos, en revenant à la charge, présentoient une image assez juste des combats européens. Tous nos mouvemens furent exécutés dans le plus grand silence, avec un ordre & une précision qui étonnèrent & charmèrent également le prince & les spectateurs. Le feu vif de la mousqueterie, & celui de deux

---

bon usage qu'il en sut faire, avant d'avoir vu l'ennemi, &, pour ainsi dire, fréquenté les armées. *Note de l'éditeur.*

petites pièces de canons que nous avions amenées, nos attaques brusques & soutenues, notre air d'audace & de fierté, donnèrent la plus haute idée de notre bravoure & de nos talens militaires, & servirent beaucoup à augmenter le respect que les indiens avoient déjà pour nous.

Le Roi nous témoigna la plus grande satisfaction, & nous dit d'une manière flatteuse, que si ses troupes étoient composées de soldats comme nous, il ne craindroit pas l'attaque des nations les plus formidables. Ensuite il nous pria de vouloir bien exercer, pendant le court séjour que nous devions faire dans son pays, quelques-uns de ses officiers les plus intelligens, aux mouvemens que nous venions d'exécuter, afin que ceux-ci pussent, à leur tour, exercer les soldats & successivement tous ses sujets en état de porter les armes. Il nous pressa sur-tout de revenir au plus tôt dans son isle, pour achever, dit-il, d'en être les bienfaiteurs, en continuant de donner aux insulaires les connoissances qui leur manquoient. Nous lui promîmes de grand cœur tout ce qu'il pouvoit attendre de nous.

Pour cet effet, nous partageâmes les occupations que nous pouvions embrasser momentanément. Baptiste & Philippe firent dresser

les batteries. Joſeph ſe chargea d'enſeigner aux troupes ſaméennes les premiers principes de l'art militaire. Henri, avec la plupart des nôtres, ſe rendit ſur le rivage, où il avoit ordonné d'apporter toutes les marchandiſes brutes ou travaillées dont nous pouvions nous paſſer, & qu'il nous étoit avantageux de mettre dans le commerce. Le Roi voulut aller avec Henri juſqu'à la baie, pour être témoin lui-même de notre manière de traiter avec ſes ſujets, & pour s'aſſurer s'ils montreroient dans les échanges, les égards & la bonne foi qu'un peuple qui ſe reſpecte aura toujours pour un autre peuple, que des cœurs ſenſibles doivent ſur-tout à des étrangers honnêtes, qui ont bien mérité par leurs ſervices & leurs ſentimens.

Nous avions déjà débarqué & placé ſur la grève tout ce que le vaiſſeau pouvoit fournir ; & les saméens, que le beſoin ou la curioſité invitoit à commercer, avoient dépoſé toutes les choſes qu'ils jugeoient devoir être à notre bienſéance. De notre côté, l'on voyoit du fer en barre ou travaillé en outils, en inſtrumens, en armes ; du cuivre en feuille ou mis en œuvre, de l'étain & du plomb en maſſe, du ſalpêtre, des graines de jardin, des légumes, des étoffes, des toiles, quelques beſtiaux & volailles d'une eſpèce plus grande & plus

plus belle que celle des insulaires, ou même qu'ils n'avoient pas, comme des ânes & des pintades, deux montres & une pendule à secondes, ouvrages de Baptiste.

Du côté des insulaires, outre la plupart des fruits & des grains que l'isle produisoit, parmi lesquels Hiu-pen nous fit remarquer du riz sec ou riz de montagne (1), on trouvoit des étoffes de soie, de coton, d'écorce, de leur fabrique; des pièces de feutre à longs poils, lustrées & très-légères; des animaux domestiques ou farouches, des chèvres, des brebis différentes des nôtres, des cochons plus petits que ceux de la colonie, des singes fort jolis, plusieurs sortes d'oiseaux, entre lesquels on peut noter des dindons, des chameaux, des chevaux, & diverses marchandises qu'on avoit portées de Macao, & qui venoient de Chine ou même d'Europe, telles que des bottes, des chapeaux, des bas, des souliers, des taffetas, des mousselines, &c.

Le Roi n'avoit pas vu l'étalage de nos marchandises, sans un singulier plaisir. Les métaux, sur-tout le fer, étoient pour lui des objets très-précieux. La pendule & les montres

(1) Dont la plante n'a pas besoin d'être arrosée comme le riz ordinaire, pour donner d'abondantes récoltes.

fixèrent long-temps ses regards. Il nous demanda ce que c'étoit que ces jolies machines qui se mouvoient d'elles-mêmes, & quelle pouvoit en être l'utilité. On lui répondit qu'elles servoient à mesurer le temps; & on lui expliqua la manière d'en faire usage. Le prince admira ces inventions, & loua beaucoup notre industrie. Nous prîmes cette occasion d'offrir la pendule à Sa Majesté, ainsi que du fer, tant en barre que travaillé, & quelques couples d'animaux, en lui témoignant le regret de n'avoir pas dans ce moment des choses d'un plus grand prix à lui présenter. Nous donnâmes, avec sa permission les deux montres aux deux personnes de sa cour les plus en crédit. Hiu-pen reçut aussi de nous une pièce d'étoffe de laine rouge, des instrumens de fer poli, & quelques ouvrages de cuivre qu'il paroissoit désirer.

Ces présens furent acceptés avec une cordialité franche, ou, pour mieux dire, généreuse; car il y a quelquefois autant de générosité à recevoir qu'à donner. Quoique la reconnoissance du prince, comme celle des deux courtisans & de l'interprète, se manifestât bientôt après dans les présens qu'ils nous firent à leur tour, ils se montroient si sensibles à notre libéralité, qu'ils se regardoient encore comme infiniment redevables envers nous. Mékaous

nous fit amener six beaux chevaux & autant de jumens de ses haras, un dromadaire & sa femelle, & nous gratifia de trente sacs de riz des montagne, que Hiu-pen lui avoit dit n'être pas cultivé dans notre pays. Les deux seigneurs indiens nous donnèrent plusieurs pièces d'étoffes de soie, unies & à fleurs, & de mousselines des Indes, beaucoup de fruits & de sucre, une troupe de dindons & plusieurs petits singes. Hiu-pen, quoique simple particulier, ne fut pas moins magnifique; on nous apporta de sa part deux caisses d'un excellent thé, un petit cabinet de laque, d'un travail exquis, dont les tiroirs contenoient plusieurs boîtes pleines de bâtons d'encre de la chine, de couleurs, de poudres odorantes, ou des vernis les plus rares. Il joignit à cela quelques pieds d'arbres en caisse, utiles ou agréables, qui n'étoient cultivés qu'à la Chine ou au Japon. Il avoit rapporté de ses voyages ces différens objets, & il nous les donna comme une preuve de l'estime & de l'amitié qu'il avoit pour nous. Enfin les indiens que nous avions ramenés dans l'isle, & leurs parens, nous envoyèrent au vaisseau, plein une chaloupe de provisions de bouche, qui consistoient en bestiaux, en fruits, en oiseaux, en grains, accompagnés de beaucoup de plantes rares, d'arb-

mates, d'épiceries, d'un grand ſervice de table de porcelaine, de toiles de coton & de quelques fourrures très-belles, qui venoient d'un pays fort éloigné. Nous faiſions difficulté de recevoir tant de choſes; mais voyant que nous les affligerions ſenſiblement par un refus, nous conſentîmes enfin à les accepter, & nous augmentâmes, par cette complaiſance, les obligations qu'ils nous avoient & le ſentiment de leur gratitude. On eſt toujours bien payé des ſervices qu'on rend aux hommes. Un bienfait ne ſe perd jamais; mais c'eſt ſur-tout dans un cœur ſenſible & reconnoiſſant qu'on eſt aſſuré d'en trouver la véritable récompenſe.

Je ne m'arrêterai pas ſur le détail de nos échanges avec les inſulaires. Il me ſuffira de dire qu'en faiſant des marchés où ceux-ci gagnoient beaucoup, nous n'en trouvâmes aucun qui ne nous fût infiniment avantageux. Nous ne donnâmes rien au luxe ni aux ſuperfluités. Les beſoins ou la commodité guidèrent nos choix & fixèrent nos emplettes. Tout le monde fut content, & déſira par la ſuite la continuation & l'extenſion de ce commerce. La confiance & la bonne foi feront toujours chérir & proſpérer celui qu'elles établiſſent.

Tous ces arrangemens terminés, il ne nous reſtoit plus, pour profiter du peu de temps

que nous avions à passer dans l'isle, qu'à prendre quelque connoissance de la religion, des lois, & des mœurs des insulaires. Hiu-pen, à qui nous nous adressâmes dans cette vue, & qui, ayant long-temps vécu chez d'autres nations, devoit avoir moins de préjugés & penser avec plus de liberté que ses compatriotes, Hiu-pen nous donna sur tous ces objets des détails étendus. Nous nous contenterons d'en rapporter un précis.

« Le prince, nous dit-il, & les premières classes des citoyens de l'isle de Saméa (car c'est ainsi que se nomme ce pays), font profession du mahométisme. Ils n'adorent qu'un Dieu; mais la plupart ont presque autant de vénération pour leur prophète Mahomet, que pour la divinité. Leur culte est mêlé de superstitions ridicules, & de pratiques absurdes & minutieuses, dans lesquelles ils pensent que réside tout le mérite de leurs devoirs religieux & de leur croyance. Quelques insulaires, mais en petit nombre, suivent secrètement la religion naturelle. Ils reconnoissent un être suprême, ordonnateur & conservateur de tout ce qui existe, qui punit & récompense. Ils l'adorent en silence, & n'ont point de culte extérieur. Leur religion ne parle point aux sens, on ne prend pas garde à eux. Le reste

du peuple vit dans les ténèbres de l'idolâtrie. Fo, Brama, Sanmonocodon, &c., ont ici des autels & des sectateurs, & l'on trouve dans l'isle plus de pagodes que de mosquées. Le Roi, qui aime la paix & veut éviter toute division parmi ses sujets, n'a pas jugé prudent de rendre sa religion exclusive, quoiqu'il n'ait au fond que de l'aversion & du mépris pour toutes les fausses religions & pour leur doctrine. Il est persuadé que le souverain qui veut contraindre ses peuples à n'adopter que sa croyance, excite par cela même le fanatisme dans les esprits irrités, & que la pensée & l'opinion, parfaitement libres de leur nature, ne peuvent être commandés sans faire naître le désordre & la haîne : mais il a soin de tenir la main à ce que la diversité des sectes & les erreurs de culte n'influent pas sur les mœurs & sur les devoirs de la vie sociale, & il veut que chacun soit bon père, bon fils, bon citoyen, & ne fasse pas d'offense ni d'injustice à autrui ».

« D'après les vues de sa politique, dit Henri à Hiu-pen, cette tolérance du prince paroît louable. A l'exemple du père des êtres, qui fait lever le soleil sur les bons & sur les méchans, qui protège & nourrit ceux mêmes qui méconnoissent sa providence & sa divinité,

Mékaous ne veut user de sa puissance que pour tenir en paix tous ses sujets, sans distinction; mais s'il croit que la plupart de ceux qui lui obéissent sont dans l'erreur, comment ne les éclaire-t-il pas du flambeau de la verité, pour leur faire au moins connoître l'existence d'un seul Dieu, & les tirer des ténèbres du paganisme? L'injonction & la rigueur sont sans doute de mauvais moyens d'attirer la confiance & d'éclairer les esprits; mais des instructions données avec douceur, des exhortations faites avec charité & soutenues par l'exemple, touchent les cœurs & persuadent. Il ne faut pas que le prince emploie d'autre pouvoir pour soumettre les opinions. C'est de l'instruction, & de l'instruction constante, que doivent sortir toutes les réformes. Les esprits une fois éclairés cèdent sans résistance à la voix de la raison ».

« Le Mahométisme, répondit Hiu-pen, qui ordonne la violence contre les incrédules, n'a pas, dans ces climats, l'ambition d'acquérir des prosélytes; & le caractère pacifique du Roi répugne à entreprendre des changemens dans les opinions religieuses de ses états. Il y a cinq ans que deux prêtres chrétiens, portugais de nation, tentèrent d'y porter la religion chrétienne; mais cet essai n'eut pas de

ſuccès. Ils vinrent dans cette iſle; ils virent le prince, & lui expliquèrent les dogmes de leur foi & les préceptes de leur morale. Mékaous les reçut avec bonté, les écouta patiemment, loua la pureté de leur morale, ſans approuver leur doctrine, & ſe contenta de leur dire que ſi le Chriſtianiſme étoit bon pour d'autres pays il ne convenoit pas au ſien; qu'ils étoient d'une nation qui ne lui inſpiroit pas de confiance; que la conduite de ce peuple démentoit leurs diſcours, & faiſoit juger qu'il ne croyoit point à la religion qu'ils venoient lui prêcher. Les portugais, ſuperſtitieux & cruels, ajouta-t-il, ne ſont-ils pas les premiers étrangers qui ont troublé la tranquillité des Indes par leurs injuſtices? Les peuples de mon iſle vivent en paix; je vous prie de les laiſſer en paix. Il leur fit enſuite des préſens, & les obligea de partir pour Macao, d'où ils ne ſont pas revenus ».

» Je vois bien, repartit Henri, que la prévention & la méfiance ont empêché le Roi d'accueillir la vérité. La haîne que lui ont inſpirée les portugais, a fait rejeter ſans examen la religion qu'ils profeſſent; mais s'ils ſont injuſtes & ſuperſtitieux, s'ils emploient la contrainte au lieu de la perſuaſion, leur religion même les condamne. L'on ne voit, hélas! que trop ſouvent des

ministres de paix & de charité oublier l'esprit de leur ministère, & des peuples égarés ou corrompus par les exemples de ceux qui les guident, manquer aux premiers devoirs de la morale & de la société. Ces torts sont de l'homme, & doivent être jugés comme tels; mais la vérité n'en est pas moins un bien inestimable, de quelque part qu'elle vienne. Je dois blâmer les portugais, & plaindre Mékaous; mais continuez, je vous prie, de nous instruire des lois & des mœurs de votre patrie».

«Ici, reprit Hiu-pen, chacun jouit de la liberté de sa personne, à moins qu'il ne l'engage lui-même pour un temps. Il n'y a dans cette isle que des esclaves volontaires. Le souverain, quoique revêtu d'une puissance presque sans bornes, n'oseroit enfreindre ce premier des droits. Son pouvoir n'est pas ainsi restreint par rapport aux propriétés; il peut en disposer à son gré. Nous n'avons de loi écrite que le Coran (1), & les souverains de

(1) Le Coran, plus connu sous le nom d'Alcoran, qui veut dire la même chose, est composé de deux mots arabes, *al*, qui est l'article *le* ou *la*, & *Koran*, qui signifie *livre* ou *lecture*. C'est, pour les mahométans, le livre par excellence. Ce livre, qui contient la loi de Mahomet, est pour ses sectateurs ce que la

ce pays étant en même temps les chefs de la religion & les suprêmes interprètes du livre sacré, il arrive qu'ils l'expliquent quelquefois très-arbitrairement, & selon leurs vues & leur intérêt. Les prédécesseurs de Mékaous en ont donné plus d'un exemple. Celui-ci, plus modéré, évite soigneusement de les imiter en cela. Lorsqu'un chef de famille vient à mourir, le prince hérite de tous les biens du défunt. Avant Mékaous, les souverains retenoient souvent une partie des successions, au préjudice des héritiers naturels; mais Mékaous, qui s'éloigne autant qu'il peut du despotisme, ne reçoit ces hérédités que pour les transmettre à ceux qui auroient dû les recueillir. Que dites-vous, nous demanda Hiu-pen, de ces usages dont le prince peut abuser si facilement? Je crois, si je ne me trompe, qu'ils sont aussi préjudiciables au souverain qu'aux sujets».

« Je ne m'érigerai pas en réformateur, répondit Henri; mais, à vous parler franchement, je ne vois de louable dans ce que vous venez de m'apprendre, que la modération de Mékaous, ou, pour mieux dire, que sa justice. On respecte chez vous la liberté personnelle;

Bible est pour les Juifs, & l'Evangile pour les Chrétiens.

mais on ne la respecte pas assez, en permettant qu'un malheureux ou un fou puisse renoncer à ce droit primitif & commun à tous les hommes, qu'on ne peut aliéner sans offenser la nature & sans en être puni; mais on la viole par des attentats contre la propriété, qui n'est qu'une extension de cette liberté; attentats d'autant plus funestes, qu'ils sont commis au nom de la loi. Tout gouvernement qui s'approche de l'arbitraire, tend par cela même vers son déclin. Tout souverain qui blesse volontairement la propriété de ses sujets, altère en même temps la sienne. Les prédécesseurs de Mékaous, qui dépouilloient les enfans des biens de leurs pères, étoient des tyrans insensés. Mékaous, plus sage & plus humain, n'use pas du privilége usurpé par un pouvoir aveugle. Il est louable en cela, si toutefois un souverain doit être loué de n'avoir pas fait le mal qu'il pouvoit faire: mais cette modération du roi n'est pas une grace; c'est une justice; & l'on pourroit le blâmer de ne s'être pas occupé à promulguer une loi conservatrice des hérédités, disons mieux, des propriétés, pour mettre ses successeurs dans la nécessité de suivre la voie qu'il leur a tracée. Une maxime de la vraie politique, c'est que tout chef de nation qui n'établit ni base ni

constitution de gouvernement dans un état informe ou ébranlé, ne doit pas servir de modèle aux rois qui prétendent à une célébrité durable, & qui veulent élever dans le cœur de leurs sujets & dans la mémoire du genre humain, un monument perpétuel de leur gloire ».

« Vous croyez donc, répliqua Hiu-pen, que Mékaous n'a pas fait encore pour ses sujets tout ce qu'il pouvoit faire ; qu'en s'occupant du bien présent, il n'a pas songé à l'avenir, & que la douceur de son administration n'aura qu'une foible influence sur celle de ses successeurs ? Mais la conduite de Mékaous est uniforme. Il a modéré les impôts que ses devanciers exigeoient arbitrairement, & il étend sa munificence sur les pauvres & les affligés. Ses sujets vivent dans l'abondance & se trouvent heureux. Il est généralement aimé. Ceux qui régneront après lui, pourroient-ils ne pas suivre un tel exemple ? — Ils ne s'en écarteroient pas, lui dit Henri, s'ils connoissoient bien leurs devoirs ; mais faute d'instruction & de lumières, ils s'égareront. Séduits par les passions des gens avides & corrompus, dont ils seront entourés, & qui leur diront que le monarque est le maître de toutes les propriétés de l'isle, ils en disposeront à leur gré pour ré-

compenſer leurs flatteurs ; & ils le feront d'autant plus volontiers, qu'en agiſſant ainſi, aucune loi reconnue ne ſervira de rempart à ces propriétés, que les prétentions du ſouverain ne connoîtront point de limites, & qu'il croira n'exercer qu'un droit légitime, pour céder au plaiſir de ſe montrer libéral. Mais pour engraiſſer un petit nombre de courtiſans, combien de citoyens il rendra miſérables ! & pour être loué de ſes favoris, que de pleurs il fera couler, que de malédictions il s'attirera ! Il aura beau ſe flatter d'avoir régné puiſſamment, il ne laiſſera qu'une mémoire odieuſe, & ſera déteſté de la poſtérité. Voilà, Hiu-pen, où doit conduire la négligence d'un roi qui ne ſonge pas à établir le règne de la juſtice d'une manière inébranlable. Mékaous eſt aimé, il eſt béni de ſes ſujets ; c'eſt un tribut qu'on paye à la bonté de ſon caractère, d'autant plus remarquable & plus touchante, qu'elle contraſte ſingulièrement avec la tyrannie des ſouverains qui lui ont tranſmis le ſceptre ; mais il eſt digne de ſon cœur paternel d'étendre ſes bienfaits au delà de ſon règne, en promulguant des lois juſtes, conſervatrices des droits des inſulaires, lois qui fixent & déterminent le patrimoine du ſouverain, en établiſſant à perpétuité l'enſeignement des droits & des devoirs

du chef de l'état & des citoyens. Mékaous est bon & populaire, il aime la justice, il cherche la vérité; il mérite de la connoître. Ne lui laissez pas ignorer ce que je viens de vous dire. Son ame, grande & généreuse, en sera touchée; & si, comme je le présume, il désire en savoir davantage, je ne craindrai point, à mon retour, de l'instruire des vérités importantes sur lesquelles il doit fonder ces lois salutaires, qui doivent rendre à jamais son règne mémorable ».

Hiu-pen dit que dès qu'il pourroit parler au roi, il lui rendroit compte de notre conversation, & nous assura que nous ne pouvions rendre un service plus agréable à Sa Majesté, qu'en lui donnant les moyens d'étendre & de perpétuer le bonheur de son peuple. « Je connois, nous dit-il, ses intentions par moi-même. Chaque fois que je suis revenu de mes voyages de long cours, il m'a fait appeler auprès de lui, pour me demander ce que j'avois vu & ce que j'avois appris de plus digne d'être noté dans les coutumes & dans les lois des nations que j'avois visitées. Il a voulu que je m'expliquasse librement, en les comparant aux nôtres; & quoique je ne sois pas de la religion du prince (1), ni aussi

(1) Hiu-pen ne dit pas de quelle religion il étoit;

instruit que vous l'êtes des principes de la politique, il a écouté avec intérêt ce que je lui disois, m'a témoigné de la confiance, & la résolution d'adopter les meilleures lois de ces peuples, pour donner plus de sagesse à son administration. Mékaous a l'esprit juste, & le désir de faire le bien. Vous pouvez croire qu'il sentira l'utilité de vos conseils, & qu'il s'empressera de les suivre. Vous serez, à ses yeux, des hommes divins qui méritent la plus grande vénération, & vos avis, non plus que vos services, ne sortiront jamais de sa mémoire.

» Vous vous proposez de revenir ici & de vous y arrêter plus long-temps; vous aurez des occasions fréquentes de voir & d'entretenir le prince; mais soit que vous le voyiez en public, soit que ce soit au sein de sa famille, ou que, vous admettant dans sa familiarité, il se dépouille devant vous de toute représentation, vous le trouverez toujours aimable, toujours respectable. Vous le verrez appliqué, sobre, économe, avide de s'instruire, ennemi des flatteurs, montrant une grande estime pour les hommes utiles par leurs

---

mais, si l'on en peut juger par la manière dont il parle du Mahométisme & du culte des idoles, nous croyons qu'il professoit le Théisme ou la Religion naturelle.

connoissances & leurs talens; en un mot, digne d'être l'exemple des rois qui veulent s'attacher le cœur de leurs sujets, & de servir de modèle à tous les chefs de famille qui lui obéissent. L'espoir de votre retour me dispense de parler plus au long de ce prince & de son gouvernement.

» A l'égard des insulaires, vous avez pu remarquer qu'ils sont gais, pacifiques, prévenans, & hospitaliers. Ils étoient autrefois graves, inquiets, soupçonneux, toujours prêts à se soulever & à prendre les armes pour résister à l'oppression. Mais que ne peut un bon roi! Leurs cœurs & leurs caractères ne sont plus les mêmes; ils sont aussi dociles qu'ils étoient remuans. Ils travailloient autrefois avec langueur, parce qu'ils n'étoient pas assurés de jouir tranquillement de leurs propriétés, & ils vivoient dans la pauvreté & dans la misère. Il se faisoit peu de mariages; la population & la richesse diminuoient tous les jours. Si l'ennemi eût alors attaqué l'isle, il l'auroit facilement subjuguée. Loin de s'opposer à ses efforts, la plupart des insulaires les auroient favorisés, dans l'espoir d'être moins misérables sous un nouveau maître. Aujourd'hui, que la confiance est établie entre le prince & le peuple, & que celui-ci ne craint point d'être troublé

troublé dans la possession de ses droits & de ses biens, chacun se livre au plaisir d'en étendre la jouissance & de les améliorer. L'intérêt & l'émulation ont provoqué les travaux champêtres; ceux-ci ont animé l'industrie & le commerce; l'aisance & le bien-être sont revenus parmi nous, avec la paix & la joie; & les jeunes gens qui se refusoient aux liens du mariage, pour ne pas donner le jour à des enfans malheureux, s'empressent de s'y engager, & cédant sans résistance au plus doux vœu de la nature, voient tous les ans multiplier leurs familles par de nouveaux rejetons. Quelle ne sera donc pas la félicité de l'isle, quand Mékaous, plus instruit, aura établi la prospérité publique sur une base inébranlable » !

« Alors, reprit Henri, le royaume de Mékaous doit être un des pays les plus heureux de la terre, & ceux qui connoîtront ce pays, porteront envie au sort de ses habitans; car les bons rois sont un présent que le ciel fait rarement aux hommes; & les nations qui vivent sous des lois justes, & dont le bonheur est fondé sur une excellente constitution, sont encore plus rares que les bons rois. Les familles & les opinions des insulaires se rapprocheront encore; les liaisons & la concorde seront plus fermes & plus étroites, & vous ne serez plus

qu'un peuple de frères animés du même esprit ».

« Que la bonté du ciel, répliqua Hiu-pen, veuille réaliser une si flatteuse espérance! Puissent nos enfans & leur postérité voir disparoître à jamais la diversité de culte & de religion qui les divise! Chaque secte, ajouta-t-il, regardant toutes les autres comme impures, refuse de s'allier avec elles, n'a de relations que le moins qu'il est possible avec les personnes qui font profession d'une autre croyance que la sienne, & dans celle-là même reconnoît plusieurs castes ou divisions de familles supérieures l'une à l'autre dans l'opinion publique, dont les premières traitent les inférieures avec tant de dédain, ou plutôt d'aversion, qu'un membre de celles-là croiroit être souillé par l'attouchement même involontaire des individus de celles-ci, & que ces derniers n'oseroient en approcher, tant les préjugés de l'orgueil & de la naissance éteignent dans ces cœurs le sentiment de la fraternité & de la charité naturelle. Ainsi, non seulement les sectes, mais encore les castes vivent séparées par ces barrières idéales, & ne forment point de mariages hors de l'enceinte particulière où l'opinion les renferme.

» Les cérémonies des mariages sont diffé-

rentes comme les religions. Les femmes mahométanes ne sortent que rarement, & ne se montrent que voilées; on les épouse sans les connoître. C'est par l'entremise d'autrui, & sur des rapports souvent infidèles, qu'on en fait la demande au père. La fille ne connoît pas le maître qu'on va lui donner, & on ne lui demande jamais son consentement. L'intérêt du futur & l'obéissance passive de l'accordée forment seuls les nœuds de cette union. La dot stipulée, & le jour convenu, la future, richement parée, part de la maison du père, enfermée à clef dans une chaise en forme de palanquin; précédée d'une musique bruyante, & suivie de tous les hommes de sa famille, vêtus de robes de soie. Elle est ainsi portée, au milieu des cris & des acclamations des spectateurs, à la maison du mari, qui l'attend avec d'autant plus d'impatience, qu'il ne pourra savoir s'il a fait un bon marché, que lorsqu'il aura vu celle qu'on lui amène.

» Muni de la clef de la chaise, il va jusqu'à la porte pour la recevoir, & il ouvre précipitamment la portière, pour connoître quel est son lot. Heureux celui que le hasard partage bien! Si l'époux se trouve content des charmes de sa future, il l'embrasse avec tendresse, la

conduit dans la maison, & la présente, ainsi que ceux qui la suivent, à ses parens à lui. Lorsque les mariés sont sur le seuil de la porte de l'appartement qu'ils doivent occuper, la mère de l'époux leur offre une coupe pleine de vin de riz, que le mari & la femme boivent en grande partie alternativement & à petits coups. Le reste de la liqueur est répandu autour d'eux par le mari. Alors la dot est comptée. Les époux entrent dans leur chambre, où ils mangent seuls sur la même natte. Les convives sont régalés dans un autre appartement. La fête dure plusieurs jours, après lesquels la femme, renfermée dans son ménage, ne doit plus voir à visage découvert que son mari & ses enfans, & ne sort plus de sa maison que pour aller au bain ou à la mosquée.

» Il arrive quelquefois qu'en ouvrant la chaise où la future est enfermée, le mari, dépité d'y voir une fille fort laide & d'une figure rebutante, au lieu d'une belle personne qu'il s'attendoit à y trouver, referme brusquement la chaise, & la renvoie à la maison d'où elle vient; mais alors, outre qu'il est privé de la dot, & qu'il souffre à pure perte tous les frais de la cérémonie, c'est qu'il est encore obligé de consoler la fille rebutée de l'affront

qu'elle a souffert, par une somme assez forte. Toutes ces circonstances rendent fort rares de pareils événemens.

» Chez les insulaires qui ne suivent point la loi de Mahomet, les mariages se font de gré à gré. Les parties peuvent se voir & se connoître avant de contracter ensemble, & d'ordinaire cet engagement, suite des convenances réciproques, cause moins de dégoûts & de regret à ceux qui s'unissent ainsi, que les liaisons formées à l'aveugle entre les mahométans, sous les auspices de l'intérêt. La principale cérémonie des mariages parmi nos Guèbres (car nous avons ici des adorateurs du feu (1)), est que les époux fassent trois

(1) Les Guèbres ou Parsis, connus dès la plus haute antiquité, passent, comme la plupart des payens, pour être idolâtres; mais c'est une erreur ou plutôt une calomnie avancée par l'ignorance & la prévention, sur la simple apparence de leur culte. Aucune religion n'a jamais adoré, dans le sens strict que nous attachons à ce mot, aucun objet matériel. Les idoles ne sont que des emblêmes des attributs de la divinité, telle que la conçoivent des hommes grossiers & ignorans. Ils ne pensent pas adresser leur culte & leurs prières à des statues de bois ou de métal. Ce n'est pour eux qu'une représentation des attributs de leur Dieu. Les Guèbres adorent le feu & le soleil, comme des objets en qui

fois le tour d'un brasier ardent en se tenant mutuellement embrassés; chez les disciples de Brama, ils doivent manger & boire cachés sous un même voile; chez ceux de Sanmonocodon, être liés & serrés ensemble pendant quelques momens avec un cordon de soie fortement noué, qu'il faut couper pour leur donner la liberté. Enfin chez les sectateurs de Fo, c'est d'entrelacer les doigts des mains les uns dans les autres, & dans cette posture, de demeurer accroupis auprès du foyer de la cuisine, jusqu'à ce qu'on vienne les prendre pour se mettre à table.

Tout homme, dans ces diverses religions, peut prendre autant de femmes qu'il le juge à propos; mais cette liberté se réduit à épouser celles qu'il peut nourrir. Il est rare qu'un particulier ait plus d'une femme. Quant aux grands & aux riches, qui regardent leurs mariages comme une affaire de luxe & d'ostentation, & qui, par cela même, croient de leur

la puissance du Créateur se manifeste plus visiblement sur la terre. C'est ce que nous avons reconnu nous-mêmes dans les entretiens que nous avons eus plusieurs fois avec des Guèbres de l'isle, qui nous ont assuré qu'ils ne voyoient, dans le feu & dans le soleil, qu'un emblême de la divinité.

dignité de les multiplier, ils prennent plusieurs femmes : mais il n'y en a proprement qu'une qui soit la femme légitime. Celle-ci est la maîtresse de la maison ; les autres lui sont subordonnées, & lui doivent le respect & les plus grands égards. Les enfans de celles-ci sont censés lui appartenir, & l'appellent du nom de mère, qu'ils ne donnent pas à celles dont ils ont reçu le jour. Ils doivent tous partager également dans la succession du père ; mais souvent la première femme, par une aveugle prévention pour ses propres enfans, s'efforce de gagner en leur faveur l'esprit de son mari, &, si elle en vient à bout, lui fait éluder la disposition de la loi, qui ordonne le partage égal de l'hérédité paternelle ; ce qui engendre communément la division parmi les frères, & fait naître beaucoup de procès.

» La justice se rend ici très-sommairement ; & quoique cette manière de décider de la fortune & de l'état des particuliers ait de notables inconvéniens, l'on ne pourroit que s'en louer si ceux qui doivent la rendre avoient assez de lumières & d'équité pour suivre exactement les lois & les intentions du prince ; qui veulent que le juge ne prononce jamais de sentence au préjudice de personne, que sur des titres incontestables ou des preuves non

équivoques : mais dans cette isle comme ailleurs, plus d'un magistrat manque des connoissances nécessaires à son emploi, &, ce qui est pis encore, d'intégrité. Sa main & son cœur ne sont pas toujours purs, & la balance penche souvent en faveur de la partie qui a les prétentions les moins fondées.

» Chaque canton de l'isle a son juge, devant lequel doivent être portées toutes les affaires litigieuses de son district. Les parties plaident elles-mêmes leur cause, & produisent les témoins qui leur sont favorables. Le jugement doit être prononcé à l'audience, sans frais & sans délai ; conditions remarquables & dignes d'être applaudies, si les juges ne trouvoient le moyen de s'y dérober, sous différens prétextes.

» Dans bien des cas, les juges ne prononcent pas en dernier ressort, & ils sont alors plus circonspects dans leurs jugemens. Les parties lésées ont le droit d'en appeler au prince, qui décide par lui-même du sort de leur affaire, & réforme leur sentence, s'il y a lieu. Dans tout procès criminel, l'on n'exécute point de sentence qui note un sujet d'infamie, ou le condamne à une peine capitale, avant que le souverain n'en ait pris connoissance & ne lui ait donné la sanction requise en la signant.

Voilà, dit Hiu-pen, ce que j'avois à vous apprendre de plus remarquable de nos lois & de nos coutumes. Tout n'en est pas louable sans doute; mais, à tout prendre, il n'est guere de peuple qui en ait de meilleures & qui soit aussi bien gouverné ».

«En vous remerciant de votre complaisance, répondit Henri; j'applaudirai de bon cœur aux sentimens patriotiques qui vous font parler si favorablement de vos lois & de vos mœurs, & je louerai le gouvernement de tous les efforts qu'il fait pour les rendre plus conformes aux intentions de la nature. S'il ne voit pas encore parfaitement tout ce qu'il doit tenter dans cette vue, il le sent du moins, & cela est très-heureux; car il lui reste beaucoup d'abus à réformer, d'usages à changer, pour arriver à son but, vers lequel il doit aller d'un pas ferme & sûr, mais sans précipitation & sans violence.

» Ici, comme dans la plupart des états de l'asie, tout homme a la liberté de prendre plusieurs femmes, & l'on regarde la loi qui autorise cet usage, comme juste, & comme très-favorable à la population. J'ose croire que c'est une double erreur. La nature, qui veut la multiplication des espèces, produit cons-

tamment, dans tous les pays de la terre, à peu près autant de mâles que de femelles; & ce miracle, qu'on ne remarque pas assez, manifeste évidemmet son intention. Les sociétés, qui n'existent que par ses bienfaits, & qui ne sauroient être heureuses qu'en suivant ses lois, désirent également l'accroissement des familles & l'augmentation du peuple, par où elles acquièrent plus de rapports, plus de forces & de secours. Tout sage gouvernement doit donc favoriser les mariages, qui sont le moyen de cette augmentation. Mais ce n'est pas les favoriser, c'est les restreindre au contraire, que de permettre à une partie des hommes qui composent la société, de prendre en même temps plusieurs femmes, ou même autant qu'ils en veulent; car c'est visiblement en priver un grand nombre d'autres hommes, & les obliger par cela même à vivre célibataires. Je dis que les gouvernemens qui permettent aux hommes d'épouser plusieurs femmes à la fois, ne donnent véritablement cette liberté qu'à une partie de ceux qui leur obéissent, puisque par le fait il n'y a que des hommes riches qui puissent suffire aux dépenses que la nourriture, l'entretien, & la suite de plusieurs femmes exigent absolument; qu'alors la société n'a

plus le nombre de femmes suffisant, pour que chacun de ceux qui sont à marier puisse y trouver une compagne. Ajoutons à cela, d'après l'expérience de tous les siècles, que la pluralité des femmes n'est pas un moyen propre à obtenir d'elles le nombre d'enfans qu'elles donneroient à l'état, si chacune avoit son mari; que la nécessité où se trouvent toutes les femmes d'un seul homme de vivre ensemble, doit faire naître & entretenir des jalousies continuelles dans le ménage, affoiblir l'affection du mari, en la divisant, & le rendre indifférent sur une progéniture qui n'a pas reçu l'existence sous les auspices de l'amour; que les enfans de toutes ces femmes qui se haïssent, ne peuvent s'aimer cordialement, & que toutes ces désunions, quoique domestiques, tournent infailliblement au détriment de la société.

» L'expédient dont on se sert pour réunir l'affection de tous les enfans d'une famille dans un seul objet, en leur faisant appeler du nom de mère la première femme de leur père, en les obligeant de la regarder comme telle, n'est qu'un vain palliatif. On ne trompe point la nature; ni cette mère fictive, ni ses enfans adoptifs ne sentent mutuellement au fond de leur cœur cet amour tendre qu'une véritable

mère & ses enfans ont naturellement les uns pour les autres.

» Quant au détail de la justice dans la main du souverain, je pense que ce n'est pas une chose bien ordonnée, parce que le surveillant général de la société ne doit pas & ne peut pas s'occuper des détails; qu'il est partie contre les coupables, & qu'une partie ne doit pas être juge dans sa propre cause; enfin parce qu'il est en butte plus que personne à la surprise & à l'erreur, & que les abus & les erreurs de la puissance sont presque toujours irréparables. Mékaous n'a rien fait encore pour obvier à ces inconvéniens. Vous avez des juges; mais ces juges isolés, presque sans autorité, ne sont pas contenus par la présence d'autres juges, ni éclairés au besoin du secours de leurs lumières. Il faudroit que le prince établît un corps de magistrature toujours existant, qui, dépositaire des lois, fût chargé seul de les faire parler, & de faire exécuter les jugemens prononcés d'avance par les lois; que ce corps de magistrature ne pût cesser d'être le représentant du souverain, comme ministre de la justice, & fût véritablement l'organe des lois.

» Voilà, mon cher Hiu-pen, les réflexions que la raison & l'expérience me suggèrent sur

les lois & les mœurs de votre patrie. Regardez-les, je vous prie, non comme le fruit d'une jalouse critique qui veut trouver partout des défauts, pour exercer à plaisir sa malignité, mais comme une preuve des sentimens d'estime & d'affection que le bon souverain & l'heureux peuple de Saméa nous ont inspirés; & veuillez bien recevoir dans cette confidence un nouveau témoignage de notre reconnoissance envers vous, & du bien que nous souhaitons à tous vos compatriotes».

Comme nous n'avions plus rien qui nous retînt dans l'isle, nous prîmes congé du prince, qui nous fit promettre de revenir le plutôt qu'il nous seroit possible. Il nous témoigna beaucoup de regret de nous voir partir. Il ne reçut pas nos adieux sans toucher, des deux côtés de son nez royal, le nez de Henri.

Nos amis nous accompagnèrent jusqu'au vaisseau, y montèrent avec nous, & ne se rembarquèrent, pour retourner chez eux, qu'à quelques milles de la baie, après nous avoir renouvelé les assurances de l'estime, de l'amitié, & de la reconnoissance la plus parfaite.

C'est ainsi qu'un service rendu par le seul mouvement d'une charité naturelle, nous con-

cilia l'affection des saméens, & nous donna l'occasion d'établir entre ce peuple & nous, des liaisons de commerce & de services, dont nous pouvions des deux parts nous promettre un égal avantage; liaisons très-heureuses pour ces indiens, mais qui, par des événemens dont nous ne devons pas devancer le récit, ont manqué d'être très-funestes à la colonie.



CHAPITRE XLVIII.

Retour des navigateurs à l'isle inconnue. Préparatifs du mariage de Doña Rosa & de Don Pedro; celui-ci tombe malade.

NOUS quittâmes l'isle de Saméa, partagés entre deux sentimens contraires; la joie de revenir dans le sein de nos familles alarmées, après avoir accompli nos desseins au delà de tout espoir, & le regret que des cœurs sensibles éprouvent toujours en se séparant de ceux qui leur sont attachés par le lien des bienfaits; mais ce dernier sentiment céda bientôt à la vivacité de l'autre, qui prenoit de nouvelles forces à mesure que nous avancions.

Tous ceux qui montoient le vaisseau, à l'exception de l'anglois, laissoient voir la plus grande impatience d'arriver à l'isle inconnue. Tous se flattoient d'être accueillis avec transport des personnes qu'ils aimoient le plus. Le seul Wilson paroissoit indifférent à la commune joie. L'on voyoit même qu'il étoit profondément affligé de celle qui brilloit sur le visage de Don Pedro. Il se montroit plus sérieux &

plus sombre, lorsque l'espagnol, emporté par la force de son amour, & plein de l'enthousiasme que lui inspiroit l'approche de son bonheur, s'abandonnoit sans retenue à l'effusion de ses sentimens. L'anglois ne pouvoit cacher alors le dépit & la jalousie dont son cœur étoit dévoré. Il avoit essayé vainement de nous déterminer à prolonger notre séjour dans l'isle de Saméa, &, s'il en faut juger par la conduite qu'il a tenue depuis, il auroit bien voulu qu'un nouvel obstacle, nous écartant de notre route, eût ainsi trompé l'espoir de Don Pedro; mais le ciel sembloit vouloir confondre l'injustice de ses prétentions, en nous accordant le temps & les vents les plus favorables. La tempête que nous avions essuyée en quittant l'isle des nègres amis, & la course que nous avions faite à l'isle des saméens, nous avoient beaucoup éloignés de notre patrie; cependant nous jouissions constamment d'un vent si frais & si bon, que nous arrivâmes en trois jours au terme de notre voyage.

Il y en avoit dix-huit que nous en étions partis. Toute la colonie, prévenue que notre expédition ne devoit pas durer plus d'une semaine, étoit dans les plus vives alarmes à notre sujet. L'inquiétude de nos chers parens s'étoit si fort accrue, qu'ils ne pouvoient

pouvoit plus prendre aucun repos. Ils tenoient sans cesse à l'observatoire quelques-uns de nos frères ou de nos enfans, pour épier notre retour. Il ne se passoit pas de jours qu'ils n'y montassent eux-mêmes, pour jouir plus tôt du plaisir de nous apercevoir. Tous les yeux se fixoient sur le côté de la mer par où nous devions arriver. Chacun étoit à son poste avant l'aurore; on ne le quittoit que quand l'obscurité de la nuit ne permettoit plus de voir autour de soi. Cependant nous entrâmes dans la baie & nous débarquâmes sans être vus de personne, parce que, surpris par la nuit, quand nous commencions à peine à distinguer l'observatoire, nous n'avions approché qu'avec précaution, tenant toujours la chaloupe en avant, & que ces mesures prudentes avoient ralenti notre marche.

Après avoir refermé la chaîne du port & amarré la barque, nous montâmes en troupe, mais doucement & en silence, à la maison du Père. L'on y avoit soupé fort tard, comme on le faisoit depuis quinze jours, parce que, s'attendant sans cesse à nous voir paroître, l'on reculoit l'heure des repas & celle du sommeil, afin de ne rien perdre du plaisir qu'on se promettoit de partager avec nous à notre retour. La porte de l'enceinte étoit ouverte. Nous entrâmes sans

bruit dans la cour, & nous vîmes, à travers les fenêtres du sallon, que l'on étoit encore à table. Nous touchions au moment de serrer dans nos bras tout ce que nous avions de plus cher, & notre impatience étoit d'autant plus vive, que nous en étions plus près.

Cependant, lorsque nous fûmes sur le point d'entrer, nous hésitâmes, dans la crainte, assez bien fondée, que notre apparition subite causant une trop vive joie au cœur sensible de notre bonne mêre, d'Adélaïde & de Dona Rosa, ne produisît quelque accident fâcheux. Le souvenir de ceux qu'Eléonore avoit éprouvés dans de pareilles circonstances, nous faisoit une loi d'être circonspects. Nous attendîmes donc que le hasard nous amenât quelqu'un de la maison à qui nous pussions d'abord nous annoncer, & qui pût préparer les esprits à nous recevoir; & fort heureusement cette attente ne fut pas longue.

Robert, fils cadet de Henri, ayant quitté la table pour aller dans la cour, Henri s'offrit à lui, & s'étant fait connoître aussi-tôt, en lui disant de se taire, l'embrassa tendrement, & l'instruisit de ce qu'il avoit à dire au Père de notre part. Robert rentra, & bientôt le Père sortit lui-même & vint à nous. Il nous embrassa sans rien dire, mais ses larmes, qui

mouilloient nos joues, nous en disoient assez. Puis il nous amena hors de la cour pour nous parler un moment, sans être entendu de ceux qui étoient dans le salon. Nous reconnûmes dans ses paroles & dans ses caresses, le Père tendre & sage qui n'avoit jamais cessé de nous donner des preuves de son affection, & dont le cœur & les pensées n'avoient d'objet que le bonheur de sa famille. Nous lui dîmes, en deux mots, le succès de nôtre voyage, & lui présentâmes Don Pedro, qu'il accueillit avec la joie franche & cordiale de l'hôte le plus généreux. Il nous ordonna de demeurer là jusqu'à ce qu'il nous fît avertir. Ensuite ayant passé dans le jardin, il rejoignit sa compagnie, à laquelle il dit qu'il venoit d'entendre un bruit & des voix qui lui faisoient croire que la barque étoit arrivée, & que ses fils étoient dans l'isle. Il recommanda à Eléonore & à l'espagnole, de contenir la vivacité de leurs sentimens, non seulement parce qu'il pourroit s'être trompé dans ses conjectures, mais parce qu'en se livrant aux mouvemens rapides d'une joie immodérée, elles seroient dans le cas d'éprouver un saisissement qui pourroit mettre leur vie en danger, & qui, à coup sûr, porteroit le trouble & la désolation dans toute la famille.

Après avoir pris cette précaution, il dit

à Robert d'aller dans le jardin, afin de s'assurer si les arrivans passoient de ce côté pour venir à la maison. « Je vais au devant d'eux, ajouta-t-il, par le chemin ordinaire. Si je ne m'abuse pas dans mon espoir, nous ne tarderons pas, l'un ou l'autre, à vous annoncer nos voyageurs & à les amener dans vos bras ». Sans attendre la réponse de ces femmes étonnées & incertaines, il vint nous chercher & nous amena dans le salon.

Au bruit que nous fîmes en entrant, notre mère se leva de table, accourut au devant de nous, & sans plus se souvenir des conseils du père, vint se jeter au cou de Henri, qui parut le premier, avec tant d'émotion & de sensibilité, que, toute chancelante, elle seroit tombée, s'il ne l'eût retenue, & qu'elle put à peine faire entendre quelques mots entre-coupés. Henri la plaça promptement sur une chaise, où elle fut quelques momens comme en défaillance; mais ayant reçu de prompts secours & ses larmes coulant bientôt, elle reprit peu à peu ses esprits, & revint à son premier état. Le trouble de tous les assistans étoit extrême; car dans ce même moment Adélaïde & Dona Rosa n'ètoient guère plus tranquilles, & ne méritoient pas moins de soins de leur part, qu'Eléonore. Adélaïde ne put se lever de

ſon ſiège; & l'eſpagnole montroit un tel égarement de raiſon, que ſi l'on n'eut pas connu la ſageſſe de ſon eſprit & la décence de ſes manières, on l'auroit priſe pour une folle. La maigreur & l'abattement de Don Pedro en étoient peut-être autant la cauſe, que la joie qu'elle avoit ſentie de ſon retour inopiné. Don Pedro ſembloit n'agir que machinalement. Pour des cœurs trop ſenſibles & trop aimans, l'excès de la joie & du bonheur eſt plus difficile à ſupporter que celui de l'infortune.

Le ſeul Wilſon paroiſſoit garder une ſorte de tranquillité. Je dis une ſorte de tranquillité; car avec les paſſions qu'il portoit au fond du cœur, il ne pouvoit être indifférent à cette ſcène vraiment touchante. S'il laiſſoit voir moins d'agitation ſur ſon viſage, c'eſt qu'il prenoit ſoin depuis long-temps de déguiſer, autant qu'il le pouvoit, des ſentimens qu'il n'oſoit avouer, & qu'il avoit ſur-tout l'attention d'en cacher les motifs & les mouvemens. D'ailleurs, dans la confuſion générale que cauſoit l'état des femmes, l'on n'avoit ni le temps ni la volonté de fixer un œil obſervateur ſur cet étranger. Il n'y avoit que ceux qui étoient moins affectés de cet événement, tel que de Martine, qui puſſent remarquer ce qui ſe paſſoit alors dans l'ame de l'anglois. Quant au Père, ému, atten-

dri, affligé, il ſe trouvoit dans un extrême embarras. Cependant, maître de lui & de ſes mouvemens, il montra beaucoup de préſence d'eſprit, prit ſoin lui-même d'Eléonore, & donna les ordres convenables pour qu'on portât ſur le champ aux autres tous les ſecours dont ils avoient beſoin. Enfin le bon effet de nos ſoins, de nos ſecours, & celui des réflexions, rendirent aſſez de calme aux ſens de ces perſonnes troublées, pour qu'elles puſſent ſe voir & s'entendre ſans un nouveau danger.

Après l'effuſion des ſentimens réciproques dont tous les cœurs étoient pleins, chacun goûta plus tranquillement le plaiſir de ſe trouver auprès de ce qu'il aimoit. Le Père nous fit ſervir à ſouper, & ſe remit à table avec nous, ainſi que notre mère & ſa compagnie. Mais on mangea peu: on ne pouvoit goûter que les délices d'une ſatisfaction entière.

Alors Eléonore nous demanda les détails de notre expédition. Henri les lui raconta, mais avec la réſerve que ſa prudence lui inſpiroit. Il fit modeſtement ſentir les avantages qui en devoient réſulter; mais il eut ſoin d'adoucir le tableau des dangers que nous avions courus. Notre mère en fut pourtant effrayée, & ne put s'empêcher de nous dire que nos ſuccès étoient achetés bien cher, & que, ſans le bonheur que

nous avions de ramener Don Pedro, elle n'auroit que des regrets à donner à nos brillantes entreprises. Le Père fit diversion à cette idée, en nous témoignant toute la satisfaction qu'il éprouvoit de la conduite que nous avions tenue, tant envers les nègres anthropophages, qu'envers les nègres amis & les saméens. Il loua notre humanité, notre politique généreuse, & nous dit que ce que nous venions de lui apprendre étoit une des choses les plus agréables qu'il eût entendues de sa vie. Il observa, comme pour consoler Eléonore, que nos liaisons avec ces peuples ne laissoient plus de sujet de guerre entre nous & nos voisins, & que cette seule considération devoit rendre notre expédition à jamais mémorable dans la colonie, puisque c'étoit le plus grand service qu'on pouvoit lui rendre. Au reste, ajouta-t-il, vos promesses de retourner au pays des nègres amis, pour leur porter de nouveaux secours & travailler à les civiliser, & les paroles que vous avez données aux saméens de voyager vers leur île & d'établir avec eux un commerce suivi, ne vous y engagent au fond, qu'autant que vos affaires civiles & domestiques pourront vous le permettre, & ne peuvent lier, en aucune manière, la société ni son chef. Je sais que tout propriétaire a le droit d'user à son gré de ses

propriétés, & par conséquent de commercer des choses qui lui appartiennent, & je ne prétends défendre à personne d'établir un commerce avec les saméens; mais je conseille à ceux qui en auroient envie d'y porter beaucoup de prudence & de modération; & quant à ce qui me regarde, je ne veux pas que l'on aille trafiquer au dehors, ni pour moi, ni en mon nom, parce que ce seroit donner à mes successeurs le prétexte de détacher leurs intérêts de celui de leur peuple, & mettre l'administration sur le chemin du monopole ».

Don Pedro, qui, par discrétion & par respect pour nos vénérables parens, avoit infiniment modéré ses transports & l'expression de sa joie, voyant qu'on alloit bientôt se retirer chacun chez soi, & ne voulant pas se séparer de Dona Rosa & du reste de la compagnie, sans leur avoir fait connoître toute la chaleur & la force des sentimens dont son cœur étoit pénétré, demanda la permission au Père & à Eléonore d'en parler un moment. Il les remercia d'abord de l'asile, de la protection & des bontés si tendres & si soutenues qu'ils avoient accordées à sa chère Dona Rosa, des secours inespérés que nous lui avions portés à lui-même, & de l'accueil qu'il recevoit de tous; & il le fit avec un air si touché, des gestes si expressifs, qu'il aug-

menta beaucoup la bonne opinion que nous avions de ſon caractère, & l'inclination qu'il nous avoit inſpirée. Il témoigna particulièrement à chacun de ceux qui avoient été de l'expédition, la gratitude qu'il conſervoit de tous les ſervices qu'il en avoit reçus, & fit le plus grand éloge de leur conduite à ſon égard. Enſuite s'adreſſant à Dona Roſa :

« Ma chère amie, lui dit-il, ce n'eſt pas le moment de vous peindre ce qu'a eu d'affreux pour moi notre ſéparation, ni l'incertitude mortelle où j'ai été depuis ſur votre ſort. Vous en êtes trop bien convaincue par ce que vous avez éprouvé vous-même. Votre bonheur (je puis le dire d'après vous) tient ſi étroitement au mien, que mes peines deviennent les vôtres, comme les vôtres ſont les miennes. L'expérience que nous en avons déjà faite, doit nous engager à prévenir de plus grands malheurs. Nous allions en Europe pour y être unis par le plus doux lien, pour y vivre dans l'aiſance, & employer nos richeſſes à faire des heureux. Le ciel a condamné ces deſſeins flatteurs. Nous avons perdu nos parens, nos biens, & juſqu'à l'eſpoir de revoir notre patrie : elle eſt ici ; voilà notre famille, ſi nos ſauveurs daignent nous adopter pour leurs enfans. Ma ſanté eſt trop altérée, mon ſalut eſt trop incertain, pour que

j'aille encore courir des dangers, s'il ne faut exposer ma vie pour une épouse & pour des amis. Permettez donc, chère Rosa, que je vous rappelle les promesses que vous m'avez faites de me donner votre main, & que je vous presse d'en hâter le moment, afin que je goûte au moins quelques jours tout le bonheur que je puis désirer.

» Si généreusement accueillis dans cette colonie, à laquelle le sort & nos vœux nous attachent, fixons-nous ici, en acquérant tous les titres qui peuvent lier nos intérêts aux siens; demandons au vénérable chef qui la gouverne, qu'il veuille bien nous recevoir au nombre de ses sujets; qu'il nous donne à ce titre des terres dans son isle, & les moyens nécessaires pour les mettre en valeur, & qu'il consente que nous formions, en sa présence, des nœuds légitimes, pour y vivre sous son autorité, dans la jouissance des droits authentiques de citoyen. Nous ne pouvons pas employer, pour nous unir, les secours ordinaires de la religion; mais, comme nos premiers parens, mais, de même que nos respectables hôtes, nous pourrons contracter un mariage valide, en face du ciel & de toute la colonie. Votre conscience s'alarmeroit-elle d'une telle union, quand nos cœurs, les circonstances, & j'ose dire mon état, nous en

font une loi ; quand il ne reſte aucune eſpérance de la rendre plus ſacrée par le miniſtère d'un prêtre ? . . . Parlez, ma chère, ma tendre amie. Voudriez-vous, en me refuſant, accourcir encore mes jours & les terminer par la douleur ? Un refus de votre part. . . . Ah ! je n'y ſurvivrois pas. . . Mais non. Vous êtes toujours la même, & douter de votre cœur, ſeroit vous faire la plus ſenſible injure ».

Tous les ſpectateurs furent touchés du diſcours de Don Pedro ; mais Dona Roſa fondit en larmes en entendant ce qu'un noir preſſentiment ſembloit lui inſpirer de ſiniſtre. Elle ne put d'abord lui répondre que par des ſoupirs & des paroles entrecoupées ; cependant, faiſant effort ſur elle-même pour modérer l'excès du ſentiment qui la pénétroit : » Cher Don Pedro, lui dit-elle, n'altérez pas le plaiſir que nous avons de nous rejoindre dans ce ſéjour, par des alarmes tout au moins inutiles, & qui ne peuvent que m'effrayer. Nous avons trouvé des protecteurs & des amis tendres, dont l'affection & les bontés continues doivent nous conſoler de nos maux paſſés. Ne penſons plus à l'Amérique ni à l'Europe ; nous n'y avons plus rien que nous devions regretter. Cette iſle heureuſe ſera déſormais notre patrie ; elle nous offre la perſpective du ſort le plus fortuné. Ne ſongez,

pour en jouir long-temps, qu'à diſſiper les inquiétudes qui vous troublent. Mon cœur ne change pas, il ne changera pas. Je vous ai fait la promeſſe de vous donner ma main dès que nous ſerions en Eſpagne. S'il ne faut, pour vous rendre le calme & la ſanté, que vous aſſurer de nouveau d'être à vous pour toujours, & de ne pas attendre d'en jurer l'engagement, me voilà prête à ſouſcrire à ce que vous déſirez. Je remplirai ma promeſſe d'unir ma deſtinée à la vôtre. Que le chef de la ſociété veuille former ſolennellement les nœuds de notre mariage; je vous engagerai ma foi devant lui. Vivez donc, cher Don Pedro; vivez pour être le plus heureux des hommes, ſi votre vie & votre bonheur peuvent dépendre de moi ».

Elle eut à peine achevé de parler, qu'Eléonore, les yeux humides, ſe leva de ſon ſiége, embraſſa Dona Roſa, & l'appelant ſa chère fille, lui dit tout ce qu'un cœur infiniment ſenſible & généreux pouvoit inſpirer de flatteur & de tendre. Puis ſe tournant vers Don Pedro: « Ne doutez aucunement, lui dit-elle, que nous ne prenions tous ici le plus vif intérêt au ſentiment de vos peines paſſées, ainſi qu'à l'eſpoir du bonheur véritable que vous promet votre union. La ſeule connoiſſance de vos infortunes nous eût inſpiré de la bienveillance pour vous,

& les ſoins les plus zélés pour adoucir votre ſort ; mais l'attachement que nous devons à l'aimable Dona Roſa, & ce que nous ſavons des ſentimens mutuels & inaltérables qui vous lient l'un à l'autre, nous en font un devoir ſacré. Elle eſt toute diſpoſée à couronner vos vœux ; nous voulons également contribuer de tout notre pouvoir à remplir vos eſpérances. Ne vous occupez donc plus qu'à rétablir votre ſanté, pour vous trouver bientôt au comble de vos déſirs ».

Le Père confirma tout ce que venoit de dire Eléonore. Il aſſura Don Pedro qu'il feroit non ſeulement la cérémonie de ſon mariage avec Dona Roſa, mais qu'en faveur de cette union, il les traiteroit comme ſes enfans ; qu'il leur donneroit une propriété, avec tout ce qui leur feroit néceſſaire pour leur établiſſement, & fourniroit à leur ſubſiſtance & à leur entretien jusqu'à ce qu'ils fuſſent en état d'y ſuffire par eux-mêmes. Il finit par lui demander quel jour il fixoit pour la noce, afin que l'on pût prendre d'avance les meſures convenables pour la faire avec tout l'appareil qu'il feroit poſſible de lui donner.

Don Pedro, pouvant à peine ſuffire aux ſentimens qu'il éprouvoit, s'approcha du Père, & fléchiſſant le genou, lui prit la main, qu'il baiſa

respectueusement en la mouillant de larmes de tendresse & de reconnoissance ; & lui dit : « O vous ! homme respectable, qui tenez ici la place d'un Dieu bienfaisant, que le ciel vous récompense de tant de bontés ! qu'il daigne en même temps me rendre la santé & me continuer le présent de la vie, afin que, par une suite non interrompue d'actions de graces & de services, je puisse m'acquitter envers lui comme envers vous, de tous les bienfaits que j'ai reçus ! Hélas ! je n'ose me flatter de cette dernière faveur, & lorsque je touche au bonheur suprême, je crains de n'y pas atteindre, ou de n'en pas jouir long-temps. Ce que j'éprouve en ce moment est.... inexplicable.... incompréhensible.... Je ne puis supporter.... ni ma douleur.... ni ma joie.... Je ne sais quelle sera la suite d'une crise si extraordinaire & si violente ; mais la crainte qu'elle m'inspire est un nouveau motif pour avancer l'instant du mariage. Veuillez donc, je vous en conjure, recevoir dans deux jours nos mutuels sermens, & nous servir dans cette occasion de père & de pontife. La pompe ni l'éclat ne sont pas nécessaires. Les apprêts de la fête ne pourroient que le retarder, & les circonstances exigent que nous en hâtions le moment. Fasse le ciel que je puisse en profiter comme je le désire » !

Dona Rosa, plus alarmée encore des dernières paroles de Don Pedro, le conjura, les larmes aux yeux, de ne point se laisser aller à de pareilles frayeurs. « Faut-il, hélas ! lui dit-elle, quand je vous revois, que je tremble de nouveau pour vos jours ? Ah ! reprenez plus de courage, si vous ne voulez abréger ma propre vie. Allez vous reposer, cher ami ; la nuit calmera le trouble & l'agitation de vos sens, & le sommeil vous rendra la force & la confiance qui vous manquent. En attendant, souvenez-vous que c'est être peu sage de chercher à lire dans l'avenir. La prévoyance des malheurs, fût-elle bien fondée, ne pouvant rien changer au cours des événemens, ne serviroit qu'à vous faire sentir d'avance tout le poids & l'amertume de ceux que vous redoutez. Souvenez-vous aussi, je vous prie, que toutes vos peines me devenant communes, ma vie est attachée à la vôtre ».

Le Père, Eléonore, ainsi que leurs enfans, & de Martine, exhortèrent tour à tour l'espagnol & son amante à s'armer de résolution & à montrer plus de fermeté, ne fût-ce que pour éviter de s'affliger mutuellement. Ils promirent l'un & l'autre de se conformer à ce qu'on exigeoit d'eux. L'anglois garda le silence. Chacun prit enfin le parti de se retirer. Eléonore & sa fille

emmenèrent Dona Rosa, tandis que le Père, avec Henri & de Martine, conduisirent l'espagnol à la chambre qu'on lui avoit préparée.

Le Père ne vouloit pas seulement faire honneur à son hôte par cette démarche, il étoit encore bien aise d'examiner par lui-même l'état de Don Pedro, & d'aviser avec le françois, qu'on disoit expert en médecine, sur ce qu'il y avoit à faire dans la circonstance. Il avoit remarqué que l'imagination de l'espagnol étoit vivément frappée d'un pressentiment funeste, & persuadé que la crainte qui perçoit dans ses discours avoit quelque fondement, il en avoit tiré un mauvais augure; mais il s'étoit bien gardé de laisser rien paroître de ce qu'il pensoit à cet égard. Par ménagement pour Dona Rosa, il n'avoit fait aucune question à Don Pedro sur son état actuel. Il s'étoit réservé de s'en informer, lorsqu'il ne seroit plus gêné par la présence des femmes.

Dès que Don Pedro fut dans sa chambre, le Père lui témoigna plus particulièrement l'intérêt qu'il prenoit à lui, & le pria de ne lui rien déguiser de ce qui pouvoit servir à faire connoître son mal, afin qu'on pût lui donner les secours & les soins les plus convenables. Don Pedro répondit que, depuis sa maladie dans l'isle des nègres amis, un mal-aise intérieur

l'avoit jeté dans la langueur & l'abattement; que l'eſpoir de ſe réunir à ce qu'il aimoit lui avoit rendu des forces & l'avoit ſoutenu ; mais que dans l'inſtant même où il ſe livroit à la joie de revoir Dona Roſa, où il la prioit d'accomplir ſa promeſſe, il s'étoit fait au dedans de lui une ſi ſubite & ſi grande révolution, qu'un feu brûlant ſembloit s'être allumé dans ſes entrailles, & conſumer les foibles liens qui l'attachoient encore à la vie ; tourment qu'il ne lui avoit pas été poſſible de diſſimuler.

Le Père, Henri, & de Martine s'efforcèrent de lui ôter cette idée ſiniſtre; mais quand ils eurent obſervé l'altération de ſon viſage, quand, après lui avoir tâté le pouls, ils ſe furent aperçus que les pulſations avoient une grande intercadence, que la reſpiration du malade étoit gênée, ſa langue sèche & noire, ils commencèrent à s'étonner & à craindre pour ſes jours. Ils le firent coucher, & paſſant enſuite dans une chambre voiſine, ils tinrent conſeil entre eux, pour ſavoir ce qu'ils devoient penſer d'un tel événement, & ce qu'il convenoit de faire dans cette occurence critique, tant pour lui qu'à l'égard de Dona Roſa.

Le réſultat de leurs délibérations fut que les pronoſtics de la maladie paroiſſoient être de l'eſpèce la plus alarmante; que la longue in-

terruption des battemens du pouls étoit surtout le signe le moins équivoque de l'extrême affoibliſſement des organes de la vie & des principes du mouvement, & que, s'il ne ſurvenoit un changement prompt & favorable dans l'état du malade, on ne pouvoit pas ſe flatter de le ſauver; toutefois, que la nature avoit des reſſources inconnues, & que l'on devoit employer tout ce que l'on avoit de moyens pour en faciliter l'action; qu'il étoit d'abord néceſſaire de mettre deux perſonnes auprès de Don Pedro, pour le veiller & le ſoigner durant la nuit, & qu'elles devoient tenter de le faire vomir, pour débarraſſer les premières voies des humeurs corrompues qui les engorgeoient, & pour donner du ton aux ſolides; enfin, que s'il ne ſe trouvoit pas mieux le lendemain, l'on cacheroit, autant qu'il ſe pourroit, ſon état à Dona Roſa, & que, ſous prétexte qu'il prenoit du repos, l'on auroit ſoin de la tenir éloignée de la chambre du malade.

Henri & de Martine demandèrent à paſſer cette nuit auprès de lui, & le Père fut obligé d'y conſentir. Le premier n'avoit pas été détourné de cette réſolution par la crainte de s'attirer des reproches de la part de ſa chère épouſe. Le déſir de ſe rendre utile à l'humanité foible & ſouffrante, dans la perſonne de Don

Pedro; celui de décharger ſes vénérables parens du ſoin de le veiller eux-mêmes; les égards qu'on devoit aux femmes; la conſidération du repos que la plupart des gens de la maiſon commençoient à goûter; le danger d'abandonner le malade à l'inexpérience de quelques jeunes hommes; tous ces motifs déterminèrent Henri à cette œuvre de charité, dont on ne peut ſe diſpenſer, en pareil cas, que par une lâcheté cruelle, & dont on prétend vainement ſe diſpenſer par des ſoins mercenaires & calculés, qu'on ſubſtitue à ſes propres ſoins. Quant à de Martine, compagnon & ami particulier de Don Pedro, & dont l'expérience & les ſecours pouvoient être plus efficaces, il ne devoit ni ne vouloit s'exempter de le veiller & de le ſecourir; & c'eût été le déſobliger infiniment, que de mettre quelqu'un à ſa place auprès du malade.

Avant que le Père ſe retirât, de Martine s'informa de lui, s'il n'avoit pas les drogues médicinales néceſſaires dans la circonſtance. Le Père lui répondit qu'il étoit pourvu d'une petite pharmacie, compoſée de remèdes qu'il avoit tirés du vaiſſeau lors de ſon naufrage, & groſſie depuis d'une quantité de ſubſtances & de ſimples du cru de l'île, dans la vertu deſquels il avoit plus de confiance que dans celle des premiers,

parce que l'estime qu'on faisoit de ceux-ci étoit plus tôt due à leur rareté, & à ce qu'ils venoient de loin, qu'à leur efficacité, & qu'il croyoit d'ailleurs que ceux qu'il gardoit depuis un si long temps, devoient avoir fort peu conservé de leur force.

« C'est une manie, ajouta-t-il, de la plupart des médecins de l'Europe, de vanter comme spécifiques des drogues & des plantes de contrées & de climats fort éloignés, & de les faire venir à grands frais pour le traitement de leurs malades, quand ils ne peuvent se dissimuler que la nature bienfaisante, toujours attentive à la conservation des êtres vivans, & qui a mis une si grande convenance entre les productions de chaque pays, & les différens besoins des animaux qui l'habitent, a libéralement pourvu le pays de ces malades, de drogues & de plantes propres à leur établissement. Ces remèdes communs, plus efficaces, moins chers, méritent donc qu'on les emploie de préférence, ou, pour mieux dire, qu'on n'en emploie pas d'autres. J'ai cru devoir faire ici ce que tant de médecins dédaignent de faire ailleurs. J'ai mis à profit cette réflexion simple, en amassant avec soin, & en éprouvant par des expériences, non seulement les fruits, les simples, les ra-

tines; mais les mousses, les bois, les écorces, les graines de l'isle, que j'ai soupçonné devoir être utiles contre les maladies des colons; & s'ils en ont fait peu d'usage, c'est qu'il est rare qu'ils soient malades ou qu'ils soient même incommodés.

» Je vais vous envoyer les feuilles d'une plante, dont la décoction purgera suffisamment Don Pedro, si vous croyez qu'il soit à propos de le purger; & j'y joindrai un paquet de poudres vomitives, extrait d'une racine d'un gris brun, grosse comme le chalumeau d'une plume (*a*), que je regarde comme fort précieuse, parce qu'elle opère beaucoup d'effet sans trop fatiguer l'estomac. Henri vous fournira de plus les boissons & les autres choses dont vous pourrez avoir besoin ».

De Martine rentra dans la chambre de Don Pedro, pendant que Henri passa un moment dans celle d'Adélaïde, pour l'engager à ne pas l'attendre & à se coucher. L'amour tendre que cette femme vertueuse avoit pour son mari, la fit soupirer du contre-temps qui les séparoit encore, & lui en fit trouver la cause plus affli-

(1) Il semble que la racine dont il est ici question, soit une espèce d'ipécacunaha. *Note de l'éditeur.*

geante, mais ſans la porter à combattre ſon intention. Elle eut au contraire la force d'impoſer ſilence à ſes ſentimens, & de lui dire : « Allez, mon cher ami, faites ce que l'honneur & la charité vous ordonnent. Je ne dois pas murmurer de vous voir remplir un devoir qui ne vous rend que plus digne de mon eſtime & de mon cœur ».

L'on n'avoit quitté Don Pedro qu'un moment ; & cependant, lorſque Henri & de Martine revinrent auprès de lui, ils trouvèrent que ſa ſituation avoit viſiblement empiré. Plus affaiſſé, il ſentoit un ſoulèvement de cœur & un tel mal aiſe, ſans pouvoir rejeter ce qu'il avoit ſur l'eſtomac, qu'il ſembloit éprouver les angoiſſes de l'agonie. De Martine ſe hâta de lui faire avaler, dans un verre d'eau, la poudre que le Père venoit de lui envoyer, & bientôt un grand vomiſſement, qui ceſſoit & recommençoit par intervalles avec de violens efforts, fit rendre au malade une prodigieuſe quantité de bile noire & fétide; ce qui parut le ſoulager, après l'avoir exceſſivement fatigué.

Il étoit déjà grand jour quand Don Pedro, cédant à ſa laſſitude, s'endormit d'un ſommeil, en apparence aſſez tranquille. Le Père, qui avoit toujours coutume de ſe lever matin, ne tarda

pas à venir s'informer comment le malade avoit passé la nuit ; & l'espagnole, que la décence seul avoit retenue, vint un moment après, suivie de Wilson & de presque toute la famille. De Martine sortit au devant d'eux, pour leur dire que Don Pedro reposoit, & les pria de ne pas entrer, de peur qu'on ne l'éveillât. Dona Rosa, qui craignoit que ce ne fût qu'un prétexte pour lui cacher l'état de son amant, demanda la permission de le voir, & il fallut la contenter. Admise dans la chambre avec le Père, & voyant par elle-même qu'on ne l'avoit pas trompée, elle vouloit encore demeurer auprès de Don Pedro, pour lui parler à son réveil ; mais le Père, à qui de Martine dit un mot à l'oreille sur ce qui s'étoit passé depuis le soir, & sur ce qu'on avoit à craindre au sujet du malade ; le Père représenta à Dona Rosa que cette attention de sa part seroit peut-être inquiétante pour son amant ; parce qu'elle pourroit donner lieu de croire qu'on avoit un juste motif de s'alarmer à son égard ; que le souvenir de leurs malheurs, les suites de sa maladie, les fatigues d'un long voyage avoient dû nécessairement abattre les forces du corps & de l'esprit d'un homme extrêmement sensible, dont il falloit ménager la foiblesse pour lui rendre santé. En conséquence,

ajouta-t-il, je crois qu'il n'eſt pas prudent de montrer à Don Pedro des attentions plus marquées que celles qu'on auroit pour lui dans toute autre occaſion; je vais envoyer auprès de lui quelqu'un de nos jeunes gens, pour qu'il puiſſe l'informer, à ſon réveil, de la viſite que nous lui avons faite, & nous appeler enſuite, dans le cas où Don Pedro voudroit nous parler, ou pourroit avoir beſoin de nous. Demeurez ici, mon fils, juſqu'à ce qu'on vienne vous relever. Pour vous, Mademoiſelle, deſcendez, je vous prie, avec M. de Martine, au ſalon, où l'on ſervira bientôt le déjeûner, & où mon épouſe & moi ne tarderons pas à vous joindre ».

Dona Roſa ne répondit point, & ſortit avec de Martine. Le Père ſortit auſſi; &, quelques momens après, Louis, fils aîné de Henri, vint prendre la place de ſon père auprès du malade. Libre alors de vaquer à ſes affaires, Henri paſſa chez lui pour voir ſon épouſe & ſes enfans, puis il ſe rendit au village, pour dire à ſes frères de débarquer les marchandiſes & les animaux qui étoient ſur le vaiſſeau, & de les tranſporter à la citadelle, où ils les préſenteroient à leurs parens; mais Guillaume, Philippe, Joſeph, & la plupart de ceux qui étoient de l'expédition, parmi leſquels on doit noter Baptiſte, ayant

déjà pris cette résolution, étoient partis pour l'exécuter. Flattés de mettre sous les yeux de leur père & de leur mère des objets nouveaux, non moins utiles qu'agréables, & de leur offrir en même temps ce qu'il y avoit de plus précieux, ils avoient prévenu l'avertissement de Henri. Celui-ci ne jugea pas à propos de les aller joindre, & revint auprès du Père. Il le trouva dans le salon avec Eléonore, Dona Rosa, Wilson, & de Martine, ainsi qu'une partie de la famille, & leur fit part de ce qu'il avoit voulu faire & de ce qu'il venoit d'apprendre. A cette nouvelle, les deux étrangers se mirent à même de sortir pour aider à descendre les effets du navire; mais Henri les pria de rentrer, attendu que ses frères ne pouvoient tarder à revenir; & le Père les retint, en leur disant que le déjeûner étoit prêt, & qu'on alloit le servir.

» Quand la table sera levée, je vous prierai, Messieurs, dit-il aux étrangers, de m'instruire des affaires de l'Europe, dont je n'ai point entendu parler depuis que je suis ici. Quels changemens se sont faits dans les gouvernemens & dans la politique de cette partie du monde? quelles sont les mœurs actuelles? quels progrès y ont faits les sciences & les lettres?

Contentez, je vous prie, ma curiosité là-dessus. L'intérêt, que je ne cesse de prendre au bonheur de l'humanité, à la prospérité des peuples que j'ai connus, & l'attachement particulier que je conserve pour la France, m'engagent à vous demander cette complaisance pour moi. Le hasard ne pouvoit me servir à cet égard d'une manière plus favorable. Vous êtes nés chez les deux nations de la terre les plus puissantes & les plus éclairées; vous avez reçu, l'un & l'autre, une éducation soignée; vous avez voyagé dans l'ancien & dans le nouveau monde; l'âge & l'expérience doivent vous avoir appris à voir les choses dans leur vrai jour, & à les apprécier sans prévention & sans partialité. Au reste, s'il restoit encore à l'un de vous des préjugés d'état ou de nation, j'espère que les observations & les réflexions de l'autre serviront à les éclairer, & me montreront la vérité ».

L'anglois & le françois assurèrent le Père en même temps de tout leur empressement à le satisfaire. Il fut convenu que de Martine raconteroit ce qu'il savoit de l'histoire de l'Europe, depuis le dernier siècle, & que Wilson ajouteroit à ce récit, non seulement les remarques & les détails qu'il croyoit propres à

l'éclaircir & le compléter, mais tous les renseignemens qu'il pouvoit s'être procurés sur les parties, dont il devoit être, par son état, plus instruit que le françois.

Ces diverses propositions émurent la curiosité & fixèrent l'attention de l'assemblée; & c'étoit en partie le but que le Père se proposoit. Il étoit bien aise de faire ainsi distraction aux inquiétudes de l'espagnole.



CHAPITRE XLIX.

Instruction sur l'etat de l'Europe depuis le commencement de ce siècle.

L'ON déjeûna, & quand on eut desservi, tout le monde ayant fait cercle autour des deux européens, de Martine parla de la sorte :

« Vous vous souvenez d'avoir vu le règne mémorable de Louis XIV, qui, tournant sur ce prince les regards & l'attention de tous ses contemporains, lui fit beaucoup d'admirateurs, & lui suscita encore plus de jaloux & d'ennemis. Comme un jour brûlant d'été qui se termine par des orages, ce règne éblouissant fut troublé sur son déclin par de grandes tempêtes & de longs malheurs, & perdit, avant de finir, presque tout cet éclat dont il avoit brillé.

» En prenant les rênes du gouvernement, c'est-à-dire, après la mort de Mazarin, ce jeune monarque se trouvoit dans les circonstances les plus favorables. Son royaume, puissant & riche en productions, en population, en industrie, étoit en paix au dedans & au dehors, respecté de ses voisins, chéri de ses alliés. L'animosité des partis, & les discordes qui l'avoient si long-

temps divisé, ne subsistoient plus. L'enthousiasme & le feu des guerres civiles s'étoient changés en émulation & en patriotisme. Les esprits & les courages en étoient plus élevés, plus propres aux grandes choses. Le commerce prospéroit, l'ordre régnoit dans les finances, les peuples étoient heureux. Louis, gouvernant par lui-même & avec application, dans un âge où la plupart des hommes ont besoin de la prudence d'un guide expérimenté pour se conduire, se montrant passionné pour toute sorte de gloire, & annonçant dans toute sa personne & dans sa conduite un caractère frappant de grandeur, étoit l'espoir & l'idole des françois; mais il lui manqua d'être assez instruit pour éviter la séduction de la fausse gloire & des flatteurs, dont il ne connut les illusions funestes qu'à la fin de sa vie. Il présuma trop de ses talens, & il s'exagéra les forces de son état, comme il s'étoit fait une trop haute idée de lui-même.

» Ce prince avoit reçu de la nature les qualités qui font un grand Roi. A l'extérieur le plus noble il joignoit une ame élevée, un courage ferme, & le désir immodéré de se faire un nom immortel. Heureuses dispositions, qui pouvoient le rendre le modèle des souverains, si la négligence de son éducation, l'adulation

des courtisans, & les pernicieuses influences d'une longue prospérité, ne l'avoient trompé sur les moyens d'en faire un digne usage.

» Je ne vous parlerai point des événemens de son règne jusqu'au commencement du siècle présent; mais je vous prierai de remarquer que cette soif de gloire, qui le portoit à entreprendre tout ce qui pouvoit frapper les yeux & les esprits, & leur imprimer le plus grand respect pour sa personne & sa puissance, qui, pour remplir ce dessein, lui fit encourager tous les genres de talens, & l'entoura de tant d'hommes célèbres, dont il ambitionnoit les louanges, l'ayant engagé, trop légèrement peut-être, à faire la guerre à l'Espagne & à la Hollande, la hauteur avec laquelle ces guerres furent soutenues, & les succès rapides & surprenans dont elles furent suivies, étonnèrent d'abord tous les voisins de la France, les aigrirent ensuite, & finirent par les liguer contre lui ».

De Martine fit ici le récit (1) des événemens

(1) Nous n'avons pas cru dèvoir laisser dans le texte de cet ouvrage le récit qu'y fait de Martine de la guerre de la succession, ni conserver les réflexions de Wilson sur le caractère & le gouvernement de Louis XIV. Les raisons qui nous ont déterminés sont, que le plus grand nombre de nos lecteurs, connoissant parfaitement les événemens de cette guerre, pourroient

les plus remarquables, arrivés en Europe depuis la paix de Riswick jusqu'à la mort de

---

croire ce récit mal placé dans le texte de ces mémoires; & que, dans ses réflexions, l'anglois montre souvent trop de passion & de partialité, & s'exprime quelquefois d'une manière peu décente. Cependant, pour ne pas manquer à la fidélité que nous devons à notre auteur, & pour l'instruction de ceux de nos lecteurs à qui l'histoire est peu familière, ou qui désireroient connoître tout ce qui sert à développer le fond du caractère de Wilson, nous allons rapporter, à la suite de cette note, la substance de ses reproches, & cette partie du récit de M. de Martine, qui en fournit l'occasion.

« Pour faire face à tant de forces réunies, continua de Martine, il falloit de très-grands efforts. Louis XIV fit des prodiges. Il étonna par ses ressources, par son courage ferme & actif, & par l'ascendant de sa fortune; mais ses victoires même, toujours chèrement achetées, épuisoient ses finances & dépeuploient son royaume; tandis que ses adversaires, comme une hydre renaissante, se montroient plus forts & plus résolus après leurs défaites, & qu'affectant de publier que ce prince visoit à la monarchie universelle, ils gagnoient tous les esprits, & lui faisoient des ennemis de ses alliés naturels. Attentifs à ses démarches & se tenant en garde contre ses entreprises, ils étoient toujours prêts à le combattre pour repousser ses attaques, toujours prêts à l'attaquer pour le prévenir. La paix même de 1698, où ce prince avoit montré beaucoup de modération & de générosité, ne ramena pas la confiance dans ces cœurs ulcérés.

» Telles étoient les dispositions de l'Europe contre

Louis XIV. Il loua le courage & la fermeté de ce prince dans sa mauvaise fortune ; mais il le

---

Louis XIV, lorsqu'un événement imprévu ralluma les flambeaux de la discorde dans cette partie du monde. Charles II, roi d'Espagne, mourant sans postérité, fit, en 1700, un testament par lequel il légua la souveraineté de ses vastes états à Philippe duc d'Anjou, son neveu, petit-fils de Louis XIV. Charles, prince de la maison d'Autriche, petit-fils comme celui-ci de Philippe IV, père du roi défunt, lui disputa cette immense succession, & tous les ennemis de Louis XIV armèrent en faveur du prince autrichien. On vit dans son parti l'empereur, l'Angleterre, la Hollande, l'electeur de Brandebourg devenu roi de Prusse, le Portugal, & jusqu'au duc de Savoie (depuis roi de Sicile & ensuite roi de Sardaigne), beau-père de Philippe & du duc de Bourgogne.

» Louis, pour soutenir les droits de son petit-fils, mit quatre armées en campagne. Les alliés lui en opposèrent de plus fortes. On se battit en Espagne, où une partie de la nation étoit pour Charles, en Flandre, en Allemagne, en Italie, avec des succès variés, mais toujours funestes pour Louis.

» La France n'étoit déjà plus ce qu'elle avoit été. L'âge avoit affoibli le fier monarque ; son administration n'avoit plus la même vigueur, son royaume les mêmes ressources. La plupart des hommes célèbres & des grands généraux qui avoient illustré son règne, les Condé, les Turenne, les Luxembourg, les Colbert, les Louvois, &c., étoient morts. Ceux qui leur avoient succédé en faisoient mieux sentir la perte. La faveur les avoit éle-

blâma

blâma d'avoir, sur la fin de son règne, trop écouté la faveur dans le choix de ses ministres

---

vés; la fortune prit plaisir à montrer combien les choix de la faveur sont souvent injustes & malheureux.

» Douze ans d'une guerre acharnée, pendant lesquels les alliés firent essuyer aux armes françoises les plus humiliantes défaites, & leur enlevèrent tout ce que les rois d'Espagne possédoient en Italie, en Flandre, & presque toute l'Espagne, mirent la France aux abois. Ses places frontières tomboient l'une après l'autre; les ennemis étoient à la veille de pénétrer dans le cœur du royaume : l'esprit de découragement y étoit généralement répandu; la misère & la famine, suites ordinaires de la guerre, y désoloient les villes & les campagnes; enfin, comme si tous les fléaux s'étoient réunis pour abaisser l'orgueil d'un monarque si long-temps heureux, la mort avoit frappé tous les princes de sa famille, & n'avoit épargné qu'un enfant au berceau.

» Dans ce même temps, la guerre & ses fureurs ravageoient également le nord de l'Europe. Un jeune roi de Suède (Charles XII), attaqué par le Czar de Moscovie, les rois de Danemarck & de Pologne ligués contre lui, avoit montré sur ce théâtre la célérité, les talens, & le courage d'un nouvel Alexandre; mais après avoir vaincu plusieurs fois les deux premiers & dépouillé le troisième, après avoir pénétré dans les états du Czar, qu'il se flattoit de détrôner aussi, il se vit abandonné tout à coup par la fortune, qui l'avoit favorisé neuf ans entiers. Il perdit toute son armée dans une grande bataille. Echappé de cette défaite avec un petit nombre des siens, il se réfugia en Turquie, où il s'arrêta long-

& de ses généraux, trop prodigué l'argent & le sang de son peuple, & d'avoir laissé les finances

---

temps & inutilement pour négocier des secours & une alliance avec le sultan, tandis que ses ennemis pressoient & démembroient la Suède, ébranlée de ses revers & privée de son chef.

» Ainsi, le nord & le midi voyoient les deux monarques les plus illustres, les plus long-temps victorieux &, les plus redoutés, en proie à de longs malheurs. Charles XII, revenu dans sa patrie, & faisant toujours la guerre, périt les armes à la main, victime de son obstination. Louis XIV, humilié par ses disgraces, mais devenu plus prudent, n'entretint la guerre que pour obtenir la paix. Il la demandoit instamment à des ennemis auxquels il avoit tant de fois dicté des lois en vainqueur; mais ceux-ci, enflés de leurs succès, rejetoient la paix, ou ne vouloient y consentir qu'à des conditions outrageantes. Le ciel ne voulut pas la ruine de ce prince. Louis vint à bout de détacher l'Angleterre du parti des alliés, & deux victoires que ses armées gagnèrent en Flandre & en Espagne, les ayant rendus plus dociles, la paix si désirée vint terminer les longues querelles dont l'humanité gémissoit depuis si long-temps.

» Par le traité de paix qui fut fait à Utrecht, Philippe fut reconnu pour roi d'Espagne & des Indes; mais il céda le royaume de Naples, la Lombardie, & la Flandre à son compétiteur, l'isle de Minorque & Gibraltar aux anglois, la Sicile au duc de Savoie. La France abandonna Terre-Neuve & l'Acadie à l'Angle-

de l'état dans un très-grand désordre (1). Il ajouta, que sa mort avoit causé peu de regrets, & que le nom de *Grand*, qu'on lui donnoit pendant sa vie, ne lui avoit pas survécu.

Le françois avoit parlé en homme instruit &

---

terre, & perdit quelques villes de Flandre, fruit de ses conquêtes. Louis XIV mourut en 1715, en faisant l'aveu qu'il avoit trop aimé la guerre & trop chargé ses sujets (aveu tardif, mais qui fait voir ce que ce prince pensoit alors de sa gloire), emportant peu de regrets, laissant le sceptre entre les mains d'un enfant, & les finances de l'état dans un désordre inexprimable. Telle fut la fin d'un monarque qui fatigua si long-temps la renommée de ses exploits, que ses contemporains, éblouis de ses succès, appelèrent *Grand*, & qu'on n'appelle déjà plus de ce nom ».

(1) C'est une vérité qu'on ne peut taire. Les dettes de la France, presque éteintes à la mort de Henri IV, & qui n'étoient pas considérables au décès de Louis XIII, relativement du moins aux richesses de ce royaume, s'élevoient, à la fin du règne de Louis XIV, à plus de deux milliards de livres, qui, suivant le cours actuel de l'argent, feroient aujourd'hui plus de quatre milliards. Les guerres continuelles de ce prince, ses dépenses excessives en bâtimens, en fêtes, en décorations; les déprédations de toute sorte dans les revenus du fisc; les emprunts faits à un intérêt énorme, portèrent la dette publique à ce taux exorbitant: on peut cependant la calculer; mais qui peut apprécier les pertes immenses que la spoliation de ces richesses fit essuyer à l'agriculture & au commerce?

judicieux, sans outrer & sans farder la vérité; & néanmoins l'indépendant, l'audacieux Wilson, opposé par caractère à toute autorité, & particulièrement jaloux de la gloire du monarque françois & de son peuple, se trouva blessé de ce qu'il venoit d'entendre, comme si on lui eût fait une offense. Il interrompit de Martine, pour lui dire que son récit étoit flatté, que le penchant de tout françois pour ses monarques ne lui permettoit pas d'en être l'historien; que pour lui il se faisoit gloire d'être sans préjugé & de parler sans contrainte; & protestant que le nom des rois ne lui en imposoit point, il censura la vie & les actions de Louis XIV avec beaucoup d'amertume.

De Martine répondit qu'il avoit parlé de Louis XIV comme l'histoire; que M. Wilson au contraire sembloit ne juger ce prince que d'après les satires publiées contre lui. « Oh! M. Wilson, lui dit le Père, quand on ne sauroit pas que vous êtes anglois, on le verroit sans peine à ce que vous venez de dire. J'avoue que Louis XIV a fait de grandes fautes; qu'il n'a pas bien connu ses droits & ses devoirs de souverain; qu'il a pris le bruit & l'ostentation pour la gloire, & qu'il n'a pas assez ménagé ses sujets. Louis XIV nous offre un triste exemple du malheur des rois qui n'ont pas reçu l'ins-

truction qui leur est propre. Il avoit de grandes qualités, & il vouloit le bien. Il se trompa sur les moyens de le faire. Il fut séduit par ceux qui lui déguisoient la vérité; il fut entraîné loin de la route qu'il devoit suivre (1); mais il paya

---

(1) *Note de l'éditeur.*

On vient de publier récemment dans le *Recueil des Eloges des académiciens de l'académie françoise*, une lettre de l'illustre Fénélon à Louis XIV, écrite vers 1695, relative au gouvernement de ce prince. Ceux de nos lecteurs qui ne sont pas à portée de se procurer ce recueil, seront bien aises sans doute de la trouver ici. Elle est précédée de cette note, tom. 3, page 351.

Note IV, *relative à la page 300, sur la lettre de* Fénélon *à* Louis XIV.

Comme cette lettre n'a jamais été imprimée, & qu'elle est très-intéressante, non seulement par son objet, mais par la vérité & la vigueur avec laquelle elle est écrite, nous la donnons ici fidèlement transcrite sur l'original, qui est de la propre main de Fénélon; on y remarque plusieurs ratures & corrections qui prouvent qu'il en étoit l'auteur.

Lettre de Fénélon au Roi.

« La personne, Sire, qui prend la liberté de vous écrire cette lettre n'a aucun intérêt en ce monde. Elle ne l'écrit ni par chagrin, ni par ambition, ni par envie de se mêler des grandes affaires. Elle vous aime sans

ses erreurs par de longues disgraces. Plaignons ce prince & son siècle, d'avoir méconnu les

---

être connue de vous, elle regarde Dieu en votre personne. Avec toute votre puissance, vous ne pouvez lui donner aucun bien qu'elle désire, & il n'y a aucun mal qu'elle ne souffrît de bon cœur, pour vous faire connoître les vérités nécessaires à votre salut. Si elle vous parle fortement, n'en soyez pas étonné, c'est que la vérité est libre & forte. Vous n'êtes guère accoutumé à l'entendre. Les gens accoutumés à être flattés, prennent aisément pour chagrin, pour âpreté, & pour excès, ce qui n'est que vérité toute pure : c'est la trahir que de ne vous la montrer pas dans toute son étendue. Dieu est témoin que la personne qui vous parle, le fait avec un cœur plein de zèle, de respect, de fidélité, & d'attendrissement sur tout ce qui regarde votre véritable intérêt.

» Vous êtes né, Sire, avec un cœur droit & équitable ; mais ceux qui vous ont élevé, ne vous ont donné pour science de gouverner, que la défiance, la jalousie, l'éloignement de la vertu, la crainte de tout mérite éclatant, le goût des hommes souples & rampans, la hauteur, & l'attention à votre seul intérêt.

» Depuis environ trente ans, vos principaux ministres ont ébranlé & renversé toutes les anciennes maximes de l'état, pour faire monter jusqu'au comble votre autorité, qui étoit devenue la leur, parce qu'elle étoit dans leurs mains. On n'a plus parlé de l'état ni des règles, on n'a parlé que du roi & de son bon plaisir. On a poussé vos revenus & vos dépenses à l'infini. On vous a élevé jusqu'au ciel, pour avoir effacé, disoit-on, la

principes de l'art du gouvernement, sans nous arrêter ici à une censure inutile ».

---

grandeur de tous vos prédécesseurs ensemble, c'est-à-dire, pour avoir appauvri la France entière, afin d'introduire à la cour un luxe monstrueux & incurable. Ils ont voulu vous élever sur les ruines de toutes les conditions de l'état, comme si vous pouviez être grand en ruinant tous vos sujets, sur qui votre grandeur est fondée. Il est vrai que vous avez été jaloux de l'autorité, peut-être même trop dans les choses extérieures; mais pour le fond, chaque ministre a été le maître dans l'étendue de son administration. Vous avez cru gouverner, parce que vous avez réglé les limites entre ceux qui gouvernoient. Ils ont bien montré au public leur puissance, & on ne l'a que trop sentie. Ils ont été durs, hautains, injustes, violens, de mauvaise foi. Ils n'ont connu d'autre règle, ni pour l'administration du dedans de l'état, ni pour les négociations étrangères, que de menacer, que d'écraser, que d'anéantir tout ce qui leur résistoit. Ils ne vous ont parlé que pour écarter de vous tout mérite qui pouvoit leur faire ombrage. Ils vous ont accoutumé à recevoir sans cesse des louanges outrées, qui vont jusqu'à l'idolâtrie, & que vous auriez dû, pour votre honneur, rejeter avec indignation. On a rendu votre nom odieux, & toute la nation françoise insupportable à tous vos voisins. On n'a conservé aucun allié, parce qu'on n'a voulu que des esclaves: on a causé, depuis plus de vingt ans, des guerres sanglantes. Par exemple, Sire, on fit entreprendre à Votre Majesté, en 1672, la guerre de Hollande pour votre gloire & pour punir les hollandois, qui avoient fait quelque raillerie dans le chagrin où

De Martine reprit ainſi : « A l'époque des traités de paix qui terminèrent la guerre de

---

l'on les avoit mis en troublant les règles du commerce établi par le cardinal de Richelieu : je cite en particulier cette guerre, parce qu'elle a été la ſource de toutes les autres. Elle n'a eu pour fondement qu'un motif de gloire & de vengeance, ce qui ne peut jamais rendre une guerre juſte ; d'où il s'enſuit que toutes les frontières que vous aurez étendues par cette guerre, ſont injuſtement acquiſes dans l'origine. Il eſt vrai, SIRE, que les traités de paix ſubſéquens ſemblent couvrir & réparer cette injuſtice, puiſqu'ils vous ont donné les places conquiſes : mais une guerre injuſte n'en eſt pas moins injuſte pour être heureuſe. Les traités de paix ſignés par les vaincus ne ſont pas ſignés librement ; on ſigne le couteau ſous la gorge ; on ſigne malgré ſoi, pour éviter de plus grandes pertes ; on ſigne comme on donne ſa bourſe, quand il faut la donner ou mourir. Il faut donc, SIRE, remonter juſqu'à cette origine de la guerre de Hollande, pour examiner devant Dieu toutes vos conquêtes.

» Il eſt inutile de dire qu'elles étoient néceſſaires à votre état ; le bien d'autrui ne nous eſt jamais néceſſaire ; ce qui nous l'eſt véritablement, c'eſt d'obſerver une exacte juſtice. Il ne faut pas même prétendre que vous ſoyez en droit de retenir toujours certaines places, parce qu'elles ſervent à la sûreté de vos frontières. C'eſt à vous à chercher cette sûreté par de bonnes alliances, par votre modération, ou par les places que vous pouvez fortifier derrière ; mais enfin le beſoin de veiller à notre sûreté ne vous donne jamais un titre de prendre la

la ſucceſſion, l'Europe entière put être comparée à la ſalle du feſtin des Centaures & des

---

terre de notre voiſin. Conſultez là-deſſus des gens inſtruits & droits, ils vous diront que ce que j'avance eſt clair comme le jour.

» En voilà aſſez, Sire, pour reconnoître que vous avez paſſé votre vie entière hors du chemin de la vérité & de la juſtice, & par conſéquent hors de celui de l'évangile. Tant de troubles affreux qui ont déſolé toute l'Europe depuis plus de vingt ans, tant de ſang répandu, tant de ſcandales commis, tant de provinces ravagées, tant de villes & de villages mis en cendres, ſont les funeſtes ſuites de cette guerre de 1672, entrepriſe pour votre gloire & pour la confuſion des faiſeurs de gazettes & de médailles de Hollande. Examinez, ſans vous flatter, avec des gens de bien, ſi vous pouvez garder tout ce que vous poſſédez, en conſéquence des traités auxquels vous avez réduit vos ennemis par une guerre ſi mal fondée.

» Elle eſt encore la vraie ſource de tous les maux que la France ſouffre. Depuis cette guerre, vous avez toujours voulu donner la paix en maître, & impoſer les conditions, au lieu de les régler avec équité & modération. Voilà ce qui fait que la paix n'a pu durer. Vos ennemis, honteuſement accablés, n'ont ſongé qu'à ſe relever & à ſe réunir contre vous. Faut-il s'en étonner? Vous n'êtes pas même demeuré fidèle dans les termes de cette paix, que vous aviez donnée avec tant de hauteur. En pleine paix, vous avez fait la guerre & des conquêtes prodigieuſes. Vous avez établi une chambre de réunion, pour être tout enſemble juge & partie;

Lapithes, après leur combat. L'épuisement absolu se fit sentir de toutes parts. Le monarque,

---

c'étoit ajouter l'insulte & la dérision à l'usurpation & à la violence. Vous avez cherché, dans le traité de Westphalie, des termes équivoques pour surprendre Strasbourg. Jamais aucun de vos ministres n'avoit osé, depuis tant d'années, alléguer ces termes dans aucune négociation, pour montrer que vous eussiez la moindre prétention sur cette ville; une telle conduite a réuni & animé toute l'Europe contre vous. Ceux même qui n'ont pas osé se déclarer ouvertement, souhaitent du moins avec impatience votre affoiblissement & votre humiliation, comme la seule ressource pour la liberté & pour le repos de toutes les nations chrétiennes. Vous qui pouviez, SIRE, acquérir tant de gloire solide & paisible à être le père de vos sujets & l'arbitre de vos voisins, on vous a rendu l'ennemi commun de vos voisins; & on vous expose à passer pour un maître dur dans votre royaume.

» Le plus étrange effet de ces mauvais conseils est la durée de la ligue formée contre vous; les alliés aiment mieux faire la guerre avec perte, que de conclure la paix avec vous, parce qu'ils sont persuadés, sur leur propre expérience, que cette paix ne seroit point une paix véritable, que vous ne l'observeriez non plus que les autres, & que vous vous en serviriez pour accabler séparément, sans peine, chacun de vos voisins, dès qu'ils se seroient désunis: ainsi, plus vous êtes victorieux, plus ils vous craignent & se réunissent pour éviter l'esclavage dont ils se croient menacés. Ne pouvant vous vaincre, ils prétendent au moins vous épuiser

si long-temps en butte aux efforts de tous, & dont le règne avoit embrassé quatre époques

---

à la longue. Enfin ils n'espèrent plus de sûreté avec vous, qu'en vous mettant dans l'impuissance de leur nuire. Mettez-vous, Sire, un moment en leur place, & voyez ce que c'est que d'avoir préféré son avantage à la justice & à la bonne foi.

» Cependant vos peuples, que vous devriez aimer comme vos enfans, & qui ont été jusqu'ici si passionnés pour vous, meurent de faim. La culture des terres est presque abandonnée; les villes & la campagne se dépeuplent; tous les métiers languissent & ne nourrissent plus les ouvriers. Tout commerce est anéanti; par conséquent vous avez détruit la moitié des forces réelles du dedans de votre état, pour faire & pour défendre de vaines conquêtes au dehors. Au lieu de tirer de l'argent de ce pauvre peuple, il faudroit lui faire l'aumône & le nourrir. La France entière n'est plus qu'un grand hôpital & sans provisions. Les magistrats sont avilis & épuisés. La noblesse, dont tout le bien est en décret, ne vit que de lettres d'état. Vous êtes importuné de la foule des gens qui demandent & qui murmurent. C'est vous-même, Sire, qui vous êtes attiré ces embarras; car tout le royaume ayant été ruiné, vous avez tout entre les mains, & personne ne peut plus vivre que de vos dons. Voilà ce grand royaume si florissant sous un roi qu'on nous dépeint tous les jours comme les délices du peuple, & qui le seroit en effet, si les conseils flatteurs ne l'avoient point empoisonné.

» Le peuple même (il faut tout dire) qui vous a tant aimé, qui a eu tant de confiance en vous, commence à

de révolutions (réunion, ſplendeur, abus des forces, épuiſement total), le monarque tombe

---

perdre l'amitié, la confiance, & même le reſpect. Vos victoires & vos conquêtes ne le réjouiſſent plus; il eſt plein d'aigreur & de déſeſpoir; la ſédition s'allume peu à peu de toutes parts. Ils croyent que vous n'avez aucune pitié de leurs maux, que vous n'aimez que votre autorité & votre gloire. Si le roi, dit-on, avoit un cœur de père pour ſon peuple, ne mettroit-il pas plutôt ſa gloire à leur donner du pain & à les faire reſpirer, après tant de maux, qu'à garder quelques places de la frontière, qui cauſent la guerre? Quelle réponſe à cela, Sire? Les émotions populaires, qui étoient inconnues depuis ſi long-temps, deviennent fréquentes. Paris même, ſi près de vous, n'en eſt pas exempt. Les magiſtrats (*a*) ſont contraints de tolérer l'inſolence des mutins, & de faire couler ſous main quelque monnoie pour les appaiſer. Ainſi, on paye ceux qu'il faudroit punir. Vous êtes réduit à la honteuſe & déplorable extrémité, ou de laiſſer la ſédition impunie & de l'accroître par cette impunité, ou de faire maſſacrer avec inhumanité des peuples que vous mettez au déſeſpoir, en leur arrachant, par vos impôts pour cette guerre, le pain qu'ils tâchent de gagner à la ſueur de leurs viſages.

» Mais pendant qu'ils manquent de pain, vous manquez vous-même d'argent, & vous ne voulez pas voir l'extrémité où vous êtes réduit; parce que vous avez

---

(*a*) Il y eut, en 1694, des émeutes cauſées par la cherté du pain: c'eſt vraiſemblablement l'époque de cette lettre.

en fermant le temple de Janus, & laisse la France étonnée d'avoir à se gouverner elle-

---

toujours été heureux, vous ne pouvez vous imaginer que vous cessiez jamais de l'être. Vous craignez d'ouvrir les yeux; vous craignez qu'on ne vous les ouvre; vous craignez d'être réduit à rabattre quelque chose de votre gloire: cette gloire, qui endurcit votre cœur, vous est plus chère que la justice, que votre propre repos, que la conservation de vos peuples, qui périssent tous les jours des maladies causées par la famine; enfin que votre salut éternel, qui est incompatible avec cette idole de gloire.

» Voilà, Sire, l'état où vous êtes. Vous vivez comme ayant un bandeau fatal sur les yeux: vous vous flattez sur les succès journaliers qui ne décident rien, & vous n'envisagez point d'une vue générale le gros des affaires, qui tombe insensiblement sans ressource. Pendant que vous prenez dans un rude combat le champ de bataille & le canon ennemi (a); pendant que vous forcez les places, vous ne songez pas que vous combattez sur un terrein qui s'enfonce sous vos pieds, & que vous allez tomber malgré vos victoires: tout le monde le voit, & personne n'ose vous le faire voir. Vous le verrez peut-être trop tard. Le vrai courage consiste à ne se point flatter, & à prendre un parti ferme sur la nécessité. Vous ne prêtez volontiers l'oreille, Sire, qu'à

(a) Ceci semble indiquer les batailles de Steinkerke & de Nerwinde, en 1692 & 1693, où la victoire se réduisit en effet à prendre le champ de bataille & une partie du canon.

même, languissante & sans crédit, mais toujours capable, en apparence, de se suffire, &

---

ceux qui vous flattent de vaines espérances. Les gens que vous estimez les plus solides, sont ceux que vous craignez & que vous évitez le plus. Il faudroit aller au devant de la vérité, puisque vous êtes roi, presser les gens de vous la dire sans adoucissement, & encourager ceux qui sont trop timides; tout au contraire, vous ne cherchez qu'à ne point approfondir. Mais Dieu saura bien lever le voile qui vous couvre les yeux, & vous montrer ce que vous évitez de voir. Il y a long-temps qu'il tient son bras levé sur vous; mais il est lent à vous frapper, parce qu'il a pitié d'un prince qui a été toute sa vie obsédé de flatteurs, & parce que d'ailleurs vos ennemis sont aussi les siens. Mais il saura bien séparer sa cause juste d'avec la vôtre qui ne l'est pas, & vous humilier pour vous convertir; car vous ne serez chrétien que dans l'humiliation. Vous n'aimez pas Dieu, vous ne le craignez même que d'une crainte d'esclave: c'est l'enfer & non pas Dieu que vous craignez. Votre religion ne consiste qu'en superstitions, en petites pratiques superficielles. Vous êtes comme les juifs dont Dieu dit: *Pendant qu'ils m'honorent des levres, leur cœur est bien loin de moi.* Vous êtes scrupuleux sur des bagatelles, & endurci sur des maux terribles. Vous n'aimez que votre gloire & votre commodité. Vous rapportez tout à vous, comme si vous étiez le Dieu de la terre, & que tout le reste n'eût été créé que pour vous être sacrifié. C'est au contraire vous que Dieu n'a mis au monde que pour votre peuple; mais hélas! vous ne comprenez point ces vérités. Comment les goûte-

le croyant ainsi, dans l'ivresse que lui cause la nouveauté de sa situation. L'Allemagne rentrée

---

riez-vous ? Vous ne connoissez point Dieu, vous ne l'aimez point, vous ne le priez point du cœur, & vous ne faites rien pour le connoître.

» Vous avez un archevêque (1) corrompu, scandaleux, incorrigible, faux, malin, artificieux, ennemi de toute vertu, & qui fait gémir tous les gens de bien. Vous vous en accommodez, parce qu'il ne songe qu'à vous plaire par ses flatteries. Il y a plus de vingt ans, qu'en prostituant son honneur, il jouit de votre confiance. Vous lui sacrifiez les gens de bien ; vous lui laissez tyranniser l'église, & nul prélat vertueux n'est traité aussi bien que lui.

» Pour votre confesseur (*b*), il n'est pas vicieux ; mais il craint la solide vertu, & il n'aime que les gens profanes & relâchés. Il est jaloux de son autorité, que vous avez poussée au delà de toutes les bornes. Jamais confesseurs des rois n'avoient fait seuls les évêques, & décidé de toutes les affaires de conscience. Vous êtes seul en France, SIRE, à ignorer qu'il ne sait rien, que son esprit est court & grossier, & qu'il ne laisse pas d'avoir son artifice avec cette grossièreté d'esprit. Les jésuites mêmes le méprisent, & sont indignés de le voir si facile à l'ambition ridicule de sa famille. Vous avez fait d'un religieux un ministre d'état. Il ne se connoît point en hommes, non plus qu'en autre chose. Il est la dupe

---

(*a*) De Harlai, mort en 1695.

(*b*) Le père la Chaise.

dans le cercle intérieur de ſa politique lente & ſurchargée, voit baiſſer la toile ſur la ſcène, où

---

de tous ceux qui le flattent & lui font de petits préſens. Il ne doute ni n'héſite ſur aucune queſtion difficile. Un autre, très-droit & très-éclairé, n'oſeroit décider ſeul. Pour lui, il ne craint que d'avoir à délibérer avec les gens qui ſachent les règles : il va toujours hardiment, ſans craindre de vous égarer; il penchera toujours au relâchement, & à vous entretenir dans l'ignorance, du moins il ne penchera aux partis conformes aux règles, que quand il craindra de vous ſcandaliſer; ainſi, c'eſt un aveugle qui en conduit un autre, &, comme dit Jeſus-Chriſt; *ils tomberont tous deux dans la foſſe*.

» Votre archevêque & votre confeſſeur vous ont jeté dans les difficultés de l'affaire de la Régale, dans les mauvaiſes affaires de Rome; ils vous ont laiſſé engager, par M. de Louvois, dans celle de Saint-Lazare, & vous auroient laiſſé mourir dans cette injuſtice, ſi M. de Louvois eût vécu plus que vous (*a*).

» On avoit eſpéré, SIRE, que votre conſeil vous tireroit de ce chemin ſi égaré; mais votre conſeil n'a ni force ni vigueur pour le bien : du moins Madame de M.... & M. le duc de B.... devoient-ils ſe ſervir de votre confiance en eux pour vous détromper; mais leur foibleſſe & leur timidité les déshonorent & ſcandaliſent tout le monde. La France eſt aux abois. Qu'attendent-ils pour vous parler franchement? que tout ſoit perdu? Craignent-ils de vous déplaire? Ils ne vous aiment donc pas;

(*a*) Mort en 1691.

ſon chef avoit repréſenté, comme celui de l'inſurrection générale. Le nord ne craignoit plus

---

car il faut être prêt à fâcher ceux qu'on aime, plutôt que de les flatter ou de les trahir par ſon ſilence. A quoi ſont-ils bons, s'ils ne vous montrent pas que vous devez reſtituer les pays qui ne ſont pas à vous; préférer la vie de vos peuples à une fauſſe gloire; réparer les maux que vous avez faits à l'égliſe, & ſonger à devenir un vrai chrétien avant que la mort vous ſurprenne? Je ſais bien que, quand on parle avec cette liberté chrétienne, on court riſque de perdre la faveur des rois; mais leur faveur leur eſt-elle plus chère que votre ſalut? Je ſais bien auſſi qu'on doit vous plaindre, vous conſoler, vous ſoulager, vous parler avec zèle, douceur, & reſpect; mais enfin il faut dire la vérité. Malheur, malheur à eux s'ils ne la diſent pas, & malheur à vous, ſi vous n'êtes pas digne de l'entendre! Il eſt honteux qu'ils aient votre confiance ſans fruit, depuis tant de temps. C'eſt à eux à ſe retirer, ſi vous êtes trop ombrageux, & ſi vous ne voulez que des flatteurs autour de vous. Vous demanderez peut-être, SIRE, qu'eſt-ce qu'ils doivent vous dire: le voici. Ils doivent vous repréſenter que vous devez vous humilier ſous la puiſſante main de Dieu, ſi vous ne voulez qu'il vous humilie; qu'il faut demander la paix, & expier, par cette honte, toute la gloire dont vous avez fait votre idole; qu'il faut rejeter les conſeils injuſtes des politiques flatteurs; qu'enfin il faut rendre au plutôt à vos ennemis, pour ſauver l'état, des conquêtes que vous ne pouvez d'ailleurs retenir ſans injuſtice. N'êtes-vous pas trop heureux que

le foudre rapide qui l'avoit ébranlé dans son passage, & voyoit avec étonnement un prince des déserts transférer sa capitale au bord de la Baltique, pour se rapprocher des moyens d'une civilisation forcée qu'il vouloit fixer dans ses états.

» La Hollande, épuisée par les intrigues des habiles guerriers, dont elle avoit long-temps fourni la solde, descendoit pour toujours du théâtre de la politique, bien en peine de mettre l'ordre dans son comptoir. L'Angleterre, recevant une nouvelle dynastie de souverains, formoit & suivoit le double plan d'être libre au dedans & de dominer au dehors. L'Italie, soupirant

---

Dieu fasse finir les prospérités qui vous ont aveuglé (*a*), & qu'il vous contraigne de faire des restitutions essentielles à votre salut, que vous n'auriez jamais pu vous résoudre à faire dans un état paisible & triomphant? La personne qui vous dit toutes ces vérités, SIRE, bien loin d'être contraire à vos intérêts, donneroit sa vie pour vous voir tel que Dieu vous veut, & elle ne cesse de prier pour vous ».

[*a*] Ceci semble prouver que cette lettre a été écrite après l'affaire de la Hogue, en 1692, premier malheur de Louis XIV, peut-être même après la prise de Pondichéri par les hollandois en 1693, qui pouvoient obliger le roi à ces restitutions dont parle Fénélon.

toujours après la liberté, étoit réellement dans la dépendance de maîtres étrangers, & n'avoit par elle-même aucune influence politique.

» L'Espagne ramassoit lentement ses débris, &, contente de fermer aux autres nations les avenues du nouveau monde, paroissoit prendre condamnation sur l'ancien, quand tout à coup Albéroni, autrefois curé de village en Italie, alors révêtu de la pourpre, & placé à la tête des affaires de cette puissance, homme ambitieux, turbulent & imaginaire, entreprit d'embrâser toute l'Europe, comme s'il eût été ministre de Philippe II. Il se ligue avec le roi de Suède, revenu dans ses états ruinés, ennemi naturel du roi d'Angleterre, qui avoit profité de ses dépouilles en Allemagne. Il aiguillonne les partisans des Stuart dans le royaume de celui-ci; il trame & suscite des rebellions en Bretagne, & fait entrer quelques femmes de Paris dans la conspiration : mais la mort du roi de Suède, tué au siége d'une ville de Norwège, laisse à découvert son ministre Goërts, dont les papiers éventent tout à coup le complot, & le font manquer dans les parties principales ; il n'a d'influence que sur la Sicile, d'où l'armement, préparé par l'Espagne, chasse le nouveau roi Victor-Amédée, duc de Savoie; & la quadruple alliance entre la France, l'Angleterre, l'em-

pereur & le prince dépouillé, formée alors pour parer à ce danger, à peu près imaginaire, n'a d'autre effet que de rendre la Sicile à l'anarchie, & de renvoyer Albéroni à ſon village.

» Cependant les nations avoient pris goût à l'écoulement rapide de l'or du Pérou ſur l'Europe. La grande guerre avoit forcé l'Eſpagne à ouvrir la mer du ſud à la France; & quoique ces permiſſions ſi ardemment déſirées n'euſſent fait quelque bien qu'à des particuliers, l'on vit, comme l'on verra long-temps encore malheureuſement, les intérêts particuliers dominer dans les réſolutions nationales. Toute l'Europe étoit affaiſſée ſous le poids des dettes, & les emprunts ſe multiplioient. Chaque emprunt formoit de nouveaux titres de propriété; ce qui doubloit, triploit en propriétés fictives, la maſſe des propriétés réelles & foncières, accablées d'ailleurs & ruinées par les intérêts: & ces propriétés fictives croiſſant & décroiſſant en valeur momentanée, mais effective au gré de l'opinion, dirigée elle-même par les tours d'adreſſe des agioteurs & l'influence du cabinet, l'on ſe jeta dans les ſpéculations, & l'on fit des ventes & des reventes journalières de ces titres, qui établirent un jeu également énorme & dangereux.

» Voilà donc par-tout le jeu des papiers en

honneur, & ce nouveau jeu (qu'on nomma l'*agio*) eut bientôt, comme une divinité, des temples & des victimes, parce qu'on attendoit tout de lui, & qu'on vouloit, par son moyen, opérer des liquidations & prévenir des banqueroutes. La foule se porta avec plus ou moins de fureur vers ces temples, selon que les nations furent plus ou moins légères, aveugles sur les conséquences, & insouciantes sur l'avenir; mais par-tout le plus grand nombre en fut la dupe, & tous reçurent à la fin le don que faisoit à ses cliens le fou de la fable, qui vendoit la sagesse. La catastrophe fut presque risible, parce que toutes les fortunes étoient devenues ridicules, les procédés honteux, & qu'en aucun cas les dupes n'osent se plaindre comme le feroient les opprimés. La révolution d'argent & d'effets qui se fit alors sur toutes les places de l'Europe, eut une grande influence sur les mœurs & sur les opinions. Familiarité, mélange des âges & des conditions, esprit vénal & agioteur, substitué aux prétentions jactancieuses de courage, d'indépendance, & même de probité, régime fiscal au dedans, & mercantille au dehors; c'est-à-dire, alliages des contraires; telle fut la tournure que cet orage imprima aux caractères de ce siècle.

» A l'égard de ce qu'on est convenu d'ap-

peler proprement la politique ; c'est-à dire, à l'égard des tracasseries d'intérêts de cour, celle de Vienne, qui dès-lors, & après, sembla présager l'extinction de la dernière branche de la maison d'Autriche, borna toutes ses vues à la recherche d'un remplacement quelconque, pour prévenir à cette époque le démembrement de ses états épars.

» L'Espagne, gouvernée par une reine, digne élève d'Albéroni, ne songeoit qu'à fomenter & à faire naître les occasions d'obtenir en Italie des établissemens pour ses enfans. En conséquence, on disposa de la Toscane dans un congrès. On négocia, on concerta, on brouilla jusqu'au temps où d'autres événemens, amenèrent d'autres mesures.

» En France, on se resserroit, selon les vues d'un vieux ministre, qui désiroit le repos pour sa fin, & d'un jeune prince qu'il l'eût désiré pour toute sa vie.

» L'Angleterre seule alloit à des fins plus étendues. Maîtresse, par le traité d'Utrecht, des colonnes d'Hercule, d'un très-beau port dans la mer, dont elles donnent l'entrée, & d'une station sûre dans le Portugal, que des traités avoient réduit à n'être qu'une factorerie angloise, elle entreprit de prévaloir dans le commerce même du levant. Liée par des traités

avec le nord, qui lui cédoit les priviléges de tous les genres de trafic, elle ufoit encore du vaiffeau de permiffion, accordé par le traité de l'*Affiente*, conclu avec l'Efpagne, qui lui procuroit dans la mer du fud un commerce interlope très-avantageux ; & appuyant directement des effais d'établiffemens faits par des bannis dans le fond du golfe du Mexique, elle fuivoit à pas couverts, mais preffés & rapides, le plan carthaginois du monopole univerfel.

» Un autre incident plus naturel, & par conféquent moins coûteux & plus sûr, préparoit un accroiffement réel de forces à cette nation ambitieufe. Ses troubles intérieurs avoient, depuis plus d'un fiècle, donné commencement à des colonies de fugitifs expatriés, qui s'établirent dans l'Amérique feptentrionale. Celles ci, fondées fur la culture, prirent d'affez prompts accroiffemens, & la vogue nationale fe tournant tout à coup vers cet objet fondamental, on y porta des richeffes, on vit s'y former des provinces, avec la vigueur que la nature donne à l'homme pour créer. Des lois paifibles & territoriales, un gouvernement mixte & modéré, firent profpérer à vue d'œil ces colonies naiffantes, & la France elle-même, rivale naturelle & habituelle de l'Angleterre, fervit à leurs progrès, en leur donnant,

par un aveuglement fiscal, le privilége d'une des plus fortes consommations de ce beau royaume, dont elle prohiboit à ses propres terres la production.

» L'âge le plus florissant de toute puissance ambitieuse est celui où elle prépare les matériaux de ses futurs excès. Tout alors profitoit à l'Angleterre, & l'infructueuse économie de la France, & les vues domestiques de la cour d'Espagne sur l'Italie, & la nouvelle balance du Nord, que la prévoyance de l'empereur, dans ses dernières dispositions, introduisoit imprudemment dans la discussion des affaires de l'Europe; tout servoit à aveugler la vieille politique sur la marche constante de l'Angleterre vers la domination des mers.

» La vacance du trône de Pologne devient l'occasion d'une nouvelle guerre; mais l'Angleterre prudente n'y prend aucune part. On se livre des combats en Italie; on se canonne sur le rhin; un Infant devient roi de Naples; le roi de France, duc de Lorraine, le duc de Lorraine grand-duc de Toscane; on signe la pragmatique, qui assure la succession de la maison d'Autriche à la fille de l'empereur, & tout rentre dans l'ordre accoutumé.

» La facilité d'échanger les peuples comme des troupeaux, pouvoit avertir la politique que

la carrière s'ouvroit devant elle, ne fût-ce qu'en diminuant tous les jours les nombreux obſtacles qui l'arrêtoient ; mais il ne parut pas encore qu'on s'en doutât. La guerre du Turc, autrefois diverſion favorable pour le Midi, ne ſervit alors qu'à donner plus de poids & d'influence à la Ruſſie (ci-devant Moſcovie). Cette léthargie auroit encore duré, ſi la chute de deux têtes principales en Europe n'eût forcé le réveil des autres princes.

» A la même époque, l'empereur & le roi de Pruſſe moururent. L'un laiſſoit de vaſtes états à la bienſéance de tous ; l'autre, un ſucceſſeur actif, pour qui tout étoit à ſa bienſéance. Le premier laiſſoit l'Empire ſans chef, une héritière dont les droits étoient cenſés équivoques, une cour diviſée en partis, des troupes découragées, un gouvernement à peu près nul ; le ſecond, des tréſors accumulés par une longue & preſque ſordide économie, des automates, appelés ſoldats, employés ſeulement pour la parade, un héritier plein d'eſprit & d'ardeur, mais qui, n'ayant pas encore donné de preuves de génie, ſembloit montrer ces deux premières qualités avec trop peu de ménagement pour un ſouverain. Chaque prince, en Allemagne, avoit des prétentions, ſoit réelles, ſoit accidentelles. Il falloit une force majeure pour

débrouiller tous ces élémens du chaos. Il falloit que cette force fût opposition ; car c'est l'opposition qui fait trouver à l'homme toute son énergie. La France, à ses risques & fortunes, se chargea de rendre ce service à ses voisins.

» La prudence alors caduque du vieillard, dès-long-temps l'ame de ses conseils, ne put tenir contre un événement tel que la vacance du trône des états de la maison d'Autriche. Les grands plans doivent être mûris & préparés de longue main, rien alors ne les déconcerte. Les événemens sont incertains ; mais communément ils semblent venir s'annoncer aux desseins d'une haute & saine politique. Une politique foible au contraire, bornée & chancelante, ne peut s'assurer d'une assiette même momentanée. Tout pour elle est contre-temps, tout la force à varier ses mesures hâtives, à marcher par secousses, à s'arrêter aux expédiens. La France parut d'abord comme négociatrice, mais partiale, & décidée à appuyer les dévoluts jetés sur les divers états autrichiens. Un tel conflit ne pouvoit se fixer que par les armes ; & de tous les dévolutaires le moins fondé, mais le mieux armé, fut celui qui fit sa part, laissant aux autres le soin & l'embarras d'obtenir celle qu'ils poursuivoient.

» Les troupes françoises, arrivées par pe-

lotons presque jusqu'aux portes de Vienne, produisirent cet effet dans l'ame des autrichiens, qu'elles étouffèrent les divisions, réveillèrent les courages, réunirent les cœurs, & firent de Marie-Thérèse, héritière de l'empereur, une héoïne, devenue sage & constante reine depuis.

» Le roi de Prusse eut à peine fait une campagne, qu'il comprit que la guerre étoit un art qui avoit ses principes & ses règles comme un autre, & que cet art avoit deux parties principales, l'obéissance, & les moyens de l'employer; qu'en conséquence, peu des grands généraux qui l'avoient précédé, pouvoient lui donner des leçons, la plupart étant subordonnés quant aux moyens. Il compta donc sur sa propre vigilance, sur l'ordre & l'économie, & fit voir dans sa carrière & ses succès, tous les miracles que peuvent enfanter le génie & la constante volonté, même sans le secours de l'ame héroïque, qui fait vraiment les grands hommes, & que le scèptre & la puissance ne sauroient jamais donner. Ce prince inventeur a rendu un service de supplément à l'Europe, en instituant un genre de milice, qui fait du soldat & du subalterne de simples outils; des chefs, un ressort qui les fait mouvoir au gré du général, & de l'obéissance prompte, mécanique & passive, l'ame de la tactique militaire & des combats.

» Ce genre de guerre, quoiqu'inhumain, à tout prendre, a ses avantages, comme tout autre inconvénient. Il doit rendre les guerres moins durables; car les trains énormes d'artillerie, la régularité de fournitures qu'il nécessite aujourd'hui, ne peuvent se faire sans de très-grandes dépenses. La spoliation en règle y doit remplacer le pillage, qui, détruisant tout à pure perte, est bien plus désastreux pour les pays occupés par les armées. Il eut sur-tout l'avantage, en ces circonstances, de provoquer l'instruction chez les peuples de l'Europe, qui, tombant dans la mollesse, se passionnent pour les arts de luxe & d'agrément, & qui, dégoûtés des choses solides, livrés à l'esprit d'intrigue & à toutes les séductions de l'oisiveté, auroient bientôt offert à quelque conquérant farouche la même perspective que la vue de Rome présentoit à Jugurtha, si quelque chose de piquant par le goût de la nouveauté, ne fût venu réveiller les idées militaires.

» Ce monarque original (épithète rare entre ses pareils), d'une vigilance & d'une activité surprenante, & qui, comme César, croyoit n'avoir rien fait, s'il lui restoit encore quelque chose à faire (1), ayant violemment déchiré la

(1) *Nil actum reputans, si quid superesset agendum.* Luc.

pragmatique, déſormais irréconciliable avec la cour de Vienne, voyant la France menée par les événemens, l'Angleterre partagée entre les intérêts de la maiſon régnante, & ceux de la nation, prévit une paix fourrée, d'autant plus prochaine, que la guerre devenoit générale. Il n'accorda ſa confiance à pas un, n'obtint celle de perſonne, & ne craignit pas d'afficher une ſorte de neutralité menaçante, d'un genre tout nouveau.

» Cependant l'Angleterre alloit perdre l'avantage méconnu de cette paix, dont elle avoit mis le calme à profit pour l'avancement de ſes grands deſſeins. L'Eſpagne, qui, depuis long-temps, ſe plaignoit des infractions que les anglois faiſoient aux traités, voulut prendre part à cette guerre, ſi étrangère pour elle, eſpérant en tirer encore quelque avantage en Italie. En France, le vieux miniſtre étoit mort, & avoit emporté la confiance du prince. Ses conſeils & ſa cour n'eurent plus d'autre intérêt que celui de ſe le diſputer. En cet état, il faut que chaque miniſtre ait ſon tour. La marine, abandonnée depuis le commencement de ce ſiècle, fut ſuppoſée exiſtante, parce qu'elle avoit un miniſtre & des bureaux, & l'on oſa déclarer la guerre à l'Angleterre. Comme ce genre de guerre n'eſt déſaſtreux qu'en raiſon de ce qu'on y emploie

de forces, celle-ci, dans laquelle tous étoient apprentis, fut peu décisive, & la France, à l'aide d'un général, allemand d'origine, cosmopolite de mœurs, mais supérieur par le génie, parvint à donner la paix à l'Europe, en paroissant l'obtenir.

» Le grand duc de Toscane, époux de Marie-Thérese, élu empereur pendant la guerre, fonda une nouvelle maison d'Autriche, & en conserva tous les états, à l'exception de ce qu'en avoit démembré le roi de Prusse. L'Espagne obtint une résidence en Italie pour un nouvel Infant. La France, qui, ayant commencé la précédente guerre pour l'honneur, l'avoit terminée par l'intérêt, en réunissant la Lorraine à ses provinces; ayant commencé celle-ci pour l'intérêt, ne fût-ce que celui d'affoiblir une puissance rivale, la finit par l'honneur du désintéressement, & l'on signa la paix sur terre, & la cessation des hostilités sur mer.

» Les hommes, quoi qu'ils s'imaginent, n'ont jamais un pouvoir absolu, pas même sur leur propre volonté, quand les choses résistent. La nouvelle maison d'Autriche ne pouvoit avoir les mêmes intérêts, ni s'aider des mêmes prestiges que la précédente. La première, dans sa splendeur, souveraine de l'Amérique, & visant, dans ses plans exagérés, à assujettir l'Europe,

qu'elle ceignoit tout entière de ses vastes états, s'étoit constamment attachée à détruire la France, tant que les françois eux-mêmes lui avoient aidé. Depuis que Henri le Grand avoit relevé & affermi sur sa tête la couronne, l'Autriche s'étoit bornée au plan d'anéantir les droits du corps germanique; mais à l'aide de héros, tels que Gustave & ses élèves, la France parvint à les consolider par des traités. Quand le faste, l'enflure, & les premiers succès du règne de Louis XIV eurent fait oublier à la France ses vrais intérêts, quand elle devint menaçante, l'Allemagne, pépinière naturelle de soldats, parut seule propre à lui être opposée; & comme la solde est aussi nécessaire à la guerre que les troupes, les nations riches soldèrent, les nations populeuses armèrent, & l'ancienne opposition de la maison d'Autriche à la France, devint le point apparent de ralliement, tandis qu'au fond le foyer étoit chez les nations commerçantes.

» Toutes ces longues querelles néanmoins avoient fini faute de combattans, par la cession de l'Espagne & du nouveau Monde à la maison de France; & la même raison décisive avoit forcé la maison d'Autriche à les lui abandonner. Tant que celle-ci avoit duré, elle avoit pu se regarder comme spoliée par sa rivale; cependant

ce préjugé ne pouvoit être consigné dans la pragmatique, & la nouvelle maison d'Autriche ne pouvoit tirer de hautes prétentions que du codicille des Césars; mais ces prétentions annonçant que cette maison croyoit avoir droit de revendiquer quelque chose sur chaque souverain, étoient de nature à réveiller tout le monde. Loin donc d'être un objet de ralliement, la nouvelle maison d'Autriche pouvoit en être un d'aliénation. Elle avoit d'ailleurs à ses côtés, & au sein du corps germanique, un ennemi naturel, enrichi de ses dépouilles, puissamment armé, toujours prêt à faire la guerre comme un exercice, & la paix comme un campement.

« Le nœud des ligues nationales étoit ainsi coupé. Il consistoit, depuis Charles-Quint, dans la crainte de l'oppression, soit réelle, soit prétextée. En ce moment cette crainte n'existoit plus, & les guerres sur le continent ne pouvoient avoir de principes que les intrigues des cours, les intérêts des maisons régnantes, & les inquiétudes des cabinets. Le changement de mesures politiques étoit aisé à prévoir, d'après celui des circonstances; cependant, quand il arriva, il étonna non seulement ceux qui ne savoient juger des événemens que sur la marche ordinaire des choses, mais ceux mêmes

qui

qui croyoient être les auteurs de ce changement.

« Des conseils hâtifs naissent les grandes révolutions de la guerre, & de celles-ci les paix précipitées. La dernière avoit tellement porté ce caractère, qu'on avoit laissé la question des limites indécise, entre la France & l'Angleterre, dans l'Amérique septentrionale. L'Angleterre avoit senti ses forces, & les résolutions fougueuses avoient prévalu dans les conseils de la nation. On chicana sur cette question entre les commissaires respectifs, & les particules *et* & *ou* (1) furent la pomme de discorde jetée entre les deux peuples. De là naquit la guerre.

» Les anglois la commencèrent en pirates. La France avoit autre chose à faire qu'à s'en émouvoir; car elle venoit de signer le fameux traité de Versailles (2), qui paroissoit unir le Levant & le Midi de l'Europe, & menacer

---

(1) Le ridicule que cette discussion grammaticale sembloit jeter sur une affaire aussi importante que la détermination des limites des possessions de deux grandes puissances en Amérique, a paru, à l'auteur de la comédie de la Folle Journée, propre à être employée avec succès sur le théatre françois. Il en a fait usage dans les plaidoyers de Basile & de Figaro; & ce n'est pas la chose la moins plaisante de la pièce. *Note de l'éditeur.*

(2) Entre les maisons de France & d'Autriche.

l'Occident. On voulut persuader au roi de Prusse que tout ce qui se faisoit étoit pour son bien ; mais il ne put le croire. Il se mit en posture de guerre, & trouvant un camp plus commode chez l'électeur de Saxe, son voisin (qu'il soupçonnoit d'entrer secrètement dans les projets de la cour de Vienne contre lui), que dans son pays, il en usa sans façon. La mode de déclarer la guerre étoit passée : en effet, ce ne sont plus les peuples qui la font. La cour de Vienne lui chercha de nouveaux ennemis dans le Nord, en s'alliant avec la Russie & la Suède. Ils obéirent aux subsides, & ce prince se vit entouré de la plus formidable ligue qui se soit formée depuis celle de Cambrai. Peut-être avoit-il assez lu, pour savoir que ces sortes de ligues ne sont pas aussi efficaces dans leur fin, que formidables dans leur appareil. Celle-ci cependant le serroit de trop près. Il débuta vaillamment, & aussi heureusement que finit Horace contre les trois Curiaces, & l'on vit le prodige d'un électeur faisant face habilement à toutes les forces de l'Europe réunies. Elles l'auroient pourtant accablé, si la mort de la souveraine de la Russie, qui survint alors, & le changement de parti qu'adopta son successeur, ne lui eussent fait trouver un allié dans l'un de ses plus dangereux ennemis.

» Tandis que la France borna l'emploi de ſes forces de terre à chicaner le roi d'Angleterre à Hanower, elle fit autant de pertes que de tentatives ; les colonies angloiſes de terre-ferme étoient devenues puiſſantes en population, en richeſſes foncières, & en moyens d'armemens. Elles ſecondèrent vivement la métropole dans la guerre d'Amérique, & les françois, réduits à une défenſive d'autant plus difficile dans leurs colonies, que leur marine étoit foible, & que l'ennemi reſtoit maître des mers, ne pouvant y porter que des ſecours furtifs, avoient peu d'eſpérance de terminer cette guerre à leur avantage. En vain l'Eſpagne, entraînée par le cabinet de Verſailles, prit part à cette querelle. Elle n'y eut pas plus de ſuccès que ſon alliée. L'Angleterre, ambitieuſe & ſuperbe, mais dès-long-temps préparée à ſoutenir ſes prétentions orgueilleuſes par de nombreuſes flottes, triomphoit dans les quatre parties du Monde, & goûtoit le plaiſir d'humilier ſa rivale, ſans réfléchir ſur l'inconſtance de la fortune, ſans conſidérer que ſes victoires l'affoibliſſoient, & que ſes dettes, qui croiſſoient d'une manière effrayante, ſuffiroient ſeules un jour pour enchaîner ſes efforts, & pour la ſoumettre à ſon tour à des humilia-

tions, méritées par l'abus de ses triomphes (1).

» Telle étoit la situation de l'Europe, quand, par le malheur de la guerre, j'ai été pris & dé-

---

(1) Cette espèce de prédiction s'est vérifiée depuis. L'Angleterre, affoiblie par ses succès, mais ne diminuant rien de ses prétentions, cherchant au contraire à se décharger d'une partie des impôts qui l'accabloient, en les faisant porter sur ses colonies, & à étendre son monopole mercantille, a donné lieu à la dernière guerre qu'elle a soutenue contre l'Amérique, la France, l'Espagne, & la Hollande, & dont l'issue a été la perte de treize de ses provinces américaines, la diminution de son commerce, & le doublement de ses dettes, qui, selon les gazettes angloises, s'élevent aujourd'hui à près de trois cents millions de livres sterlings; c'est-à-dire, à près de sept milliards, ou soixante-dix mille millions argent de France. Voilà pour elle une terrible leçon de politique expérimentale.

Je regarde tous les anglois comme mes frères, & dans les sentimens de mon cœur, je désire que cette expérience les rende plus long-temps paisibles & heureux; mais, hélas! il faut le dire, je crains bien que leur fausse politique & leur aveugle monopole, auxquels ils paroissent toujours attachés, ne les engagent dans de nouvelles guerres, & que cette puissante nation, d'ailleurs si respectable, ne trouve enfin sa ruine totale dans les entreprises où la pousseront encore son ambition effrénée & sa folle cupidité. *Note de l'éditeur.*

pouillé ſur les côtes de Manille (1). Toutes les nations avoient beſoin de la paix ; toutes ſoupiroient après ſon retour ; & cependant elles tenoient ſous les armes un million & demi de ſoldats enlevés à l'agriculture & aux arts, & dont l'entretien & la ſolde, joints aux dépenſes de l'artillerie prodigieuſement multipliée, achevoient de les épuiſer ».

» Hélas ! dit le Père, affligé de ce tableau, l'on ſacrifie tout, l'on ſe ruine pour nuire à ſes voiſins, qu'on appelle ſes ennemis, & l'on refuſe tout lorſqu'il s'agit de faire le bien, qui, en s'étendant ſur les autres, nous procureroit à nous-mêmes de grands avantages. Quelle politique ! Je vois bien que les états de l'Europe ſont encore loin de connoître leurs véritables intérêts. Je les plains, je plains leurs peuples & leurs chefs ; mais que Dieu préſerve ma petite ſociété de tels exemples » !

Wilſon ſe récria ſur ce que de Martine diſoit de l'Angleterre ; &, trouvant ridicule ce qu'il ſembloit lui prédire de ſiniſtre, il lui répondit, d'un ton amer, qu'il ne lui envioit pas le don

(1) Ceci ſemble indiquer la guerre de 1756, terminée en 1763, pendant laquelle les vaiſſeaux anglois infeſtoient les côtes des Philippines, & où ils prirent Manille. *Note de l'éditeur.*

de prophétie ; que c'étoit à des ennemis foibles & vaincus à se flatter en espérance de l'abaissement de leurs vainqueurs. Il parla dédaigneusement de la France & de l'Espagne, assura que leurs forces maritimes étoient & seroient toujours nulles ; & après avoir fait un long étalage des richesses & de la marine de sa patrie, qui n'avoient jamais eu, dit-il, & qui n'auroient jamais d'égales, il donna des éloges pompeux à son gouvernement, ainsi qu'aux lumières, au courage, à l'industrie de ses peuples, & finit par déclarer que, quoiqu'il fît peu de cas de son roi, de ses ministres, & de ceux qui leur étoient attachés, & qu'il ne voulût pas retourner en Angleterre, il ne connoissoit & n'estimoit rien comme le peuple anglois, qui, dominateur des mers, & maître en quelque sorte du commerce & des richesses de tous les peuples connus, étendoit son crédit & sa puissance bien plus loin que l'ancienne Rome.

Le Père & l'assemblée ne purent s'empêcher de sourire de ce trait d'anglomanie ; ce qui mortifia Wilson : mais de Martine, sans paroître plus affecté de l'ironie méprisante & des jactances insupportables de l'anglois, continua de la sorte :

« Ce qui fait la véritable gloire du siècle de Louis XIV, est la foule des savans, des écri-

vains, des artistes justement célèbres qui parurent à cette époque (une des plus brillantes des fastes de l'esprit humain), & dont la plupart furent égaux, & quelques-uns supérieurs, dans leur genre, à tout ce que l'antiquité leur offroit de modèles. Tandis que Descartes, Gassendi, Newton, Leibnitz, Tournefort, Cassini, Locke, Mallebranche, Labruyère, Corneille, Racine, Molière, Boileau, Lafontaine, Fénélon, Bossuet, Massillon, reculoient les bornes des connoissances, ou élevoient dans leurs écrits la poësie & l'éloquence à la hauteur la plus sublime; les Poussin, les Sueur, les Lebrun, produisoient des chefs-d'œuvres en peinture; les Sarrasin, les Puget, les Girardon, en sculpture; les Audran & les Oudri, en gravure; les Pérault & les Mansard, en architecture, & se faisoient un nom qui ne mourra point, tant que le goût & l'amour du beau vivront parmi les hommes.

» Le siècle présent, il faut en convenir, n'a pas atteint, à beaucoup d'égards, la gloire du précédent. Il n'offre pas autant d'hommes célèbres dans tous les genres, & les profondes conceptions de ces génies supérieurs dont nous venons de parler, ont été rarement égalées par celles des écrivains qui les ont suivis. La chaire,

le théâtre, les arts ont fait des pertes immenses, qui ne ſont pas réparées.

» Le ſtyle en général n'a plus le nombre, ni la noble ſimplicité des ouvrages du ſiècle dernier. L'on a voulu ſe frayer de nouvelles routes, prendre une autre marche, & l'on eſt devenu précieux, entortillé, plein d'affectation; l'enflure du ſtyle de Lucain a prévalu ſur la manière & le naturel de Virgile ».

« L'Europe, interrompit le Père, eſt donc bien déchue, depuis un demi-ſiècle, de ce haut degré de gloire où elle étoit parvenue ? Je crains bien que les arts & les connoiſſances n'aient, après le ſiècle de Louis XIV, le ſort qu'elles ont eu après ceux d'Auguſte & de Léon X ».

« Raſſurez-vous, répliqua de Martine; ſi on n'y voit pas un ſi grand nombre d'hommes éminens, les eſprits y ſont plus généralement inſtruits, & diverſes parties des connoiſſances & des arts, peu ou nullement cultivés par nos prédéceſſeurs, ont fait de nos jours les plus grands progrès. L'on compte même, dans tous les genres, des hommes qui auroient illuſtré les temps les plus heureux de Louis XIV.

» J'ai ſauvé de mon naufrage, dit ici de Martine, quelques livres françois intéreſſans,

parmi lesquels on peut mettre l'histoire du siècle de Louis XIV & de celui de Louis XV, dont je me suis proposé de vous faire présent, & que je vous prie d'accepter. Vous y trouverez un catalogue critique de la plupart des hommes célèbres qui ont illustré notre patrie à ces deux époques, & cela me dispensera de vous en parler ici; mais comme l'auteur (Voltaire) ne se montre pas toujours exact, ni souvent même impartial dans les jugemens qu'il en porte, & qu'il n'a pas fait mention de quelques écrivains qui méritent d'être connus, je tâcherai, dans une autre occasion, de rectifier ses jugemens, & je vais aujourd'hui suppléer à ses omissions, & le faire connoître lui-même (1).

---

(1) Nous croyons devoir mettre ici en note les notices critiques, suppléées par de Martine, qui se trouvoient dans le texte.

» Crébillon & Voltaire se sont montrés sur la scène tragique presque aussi grands que Corneille & Racine. Le Rhadamiste & l'Atrée de Crébillon; l'Œdipe, la Zaïre, l'Alzire, la Mérope, le Mahomet, le Brutus, la Mort de César, l'Orphelin de la Chine, le Tancrède de Voltaire, excitent autant la terreur ou la pitié, & font couler autant de larmes que les chef-d'œuvres des deux créateurs du théatre françois. D'autres poëtes dramatiques ont eu part quelquefois aux faveurs de Melpomène; les Troyennes, de Chateaubrun; Manlius, de La Fosse; Venise sauvée, de La Place; Inès

» Il feroit, je crois, fuperflu, ou peut-être même impoffible, d'entrer dans de plus grands

---

de Caftro, de La Motte; Spartacus, de Saurin; Iphigénie en Tauride, de La Touche, ont obtenu des fuccès conftans, & mérité des lauriers à leurs auteurs (*a*).

» Les belles tragédies de Voltaire fuffiroient feules pour l'immortalifer; mais ce génie vafte, & ambitieux de gloire, n'a pas voulu fe borner à celle qu'il en tiroit; il a parcouru toutes les routes qui mènent un écrivain à la célébrité, & par-tout il s'eft diftingué de fes concurrens. Il eft le premier, en France, qui fe foit fait un nom par un poëme épique, digne de paffer à la poftérité. Des poéfies légères & variées, qui femblent couler naturellement de fa plume, brillante d'efprit, de fel, d'agrément, lui donnent, en ce genre, une place très-diftinguée parmi les anciens & les modernes. Ajoutons qu'il a fait des romans gais & critiques, qui attachent les lecteurs par une fine plaifanterie. Il a écrit l'hiftoire d'un ftyle aifé, vif, & agréable; enfin il a publié plufieurs ouvrages philofophiques, où il n'a

---

[*a*] La mort, qui a enlevé Crébillon en 1762, & Voltaire en 1778, a privé le théatre françois de fes deux plus grands tragiques; mais il en refte d'autres qui confolent Melpomène. Le père de Denis le Tyran, & de cette Cléopatre, digne d'un fiècle moins léger, que fes nombreux ouvrages nous montrent d'ailleurs comme un des premiers littérateurs de l'Europe; les auteurs d'Hypermneftre, de Warvick, de Philoctète, de Manco, des Druïdes, des Illinois, de Zéangir, &c. &c., raffurent la nation fur la crainte que la Mufe tragique ne refte déformais en France dans une défolante viduité. *Note de l'éditeur.*

détails ſur les ouvrages des écrivains, philoſophes, artiſtes, qui ſoutiennent la gloire du

---

ceſſé de prêcher la tolérance & l'humanité. Voilà ſans doute de quoi fonder les applaudiſſemens qu'on lui donne; mais n'oublions pas qu'on lui reproche en même temps d'être plus étendu que profond, de contrarier ſes préceptes par ſa conduite, en ſe montrant lui-même peu tolérant, de ne pas toujours reſpecter les mœurs & la religion dans ſes écrits, & de faire ſouvent uſage de ſes talens pour déprimer les écrivains eſtimables qui lui font ombrage, ou pour ſe venger des critiques qui ont offenſé l'exceſſive délicateſſe de ſon amour-propre.

» Molière, ſupérieur à tous les comiques anciens, n'a pas été remplacé; mais différens auteurs ont donné de bonnes comédies qui font encore honneur au théatre de la nation. La Métromanie, de Pyron; le Méchant, de Greſſet; & pluſieurs autres pièces prouvent que la Muſe de la comédie n'a pas abandonné la France.

» Jean-Baptiſte Rouſſeau, poëte lyrique qui n'a pas eu d'égal depuis Horace, a fait des odes, & ſur-tout des odes ſacrées, pleines de verve, d'enthouſiaſme, & de grandeur. Jamais poëte d'ailleurs n'aiguiſa l'épigramme comme lui. Voltaire, ſon ennemi, s'eſt efforcé de le peindre ſous les traits les plus odieux; mais le nom & la gloire de Rouſſeau n'en ſubſiſteront pas moins.

» Buffon, hiſtorien de la nature, a porté ſon nom dans tous les lieux où elle eſt connue, & il mérite cette célébrité par la beauté de ſes ouvrages, où la richeſſe des tableaux, la majeſté de l'éloquence, la pureté du ſtyle & la nobleſſe de l'expreſſion l'élevent

siècle présent ; mais il est essentiel de vous dire, à son honneur, que les bornes de toutes

---

en quelque sorte à la hauteur de son modèle. Si quelques parties de son vaste systême n'ont pas réuni tous les suffrages, tous s'accordent à dire de ce grand philosophe, qu'il n'est pas surpassé, comme naturaliste, par Pline ni par Aristote, & qu'il est fort supérieur, comme écrivain, à tous ceux qui ont parcouru la même carrière.

» Associé à ses travaux, Daubenton, son compatriote, prend aussi part à sa gloire. Les descriptions anatomiques qu'il a données des animaux, dont le premier a fait l'histoire, sont non seulement exactes & profondes, mais écrites avec clarté & d'un style précis & élégant.

» Dans ses superbes tableaux, Buffon nous étonne en nous retraçant la grandeur & la puissance de la nature, l'ordre & le systême du monde, la théorie de la terre, l'histoire des quadrupèdes. Réaumur, qui s'attache à découvrir sa magnificence dans les plus petits animaux, & qui les observe avec une patience & une pénétration incroyables, nous ravit en admiration en nous dévoilant les mystères que l'infini de la petitesse semble dérober à nos yeux. Ainsi, ces deux grands naturalistes vont à la gloire par des chemins opposés, & s'assurent les suffrages & la reconnoissance de la postérité, en travaillant avec succès à l'utilité publique.

» Le Suédois Lynnæus se montre leur digne émule dans la même carrière. Son profond savoir en Botanique le rend très-célèbre en Europe ; mais le plus grand botaniste qui ait existé & qui existera peut-être jamais, c'est

les connoissances physiques & mathématiques y ont été reculées, & que l'esprit d'émulation qui

---

l'illustre Bernard de Jussieu (*a*). D'autres étendront sans doute cette science par leurs découvertes; car combien toutes les sciences sont loin de leur perfection! Mais où trouver un homme qui connoisse aussi parfaitement

---

(*a*) J'ai eu le bonheur de connoître & de fréquenter l'illustre Bernard de Jussieu, & ce que je dois à ses leçons, à ses conseils, & j'ose dire à son amitié, m'oblige de payer ici un léger tribut de reconnoissance à sa mémoire, en ajoutant quelques mots au court éloge qu'on fait de lui dans ce récit.

Cet homme, aussi recommandable par sa probité & par la douceur inaltérable de ses mœurs, que par son profond savoir, avoit une égalité d'humeur & de caractère qui ne s'est pas démentie, même dans les derniers temps d'une longue vieillesse. La connoissance des plantes & de toutes leurs parties lui étoit si familière, que prenant au hasard dans un sac une poignée de différentes graines mêlées ensemble, & les laissant tomber une à une, en détournant la tête, il les nommoit sans hésiter, & sans jamais prendre l'une pour l'autre. Sa modestie étoit en même temps si grande, que non seulement il ne parloit point de son savoir, mais qu'il craignoit en quelque sorte d'en entendre parler. Aucun maître n'a jamais chéri ses disciples plus qu'il ne chérissoit les siens, & jamais disciples n'aimèrent & ne respectèrent plus leur maître. Quand il alloit herboriser avec eux dans les environs de Paris, il sembloit que ce fût un père qui menoit ses enfans à une fête. Ces parties étoient en effet autant de fêtes où la gaîté, la confiance, la liberté ouvroient & épanouissoient les cœurs & rendoient les instructions plus aimables. J'ai été quelquefois de ces promenades, & le souvenir qui m'en reste, me rendra toujours plus chère la mémoire de cet excellent homme qui en faisoit tout le charme. *Note de l'éditeur.*

fermente en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Suède, en Ruſſie, & commence

---

que celui-ci, & la figure, & l'hiſtoire, & la culture, & la propriété des plantes découvertes juſqu'à lui ?

» D'Agueſſeau, grand & excellent magiſtrat, d'abord avocat général, enſuite garde des ſceaux, puis chancelier de France, homme également recommandable par la probité la plus ferme & par l'étendue de ſes lumières, s'eſt montré un des orateurs les plus éloquens qui aient paru dans ſa patrie. Si on ne trouve pas autant de chaleur dans ſes ouvrages que dans ceux de Cicéron & de Démoſthene, c'eſt que ſon but & ſes fonctions n'étoient pas les mêmes, & qu'il ſe propoſoit moins d'émouvoir que d'éclairer. C'eſt, à tous égards, un des plus grands hommes à qui la France ait donné le jour, & dont elle doive s'enorgueillir. Sa mémoire doit nous être d'autant plus chère, qu'il eſt né dans la même province qui nous a vu naître.

» Mais un des écrivains qui annoncent les plus rares talens pour ſéduire & pour perſuader, c'eſt Jean-Jacques Rouſſeau, qui, à une touche mâle, fière, & hardie, joint le coloris le plus brillant, & toute la chaleur d'une ame ſenſible & ardente. Ce n'eſt que dans la maturité de l'âge qu'il a commencé de montrer la force de ſon eſprit. Il avoit plus de quarante ans, quand ſes premiers ouvrages l'on fait connoître. Dès ce moment, tous les regards ſe ſont tournés ſur lui, & l'on a cru voir un aigle ſortir de ſon aire & prendre un ſublime eſſor. Lorſque j'ai quitté l'Europe, il n'avoit encore donné qu'un petit nombre de productions; mais toutes étoient marquées au coin du génie; & s'il eſt poſſible

même à pénétrer en Espagne, a multiplié partout les observations & les expériences ; & que les lumières produites par ces efforts jettent un nouveau jour sur toutes les sciences exactes.

« La mécanique, l'astronomie (1), la navi-

---

de conjecturer ce que cet homme singulier sera quelque jour, nous pensons que la république des lettres a peu de noms célèbres qu'il soit dans le cas d'envier. Il est seulement à craindre qu'il ne se laisse égarer par son imagination, & ne nous présente comme des vérités utiles, des paradoxes d'autant plus dangereux, qu'embellis par les charmes de son style, ils en paroîtront plus séduisans. On lui reproche déjà le goût des paradoxes, & d'être moins docile aux conseils d'une raison sévère, qu'aux élans d'une imagination trop exaltée ».

(1) On a découvert une nouvelle planète, qu'on appelle Herschel, du nom du premier observateur. On a reconnu que les comètes avoient un cours réglé & périodique, & qu'elles étoient de véritables planètes qui tournoient autour du soleil, en décrivant une ellipse immense. Le retour de la comète de 1682, observée en 1759, a donné le dernier degré de certitude à la théorie des comètes. D'après les observations faites à cette époque, la durée de la révolution de cette comète est de 76 ans & demi, & elle doit reparoître vers 1835.

« La distance aphélie de la comète de 1759, est de 1200 millions de lieues, & c'est celle qui s'éloigne le moins du soleil. On peut juger par-là de l'énorme dis-

gation (1), la géométrie, la dynamique, l'optique (2), l'analyse, la botanique, l'histoire

---

tance de toutes les autres, & de la longueur de leurs révolutions ». *M. de la Lande, art. comète, dictionnaire des mathématiques de l'encyclopédie.*

Il y a encore deux comètes, dont la période paroît connue, & dont on espère le retour; celle de 1531 & 1661, qu'on attend pour 1789 ou 1790, & celle de 1264 & 1556, qui doit reparoître vers 1848. La révolution de la première est de 130 ans; celle de la seconde de 292 ans. Enfin les élémens de 67 comètes ont été observés jusqu'en 1783, assez exactement pour pouvoir être calculées. Il y a apparence qu'il existe plus de trois cents comètes autour du soleil, & M. Lambert (dans son *Systême du Monde.* Bouillon 1772) conjecture qu'il peut y en avoir des millions. *Note de l'éditeur.*

(1) Les cartes hydrographiques ont été levées avec plus de soin, dressées avec plus d'exactitude, & l'on est parvenu à mesurer les longitudes en mer, par le moyen des montres marines ou garde-temps. « A la mer on a l'heure assez juste pour le point où l'on se trouve, ou relativement au méridien sous lequel on est, si l'on a pu conserver l'heure qu'il est en même temps au lieu d'où l'on est parti; avec la moindre connoissance de la sphère, on conçoit que l'on a l'arc de l'équateur compris entre le méridien du lieu du départ, & celui du lieu où l'on se trouve, ou leur différence en longitude; puisque l'on sait que le mouvement apparent *est* & *ouest* des astres est environ de 15 degrés par heure. L'embarras pour l'horlogerie étoit de par-

naturelle,

naturelle, & la chimie, ont fait des progrès étonnans, & de grandes & utiles découvertes. La chimie & la botanique sur-tout sont presque devenues des sciences nouvelles. On a inventé de nouvelles machines ; on en a simplifié un grand nombre d'anciennes : le ciel est beaucoup mieux connu ; le catalogue des constellations & des étoiles considérablement augmenté. On a trouvé la cause de l'aberration des étoiles

---

venir à cette grande perfection. Une erreur de 4 minutes de temps donne dans la longitude un défaut de 20 lieues marines. De célèbres artistes, MM. Arnold & Harrisson, en Angleterre; MM. Le Roi & Bertoud, en France, sont parvenus, par des efforts de génie, à construire des montres marines susceptibles de remplir l'objet auquel elles sont destinées. La plupart de ces garde-temps ont répondu aux soins qu'on s'est donnés de les construire, & le célèbre Cook sur-tout a fait les navigations les plus dures, les plus longues, se confiant sur ceux qu'il avoit à bord, dont la justesse étoit vérifiée sans réplique à son retour aux différens points d'où il étoit parti ». *Préface du dictionnaire de marine de l'encyclopédie méthodique.*

(2) Pour donner une idée des progrès récens de l'optique, il nous suffira de dire que jusqu'à 1780, on ne faisoit guère de lunettes qui pussent grossir les objets plus de quatre cents fois, & que M. Herschel, à qui l'on doit la connoissance de la nouvelle planète découverte en 1781, a fait des télescopes qui les grossissent mille, deux mille & jusqu'à six mille fois.

fixes, de la nutation (1) de la terre, des météores les plus frappans, particulièrement de la foudre, qu'on fait descendre maintenant, & qu'on maîtrise à volonté. Le moyen d'enchaîner cette maladie, funeste à la vie de l'homme & à la beauté (l'inoculation), porté en Europe de la Géorgie, malgré les fortes oppositions élevées par les préjugés, a été pourtant adopté, au grand avantage de l'espèce humaine. Le catalogue des plantes est prodigieusement grossi; la figure du globe terrestre exactement vérifiée. Les terres & les mers ont été plus soigneusement parcourues & mesurées. Les princes ont à l'envi contribué au succès des entreprises faites à ce sujet. Le roi de France a envoyé des Académiciens à l'équateur & sous le pôle arctique, pour y mesurer un degré du méridien. Les rois d'Espagne & de Suède ont député quatre savans pour faciliter ces observations; & ces géomètres ayant trouvé que les degrés du méridien augmentoient en s'approchant du nord (2), en ont conclu que la terre n'étoit pas

(1) Balancement de l'axe de la terre par rapport au plan de l'ecliptique.

(2) La France envoya pour cet effet des académiciens en Laponie & au Pérou. La première troupe étoit composée de MM. Maupertuis, Clairaut, Camus, &

un globe, mais un sphéroïde applati vers les deux pôles (1). Des astronomes sont allés dans

---

le Monnier, auxquels se joignirent M. l'abbé Outhier, chanoine de Bayeux, & M. *Celsius*, professeur d'astronomie à Upsal; la seconde, de MM. Godin, Bouguer, & la Condamine, accompagnés de M. de Jussieu, botaniste, & de deux officiers espagnols, Don *Antonio de Ulloa*, & Don *Georges Juan*. On trouva que la longueur d'un degré du méridien au cercle polaire étoit de 57,438 toises, & que celle du premier degré de latitude étoit de 56,753 toises, & par conséquent que celui-ci étoit moindre de 685 toises que le degré mesuré sous le cercle polaire. *Note de l'éditeur*.

(1) De ce que les degrés du méridien vont en s'alongeant à mesure qu'ils s'approchent du pôle, tous ces savans géomètres ont unanimement conclu que la terre étoit applatie. Cependant M. Bernardin de Saint-Pierre, dans ses *études de la nature*, ouvrage qui, à l'élégance du style, joint souvent des vues neuves & très-profondes, prétend qu'on doit tirer de ce résultat une conclusion absolument contraire. Il a même fait graver dans la deuxième édition de son livre, une figure géométrique pour prouver démonstrativement son opinion. Ce n'est pas à nous, sans doute, à juger du mérite de son objection; mais nous demeurons toujours étonnés que les géomètres qui pensent qu'il se trompe, ne fassent aucune réponse à ses raisonnemens. L'honneur des géomètres qui ont applati la terre, & l'intérêt de la vérité, sont des motifs bien suffisans pour les engager à réfuter l'assertion de M. de Saint-Pierre. *Note de l'éditeur*.

des régions fort éloignées de l'Europe, obſerver le paſſage de Mercure ſur le diſque du ſoleil. Les voyages autour du monde deviennent fréquens, & ſe font aujourd'hui avec autant de sûreté que ceux de France en Angleterre (1).

Toutes les parties du calcul intégral ont fait de notre temps des progrès qui étonneroient ſes premiers inventeurs, s'ils pouvoient en être les témoins. La muſique, ſortie des entraves où la tenoit la routine depuis ſi long-temps, s'avance rapidement vers ſa perfection. Elle n'a déjà plus en France cette marche traînante & monotone, qui contraſtoit ſingulièrement avec le caractère national.

» Mais ce qui diſtingue éminemment ce ſiècle de tous ceux qui l'ont précédé, c'eſt une manière & une liberté de penſer, ce ſont les progrès de la raiſon qu'elles néceſſitent, & qui,

(1) Depuis 1740, il s'eſt fait plus de voyages autour du monde, qu'on n'en avoit fait juſqu'à cette époque. Ceux d'Anſon, de Wallis, de Byron, de Bougainville, de Pagès, de Cook, illuſtreront à jamais notre ſiècle, par les preuves de courage & d'habileté que ces voyageurs y ont données, & ſur-tout par les découvertes importantes qui en ſont le réſultat. M. de la Peyrouſe, parti depuis deux ans, & d'autres navigateurs qui ſe préparent à de pareils voyages, ne peuvent manquer d'ajouter encore à ces découvertes. *Note de l'éditeur.*

éclairant peu à peu tous les esprits, & les tournant vers l'étude de la morale, de la politique, de l'économie sociale, enfin vers tous les objets d'utilité publique, amènent insensiblement les hommes à la conviction des vérités les plus importantes, les disposent à la tolérance, à la paix, à la concorde, désarment le despotisme, enchaînent le fanatisme & la superstition. Il est résulté des abus de la liberté d'écrire & de penser; car l'on abuse des meilleures choses: elle a conduit quelques esprits au scepticisme, les a portés à combattre des préjugés utiles, & les éloigne de la tolérance, qu'ils réclament pour eux-mêmes. Mais en condamnant ces erreurs, effets passagers de cette liberté, il faut se souvenir qu'elle seule peut établir la communication des lumières (communication trop gênée encore), & que, sans elle, il ne faut plus espérer la perfectibilité de l'espèce humaine ni de la société (1). Grace à sa puissante

(1) « La raison, considérée dans l'individu, est le droit usage de cette faculté pour se diriger lui-même & le petit nombre de ceux dont il est entouré; ses progrès sont bornés comme la vie de l'individu, & son influence est circonscrite. Mais la raison, dans les nations, est le droit usage de cette faculté pour diriger les nations

influence, l'Europe n'eſt plus dans un ſiècle de ténèbres. Les vérités eſſentielles au bonheur

---

mêmes, & par conſéquent ſon uſage s'étend à tout ce à quoi la raiſon eſt appliquée.

» Il ſuit de là, que lorſque les nations ont commencé à exercer leur raiſon, elles doivent faire des progrès dans cet exercice, parce que les nations ne meurent pas. C'eſt un grand corps toujours aſſemblé, où les principes ſe conſervent, ſe tranſmettent, & ſe perfectionnent. Ici l'on ne doit pas s'appuyer ſur l'exemple des peuples anciens, qui ne connoiſſoient pas l'imprimerie. Les européens offrent un peuple & des circonſtances qui n'ont point eu leurs ſemblables.

» Les nations anciennes étoient gouvernées ſans doute par l'opinion; mais cette opinion, elles ne ſe la donnoient pas, elles la recevoient dans les royaumes, des maîtres de l'état & des corps intermédiaires; dans les républiques, des orateurs & de ces corps permanens, dont l'eſprit domine & influe ſur l'eſprit des peuples. Chez les européens, l'opinion ſe forme par les peuples eux-mêmes; elle eſt flottante quelque temps, mais enfin elle ſe détermine; on commence par avoir peu de lumières, mais elles ſont pures: c'eſt l'effet de l'imprimerie.

» Les européens ont donc cet avantage, que les opinions s'y établiſſent par l'influence de la raiſon immédiatement, & non par l'organe de ceux qui diſent qu'ils font parler la raiſon. Les livres inſtruiſent ſans paſſion; ils ſont jugés de ſang froid; les principes ne ſont admis

du genre humain peuvent déſormais paroître au grand jour, & le temps n'eſt peut-être

---

qu'à la pluralité des ſuffrages : la collection des bons juges qui entraînent inſenſiblement les autres, pourroit être appelée le ſénat de cette république européenne.

» En ſuppoſant la continuation de ces circonſtances, il doit néceſſairement arriver que les principes vrais ſeront généralement admis, & que comme les lois s'établiſſent déjà aujourd'hui en conſéquence de l'opinion publique, cette opinion ſera la légiſlation des peuples.... L'opinion particulière formoit (autrefois) l'opinion générale ; déſormais ce ſera tout le contraire. . . . Autrefois, quand les intérêts particuliers ſe choquoient dans un état, le différent ſe vidoit par les armes ; aujourd'hui il eſt diſcuté par la raiſon, & l'opinion publique en eſt le juge. Ce tribunal acquerra toujours plus de poids....

» L'Europe eſt conſtituée de manière que les peuples s'éclairent & ſe ſurveillent réciproquement : ceux qui ne veulent point de lumières n'en reçoivent pas ſans doute, mais auſſi ils n'en profitent pas, & nous les voyons reſter ſenſiblement en arrière. Il eſt aſſuré que lorſqu'après des diſcuſſions plus ou moins longues.... toutes les nations de l'Europe auront adopté certains principes ; ces principes ſeront les vrais. Ce ſuperbe progrès de l'eſprit humain doit encourager les ames fortes qui ont encore des vérités à annoncer....

» Si déjà l'Europe eſt la ſeule partie du monde où divers peuples n'en font qu'un, c'eſt à la communication très-gênée encore des lumières, qu'elle la

Q iv

pas loin où ces peuples n'auront plus qu'à jouir & à se féliciter de leur prospérité, à louer les écrivains généreux, qui ont consacré leurs veilles & leurs talens à nous en montrer les principes, & à bénir les souverains qui les auront pris pour guides d'un sage gouvernement.

» Parmi ces écrivains, véritablement respectables, dont le célèbre auteur de l'Esprit des lois (1) a été le précurseur, je ne dois pas ou-

---

doit. Mais cette communication doit nécessairement augmenter : nous ne pouvons plus nous passer les uns des autres.

» La morale générale n'est que le résultat des morales particulières. C'est en étudiant les *droits* & les devoirs des particuliers, qu'on apprend à connoître ceux des nations ; d'où il suit qu'il est impossible que la raison se perfectionne sur la morale générale, sans approfondir les vrais intérêts des citoyens, & sans les rendre plus heureux ; donc la morale administratrice, déjà plus parfaite, le deviendra tous les jours davantage ».

Extrait du n°. 102 du journal polytype, année 1786.

(1) Quoiqu'il y ait bien des choses à redire contre plusieurs de ses principes, & fort souvent contre ses conséquences, cet ouvrage, semé d'idées neuves, profondes ou saillantes, écrit d'un style brillant, vif, & plein d'énergie, eut, comme on sait, un succès prodigieux, & fit une révolution dans les esprits.

blier une claſſe de philoſophes, hommes de lettres (1), qui ont fait une étude approfondie

---

Le ſyſtême de Monteſquieu, de l'influence des climats ſur les mœurs & le gouvernement, eſt renouvelé de celui de Bodin, & des opinions plus anciennes de Polybe & de Cicéron. *Note de l'éditeur.*

(1) De Martine veut ſans doute parler ici des créateurs de cette ſcience nouvelle, qui embraſſe tout ce qui concerne la force, la durée des empires, & le bonheur phyſique & moral de l'humanité, du reſpectable *ami des hommes*, & de M. *Queſnay*, de l'académie des ſciences, premier médecin ordinaire de Louis XV. C'eſt proprement cette ſcience nouvelle, quant à la forme, aux principes, & aux réſultats, qui a fait naître cette expreſſion aujourd'hui ſi commune : *économie politique*; & ce ſont ſes ſectateurs qu'on a nommés *économiſtes*. Leur doctrine ne s'eſt pas répandue ſans contradiction & ſans leur ſuſciter des détracteurs & des ennemis. Les nouveautés qu'ils annonçoient, expoſant au grand jour cette foule d'abus qui ébranlent & ruinent les gouvernemens & les ſociétés, & faiſant connoître les moyens de les réformer, choquoient trop vivement les opinions & l'amour-propre de gens intéreſſés à maintenir le déſordre, pour ne pas les effaroucher & les ſoulever contre elles. Auſſi ces gens, qui ne vouloient pas qu'on réformât leurs idées ni leurs profits, n'ont-ils rien oublié pour jeter du ridicule ſur cette doctrine, ou pour prévenir contre elle des adminiſtrateurs qui, n'ayant pas le temps de lire, ne peuvent juger que ſur parole; & cependant, tandis que les préjugés réſiſtent de toute leur force à ſa propagation dans

de l'économie ſociale, & qui, s'efforçant d'étendre la connoiſſance des lois naturelles, des principes de la conſtitution des ſociétés civiles, & de leur proſpérité, ont les premiers enſeigné en Europe la ſcience des droits & des devoirs des hommes qui les compoſent. Leur objet eſt de faire voir que chaque citoyen doit, ſous l'autorité des lois, jouir librement & pleinement de ſes propriétés naturelles & acquiſes; & leur but, de prouver que le bonheur particulier des individus ne peut être raiſonnablement & ſolidement établi que ſur le bonheur général de l'eſpèce.

» D'autres philoſophes, pleins de ſcience & d'érudition, ont tâché de contribuer à ce bien ſi déſirable, en prenant une autre route. Ils ont entrepris le dictionnaire des connoiſſances humaines; ouvrage formé ſur le plan le plus vaſte que l'eſprit humain ait jamais conçu. Il n'en

notre patrie, des philoſophes d'Italie, d'Allemagne, de Suède, la prônent & la publient dans des ouvrages eſtimés qui en étendent de plus en plus la connoiſſance en Europe; & pluſieurs ſages princes, qui l'ont adoptée, la prennent pour règle de leur gouvernement. La lumière eſt ſortie de la France; faudra-t-il attendre que l'exemple unanime des peuples qui nous la doivent, nous en faſſe connoître le prix, & nous force en quelque ſorte à en faire uſage? *Note de l'éditeur.*

avoit paru que quelques volumes quand je partis d'Europe, & déjà l'envie & le fanatisme s'étoient déchaînés contre lui. Quoiqu'on puisse lui reprocher des imperfections (inévitables peut-être dans un ouvrage élevé par tant de mains différentes), l'utilité reconnue de cet immense répertoire ne peut manquer de le faire accueillir enfin comme il le mérite. Il est seulement à souhaiter qu'une nouvelle édition, faisant disparoître les taches qui le déparent, & l'enrichissant des découvertes qu'on fait chaque jour, nous offre les matières placées dans un ordre plus convenable, & rende ce recueil aussi complet qu'il peut l'être (1).

» Vous voyez par ce récit, dit de Martine en finissant, que l'Europe n'a jamais eu plus de vraies lumières, & qu'elle n'a plus besoin, pour être heureuse, que d'en faire un bon & constant usage ».

---

(1) Ce souhait de M. de Martine sera bientôt rempli. La nouvelle *Encyclopédie méthodique*, qui s'imprime actuellement, laissera peu de chose à désirer pour la perfection de cet ouvrage. Il est distribué par ordre de matières, & non seulement les articles défectueux ou inexacts qui déparoient l'ancienne encyclopédie, ont été rejetés, mais on y ajoutera environ cent mille articles nouveaux.

Wilſon confirma ce rapport avantageux. Il y ajouta l'hiſtoire des progrès de la navigation, le récit des expéditions & des voyages de long cours de ſes compatriotes, & finit par aſſurer que l'Angleterre ſeule avoit plus de lumières que tout le reſte de l'Europe. On ſavoit apprécier les aſſertions de l'anglois, on ne les releva point.

Le Père remercia les deux européens de leur complaiſance. Puis il leur dit : « Je m'aperçois que le ſiècle de la raiſon ſuccède enfin à ceux de l'imagination & de l'eſprit. Les penſées & les occupations viriles de l'eſpèce humaine commencent à remplacer les jeux brillans de ſon enfance. Puiſſent les heureux progrès que cette marche fait eſpérer, amener tous les hommes à établir entre eux un commerce réciproque de lumières (1) & de bienfaits, n'en

(1) Depuis que de Martine a quitté la France, les lettres, les ſciences, & les arts ont continué de briller en Europe. Les Métaſtaſe, les Zanoti, les Amaduzi, les Bécaria, les Filangieri, ont illuſtré l'Italie par leurs ouvrages; les Haller & les Euler ont fait l'honneur de la Suiſſe; les Wolf, les Sthal, les Geſner, les Clopſtok, celui de l'Allemagne; les Hume, les Robertſon, ont ſoutenu la gloire de l'Angleterre; Rouſſeau, Voltaire, d'Alembert, Condillac, Gébelin, ont fait prévaloir, tant qu'ils ont vécu, celle de leur

faire plus qu'un peuple de frères, & y faire régner, à perpétuité, la concorde, la paix, & le bonheur!

---

patrie, que soutiennent encore les Buffon, les Bailly, les Marmontel, les Roubaud, les S. Pierre, & une foule de poëtes aimables; MM. de la Harpe, l'abbé de l'Isle, le chevalier de Parny, Bertin, Blin de S. More, Léonard, Hoffman, Berquin, Imbert, Béranger, &c. La musique a fait en France des progrès étonnans; le théatre lyrique s'est enrichi d'un grand nombre d'excellentes pièces. Enfin des inventions surprenantes semblent destiner ce siècle à devenir celui des prodiges. On fait parler les sourds & muets de naissance; on apprend à lire aux aveugles; on a su mettre des paroles sur les lèvres d'un automate. Les voyages aériens de Persée & de Dédale ne sont plus une fable; des françois ont trouvé l'art de s'élever dans les airs & de parcourir l'atmosphère. Il semble que l'homme aït pénétré dans le sanctuaire de la nature, & qu'il lui ait dérobé ses secrets. *Note de l'éditeur.*



CHAPITRE L.

Don Pedro ſuccombe à ſa maladie ; déſolation de Dona Roſa ; divers voyages faits à l'iſle de Saméa ; événemens qui en ſont la ſuite.

ON en étoit là de la converſation, lorſque Louis, qu'on avoit laiſſé auprès de Don Pedro, entrant dans le ſalon d'un air embarraſſé, dit à Eléonore & à Dona Roſa, que l'eſpagnol les prioit de paſſer ſur le champ dans ſa chambre avec le Père & de Martine; qu'il paroiſſoit fort abattu, & qu'il vouloit leur parler.

Ces paroles troublèrent & firent pâlir Dona Roſa; Eléonore en parut fort émue, & le Père en fut affligé, quoiqu'il s'attendît, en quelque ſorte, à ces mauvaiſes nouvelles, & qu'il ne laiſsât voir ſur ſon viſage aucune apparence d'émotion. Il auroit déſiré pouvoir retenir encore un moment Dona Roſa, pour la préparer, par ſes diſcours, au ſpectacle douloureux de ſon ami ſouffrant, & il eſſaya de lui parler; mais tout entière à ſa frayeur, l'eſpagnole n'entendit pas ce qu'il commençoit à lui dire. Elle ſe leva de ſon ſiége en faiſant de grandes exclamations, ouvrit la porte de la ſalle, &,

ſans faire attention ſi on l'accompagnoit, ſe rendit promptement à la chambre du malade. Le Père, Eléonore, de Martine & Henri, qui s'empreſsèrent de la ſuivre, lui recommandèrent vainement de ſe modérer. Elle entra chez Don Pedro comme une perſonne hors de ſens, ſe précipita juſqu'à ſon lit, & le voyant prodigieuſement changé depuis la veille, & dans le plus grand accablement, elle ſe mit à ſe lamenter & à verſer un torrent de larmes.

« Ma chère amie (lui dit ſon amant d'une voix affoiblie & d'un ton pénétré), votre douleur me touche & m'afflige juſqu'au fond de l'ame. Je me réſigne à la volonté de Dieu, qui m'appelle à lui; mais je n'ai pas aſſez de force pour ſupporter l'idée des peines où je plonge votre cœur. Il faut pourtant vous armer de courage contre la dernière que je vous cauſerai. Dans l'état où je me trouve, je ne dois pas vous laiſſer de fauſſes eſpérances. Bientôt, hélas! détrompée, vous n'en feriez que plus inconſolable. Mon temps eſt fini, je le ſens. Il faut nous ſéparer, puiſque le ciel l'ordonne. Nous ne pouvons que nous ſoumettre à ſa ſainte volonté. Il le faut; & cependant ne vous abandonnez point à l'excès de votre douleur. Elle ſeroit inutile, & j'oſe dire condamnable. Nous nous rejoindrons un jour pour ne plus

nous désunir. La religion nous le dit, & tout mon cœur me l'assure. Que cet espoir soit pour vous, comme il est pour moi, la plus douce consolation. Mais il nous reste encore un autre moyen d'adoucir l'amertume du malheur qui se prépare. Je ne suis pas votre époux, mais il ne tient qu'à vous que je n'aye, avant de mourir, ce titre tant souhaité. Le chef de la colonie, pontife de la religion dans cette isle, est ici; déposons nos voeux & nos sermens dans ses mains, en présence des témoins qui l'accompagnent, & qu'il nous unisse au nom du souverain être ».

Dona Rosa lui répondit, à travers mille sanglots, qu'il étoit toujours maître de sa destinée, & qu'elle étoit prête à faire tout ce qu'il désiroit; mais qu'elle le supplioit de ne pas désespérer de sa vie, dont la sienne dépendoit entièrement. Ensuite, prenant la main de Don Pedro, & se tournant vers le Père, elle le pria de les unir, & de leur donner sa bénédiction. Tous les assistans, l'œil humide, & retenant l'expression de la pitié, dont ils étoient pénétrés, s'efforcèrent de calmer, par leurs discours, le désespoir des deux amans; mais ils applaudirent à leur résolution. « Cet auguste nœud, leur dit le Père, en adoucissant les peines de l'ame, peut contribuer au bien du corps ». En même temps il s'appro-

cha

cha du lit, reçut leurs promesses mutuelles & consacra leur engagement.

La cérémonie étoit à peine achevée, que Don Pedro, poussant un grand soupir, roula les yeux d'une manière effrayante, & perdit tout à fait connoissance. Dona Rosa, qui le crut mort, s'évanouit, & tomba sur le parquet. On s'empressa de la relever & de secourir le malade; & comme on avoit lieu de craindre qu'il ne revînt à lui que pour passer aussi-tôt, & que la trop sensible Dona Rosa, le voyant peut-être expirer, ne perdît elle-même la vie de saisissement & de douleur, l'on emporta celle-ci dans son appartement, & on la mit au lit. Eléonore, qui l'avoit suivie, fit appeler Adélaïde, & renvoya de Martine & Henri dans la chambre de Don Pedro, auprès duquel le Père étoit resté seul. La défaillance de Don Pedro fut très-longue; mais dès qu'il revit la lumière, il chercha des yeux Dona Rosa, & ne la voyant pas:

« Vous l'avez éloignée, dit-il au Père... Hélas! quelle douleur de n'avoir pas l'espérance de la revoir.... Mais je vous remercie de cette nouvelle attention. Il convient de lui dérober le spectacle de ma mort. Un feu dévorant me brûle la gorge & les entrailles. Mes forces tom-

bent, & je touche à ma fin. Je vous laisse entre les mains tout ce que j'ai de plus cher, & je ne crois pas devoir vous le recommander. Vos bontés pour mon épouse me rassurent sur ses besoins, & la juste confiance que j'ai en vous, dans la respectable Eléonore, & dans toute votre famille, me laisse mourir tranquille. Il ne me reste plus qu'à vous demander une dernière grace. Vous venez de m'unir à tout ce que j'aime; mais ce lien se brise à l'instant qu'on le forme. Il n'y aura rien après moi qui puisse en rappeler le souvenir, si vous n'en constatez la mémoire. Je vous supplie donc d'inscrire l'acte de la célébration de notre mariage sur vos registres publics, afin que la société de l'isle & sa postérité sachent que j'ai eu le bonheur & la gloire de mourir l'époux de Dona Rosa». Le Père lui répondit: « Soit que Dieu vous laisse la vie ou vous en prive, l'engagement que vous venez de contracter sera consigné sur nos regiscres». Don Pedro prit alors la main du Père, & la lui serra d'un air attendri, pour lui marquer sa gratitude. Puis se tournant vers de Martine: « Cher ami, lui dit-il, je vous quitte. Vous ne m'oublierez pas.... J'ai bien à me plaindre de Wilson, & je crains bien que ce ne soit à lui que je dois.... ». Il ne put achever ce qu'il

vouloit dire. Il tomba dans de violentes convulsions, & bientôt dans une seconde défaillance dont il ne revint point.

Témoins de la triste fin de Don Pedro, le Père, de Martine, & Henri, en furent vivement affligés. Ils regrettoient ce beau jeune homme, moissonné à la fleur de son âge, au moment où, après de longues traverses, il alloit jouir en paix du bonheur le plus désiré; mais ils étoient encore plus touchés de sa perte par rapport à Dona Rosa, dont l'extrême sensibilité leur faisoit craindre un nouveau malheur; & les dernières paroles de Don Pedro ajoutoient à l'amertume de ces regrets, par les inculpations qu'elles sembloient porter contre Wilson. Le Père, qui n'y voyoit pourtant que des soupçons, & qui, ne pouvant juger de leur mérite, craignoit que, s'ils venoient à être connus, ils ne donnassent à la colonie la plus mauvaise idée de l'anglois, le Père crut de sa prudence de recommander à son fils & à de Martine de taire ce qu'ils venoient d'entendre. Il leur fit sentir aussi la nécessité d'engager la famille, & l'anglois même, à être discrets sur la mort de Don Pedro, afin qu'on pût la tenir cachée à Dona Rosa jusqu'à ce qu'elle fût en état d'en supporter la nouvelle.

Il ordonna de plus, que le corps du défunt

restât le visage découvert deux jours & deux nuits, & qu'avant de le rendre à la terre, on l'examinât très-soigneusement, pour s'assurer, autant qu'il se pouvoit, s'il étoit entièrement privé de vie. Le Père avoit déjà fait un réglement général pour obvier dans son isle au danger, ailleurs trop fréquent, d'enterrer un homme vivant (1). Mais cette loi n'avoit pas

(1) Il seroit à souhaiter qu'on décrétât & qu'on fît exécuter un semblable réglement dans toute société policée. Combien d'hommes enterrés, qui n'étoient pas morts, qui pouvoient être rappelés à la vie, & qui peut-être auroient encore vécu long-temps! Il n'est presque pas de pays, ni de canton, où l'on ne conserve le souvenir de quelque accident de ce genre. L'on ne peut y penser sans frémir; car tout homme est dans le cas d'éprouver ce sort affreux. La dureté des gardes-malades, l'impatiente cupidité des héritiers, l'ingratitude des enfans & des époux, & peut-être, hélas! des sentimens plus condamnables pressent le moment où ils seront délivrés d'une fatigante représentation, & font hâter celui de la cérémonie lugubre; & des malheureux tombés en léthargie sont abandonnés, que dis-je? livrés à l'horreur du sépulcre, où, revenus à eux, ils meurent dans les accès d'une rage impuissante! On en a déterré souvent, qui s'étoient rongé les poingts avant d'expirer. Que ne peut notre foible voix se faire entendre des chefs des sociétés, & les porter à promulguer, sur un objet aussi important, une loi de régle-

eu encore d'exécution, parce l'espagnol étoit la première personne de la société qui fût morte depuis qu'on avoit fait ce réglement. Enfin il décida que les obsèques de Don Pedro se feroient sans pompe & à petit bruit, de peur que la rumeur de la foule, qui ne manqueroit pas d'accourir à la cérémonie, n'apprît à Dona Rosa ce qu'on désiroit lui cacher. Tous ces divers ordres du Père furent suivis exactement.

Nous n'essayerons pas ici de peindre ce que sentit Dona Rosa, lorsqu'elle vint à savoir la perte qu'elle avoit faite. Il nous suffira de dire que l'excès de sa douleur la mit sur le bord du tombeau, & que, pendant plus d'un mois cette infortunée fut dans les transports du délire, ou dans l'accablement du désespoir. Sa jeunesse, sa piété, les consolations & les secours qu'elle reçut de ses hôtes, la tirèrent

ment, qui défende d'enterrer désormais personne avant que sa mort ne soit parfaitement constatée ! Nous exhortons au moins les enfans, les époux, & les familles qui conservent encore des sentimens de piété ou seulement d'humanité, de porter la plus grande attention sur ce point, & d'empêcher que les personnes qui leur appartiennent soient dans le cas d'expirer vivantes au sein de la terre. *Note de l'éditeur.*

enfin de ce cruel état, & la firent consentir à supporter la vie; mais elle resta foible & languissante. Le temps & la reconnoissance purent seuls fermer la blessure profonde dont son cœur étoit navré.

Lorsqu'elle put sortir de la maison, elle voulut aller pleurer sur la tombe de Don Pedro; & l'on essaya vainement de la retenir. Ce fut un spectacle bien triste & bien attendrissant pour ceux qui l'accompagnoient. Dès qu'elle vit le lieu où reposoit le corps de son époux, elle fit des plaintes & des gémissemens qui déchiroient l'ame; puis elle se mit à genoux, & se prosternant sur le gazon, qu'elle arrosa d'un torrent de larmes, elle s'écria: « O! mon cher Don Pedro! je ne t'ai donc retrouvé que pour te perdre avec plus de douleur!.... L'amour & l'hymen venoient de nous unir, & la mort nous a séparés pour toujours..... Mais non.....; mon cœur est avec toi; tu vivras sans cesse dans ma pensée..... Ombre à jamais chère & fidèle! je viendrai tous les jours ici t'offrir le tribut de mes pleurs; & mon affliction me tiendra lieu de tout, jusqu'à ce que le ciel bienfaisant consente enfin à nous rejoindre ». On eut peine à l'arracher de ce lieu funèbre, également cher & terrible à sa tendresse.

L'amour de Wilson pour Dona Rosa avoit

pris de nouvelles forces dans le malheur qu'elle venoit d'éprouver ; mais comme elle avoit, depuis long-temps, pénétré son caractère ; qu'elle ne doutoit pas qu'il ne se félicitât de la mort de son rival, & qu'elle apprit peut-être qu'il laissoit voir quelquefois ce qu'il avoit au fond du cœur, elle conçut pour lui une haîne mortelle. Lorsqu'il lui fit sa première visite, elle ne put dissimuler les mouvemens qu'elle éprouvoit à sa vue. Elle ne lui dit pas un mot ; mais ses yeux ne lui laissèrent pas ignorer ce qu'elle pensoit de lui. Wilson s'efforça vainement de chercher les moyens & les occasions de l'appaiser & d'obtenir ses bonnes graces ; il n'en reçut que des témoignagnes de haîne & de mépris, qui, blessant profondément l'orgueil intraitable de cet homme dur, lui firent tramer sourdement de noirs projets de vengeance. Nous verrons qu'il conçut une affreuse jalousie contre ceux qui montroient de l'attachement à l'espagnole, & particulièrement contre Robert, second fils de Henri, & qu'il fit jouer les ressorts les plus cachés & les plus odieux, pour satisfaire son ressentiment ; mais n'anticipons pas sur les événemens de cette histoire, & suivons l'ordre de ceux que nous devons rapporter.

Pour ne pas interrompre le récit de la mort

de Don Pedro & de ses tristes suites, nous n'avons fait qu'annoncer les divers objets que les navigateurs rapportoient de leur voyage. Nous devons en parler maintenant; car cela mérite d'être noté dans l'histoire de l'isle, tant parce que l'extension du commerce auquel ces objets ont donné lieu, a fort augmenté les jouissances & les commodités des insulaires, que parce qu'ayant fait naître dans plusieurs familles le désir d'une sorte de luxe, elles ont beaucoup influé sur leurs mœurs, & fomenté, dans l'une des plus considérables, l'esprit d'ambition & de cupidité, qui l'ont dépravée & perdue.

Tout le chargement du vaisseau fut conduit ou voituré sur la place du fort. Le Père & la mère en examinèrent à loisir toutes les parties, & témoignèrent à leurs fils leur contentement de la plupart de leurs acquisitions. Henri remit au Père les présens du roi de Saméa, & à sa mère, ceux qu'il avoit reçus d'Hiu-pen; chacun des voyageurs les pria d'accepter ce qu'il avoit de plus précieux dans les effets qu'il rapportoit. Ils reçurent les premiers, mais ils ne prirent des autres que fort peu de choses. Le Père fut charmé de voir les chevaux & les dromadaires, qui n'avoient point souffert du transport, & se trouvoient en bon état. La

vue des autres bestiaux, des plantes, des oiseaux domestiques, des arbres, & des diverses sortes de grains, lui fit aussi beaucoup de plaisir. Juste appréciateur des choses, il sentoit tout le prix dont celles-ci devoient être pour la colonie : augmentation de secours & de services, multiplication & variété de productions & de revenus ; tous ces nouveaux objets alloient faire de son isle un des plus riches pays de la terre. Quel autre pays en effet, quel peuple avoit jamais réuni tant d'avantages dans un si petit espace de temps & de territoire? Quel autre père s'étoit jamais trouvé à la tête d'une famille, je ne dis pas aussi nombreuse, mais aussi belle, aussi instruite, aussi riche des vrais biens, aussi unie & aussi heureuse que celle du Chevalier des Gastines?

Mais tout est sujet ici bas à des vicissitudes; & le Père, en voyant la prospérité de ses enfans, pouvoit & devoit craindre que ce qui sembloit, dans ce moment, devoir augmenter leurs jouissances, ne servît quelque jour à troubler leur repos & leur bonheur. Aussi, après avoir loué les attentions des voyageurs à se procurer tant d'objets utiles, il ne put s'empêcher de les blâmer d'avoir reçu des saméens ces étoffes riches, ces fourrures, ces parfums, &c.;

plus convenables à des peuples effeminés & corrompus, qu'aux membres d'une société naissante, dévoués en quelque sorte aux arts de premier besoin, & aux travaux de l'agriculture, & qui doivent dédaigner tout ce qui peut les amollir, en affoiblissant leur force & leur modestie.

Aucun des insulaires ne fit à ce sujet des représentations; mais Wilson, qui ne pensoit pas comme le Père, crut pouvoir lui dire que les navigateurs n'avoient pu refuser les présens des saméens; qu'il y avoit peut-être de la sévérité à condamner l'usage de ces choses, dont toutes les nations riches & polies se servoient, & que ne pas les admettre dans l'isle, c'étoit de fait borner le commerce, qui, selon le Père même, devoit être parfaitement libre.

Le Père ne s'offensa point de cette remontrance inconsidérée, faite par un étranger. Il n'en fut point ému; il ne prit point le ton d'un homme qui veut faire prévaloir son sentiment par l'autorité; mais s'adressant à ses fils: « Je parois trop sévère à M. Wilson, leur dit-il, quand je désapprouve l'introduction de quelques objets de luxe dans cette isle. Apprenez, mes enfans, que de tout temps le luxe a corrompu les moeurs, & que la corrup-

tion des mœurs mine les sociétés & renverse les empires. Si quelques nations polies ont oublié ces vérités, nous devons bien nous garder de suivre cet exemple. Que les objets de ma crainte soient par eux-mêmes indifférens, on peut le croire ainsi quand on juge sans réflexion; mais ils plaisent à la vue ou flattent l'odorat, & ceux qui en feront usage, en tireront d'autant plus de vanité, que ces objets seront plus rares. Le commerce en fera son profit, & s'empressera de porter ici des marchandises de ce genre. Bientôt le goût s'en répandra dans toutes les familles, &, pour satisfaire ce goût futile & ruineux, l'on perdra celui des vraies jouissances & des vrais travaux. La simplicité rustique deviendra ridicule & méprisée, & l'on ne fera plus à la terre les avances qui lui sont dues, & qui seules donnant d'abondantes moissons, peuvent fournir largement à nos dépenses.

» Ce sont là, mes chers amis, les réflexions d'un Père, plutôt qu'un défense faite par votre chef. Les mœurs ni le commerce ne veulent point d'ordonnances prohibitives, & je ne dois en cela que l'exemple & l'instruction. Je ne vous interdirai donc point ce qu'on a voulu justifier; je m'écarterois des vrais principes, déjà consacrés dans nos lois; mais je vous déclare

que je ne donnerai jamais de secours ni d'approbation à des entreprises que je regarde comme nuisibles ».

La modération qui brilloit dans cette réponse du Père, ne se montra pas moins dans l'usage qu'il fit des présens qu'il avoit reçus. Il n'en garda qu'une partie. Il distribua le reste à quelques-uns des insulaires qui n'étoient pas du voyage, ou qui n'en rapportoient que peu de choses; & comme il se trouvoit encore des familles qui n'avoient pas eu de part à ces distributions; qu'il vouloit entretenir, autant qu'il se pouvoit, l'égalité entre ses enfans, & leur ôter tout sujet de jalousie; que d'ailleurs Henri s'étoit comme engagé à porter des secours & des instructions aux nègres amis & aux saméens, & que non seulement ses fils, mais la politique & la charité réclamoient l'exécution de ces promesses, il résolut d'ordonner un autre voyage à l'isle des nègres & à Saméa, pour étendre de plus en plus les liaisons de son peuple, à l'avantage réciproque de la colonie & de ses voisins.

Un autre motif de cette résolution, & que le Père fit sur-tout valoir à Eléonore pour arrêter ses plaintes, étoit la modicité de la récolte & la facilité de tirer des grains de chez

les sâméens. Le commerce devoit prévenir la disette, & dissiper toute inquiétude à cet égard.

En faisant connoître sa volonté, le Père régla d'avance tout ce qui regardoit ce voyage. La barque lui appartenoit. Il y admit de préférence les personnes & les marchandises des maisons les moins pourvues de vivres, ou qui n'avoient rien eu du chargement du vaisseau. Celles qui en avoient le plus profité, telles que la maison de Baptiste, ne furent point nommées pour être de cette expédition; & cette espèce d'exception occasionna deux autres voyages entrepris par cette seule famille.

Fidèle à son caractère, Baptiste fut vivement piqué de n'être pas mis par le Père au nombre des voyageurs, & ne cacha point son dépit. Il fit plus; sur les conseils de Wilson, qui se croyoit également offensé de n'en être pas, & qui avoit acquis sur cet esprit ardent un très-grand crédit, il osa faire l'entreprise de construire pour son compte une barque pontée, & trouva dans son activité, dans les bras de ses enfans, & dans ses richesses, les moyens suffisans pour en venir à bout. Libre ensuite de voyager & de commercer où il voudroit, & séduit par l'anglois, dont il épousoit les passions, il tenta de se rendre le plus riche & le plus puis-

sant de l'Isle ; mais il en fut la victime, & il ouvrit encore un chemin de malheur à ses enfans. Cupidité, jalousie, ambition, c'est ainsi que vous perdez les hommes qui suivent aveuglément vos dangereux conseils.

Nous n'entrerons pas dans tous les détails de ces expéditions maritimes. Les préparatifs de la nôtre furent faits avec l'intelligence la plus soigneuse & la plus prévoyante. Tous ceux qui en étoient, avoient leur leçon & leur emploi; & nous pouvons remarquer, à cette occasion, jusqu'où s'étendoit l'attention du Pere. Pour tirer tout le parti possible de ce voyage & de ceux qu'on feroit dans la suite, & pour qu'on ne bornât pas l'utilité qui pouvoit en revenir, à des intérêts de politique & de commerce; il voulut qu'un de ses enfans fût particulierement chargé du soin de chercher & de se procurer tous les objets intéressans d'histoire naturelle que les pays où les voyageurs devoient toucher pourroient leur offrir, & qui ne se trouvoient pas dans la colonie. Il donna cette fonction à Charles, physicien savant & botaniste habile, & le créa *directeur des améliorations*. Il lui recommanda sur-tout de rapporter tous les arbres & les végétaux qui, par leurs fruits & leurs qualités connues, pouvoient augmenter parmi nous les subsistances & les commodités.

Sage institution, qui doit réunir dans notre isle toutes les productions de choix des plus heureux climats (1).

---

(1) Je me suis toujours étonné qu'aucun gouvernement ancien ou moderne n'ait fait une pareille institution, qui seroit si belle, si utile, si agréable. L'on a bien formé des ménageries, des cabinets d'histoire naturelle, des jardins de botanique; mais ces établissemens ne répondent pas à l'idée que nous avons de ce qu'on pourroit faire à cet égard. L'on n'a, pour ainsi dire, songé qu'à contenter la curiosité. Les plantes, les insectes, les animaux, &c., les plus rares, de la forme la plus singulière, la plus bizarre, la plus hideuse, ont été transportés, à grands frais, des pays lointains; sans égard à leur utilité; & c'étoient les objets dont la propagation & l'usage pourroient être utiles, qu'il falloit particulièrement s'occuper de rapporter de préférence. Eh! qu'importent aux peuples ces immenses collections qui ne servent qu'à la curiosité? C'étoient les choses qui pouvoient augmenter & varier leurs jouissances, qu'il étoit nécessaire de rassembler & de leur communiquer. Quoi! des particuliers ont donné à l'Europe la cerise, la pêche, l'abricot, l'orange, la patate, le dindon, le ver à soie, qui n'y étoient pas connus; & qui, maintenant acclimatés, y font les délices du pauvre & du riche, & les soins du gouvernement ne pourroient pas en ce genre produire de plus grands biens? Combien d'importantes acquisitions la France ne peut-elle pas faire encore dans cette partie? Que de fruits! que d'animaux se trouvent en Afrique,

Tout ce qu'on imagina devoir être nécessaire ou agréable aux peuples qu'on alloit visiter;

---

aux Indes, & en Amérique, que nous n'avons pas, & qu'on pourroit nous procurer à notre grand avantage! Mais le climat s'y refuseroit, dit-on: mais le climat se refusoit d'abord à l'orange & au ver à soie, & les soins, l'attention, la vigilance les y ont appropriés. J'ai toujours regret qu'on n'ait pas tenté de nous porter l'arbre à pain, le cocotier, les arbres à la cire, au suif, au vernis; les fruits délicieux & innombrables de la Chine & de Siam; le bizon de la Louisianne; le paco, le lama, la vigogne du Pérou & du Chili, &c. Il seroit nécessaire de ne pas les faire passer brusquement des climats chauds aux pays froids; mais ne pourroit-on pas y observer des ménagemens & des gradations? Les transplanter d'abord aux isles de France & de Bourbon, comme on l'a fait du muscadier, du girofier, du cannelier, dont la réussite est si encourageante? Ne pourroit-on pas de là les faire passer en Corse, en Provence, & de là enfin dans le cœur du royaume? Nous avons tant d'hommes instruits, actifs, vigilans, tant de sociétés savantes, instituées même expressément pour le bien de l'agriculture & de l'économie rurale, qui seroient charmés & se feroient un honneur d'être chargés du soin de faire transporter, d'aménager, de conserver, & de propager ces objets précieux! La société d'agriculture de Paris, par exemple, n'offre-t-elle pas au ministère tout ce qu'il peut désirer de connoissances & de talens pour mériter sa confiance, & l'engager à l'instituer *directrice des améliorations à faire? Note de l'éditeur.*

entra

entra dans le chargement du navire. Le fer, l'étain, le cuivre en masse ou travaillé, des canons, des boulets, des fusils, de la poudre, des toiles, de la bière, du vin, des liqueurs, des bestiaux, & une quantité considérable de productions naturelles, particulières au territoire de notre pays, y furent embarqués. Le Père y ajouta des présens pour le roi de Saméa, pour quelques indiens, & pour les nègres, en reconnoissance de ceux qu'il en avoit reçus. Les présens qu'il envoyoit à Mékaous étoient un beau service de table de vaisselle d'argent, qu'il avoit anciennement retiré du vaisseau naufragé, des tableaux faits de la main d'Eléonore & de Vincent, dont le portrait du Père faisoit partie, une paire de pistolets montés fort proprement, beaucoup de fer en barre, deux petits canons, & une quantité de boulets; enfin un recueil manuscrit des lois de l'isle, traduites en portugais par de Martine. Ceux destinés aux deux principaux seigneurs de sa cour, consistoient en bijoux d'or & d'argent, qui avoient autrefois appartenu à M. Davison, en quelques pièces de toile fine, & en arbres fruitiers d'Europe mis en caisse. Le bon Hiupen, qui avoit montré une grande affection aux voyageurs, & particulièrement à Henri, devoit recevoir une somme de cent piastres,

une bonne bouſſole marine, & un quart de cercle de trois pieds de rayon. L'on envoyoit aux nègres beaucoup d'outils & d'inſtrumens propres à l'agriculture & aux arts de premier beſoin, du fer, des clous, des beſtiaux, & quelques pièces d'étoffe de coton & d'écorce.

Henri fut encore chargé du commandement du navire. Il fit admettre au nombre des voyageurs Robert ſon fils cadet, & de Martine, pour lequel il avoit beaucoup d'eſtime, & qui d'ailleurs lui étoit néceſſaire pour lui ſervir d'interprète auprès des nègres amis & des ſaméens. Le voyage devoit être d'un mois ou de ſix ſemaines.

Le navire eut, pour faire ſes courſes, les vents les plus favorables. Il arriva en deux jours à l'iſle des nègres. Les navigateurs y furent reçus comme des dieux bienfaiteurs. Ils venoient encore augmenter les droits qu'ils avoient à la gratitude de ce peuple ſimple. Chaque individu, chaque famille s'empreſſa de leur témoigner ſa joie, ſon attachement, & ſon reſpect, & de leur préſenter ce que le pays avoit de plus rare & de meilleur. Quelle vive ſatisfaction pour ces bonnes gens, de nous voir revenir pour étendre ſur eux la protection des ſecours & des lumières! Quelle douce récompenſe pour nous, que leur ſenſibilité naïve,

& les heureux commencemens d'aisance & d'émulation qu'ils nous offroient !

Notre relâche chez les nègres fut de trois jours, que nous employâmes à nous instruire de l'usage qu'ils avoient fait des choses & des leçons que nous leur avions données lors de notre première visite ; à leur expliquer le meilleur emploi de celles que nous leur portions, & à connoître leur pays & ses productions naturelles. Mais comme il n'étoit pas possible, dans un si court espace de temps, de leur inculquer ce que nous voulions leur apprendre, ni de nous procurer tous les renseignemens dont nous avions besoin, nous laissâmes auprès d'eux Guillaume, l'un des insulaires les plus instruits, pour y rester jusqu'à notre retour, & pour suppléer de son mieux à ce que nous ne pouvions faire. Cette nouvelle faveur, qu'ils recevoient de nous, adoucit un peu le regret que leur causoit notre départ.

Un vent frais de sud-ouest nous porta dans trois jours à l'isle de Saméa. Les indiens ne nous reçurent pas avec moins de joie & d'amitié que les nègres nous en avoient montré. Mékaous nous accueillit avec une satisfaction & une effusion de sentimens bien honorable pour nous & pour son cœur. Hiu-pen & toutes nos connoissances furent enchantés de nous

revoir. Le roi, pour témoigner à Henri le cas qu'il faiſoit de lui, le logea dans ſon palais & près de ſon appartement, afin qu'ils puſſent s'entretenir plus ſouvent enſemble. Ils eurent en effet de fréquentes conférences ſur les matières les plus intéreſſantes de la politique & de l'adminiſtration, où le prince ſe pénétra de la vérité des principes que Henri lui expliquoit. Hiu-pen lui avoit donné la plus haute opinion des connoiſſances de celui-ci. Le roi s'étoit empreſſé de s'en aſſurer par lui-même.

Les préſens que Henri lui remit de la part du Père, ceux qu'il fit aux ſeigneurs de ſa cour & à Hiu-pen, lui parurent vraiment magnifiques & dignes d'un ſouverain. Les tableaux peints de la main d'Eléonore, & ſurtout le portrait du vénérable chef de la colonie, lui furent infiniment agréables; mais il crut nous devoir encore plus de reconnoiſſance du ſecours d'inſtructions & de lumières que nous lui portions, & il n'oublia rien pour nous le prouver.

Il prit pour règle de gouvernement & d'adminiſtration, le code de nos lois, que Hiu-pen traduiſit en langue ſaméenne. En conſéquence, par une déclaration authentique qu'il fit publier ſolennellement, il reconnut, de la manière la plus expreſſe, que tout citoyen étoit maître

absolu de ses droits & de ses propriétés, & comme tel, qu'il pouvoit seul en disposer; que s'il ne le faisoit pas de son vivant, ses enfans, &, à leur défaut, ses proches en héritoient de droit; que le gouvernement, dont le premier devoir est de protéger les propriétés, alloit contre son institution, s'il s'en emparoit, & s'il permettoit même qu'elles fussent lésées; que le souverain ne pouvoit, en cette qualité, former aucune prétention sur l'hérédité de ses sujets; que les propriétaires ne lui devoient qu'une contribution modérée & proportionnelle à leurs revenus liquides, pour l'entretien de la force publique & du patrimoine commun; enfin que l'imposition territoriale & unique ne devoit être aucunement arbitraire, mais réglée & répartie d'après l'avis des principaux tenanciers, sur le relevé bien vérifié du produit de chaque terre, les frais de culture prélevés pour la renouveler.

Il réforma la justice, & ordonna l'établissement de tribunaux subordonnés les uns aux autres, pour la rendre promptement & gratuitement. Il fonda des écoles destinées à l'enseignement public des droits & des devoirs du citoyen, & il institua une force militaire toujours en pied, composée de troupes peu nombreuses, mais qui, bien payées & bien

diſciplinées, devoient faire le fond de l'armée nationale, où tous les citoyens en état de servir la patrie de leur perſonne, ſeroient exercés au maniement des armes & employés à la défenſe de leurs foyers. Il déclara de plus tout commerce & toute induſtrie, non ſeulement libre & immune, mais il promit & aſſigna des récompenſes à ceux qui ſe diſtingueroient par des découvertes & des travaux utiles. Ces ordonnances paternelles, qui méritèrent à Mékaous des bénédictions infinies de la part des ſaméens, & firent à jamais ſa gloire, furent fidèlement exécutées.

Voilà ce que ce prince établit pour le bonheur de ſes ſujets, d'après ſon cœur éclairé par les conſeils de Henri; voici ce qu'il fit pour nous, de ſon propre mouvement. Inſtruit que notre pays craignoit de manquer de grains par la modicité de la récolte, & que la plus grande partie de notre cargaiſon devoit être échangée contre des denrées, il nous fit fournir tous les grains dont nous pouvions nous charger, & les paya libéralement de ſon tréſor; ce qui nous donna le moyen d'employer nos marchandiſes à d'autres échanges, & de faire ainſi double profit de tout ce que nous portions. Lorſqu'il eut appris que Charles devoit aller viſiter l'intérieur de l'iſle, & qu'il en fut

le motif, il lui donna des chevaux & des guides, & le fit accompagner par deux insulaires savans dans la connoissance des plantes & de l'histoire naturelle, non seulement pour aider le voyageur dans ses recherches, mais pour lui procurer les objets les plus rares & les plus précieux qui seroient au pouvoir des insulaires, pour les payer & les faire transporter jusqu'au port, aux dépens du roi.

Mékaous crut devoir ajouter encore à ces marques de sa munificence. Il nous envoya de sa ménagerie un axis, espèce de cerf, avec sa femelle, deux grands buffles, deux bisons ou bœufs à bosse, qui marchoient très-vîte, & qu'on pouvoit monter comme des chevaux, deux jeunes éléphans, & différentes espèces d'oiseaux, tels que le noktho (1), le tavon (2), l'oiseau à répétition (3), des paons, & des cailles plus petites que celles d'Europe, avec le bec & les pieds rouges. Il nous fit aussi

---

(1) Ou le grand gosier, oiseau aussi gros qu'une autruche, dont le bec a deux pieds de long. *Note de l'éditeur.*

(2) Oiseau de mer, de la grosseur d'une petite poule, dont les œufs sont aussi gros que ceux d'une oie. *Idem.*

(3) Il est ainsi nommé, parce qu'il chante six notes deux fois de suite. *Idem.*

porter de ses jardins différens jeunes arbres & arbrisseaux, & plusieurs plantes rares : le bonga qui produit l'aréca (1), le betleira, le cam-

(1) L'*aréca*, qu'on mêle avec le bétel, est un fruit de la grosseur d'une petite noix, & couvert aussi d'une peau verte, mais sans coquille. Dépouillé de sa peau, il ressemble beaucoup à la noix muscade. Lorsqu'il est récent, il contient une matière blanche & visqueuse, dont le goût & l'odeur ont peu d'agrément. Ceux qui, n'étant pas accoutumés au bétel, mâchent de l'aréca sans en avoir ôté cette matière visqueuse, s'enivrent aussi aisément que s'ils avoient bu du vin avec excès ; mais cette ivresse dure peu. Lorsque l'aréca commence à vieillir, cette mucosité se desséche & le fruit n'enivre plus. Quoique récent, l'aréca ne produit pas le même effet sur ceux qui en font un usage habituel.

Le *betleira* est un arbrisseau dont la feuille porte le nom de *bétel*. L'arbrisseau rampe comme le lierre & le poivre. La feuille ressemble beaucoup, par la figure, à celles de ces deux plantes ; elle est naturellement d'un beau vert. On fait blanchir les feuilles, en les renfermant dans des boîtes de bois de bananier récemment coupé, & en les arrosant une fois par jour. La perte de leur couleur naturelle leur donne un goût plus fin & plus délicat. On ne présente jamais, chez les personnes de qualité, que les feuilles qui sont parfaitement blanches. Pour mâcher le bétel, on en prend deux ou trois feuilles, sur une desquelles on étend une petite quantité de chaux éteinte ; c'est-à-dire, environ la grosseur d'un petit pois. On plie ces feuilles, &

phrier, le zerumbet, l'arbre au benjoin, le mangoreira ou le jasmin d'Arabie, le sagu-

---

on en fait un petit paquet auquel on ajoute la quatrième partie d'une noix d'aréca. On mâche ce paquet, mais sans en avaler le suc. Cette préparation rougit la salive, la langue, & les lèvres, qui seroient vertes si on en supprimoit un de ces ingrédiens. Outre le beau vermillon que ce mélange donne aux lèvres, & l'agréable odeur qu'il laisse à la bouche, il fortifie l'estomac, il aide à la digestion, & ceux qui en font habituellement usage, peuvent se passer de vin. On prétend aussi qu'il préserve de la gravelle & de la pierre, & donne beaucoup de soulagement à ceux qui en sont attaqués. Tous les voyageurs assurent que ces cruelles maladies ne sont pas connues dans les pays où l'usage du bétel est commun. Il fait les délices des peuples de l'Inde; & les européens qui font quelque séjour dans cette partie du monde, ne manquent pas de s'accoutumer bientôt au bétel, & de le trouver aussi agréable que les indiens eux-mêmes.

Le *camphrier des Indes* est un arbre, de la racine duquel on tire une gomme ou plutôt une substance précieuse, nommée *camphre*, dont les vertus sont avantageusement connues en médecine & en chirurgie.

Le *zerumbet* est une espèce de gingembre, dont la racine se coupe, se sèche, ou se confit au sucre. Il a plus de vertu & le goût plus fin que le gingembre commun.

L'arbre qui produit le *benjoin* est grand & touffu. Ses feuilles ressemblent à celles du limonier. Il en dé-

menda, le plantain des Indes & celui de Mindanao, le durion, & le gaca ou jaca de Siam,

---

coule naturellement une forte de gomme, qui eſt le benjoin nommé *lou* par les arabes. Cette gomme eſt une des plus précieuſes marchandiſes des Indes, tant par le cas qu'on fait de ſon odeur, que par ſes vertus médicinales; les plus jeunes arbres produiſent le meilleur benjoin, qui eſt noirâtre.

Le *mangoreira d'Arabie* eſt un arbriſſeau, qui, quoi qu'en diſe ſon nom, ne ſe trouve guère que dans l'Indouſtan. Il porte de très-belles fleurs blanches, qui s'appellent *mangorins*, dont l'odeur tient de celle du jaſmin avec plus de douceur, & cette différence que le jaſmin n'a que ſix feuilles, au lieu que le mangoreira en a plus de cinquante.

Le *plantain des Indes* orientales reſſemble beaucoup au bananier, & ne ſe diſtingue que par ſon fruit, qui eſt beaucoup plus gros & la moitié plus long. Quelques voyageurs lui donnent le nom de roi des fruits, ſans faire même exception de la noix de coco. L'arbre a dix ou douze pieds de haut, & trois ou trois pieds & demi de tour. Il ne vient point de graine. Il pouſſe de la racine des vieux, & produit dans l'eſpace d'un an. Le fruit n'eſt pas plutôt mûr, que l'arbre s'altère & meurt; mais alors il en vient pluſieurs jeunes à ſa place. Lorſque l'arbre eſt dans ſa parfaite grandeur, il pouſſe au ſommet une tige forte, de la longueur & de la groſſeur du bras; c'eſt autour de cette tige que viennent d'abord les fleurs, & enſuite les fruits par pelotons. Le fruit croît dans une gouſſe de ſix ou

le ſavonnier (1), le panoma des Moluques, le rima des Mariannes, l'ikara mouli, le taylan,

---

ſept pouces de long & de la groſſeur du bras. Cette enveloppe eſt jaune & molle dans ſa maturité. Sa figure eſt celle d'une groſſe ſauciſſe. Le fruit, qui n'a point de pepins, eſt du goût le plus délicat. Il n'eſt pas plus ferme que le beurre en hiver, & ſe fond dans la bouche comme la meilleure marmelade. On le mange auſſi rôti ou cuit à l'eau; alors il tient lieu de pain. On en fait des tartes, des puddings, &c., & une liqueur agréable, douce, & rafraîchiſſante.

Le *plantain de Mindanao* fournit aux habitans de cette iſle de quoi les habiller. Dès que l'arbre a produit ſon fruit, on le coupe, on le fend en pluſieurs morceaux, on le laiſſe ſécher au ſoleil, & lorſque l'écorce eſt sèche, on la lève par filets, qui, battus & bien aſſouplis, ſervent enſuite à faire une étoffe groſſière, mais uſuelle & à la portée de tout le monde. *Notes de l'éditeur.*

(1) Le *ſavonnier* ou l'arbre du ſavon eſt un grand arbre. Il porte pour fruit une eſpèce de petites boules qui ont quelque reſſemblance avec les cormes, mais dont l'écorce devient jaunâtre en mûriſſant. Frottées entre les mains, elles ſe convertiſſent en un ſavon très-blanc, fort utile pour laver la ſoie, & que les indiens emploient à cet uſage.

Le *panoma* eſt de la grandeur du coignaſſier; ſa feuille reſſemble à celle de la mauve, & ſon fruit à une aveline. Les grandes vertus de cet arbre portent les indiens à le cultiver ſoigneuſement: ſon bois eſt fort

des camotes, des glabis, le tabac, la femencine, la molucane, &c.

---

purgatif. On peut d'ailleurs le regarder comme une panacée universelle ; il résiste au venin, guérit les blessures & les morsures empoisonnées, remédie aux fièvres quartes & continues, aux coliques, à l'hydropisie, à la gravelle, & à la difficulté d'uriner, &c. &c. &c. Sa dose est depuis quatre grains jusqu'à demi-scrupule, dans du bouillon. On en apporte en Europe, mais il est rare & cher.

Le *rima* est une espèce d'arbre à pain ; son fruit croît aux branches comme les pommes ; il est de la grosseur d'un pain d'un sou, & de forme ronde : l'écorce en est épaisse, jaune, & lisse. Les insulaires des Mariannes n'ont pas d'autre pain. Ils le cueillent dans sa maturité pour le faire cuire au four, où l'écorce se grille & noircit. On en ôte ensuite la surface, après laquelle il reste une peau mince qui couvre une pulpe de fort bon goût, & aussi blanche que la mie du meilleur pain. Comme ce fruit est sans pepins & sans noyaux, tout se mange également.

L'*ikara-mouli* est une racine extrêmement chaude, bonne contre l'indigestion & le venin.

Le *taylan* est une espèce de grosses raves qui flattent l'odorat & le goût.

Les *camotes* sont des racines dont les philippinois font une sorte de pain, & que les espagnols mangent crues comme des navets.

Les *glabis* sont des plantes bulbeuses qui ont le goût des patates.

Tous ces objets, considérables par leur nombre & par leur valeur, formèrent, avec ceux que Charles rapporta de sa tournée (1),

La *semencine* est une plante qui produit la fameuse poudre à vers, connue sous le même nom. La plante vient communément dans les prés, où la difficulté d'en cueillir la graine en augmente beaucoup le prix. Comme elle n'est bonne que dans sa maturité, & que le vent en fait tomber alors une grande partie entre les herbes, où elle devient inutile, parce qu'on ne peut la toucher de la main sans la corrompre, les indiens ont besoin d'adresse pour cette moisson. Ils prennent deux paniers à anses, avec lesquels ils marchent dans les prés, en remuant l'un de la gauche à la droite, & l'autre de la droite à la gauche, comme s'ils vouloient faucher l'herbe par le haut, c'est-à-dire, par l'épi; & ces deux mouvemens opposés font tomber la graine dans les paniers. C'est dans le pays de Boutan & de Kerman qu'on recueille particulièrement la semencine.

La *molucane* est une plante qui s'élève depuis trois pieds jusqu'à sept; ses feuilles ressemblent à celles du sureau; sa fleur est semblable à celle de la citrouille, mais un peu plus grande. Sa seconde écorce & ses feuilles sont un puissant vulnéraire. Elles guérissent les ulcères les plus invétérés, elles adoucissent les douleurs, elles arrêtent le sang. Les indiens nomment cette plante le remède des pauvres & la ruine des médecins, parce que ses vertus sont infinies. *Note de l'éditeur.*

(1) Charles rapporta de sa tournée, nos amis nous donnèrent, ou le commerce nous procura plusieurs au-

ou que le commerce nous procura, une collection de richesses d'autant plus précieuses pour nous, qu'elles augmentoient infiniment nos ressources.

---

tres sortes d'animaux, d'arbres, d'arbrisseaux, de plantes, de racines, &c., qui augmentèrent considérablement la valeur de notre cargaison. Il nous suffira de noter ici quelques-unes de ces choses: des chevaux de races & de grandeurs différentes; des chèvres & des chats à poils longs & soyeux; l'alafreira, arbre de la grandeur de notre prunier, dont la fleur jaune sert aux mêmes usages que le safran d'Europe, & qui a plus de bonté; l'ateyra, de la grandeur du pommier, qui porte un fruit sucré, dont l'odeur est celle de l'ambre & de l'eau rose mêlés ensemble; l'agoucla ou aloës des Indes; l'angolan, arbre fruitier toujours vert, qui croît à plus de quatre-vingts pieds de haut; le makarakau, bel arbre également utile par ses racines & par son fruit; le bananier, le goyavier, l'arbre de Saint-Thomas, dont les feuilles ressemblent parfaitement à celles du lierre, & dont les fleurs sont autant de lis violets, d'une excellente odeur; le *venan*, arbre épineux, recommandable par ses fleurs d'une odeur fort agréable, & par son fruit, dont le goût approche de celui du raisin; le thé, si connu par l'usage qu'on fait par-tout de ses feuilles; le *sion-hanna*, autre arbrisseau dont les racines sont employées fort efficacement contre les fièvres & les poisons; la racine de quil ou de quilperle, qui a les mêmes vertus; & le *talassa*, plante dont les feuilles s'emploient diversement dans les sauces.

De notre côté, nous remplîmes parfaitement les vues & les espérances de Mékaous ; car non seulement nous fournîmes son pays d'armes, de métaux, & de quantité de choses utiles & commodes qui lui manquoient encore, & nous dressâmes ses soldats, nous instruisîmes ses officiers, nous formâmes son armée, nous rendîmes les endroits où l'on pouvoit descendre, plus forts & plus respectables ; mais nous répandîmes d'ans l'isle une foule de connoissances & de procédés importans, relatifs à l'administration, à l'agriculture, aux arts, & au commerce : communication qui fit le bien des deux peuples, & servit plus particulierement au bonheur des saméens. Enfin nous gagnâmes si bien l'affection & l'estime du prince & de la nation, qu'après avoir demeuré avec eux un mois entier, nous emportâmes tous leurs regrets, quoique nous leur eussions promis de revenir les voir aussi souvent & de rester aussi long-temps qu'il nous seroit possible.

Nous n'éprouvâmes aucun accident à notre retour, & nous arrivâmes à notre isle pleins de joie & de santé, ramenant avec nous Guillaume, que nous avions repris en passant chez les nègres amis, où il n'avoit pas eu moins de succès & de satisfaction que nous en avions eu nous-mêmes à l'isle de Saméa.

Le premier voyage de Baptiste n'eut lieu que dix mois après le nôtre. Il fut également heureux & lucratif ; mais son second voyage, entrepris six mois après celui-là, malgré les conseils du Père & d'Eléonore (qui voyant Baptiste prodigieusement changé, vieilli même par la fatigue & les soucis, l'exhortoient à différer son départ), le second voyage lui devint personnellement fatal. Nous ne dirons plus rien du premier, & nous ne parlerons que brievement de l'autre, pour passer au récit d'un accident dont le souvenir ne s'effacera jamais du cœur des insulaires.

Baptiste fut à peine arrivé chez les saméens, que cet homme imprudent & obstiné tomba malade, comme on l'avoit prévu. Il voulut en vain braver son mal. Bientôt une fièvre violente & du plus mauvais caractère rendit son état si critique, que ses enfans alarmés, après lui avoir donné tous les soins & les remèdes qu'ils pouvoient employer, se virent réduits à implorer le secours d'un étranger, qu'on leur dit être fort versé dans la médecine. C'étoit un hollandois que les saméens avoient fait prisonnier dans une expédition tentée contre l'isle par une flotte envoyée de Batavia ; expédition qui n'avoit pas réussi. Renfermé avec trois de ses compatriotes, dans une prison

ſon étroite, il y avoit trouvé le moyen de faire connoître ſa capacité; car ſon geolier, homme de conſidération, étant tombé dangereuſement malade, le priſonnier avoit eu occaſion de le traiter, & l'avoit guéri contre toute eſpérance. Le bruit de cette cure l'ayant fait appeler à la cour pour donner ſes ſoins à un officier du palais, qu'une maladie grave conduiſoit au tombeau, il l'avoit également tiré du danger; double ſervice qui lui avoit acquis plus de liberté & beaucoup d'eſtime. Ce fut d'après ſa réputation que nos voyageurs eurent recours à lui.

M. Van-der-mur, c'étoit le nom du hollandois, écouta d'autant plus volontiers leur prière, que déſirant ſavoir qui étoient ces voyageurs, & d'où ils venoient, il trouvoit, en les ſervant dans la perſonne de leur chef, en les voyant familièrement, l'occaſion la plus favorable de ſatisfaire ſa curioſité. Il alla voir Baptiſte, & il lui parla de ſon mal en homme éclairé. Il le flatta de l'eſpoir de le guérir s'il vouloit ſuivre ſes conſeils, & gagna ſi bien ſa confiance, que l'ayant aſſuré qu'il ſeroit mieux à terre que ſur la barque, & lui ayant offert un lit dans ſa propre chambre, où il pourroit, lui dit-il, l'avoir ſans ceſſe ſous les yeux & lui donner tous ſes ſoins, le malade accepta ſa

proposition avec reconnoissance, fit ce que le médecin désiroit de lui, & se remit entierement entre ses mains.

Baptiste ne s'en tint pas là. Honteux d'avoir résisté à la voix de ses parens, attendant, pour revenir auprès d'eux, qu'il fût entierement rétabli, sentant aussi peut-être que sa maladie seroit longue ou funeste, &, dans le cas où il succomberoit, ne voulant pas que ses enfans fussent témoins de sa mort, il prit la résolution étrange de faire repartir la barque, & de rester seul à Saméa. En conséquence il les fit appeler auprès de lui. Il leur annonça sa volonté, & leur enjoignit de s'en retourner directement à la colonie.

« Partez, mes enfans, leur dit-il, nos affaires de commerce sont à peu près terminées. Vos soins me sont inutiles ici; ceux de M. Van-dermur me suffisent. Je m'en promets d'heureux effets; mais la maladie qui m'afflige, ou du moins ma convalescence, peut avoir un terme éloigné, & je ne saurois espérer de m'embarquer de long-temps. Cependant une trop longue absence ne manqueroit pas d'alarmer nos chers parens & votre mère. Allez donc les dérober à ces cruelles inquiétudes; &, sans leur parler de l'état où je suis, dites-leur que mes

affaires me retiennent à Saméa, où vous ne devez pas tarder à venir me reprendre pour me ramener dans ma famille.

En vain ses enfans, désolés & baignés de larmes, lui firent des réprésentations sur les dangers qui pouvoient suivre l'ordre qu'il leur donnoit. Il avoit pris son parti. Son caractère inflexible ne lui permettoit pas de changer de résolution. Ses enfans furent forcés d'obéir, après avoir instamment prié M. Van-der-mur de veiller assidument sur une tête si chere, & porté dans sa maison ce que leur tendresse inquiète avoit jugé plus convenable à la situation du malade. Nous verrons, dans la suite de ces mémoires, quels effets eurent les soins du hollandois, & quel fut le sort de Baptiste; mais revenons à l'isle inconnue, où les événemens, helas! les plus tristes, doivent fixer notre attention.

Quand les enfans de Baptiste se présentèrent sans lui devant le Père & Eléonore, nos parens, déjà fort inquiets à son sujet, furent alarmés de ne le pas voir; mais ils le furent encore plus lorsqu'on leur dit qu'il étoit resté seul des siens à l'isle de Saméa. Notre mère ne put cacher son trouble ni retenir ses larmes. « Quelle raison assez forte, dit-elle, a pu l'arrêter loin de nous, lorsque ses enfans reve-

noient ? Pourquoi l'avez-vous quitté ? ». Et quand on lui répondit qu'il restoit pour terminer certaines affaires, & que la barque n'étoit partie que sur ses ordres exprès & répétés, elle se plaignit douloureusement de l'insensibilité de son fils ; puis regardant les voyageurs : « Ah ! dit-elle, si j'en crois mon cœur, ce n'est pas là la vraie cause de son séjour à Saméa ». Le Père pensoit comme elle, & n'étoit pas moins affligé ; mais comme il savoit se modérer, & qu'il craignoit d'augmenter la peine de son épouse en laissant voir son émotion, il fit semblant de prendre le rapport des voyageurs dans le sens naturel qu'il offroit. Pour éloigner même les soupçons d'Eléonore, il s'empressa d'arrêter adroitement les interrogations embarrassantes qu'elle leur faisoit, en attribuant tout haut le séjour de Baptiste chez les indiens, au désir trop ardent d'augmenter sa fortune ; motif qui paroissoit peu décent & peu réfléchi ; & pour prévenir toute explication, il renvoya les arrivans dans leur famille.

Mais en les éloignant de la présence d'Eléonore, satisfait en apparence de leurs réponses, il n'en étoit pas moins résolu de les interroger secrètement ; & c'est ce qu'il fit le soir du même jour, après les avoir rassemblés. « Mes amis, dit-il (en les abordant, & en leur voyant

un air de tristesse & d'embarras qui perçoit dans leur maintien), mes amis, je viens vous demander les raisons positives du séjour de votre père à Saméa. Vous nous avez déjà dit que c'étoit pour y finir des affaires ; mais quelles sont ces affaires ? c'est ce que vous ne nous expliquez point, & ce que je suis bien aise de savoir ». Les voyageurs, plus embarrassés, hésitèrent à lui répondre. Obligés, par l'ordre de Baptiste, de taire sa maladie, & dès leur enfance habitués à respecter la vérité, ils ne savoient ce qu'ils devoient dire, ni même s'ils devoient parler. Le Père insista sur ce qu'il demandoit, & s'adressant particulièrement à Victor, l'aîné de la famille : « C'est de vous, dit-il, que j'attends la réponse que je désire. Pourquoi balancez-vous, mon fils, à m'apprendre ce que vous savez ? — Pardonnez, je vous supplie, lui répondit Victor, si nous gardons encore le silence sur une question aussi simple ; mais vous savez ce que nous devons à notre père. Il nous a ordonné le secret, & nous lui avons promis de le garder. — Je louerois votre discrétion, répliqua le Père, si c'étoit un autre que moi qui vous fît cette demande ; mais je suis en même temps le Père & le chef de la société, & à ce double titre, j'ai droit

à votre obéissance, puisque votre père lui-même n'est pas dispensé de me la rendre. Vous avez pu, par ménagement, vous taire devant Eléonore, vous ne le devez pas avec moi ». Alors Victor, forcé de parler, lui fit le récit de la maladie de Baptiste & de l'état où ils l'avoient laissé.

Cette nouvelle, que le Père craignoit d'apprendre, fit sur son cœur une vive impression. Il blâma fortement l'imprudence de Baptiste, & recommanda la discrétion à ses enfans. « Je vous ferois repartir dès demain, leur dit-il, & j'irois moi-même à Saméa, si je ne craignois d'augmenter les soupçons & les alarmes de mon épouse & de votre mère ; mais vous devez y retourner dès que vous pourrez le faire sans affectation. Un séjour de trois semaines ici vous sera, je pense, bien suffisant. Préparez-vous à partir à la fin de ce délai. Si la bonté céleste nous a conservé votre père, & s'il osoit s'offenser d'un si prompt retour, vous lui direz qu'impatiens de le revoir, sa mère & moi l'avons ainsi voulu ».

Lorsque le jour fixé pour le départ fut arrivé, & que les fils de Baptiste prirent congé, le Père les accompagna jusqu'à la barque, pour leur recommander très-expressément de ne s'ar-

rêter à Saméa que le temps néceſſaire pour remercier les hôtes & les amis de Baptiſte, & pour le prendre à bord. « Penſez bien, leur dit-il, que nous allons compter les jours & les momens juſqu'à votre retour, & que vous achevriez de nous plonger dans la plus affreuſe inquiétude, ſi vous tardiez à reparoître ».

Il revint enſuite pour conſoler Eléonore & Amélie, quoiqu'au fond il eût plus beſoin d'être conſolé lui-même. L'idée de ſon fils malade, mourant peut-être dans une terre étrangère, l'obſédoit la nuit & le jour. Vainement il cherchoit à s'en diſtraire; elle ſe préſentoit ſans ceſſe à ſon eſprit, & tourmentoit ſon cœur. Il étoit pourtant obligé de n'en rien faire paroître, & ſa peine, qu'il diſſimuloit, n'en devenoit que plus poignante.

Huit jours, qu'il croyoit néceſſaires aux voyageurs pour aller à Saméa & pour en revenir, ſe paſsèrent dans cette inquiétude, qu'un reſte d'eſpérance adouciſſoit un peu; mais quand ce temps ſe fut écoulé ſans que la barque parût, quand on vit pluſieurs jours encore ſe ſuccéder & finir dans une vaine attente, toute la famille fut en proie à la douleur, & celle du Père étoit un ſupplice. Il ne ſe contentoit pas d'envoyer à l'obſervatoire pour

épier le retour des voyageurs, il y paſſoit lui-même la plus grande partie de la journée, & n'en deſcendoit qu'à la nuit. Cette ſollicitude inquiète & paternelle fut la cauſe du cruel déſaſtre que nous allons rapporter dans le chapitre ſuivant.



CHAPITRE LI.

Accident qui arrive au Chevalier des Gaſtines ; ſa mort, ſuivie de celle d'Eléonore.

Un ſoir, le Père, dont la vue s'étoit fatiguée à regarder long-temps le côté de la mer par où ſes fils devoient revenir, prit un petit nuage qui parut ſur l'horizon, pour les voiles de la barque. Comme il ne pouvoit pas diſcerner ce qu'il voyoit à cette diſtance, même avec la lunette, il crut qu'il le verroit mieux en montant ſur une crête plus élevée, qui l'approchoit de ſon objet. Le jour baiſſoit ; il n'y avoit pas de temps à perdre. Le Père impatient ſe hâta d'y monter, malgré les repréſentations de Philippe & de Henri qui l'accompagnoient. Il parvint au haut de la crête ; mais le nuage s'étant élevé, il reconnut ſon erreur, & plein de triſteſſe, il ſe mit à même de redeſcendre. Cependant la lumière devenant toujours plus foible & le chemin du retour en étant plus difficile, ſes deux fils voulurent le ſoutenir dans la deſcente, & il les refuſa. Hélas ! que n'avoit-il moins de confiance en ſes forces !

A peine a-t-il fait quelques pas, que dans un endroit ſcabreux & roide, ayant mis le pied ſur une groſſe pierre qui ne tenoit plus que par ſon poids au noyau de la montagne, cette pierre roule, & le Père, manquant d'appui, tombe tout à coup la tête la première à plus de trente pieds au deſſous, contre une pointe de rocher qui l'arrête dans ſa chute.

Philippe & Henri, glacés de crainte & pouſſant à la fois des cris de douleur, ſe précipitent juſqu'à lui pour le ſecourir. Ils le trouvent couvert de ſang, ſans mouvement & ſans connoiſſance. Que feront-ils dans cet horrible malheur ? s'arrêteront-ils où ils ſont, pour lui donner les premiers ſoins qu'exige ſon état ? Mais ils manquent de tout ce qui pourroit lui être néceſſaire, & la nuit s'obſcurcit de plus en plus. Le porteront-ils dans ſa maiſon ? Mais il peut mourir en chemin, & d'ailleurs comment ſe préſenter devant Eléonore ? Ils prennent le parti d'arrêter le ſang en lui enveloppant la tête de quelques linges, & de l'emporter enſuite comme ils pourront. Ils déchirent leurs chemiſes pour en faire des compreſſes & des bandes, & lui mettant au plus vîte le premier appareil, ils le prennent entre leurs bras & le voiturent ainſi doucement, mais en ſe hâtant néanmoins autant qu'ils peuvent.

Qu'on se peigne l'embarras & la douleur de ces deux tendres fils du plus respectable & du meilleur des pères. Il n'étoit pas possible, il eût été même téméraire & dangereux de vouloir tenir caché l'accident funeste qu'il venoit d'éprouver. Et quelle désolation cependant ils alloient répandre dans toute la famille en le divulguant ! quel coup affreux ils portoient au cœur sensible de la mère ! Ils ne peuvent que former le dessein d'entrer sans être vus, d'appeler secrètement du secours pour visiter les blessures du Père & les panser ; & quand ils l'auront fait revenir à lui, de préparer adroitement Eléonore à recevoir la triste nouvelle. Toutes ces sages mesures furent inutiles.

Eléonore, inquiète de ne pas voir revenir son mari, avoit pris la résolution d'aller, en se promenant, au devant de lui. Elle avoit prié de Martine de l'accompagner, & ils sortoient ensemble de la maison, comme les deux frères, chargés de leur précieux fardeau, se présentoient à leur porte. En ce moment Adélaïde entroit par hasard dans le salon avec un flambeau. Comme la porte extérieure étoit ouverte, la lumière qui éclaira tout à coup une partie de la cour, rendit les deux frères visibles, & montra à Eléonore le Père à demi mort dans les bras de ses enfans. A cet aspect

terrible & inattendu, elle pousse un cri perçant, & tombe, comme frappée de la foudre, après avoir fait un vain effort pour se jeter sur le corps de son mari.

De Martine & les deux frères ne savent lequel du Père ou d'Eléonore ils doivent plutôt secourir. Le danger est en quelque sorte le même des deux côtés ; ils ne peuvent suffire à les soigner en même temps ; mais Adélaïde & toutes les personnes de la maison, épouvantées du cri d'Eléonore, accourent en un moment, en apportant des lumières. Chacun est saisi de douleur & de crainte, en voyant l'état de nos chers parens ; mais il ne suffit pas de les plaindre ni de s'abandonner à de vaines lamentations, il faut leur donner de prompts secours pour les rappeler à la vie. C'est ce que de Martine prit soin de représenter à tous les assistans.

Bientôt la nouvelle de ce double désastre se répand dans la citadelle & dans le village. La plupart des chefs de famille accourent tremblans & consternés, & tous se désolent en reconnoissant par eux-mêmes ce qu'ils ont à craindre pour les auteurs de leurs jours.

Cependant l'on porte Eléonore dans son appartement ; & le Père dans un autre ; & tandis qu'Adélaïde & Dona Rosa s'efforcent de rendre



A cet aspect terrible et inattendu elle pousse un cri perçant, et tombe, comme frappée de la foudre.

C. P. Marillier inv. De Launay sc.

la connoissance à la mère, Henri, Philippe, & de Martine s'occupent à visiter les blessures du Père. Ils ôtent les bandes dont sa tête est enveloppée; ils coupent les cheveux ensanglantés, & quand ils ont bassiné les parties offensées, ils trouvent que les tégumens sont déchirés en plusieurs endroits, & que le crâne est entamé au dessus & à côté de la tempe. De Martine consulté n'ose dire ce qu'il pense des suites de cette chute. Il déclare à la vérité qu'il n'aperçoit rien de mortel dans cette fracture, mais qu'il faut lever le second appareil pour pouvoir en parler plus positivement. L'on mit tous les moyens en usage pour tirer le Père de son évanouissement; mais ce ne fut que vers le point du jour du lendemain qu'il revint à lui. Alors, ayant recouvré ses sens, éprouvant de vives douleurs, & se voyant dans son lit entouré de toute sa famille, il demanda ce qui l'avoit mis dans l'état où il étoit; & pour lui en rappeler le souvenir, il fallut lui faire le récit de l'accident de la veille. Il s'informa si son épouse étoit instruite de ce malheur, & l'on fut obligé de lui apprendre la crise où l'avoit jetée la vue affligeante de son état. On lui dit qu'elle commençoit à reprendre ses esprits, & qu'on avoit

évité de la mettre près de lui, de crainte d'augmenter le danger de la ſituation de cette femme ſenſible, en lui laiſſant voir ſon mari privé de ſentiment, lorſqu'elle reviendroit à elle. Le Père pria ſes fils de le porter auprès d'Eléonore; mais on lui repréſenta qu'il étoit plus facile & moins dangereux de la porter elle-même auprès de lui; & c'eſt ce que l'on fit ſur le champ, pour contenter également Eléonore, qui, en recouvrant la parole, avoit inſtamment demandé qu'on la tranſportât dans la chambre de ſon mari.

Le Père ne ſe diſſimuloit pas ce qu'on avoit à redouter des ſuites de ſa chute. Il en ſentoit mieux le danger qu'aucun de ſes enfans; il vouloit pourtant avoir ſon épouſe pour témoin de ſon mal, non ſeulement parce qu'on déſire toujours d'être auprès de ce qu'on aime, & que c'eſt une douce conſolation dans les plus vives ſouffrances, mais parce que, connoiſſant parfaitement le cœur de cette femme incomparable & l'excès de ſa ſenſibilité, il n'ignoroit pas que, ſéparée de lui, ſon imagination, qui voyoit au delà du péril, le lui repréſenteroit plus imminent qu'il n'étoit. D'ailleurs, comme il n'avoit rien perdu de ſon courage, il penſoit que la fermeté qu'il

montreroit, se communiqueroit à l'ame d'Eléonore. Il se promettoit de lui dérober de son mal tout ce qu'il pourroit en cacher.

Telles étoient ses dispositions, quand Eléonore entra dans sa chambre, pâle, défaite, abattue, soutenue par deux de ses fils, & suivie d'Adélaïde & de l'espagnole. Elle avoit appris que son époux étoit sorti de l'état cruel où elle l'avoit vu; qu'il demandoit à la voir; & ces heureuses nouvelles, qui faisoient luire à son cœur un rayon d'espérance, lui avoient donné la force de se rendre auprès du malade. Elle étoit bien résolue de lui déguiser la crainte qu'elle éprouvoit encore à son sujet; mais lorsqu'elle approcha de son lit, & qu'elle vit son visage meurtri, ses yeux plombés & sanglans, & ses traits altérés par une fièvre brûlante, elle ne sut plus se contenir. Toute sa résolution ne put l'empêcher de répandre un torrent de larmes, & de s'abandonner aux cris & aux sanglots.

Le Père voulut en vain la rassurer par ses discours. Le coup étoit porté. Il avoit pénétré jusqu'au fond du cœur, où il avoit attaqué le principe de la vie. Il lui prit soudain un grand tremblement suivi d'une sueur froide. La fièvre se déclara, & dès ce moment Eléonore prévit qu'elle ne survivroit pas à celui qui possédoit sa

tendresse, & dont la perte étoit pour elle le plus affreux des malheurs.

Elle se fit dresser un lit tout près de celui du Père, & en s'y mettant, elle lui dit : « Mon cher ami, je vous ai voué mon existence & mes sentimens jusqu'à la mort. Nous avons vécu toujours unis, toujours inséparables. La mort seule rompra des nœuds que rien n'affoiblit jamais; mais que dis-je? la mort même ne nous séparera point. En tranchant votre destinée, elle terminera la mienne. Si le ciel dispose de vos jours, j'espère de sa bonté propice, que nous sortirons ensemble de la vie, & que dans le même jour, la même tombe nous enfermera tous deux. Le ciel entend mes vœux; c'est le plus ardent de mon cœur. J'ai toujours craint de rester après vous; mais un pressentiment, dont j'accepte l'augure, me fait croire que je n'aurai pas à déplorer votre perte! »

Le Père crut devoir l'exhorter à se résigner patiemment aux décrets divins. Il lui représenta l'inutilité de sa prévoyance & de son affliction sur ce qui devoit arriver. Du reste, en s'attendrissant sur la dernière preuve d'amour & de dévouement que lui donnoit son épouse, il lui témoigna combien il se trouvoit consolé par sa présence.

« Vous savez bien, ajouta-t-il, ma chere

amie, que nous ne sommes pas nés pour ne pas mourir. Soumis à la condition commune de tous les êtres vivans, il faut que nous rendions à la nature ce que nous en avons reçu; mais en acquittant le tribut que tout mortel doit lui payer, nous n'aurons que des graces à rendre à la providence. Aucun, peut-être, n'en reçut plus de bienfaits, & l'on en voit fort peu qui parcourent une si longne carrière ».

De Martine s'apercevant que l'entrevue & les discours de ces respectables vieillards leur causoient une émotion qui pouvoit leur être nuisible, les pria de se modérer & de garder le silence. Il fit sentir en même temps à leur nombreuse famille, dont l'affluence remplissoit & embarrassoit la chambre, qu'il convenoit, par la même raison, qu'il n'y restât que les personnes nécessaires pour les soigner; & ces avis prudens, quoique fâcheux, furent exactement suivis. Les enfans, qui ne demeuroient pas dans la maison du Père, sortirent & s'en allèrent pour ne rentrer qu'à leur tour; & la mère, se faisant violence, se tourna vers le côté de son lit le plus éloigné de celui du Père, pour éviter de le voir & de lui parler.

Alors de Martine, profitant de la circonstance, avertit à voix basse ceux qui étoient

dans la chambre, qu'il alloit lever l'appareil mis la veille ſur les bleſſures du Père, & prévint en même temps chacun de ce qu'il avoit à faire, tant pour l'aider dans cette opération, que pour diſtraire en ce moment l'attention d'Eléonore. L'on fit ſemblant d'arranger le malade pour lui donner une meilleure ſituation, & ſous ce prétexte, on leva l'appareil ſans qu'Eléonore s'en doutât; mais le médecin ne fut pas content de l'état des bleſſures, & il ne put cacher à Henri, qu'il importoit de prévenir, qu'on n'en pouvoit tirer qu'un funeſte préſage. La ſuite des événemens ne juſtifia que trop ce malheureux pronoſtic. Malgré tous les ſoins & les remèdes dont on put faire uſage, la fièvre augmenta, l'état du malade empira viſiblement, & au bout de ſix jours il fut ſans eſpérance.

Nous ne devons pas oublier, dans ce triſte récit, deux circonſtances très-ſingulières; c'eſt que la maladie & l'affoibliſſement d'Eléonore ſuivirent exactement les progrès de la maladie du Père, & qu'après avoir l'un & l'autre paſſé ſucceſſivement d'un violent délire à une profonde léthargie, tous ces ſymptomes diſparurent le ſeptième jour, pour faire place à ce calme des ſens, à cette raiſon lumineuſe qui caractérisèrent toujours nos reſpectable parens;

mais ce calme & cette raiſon étoient la dernière lueur d'un feu qui conſume, avant de s'éteindre, tout ce qui lui reſte d'aliment, & qui ne paroît plus vif alors que pour s'évanouir ſans retour.

Nos chers parens ne s'y trompèrent point. Loin de ſe flatter de quelque eſpoir ſur ce mieux apparent, ils jugèrent qu'il étoit le ſigne avant-coureur de leur fin prochaine, & après nous l'avoir annoncé avec une ſérénité digne de leur grande ame, ils ſe félicitèrent mutuellement d'être arrivés au terme de leurs jours, & de ſortir enſemble de la carrière de la vie. Cependant, vivement touchés de la douleur & de la déſolation que leur perte alloit cauſer à toute la famille, ils ne ſe contentèrent pas de conſoler ceux de leurs enfans qui les entouroient, & de les exhorter à ſupporter avec courage & avec réſignation le malheur qui les attendoit, ils voulurent auſſi répandre les mêmes conſolations dans le coeur de tous les membres de la colonie, &, en leur donnant leur bénédiction, leur faire leurs tendres adieux. Ils ordonnèrent en conſéquence qu'on les avertît de l'état & de l'intention de leurs parens, & qu'on amenât auprès d'eux juſqu'aux enfans les plus jeunes. Mais le Père, faiſant réflexion que ſon appartement ne pour-

roit contenir l'affluence de tous les insulaires, & désirant que personne ne fût privé de la dernière marque d'attachement qu'il leur vouloit donner, demanda là-dessus l'avis d'Eléonore, & ils résolurent ensemble de se faire porter hors de la maison, & dans un lieu spacieux & découvert, où tout le monde pourroit être admis, & où chacun auroit la liberté de les voir & d'en être vu.

Henri leur représenta tristement le danger de ce transport dans un moment si critique; mais ses discours n'eurent point d'influence sur leur résolution. Après lui avoir répondu qu'il n'y avoit plus dans ce moment de danger à craindre pour eux, & que l'opposition qu'ils trouveroient à leur volonté ne feroit que les affliger inutilement, Eléonore insista, & on lui obéit.

On les porta donc, avec toute l'attention & tous les ménagemens possibles, sur le préau de la citadelle, qu'ils avoient indiqué comme le lieu le plus voisin & le plus commode. On plaça leurs lits à côté l'un de l'autre, sous le feuillage de quelques arbres touffus, dont on épaissit l'ombre en y suspendant un pavillon; & ils y étoient à peine arrangés, qu'on vit arriver successivement toutes les familles de l'isle, dont les chefs éplorés menoient par la main

ou portoient sur leurs bras leurs petits enfans, tandis que les grands les accompagnoient de l'air le plus triste.

Lorsqu'ils y furent tous réunis, le Père les fit approcher; puis faisant effort pour parler: « Mes chers enfans, leur dit-il, voici le moment d'une séparation que depuis long-temps vous avez dû prévoir. Elle est dans l'ordre de la nature. Votre mère & moi n'avons reçu la vie que pour la rendre à celui de qui nous la tenons. L'auteur des êtres nous appelle à lui; nous nous soumettons humblement à sa volonté sainte. Pourrions-nous murmurer de ce décret fatal, après tant de bienfaits dont il nous a gratifiés, & quand, dans ce jour même, il nous donne la plus touchante preuve d'affection? Vous perdez votre père & votre mère; mais vous ne pouviez pas espérer qu'ils vivroient toujours, ni même si long-temps; mais il vous reste un père qui vous aime avec tendresse, & qui ne mourra point. Nous-mêmes, doux espoir! nous ne cesserons pas d'être; nous cesserons seulement d'être visibles à vos yeux; & tandis que notre corps va retourner à la terre dont il est sorti, notre esprit, dégagé de cette dépouille grossière & périssable, vivra sans fin, & veillera sur vous. Ne vous affligez donc pas avec excès d'un événement néces-

faire, & qui ne peut nous ôter rien qui mérite de justes regrets. Nous emporterons avec nous la consolation de vous laisser aussi heureux que vous pouvez l'être en ce monde, & d'avoir assis votre bonheur sur la base la plus durable. Vous êtes un peuple de frères, une société d'hommes unis pour vivre sous des lois justes, dont vous connoissez l'équité, & que vous avez juré d'observer. La seule chose qu'il nous reste à vous souhaiter, c'est que vous viviez toujours d'accord, toujours fidèles à ces lois propices, toujours attachés à votre chef, qui n'a d'autorité que pour les maintenir. La seule chose que j'aye à vous demander, c'est que vous ne vous éleviez point contre cet ordre social qui vous protège & vous défend, & que vous ne pensiez jamais en savoir plus que la nature qui vous l'a prescrit ».

La mère, qui s'étoit toujours montrée si tendre, & qui ne perdoit la vie que par un excès de sensibilité, parut, dans ce dernier moment, une créature céleste. Sa foiblesse avoit disparu. Supérieure à elle-même & maîtresse des mouvemens de son cœur, en laissant voir à ses enfans la tendresse qu'elle avoit pour eux, & qui vivoit encore tout entière dans son ame, elle eut la force de les encourager à supporter patiemment la séparation doulou-

reuſe qui ſe préparoit ; elle exhorta ſur-tout ſes filles à ne pas ſe laiſſer abattre par ce malheur. « Ah ! gardez-vous, leur dit-elle, de vous abandonner à une douleur ſans meſure. La raiſon & la religion vous preſcrivent également de la modérer. Nous vous le demandons auſſi comme un effort que vous devez à nos exemples & à notre mémoire. Nous avons toujours vécu dans l'exercice de la juſtice, de la modération, de la bienſaiſance. Ne devez-vous pas eſpérer que nous en trouverons le prix dans le ſein de la juſtice & de la bonté ſuprême ? Ne vous affligez donc pas ſur le ſort qui nous attend, puiſqu'il eſt ſi digne d'envie. Ne vous affligez donc pas, quand la faveur du ciel me dérobe au malheur de pleurer mon époux, & aux infirmités croiſſantes d'une triſte vieilleſſe. Nous allons jouir d'une paix & d'un bonheur ſans nuages. Que des gémiſſemens & des regrets trop amers ne viennent pas troubler ce doux repos. C'eſt ici la dernière prière que nous vous faiſons. N'oubliez jamais ces paroles, & ſouvenez-vous que l'ame de vos parens vivra toujours & ne ceſſera point de vous aimer ».

Le Père dit à Henri : « Mon fils, vous allez être revêtu du pouvoir ſouverain. Souvenez-vous qu'il ne vous eſt donné que pour faire

le bonheur de votre peuple. Faites régner les lois, & vous goûterez la douce joie de le voir heureux. Je ne vous dirai pas d'être bon; mais je vous exhorte à être juste. La justice doit être la bonté des rois ». Il lui témoigna ensuite le regret de n'avoir pas vu revenir dans l'isle les insulaires absens, & lui dit que c'étoit le seul qu'il emportoit dans la tombe. Il lui recommanda les européens, & le pria de les regarder comme citoyens de l'isle, & de les doter d'une propriété pareille à celle des autres. Il exhorta Wilson à se plier aux lois & aux mœurs de la société qui l'avoit reçu dans son sein, sans chercher à lui en faire désirer d'autres. Il assura de Martine de l'estime & de l'affection qu'il lui avoit inspirée, & le pria de demeurer toujours attaché aux vrais intérêts de l'aîné. Enfin il consola Dona Rosa, en lui promettant, de la part de tous ses enfans, & particulièrement de Henri, tous les égards du respect & les services de l'amitié.

Eléonore pressa ses filles de suivre toujours ses exemples & ses leçons. Elle leur recommanda d'aimer leurs frères, leurs maris, leurs enfans, & d'entretenir la paix & l'union dans leurs ménages. Elle dit à l'espagnole, qu'elle l'avoit mise dans son cœur au rang de ses propres filles; qu'elle la laissoit avec elles

comme avec ses sœurs, & qu'elle resteroit également gravée dans son souvenir. Elle finit par lui souhaiter le sort heureux que méritoient ses vertus & son aimable caractère.

Le Père & Eléonore, se sentant affoiblir de plus en plus, implorèrent ici l'assistance du ciel avec la ferveur la plus pieuse, & toute la famille se mettant à genoux, joignit ses prières aux leurs.

« O bonté divine! dirent ces vénérables vieillards, pardonnez-nous les erreurs & les fautes d'une longue vie, oubliez nos foiblesses & purifiez-nous par votre grace ».

Après toutes ces assurances, ces tendres exhortations, & ces touchantes prières, le Père voulut que chacun de ses enfans vînt lui baiser la main & recevoir ses adieux & sa bénédiction, & ils se présentèrent à la file pour cette triste & touchante cérémonie. La main défaillante de ce respectable vieillard, & celle de la mère la plus adorée, employèrent encore le peu de force qui leur restoit à donner à ces enfans chéris une dernière marque d'amour. Ces chers parens, leur serrant doucement la main, & les remerciant de leur affection & de leur obéissance, faisoient des vœux pour que le ciel daignât leur accorder les vertus

les plus néceſſaires & le bonheur qui doit les couronner.

Le Père, ſe tournant enſuite vers ſon épouſe, & lui prenant la main, lui dit d'une voix foible : « Chère Eléonore, chère amie de mon cœur, je ſens que mon heure approche, & je vois à vos yeux que la vôtre n'eſt pas loin. Nous voici au dénouement de la ſcène de la vie, à ce moment ſi redouté de tous les hommes. Il eſt touchant, il eſt lugubre peut-être; mais il n'a rien d'affreux pour nous. Que dis-je? nous y trouvons une nouvelle preuve de la bonté divine. Combien d'époux tendrement unis ont en vain déſiré de ne pas ſurvivre à l'objet de leur amour, & combien eſt petit le nombre de ceux à qui le ciel a permis de ſortir enſemble de ce monde! Il nous fait aujourd'hui cette rare faveur, comme pour nous détacher, par ce dernier bienfait, de toute affection terreſtre. Témoignons-lui donc la juſte gratitude que nous en avons, & conſacrons-lui nos dernières penſées.... »

« Eſprit éternel, ô Dieu puiſſant & bon, s'écria Eléonore, reçois les expreſſions & les vœux de nos cœurs!... reçois nos ames pénétrées de reconnoiſſance & d'amour, dans ton ſein paternel, & conſole ces enfans affligés du

malheur qu'ils ont de nous perdre.... ». Fixant alors ses yeux presque éteints sur le Père, qui pouvoit à peine l'entendre : « Cher ami, lui dit-elle, recevez ici la dernière assurance de ma vive tendresse, & .... cher époux ! adieu.... je me meurs.... ». Elle lui serra la main, & à l'instant même elle expira, tandis que le Père poussant une voix plaintive, rendit le dernier soupir.

Oh ! qui pourroit faire dignement le tableau de la désolation où se trouva dans ce moment toute la colonie ? qui pourroit dire ce qui se passoit dans tous les cœurs ? Jusques-là chacun s'étoit fait violence, autant qu'il l'avoit pu, pour retenir ses larmes & les accens de sa douleur profonde ; chacun s'étoit efforcé de cacher une partie de la peine qui l'accabloit, pour ne pas troubler, par des marques d'affec- trop indiscrètes, les derniers momens de parens si chers ; mais dès qu'ils eurent rendu l'ame, on vit les insulaires, on les entendit de tous côtés s'abandonner aux pleurs, aux sanglots, aux gémissemens, avec des plaintes si tendres, si touchantes, que l'homme le plus dur & le plus féroce n'auroit pu s'empêcher d'y être sensible, & que Wilson lui-même sentit ses yeux humides. Quelques-uns alloient se prosterner devant les corps du Père & de la

mère, & fondant en larmes, leur adressoient les discours les plus tendres; d'autres les regardoient long-temps avec un mortel saisissement, puis, levant les yeux & les mains vers le ciel, se plaignoient amèrement à la providence de ce qu'elle leur enlevoit à la fois l'honneur & la gloire de la colonie, & la consolation de leurs jours; d'autres, abîmés dans leur douleur, les mains sur leurs yeux & la tête penchée, demeuroient immobiles & comme privés de sentiment. Les plus âgés s'écrioient: « O Dieu! nous avons trop vécu. Pourquoi ne tranchois-tu pas nos jours plutôt que ceux de ces personnes incomparables? Accoutumés depuis tant d'années aux témoignages de leur bonté, de leur vigilance, de leur affection, qui nous consolera de les avoir perdus? Où trouvera-t-on jamais des amis si fidèles, des parens si soigneux, des chefs si capables & si sages? Malheureuse colonie! familles éplorées! quel coup affreux que celui qui vous frappe aujourd'hui »!

Les jeunes gens disoient: « Hélas! le ciel n'a fait que nous les montrer. Nos pères ont eu du moins le bonheur de vivre long-temps avec eux. Il ne nous restera que le regret d'en avoir été privés, lorsqu'il nous étoit plus doux & plus utile de les connoître ».

Toutes les mères, jalouses de graver le souvenir de ces chers auteurs de la colonie dans l'ame tendre de leurs enfans, les menoient jusqu'au lit funèbre, & les élevant sur leurs bras, leur crioient d'un ton pénétré : « Mes amis, voilà les restes de notre père & de notre mère à tous, de ces parens qui furent si bons & si nécessaires à tous ceux qui les connurent. Vous ne les verrez plus, hélas! Mais n'oubliez jamais que vous les avez vus; & quand vous serez en âge de comprendre ce qu'on vous dira de leurs vertus, imprimez-les dans votre mémoire, & faites-vous une étude constante de les imiter ».

Après que chacun eut ainsi donné un libre cours aux expressions de sa juste douleur, Henri, qui succédoit au Père, & qu'on avoit reconnu pour chef de la société, donna les ordres nécessaires dans la circonstance. Il falloit d'abord s'occuper des derniers devoirs à rendre aux corps de nos chers parens. Henri ne pouvant pas le faire par lui-même, pria de Martine & Dona Rosa de vouloir bien se charger de ces soins officieux; & ces fidèles amis des respectables chefs, honorés de cette confiance, quoique très-affligés de la perte commune, promirent de s'acquitter de ces fonc-

tions trop pénibles pour des enfans aussi sensibles que malheureux. Ainsi finit cette triste journée, qui devoit préparer la colonie à de nouvelles larmes.



CHAPITRE LII.

Enterrement des deux Fondateurs de la colonie; leur éloge funèbre; monument qu'on leur élève. Serment fait par Henri à son peuple; serment prêté par le peuple à son chef.

Les corps des respectables chefs de la société restèrent trois jours exposés & le visage découvert sur un lit de parade; & pendant tout ce temps-là, le concours des insulaires, qui venoit pleurer & prier auprès d'eux, ne cessa pas un moment. Henri ne se dispensoit pas plus que les autres de ce pieux devoir, lorsque des affaires pressantes ne le retenoient pas ailleurs. Il ne connoissoit pas l'étiquette; & la représentation, qui n'étoit pas pour lui un dehors emprunté, ne l'empêchoit pas d'obéir aux sentimens de la nature, comme ceux-ci ne le déroboient point aux importantes fonctions de chef de la colonie. Il ne rougissoit pas de céder aux mouvemens de la piété filiale; mais il savoit, lorsqu'il le falloit, la faire céder à son tour à ses premiers devoirs.

Il consulta de Martine sur l'exécution d'un dessein qu'il avoit formé. C'étoit de dérober,

les restes de nos parens à la corruption, en les embaumant. De Martine, instruit des procédés que les anciens & les modernes ont employés pour embaumer les corps, lui dit que non seulement la chose étoit possible, mais qu'il se croyoit en état de le satisfaire à cet égard; & cette réponse flatta le cœur de Henri d'une douce espérance. Il lui sembloit qu'on alloit lui rendre, en quelque sorte, ceux que la mort venoit de lui enlever. Il s'empressa d'ordonner qu'on portât à de Martine les choses nécessaires à cette opération. En conséquence toutes les poudres aromatiques, les baumes liquides, les différentes drogues que celui-ci demanda, lui furent abondamment & promptement fournies; & l'embaumement, qui dura six semaines, eut tout le succès que les soins assidus & l'habileté de l'opérateur pouvoient faire espérer.

Cependant Henri régloit les préparatifs & l'ordre des funérailles de nos parens. Il concertoit avec Philippe & Vincent le plan d'un monument funèbre qu'il se proposoit de leur élever. Il indiquoit la solennité de certains jours de prières publiques. Il prescrivoit un deuil général pour la colonie, qui ne se bornoit pas à la forme ni à la couleur des habits, mais qui étendoit sa sévérité jusqu'aux repas

&

& aux récréations. Le deuil étoit d'un an; les habits devoient être d'une étoffe grossière & brune, les repas simples & modiques. Tous festins, tous plaisirs bruyans étoient défendus. Le véritable deuil se portoit dans le cœur, mais on ne vouloit pas & il ne convenoit point que rien démentît à l'extérieur cette tristesse profonde. Des enfans tendres & reconnoissans pourroient-ils, hélas! trop manifester les sensibles regrets qu'ils doivent à un bon père & à une digne mère? Les ordres de Henri furent ponctuellement & fidèlement exécutés.

Quand le jour de l'enterrement fut arrivé, tous les insulaires, avertis du moment de la cérémonie, du rang qu'ils y devoient prendre, & des fonctions que chacun devoit y remplir, se rendirent en habits lugubres sur le préau de la citadelle, où les corps des deux fondateurs étoient exposés. Alors ces corps vénérables, placés dans une bière de bois de cèdre, qu'on avoit renfermée dans un cercueil de plomb couvert d'un drap mortuaire noir & blanc, furent mis sur un char tiré par quatre chevaux, également couverts de housses noires & blanches. Les chevaux prirent à pas lents le chemin de l'esplanade. Henri, que soutenoit de Martiné, marchoit derrière le char, à quelques pas de distance, d'un air pénétré, la tête

baissée & les yeux noyés de pleurs. Toute l'escorte le suivoit dans un silence qui n'étoit interrompu que par des gémissemens.

Parvenu jusqu'au bout de l'esplanade, le char funèbre s'arrêta devant l'autel, où l'on descendit le cercueil. Toute la troupe des insulaires l'environna, & l'on commença les prières pour les défunts. Henri fut encore obligé, par le devoir de sa place, d'exercer, dans ce triste moment, les fonctions de pontife de la colonie. Il devoit l'exemple du courage; il rappela sa fermeté, & faisant taire sa douleur, que les larmes & les sanglots de l'assemblée renouveloient malgré lui, il s'acquitta de son auguste ministère avec la plus grande décence & la plus tendre piété.

Au milieu du service, le pontife roi suspendit les prières, pour faire en peu de mots l'éloge funèbre des deux fondateurs. Il monta sur le marche-pied de l'autel, se tourna vers l'assemblée, &, poussant un grand soupir, après avoir gardé quelque temps le silence, les yeux baissés, il dit :

« Mes frères, mes concitoyens, mes amis, quel touchant, quel triste devoir que celui qui nous réunit ici! & qu'il est pénible celui que j'y remplis en ce moment! Au lugubre appareil qui frappe nos regards, & à la pro-

fonde affliction qu'on voit ſur tous les viſages, il n'eſt aucun de nous qui ne ſente plus vivement la perte qu'il vient de faire, & la cruelle ſéparation qui va ſe conſommer. Mais combien peu, j'oſe le dire, ont parfaitement connu toutes les vertus de ceux qu'ils pleurent, & l'étendue de leur eſprit, & la profondeur de leurs connoiſſances, & les tréſors inépuiſables de leur bonté, & la hauteur de leurs ames ſublimes!

« J'ai eu le bonheur de les voir & de les entendre plus ſouvent que nul autre, & rien ne peut ajouter à l'idée que je m'en ſuis faite. Hommes, époux, parens, chefs de ſociété, ils ont rempli, dans tous ces états, tous les devoirs que la nature, la religion & la politique leur preſcrivoient. Les mémoires que le Père nous a laiſſés comme un précieux héritage, ſont un monument authentique de leurs vertus civiles & domeſtiques. Avec quelle ſoumiſſion & quelle reconnoiſſance ils ont reçu les avis & les conſeils de leurs parens! avec quelle exactitude & quel zèle ils ont ſuivi leurs volontés! avec quelle candeur & quelle innocence ils ont paſſé leur jeuneſſe dans une ſociété dépravée! Qui montra jamais plus de conſtance dans l'adverſité, plus de reſſources dans le beſoin, & plus d'ardeur pour le travail?

Quels époux furent jamais plus unis, plus tendres, plus prévenans & plus soigneux l'un pour l'autre? Où vit-on des parens plus attentifs, plus vigilans, & qui ayent chéri tous leurs enfans avec tant d'affection? Enfin où verra-t-on ailleurs des chefs de société plus instruits, plus justes, plus bienfaisans, & plus empressés à faire régner l'ordre, la concorde, la paix parmi leurs sujets, à les faire jouir de tous leurs droits d'hommes & de citoyens, à les rendre aussi heureux qu'ils peuvent l'être?

» Et c'est ici, mes frères, que vous devez remarquer plus particulièrement les talens rares & le mérite incomparable du Père, la raison profonde & éclairée de notre mère. Ils savoient, & ils vous l'ont appris, que l'homme est né pour vivre en société; qu'il ne peut rien, ou presque rien, sans le secours & la force des autres; que ses lumières, ses droits, ses moyens, ses jouissances augmentent à mesure qu'il voit étendre ses relations, & que tout le bonheur dont il peut jouir sur la terre, il le trouve dans une société policée, fondée selon les plans de la nature.

» D'après ces connoissances, ils conçurent le hardi, le généreux dessein de composer de leur famille une pareille société, de réunir

toutes les volontés dans la perſonne d'un chef, pour le bien commun & particulier, &, en faiſant ainſi le bien de leurs enfans; d'aſſurer pour les ſiècles celui de leur poſtérité. Ce deſſein ſi magnifique, ſi grand, & ſi important à la fois par les ſuites qu'il devoit avoir, ils l'ont exécuté avec une conſtance & un courage inébranlables, avec le ſuccès le plus complet.

» Ouvrez l'hiſtoire & interrogez-la ſur la conſtitution & le gouvernement des empires & des républiques qui ne ſont plus. Jetez les yeux ſur les états qui ſubſiſtent encore, & vous verrez que leurs fondateurs ont preſque tous méconnu les lois proſpères de l'ordre ſocial, ou que leurs ſucceſſeurs les ayant mépriſées pour y ſubſtituer des lois humaines & arbitraires, les abus, les vices, les déſordres produits par ces erreurs, ont cauſé les malheurs & les révolutions de ces états, ou qu'ils préparent leur décadence & les amènent à leur ruine. Graces aux ſoins de nos fondateurs, nous pouvons éviter un pareil ſort.

« Que ſerions nous, mes amis, dans ce coin de terre, ſéparés des grandes ſociétés, ſi, contens de nous avoir donné la vie & les moyens de la ſubſiſtance, nos reſpectables parens n'avoient pas étendu les ſoins de leur

prévoyance sur le sort futur de l'isle; si chacun de leurs enfans, dans une entière indépendance, ne vouloit prendre pour règle que les caprices de sa volonté; si toutes les familles, formant autant de petites républiques, détachoient leurs intérêts de celui des autres, & si elles ne reconnoissoient pas un supérieur pour être le lien des volontés & des intérêts communs, pour faire parler & maintenir les lois? Nous ne formerions pas un peuple. Comme nos malheureux voisins, nous ne serions bientôt qu'une horde sauvage. A mesure que les liens de la parenté se relâcheroient, l'affection & les égards, qui attachent chaque individu à un autre, chaque famille à une autre, tomberoient, & l'anarchie, s'étendant sur toute la colonie, y feroit croître le désordre & la désolation qu'elle traîne toujours après elle. Que serions-nous enfin, si notre constitution n'étoit pas fondée sur les lois immuables de l'ordre naturel? Une société, comme tant d'autres, où la cupidité, favorisée par l'ignorance, viendroit égarer le gouvernement, où l'intrigue & la rapacité feroient impudemment d'immenses fortunes, où la vénalité & la corruption porteroient la gangrene & la mort jusqu'au cœur de l'état ».

Henri descendit ici de l'autel, s'avança jus-

qu'auprès du cercueil, & lui tendant les bras, après s'être incliné profondément devant lui, il reprit ainsi :

« O chers & respectables auteurs de nos jours & de notre prospérité ! chefs inimitables & sans modèles ! que d'obligations vous avez imposées à nos cœurs reconnoissans, & quels exemples vous nous laissez ! Qui de nous pourroit oublier ce que vous avez fait pour lui, & se retracer votre idée sans être ému jusqu'au fond de l'ame ? Non, jamais, jamais nous ne perdrons le souvenir de vos soins paternels, de vos bienfaits, de cet amour si tendre que vous aviez pour nous, ni des sages conseils que vous nous avez donnés. Point de membre de la société qui ne les ait gravés dans son cœur, qui ne se fasse un devoir de les transmettre à ses enfans, pour en étendre la mémoire jusqu'aux dernières générations, & qui, en leur racontant les événemens de votre vie & tous les faits mémorables dont elle est pleine, ne prenne plaisir à les instruire de ce qu'ils vous devront un jour.

« En nous exhortant à obéir aux lois, vous m'avez recommandé de les faire exécuter & d'être toujours justes. Elevés sous vos yeux, formés par vos leçons, pourrions-nous, hélas ! nous en écarter ? Pourrions-nous vouloir trou-

bler cette société qui vous fut si chère, & sur laquelle vous veillez encore du séjour heureux que vous habitez? J'ose croire qu'il n'est aucun de nous qui ne leur ait voué dans son cœur la plus grande soumission, qui ne se regardât comme coupable envers vous & envers le ciel, s'il venoit à les transgresser. Quant à moi, ô mon Père! dont j'implore ici l'assistance, chargé de la pénible tâche de gouverner après vous ce nouveau peuple, je me consacre tout entier à faire observer ces lois qui le protègent, & je fais, en votre présence, le serment solennel de n'user du pouvoir qu'elles me donnent, que pour défendre les droits, la propriété, la liberté de chaque citoyen, que pour maintenir l'ordre, le bonheur, & la paix dans la colonie ».

Après ce discours de Henri, qui fit couler de nouveaux pleurs des yeux de l'assemblée, tous les chefs de famille sortirent de leurs places, & vinrent se ranger devant lui, pour lui rendre un hommage public, & lui prêter serment de fidélité, tant pour eux que pour leurs femmes & leurs enfans. Ils le firent en mettant la main gauche sur leur cœur, & en posant la droite sur le code des lois, qu'on avoit eu soin de porter pour cette cérémonie. Voici la formule du serment qu'ils prononcèrent à haute voix :

« Vous, que la loi nous donne pour souverain, & dont nos cœurs auroient fait choix si elle nous l'eût permis, nous vous reconnoissons au nom & comme représentans du peuple de cette isle, pour chef suprême de la société. Persuadés que vous suivrez vous-même ce que la loi vous prescrit, nous mettons en vous toute notre confiance; nous promettons de vous obéir, de contribuer en tout temps, de nos biens & de nos personnes, à rendre votre protection toute puissante pour faire régner l'ordre & la justice, & nous vous jurons solennellement la fidélité la plus inviolable ».

De Martine & Dona Rosa vinrent prêter à leur tour le serment d'obéissance & de fidélité entre les mains du nouveau chef, qui promit de les regarder comme membres de la famille; mais Wilson ne se présenta point. Il dit à Philippe, qui se trouvoit près de lui: Qu'il n'avoit pas encore résolu de finir ses jours dans la colonie; qu'il étoit membre d'une autre société à laquelle, loin ou près, il vouloit demeurer attaché. « A la bonne heure, lui répondit Philippe; mais si vous ne voulez pas être compté parmi les membres de la colonie, vous ne devez pas non plus espérer de participer à ses avantages, & le chef ni la société ne vous doivent désormais que les simples

égards qu'exige votre qualité d'étranger ». « Eh bien, soit, repartit Wilson, ces simples égards me suffisent. Je vis sans crainte parmi vous; mais toute propriété m'y deviendroit inutile, ou, pour mieux dire, embarassante. Je ne veux pourtant pas vous être à charge. Soit dans la guerre, soit dans le commerce, je vous servirai de mon bras & de mes conseils; je crois que je puis payer ainsi l'hospitalité que vous m'accordez ».

Philippe ne répliqua pas; mais il fut très-peu satisfait de cette affectation d'indépendance de la part d'un homme qui devoit tant à la petite société, & qui se faisoit un droit de la bonté qu'elle lui montroit, pour mépriser ses bienfaits. Tous ceux qui l'avoient entendu, prirent de son caractère une idée peu favorable; mais ils gardèrent le silence : & quant à Henri, il étoit alors trop occupé de ses fonctions importantes, pour arrêter son attention sur la conduite peu décente & sur les discours de l'anglois. Il finit les prières qu'on avoit interrompues; puis, à la tête de tout le cortège, il accompagna les vénérables corps jusqu'au monument funèbre où ils devoient reposer.

Ce fut là que toutes les plaies du cœur se rouvrirent, que toutes les douleurs se renou-

velèrent. Lorſqu'on deſcendit le cercueil dans le tombeau, chacun des inſulaires crut perdre encore une fois ces parens ſi bons & ſi tendres. L'on n'entendit de toutes parts que des ſanglots & des gémiſſemens, & le nouveau chef, déchiré juſqu'au fond de l'ame par ſa propre douleur & par celle des aſſiſtans, fut obligé de preſſer la fin de la cérémonie, pour ſe dérober à ce ſpectacle déſolant, & s'arracher d'un lieu également cher & terrible à cette famille éplorée.

Que le triſte ſouvenir de ce cruel moment, & que les larmes qui coulent encore de nos yeux en retraçant cette peinture, ne nous empêchent pas de remplir ici les pénibles fonctions d'hiſtorien, & de parler du mauſolée qu'on élevoit aux fondateurs.

Ce monument, auquel on devoit joindre une longue ſuite de monumens ſemblables, qu'on ſe propoſoit d'élever à la mémoire de tous les bienfaiteurs de l'iſle, & qui n'étoit pas encore bien avancé quand les corps des fondateurs y furent portés, étoit placé en avant & au côté droit de l'autel & de la pyramide, à cent pas de celle-ci. Il ne conſiſtoit alors que dans des fondations élevées de quatre pieds au deſſus de terre : commencement d'un édifice ſépulcral, dont la forme intérieure,

demi-circulaire, considérée du milieu de l'esplanade, comprenoit trois entre-colonnemens du péristile qui le précédoit.

Les dimensions de cet édifice, achevé depuis, sont pour le mausolée trente pieds de hauteur du sol jusqu'à la voûte, ving-cinq pieds de largeur, prise parallelement à la longueur du péristile, & seize pieds de profondeur, du seuil de l'entrée jusqu'au point de l'intérieur du mur le plus éloigné. Le péristile a vingt-quatre pieds de largeur, & sa longueur, proportionnée à la largeur du mausolée, doit s'étendre & devenir une longue galerie à mesure qu'on bâtira d'autres monumens à côté de celui-ci.

L'entrée du mausolée est décorée de quatre colonnes, ou plutôt de quatre palmiers accolés deux à deux; & quatre autres colonnes figurées en palmiers, qui répondent aux premières, soutiennent & décorent la partie antérieure du péristile, qui est exhaussé d'un pied & demi au dessus du sol. On voit au pourtour du mausolée six autres colonnes semblables aux premières, dont le chapiteau ou plutôt les branches, se courbant en cintre vers le milieu de l'édifice, forment naturellement le lambris, & couvrent le tombeau des deux fondateurs. Le fût des colonnes ou tronc

des palmiers, ainsi que les branches, imitent le naturel par la couleur qu'on leur a donnée.

On aperçoit du dehors au centre du demi-cercle intérieur, le tombeau isolé. L'espace que laissent les colonnes entre elles, & celui qui se prolonge & s'étend derrière le tombeau, donnent passage à la vue jusqu'au fond du mausolée, & permettent ainsi de lire les inscriptions gravées sur des tables de marbre blanc, dont les murs sont revêtus dans les entre-colonnes.

Le tombeau, imité de l'antique, est de marbre noir. Il a en dessous la forme ronde d'une nacelle portée sur deux consoles qui l'embrassent de chaque côté jusqu'au bord du couvercle. Elles sont ornées de cannelures, & leurs bases, qui ont pour ornement des pieds de lion, posent sur un beau socle de breche d'Alep (1).

Ce sarcophage, couvert carrément, sert de

(1) Vincent & la plupart de ses fils, qui cultivent avec succès tous les beaux-arts, en cherchant soigneusement dans tous les cantons de l'isle des matières propres à la sculpture, firent la découverte de plusieurs sortes de pierres & de marbres précieux, dont quelques-uns ressemblent parfaitement aux marbres les plus estimés en Europe, & particulièrement à celui qu'on appelle brèche d'Alep, qui vient des environs de cette ville de Syrie.

ſupport au groupe des figures du Père & de la mère. Elles ſont de la main de Vincent, & parfaitement reſſemblantes. L'artiſte les a repréſentés debout, tournés du côté du péristile & ſe tenant par la main, tandis qu'ils ſemblent tendre l'autre à ceux qui les regardent. On ne peut voir leur attitude & leurs traits, ſans reconnoître l'expreſſion de cette bonté majeſtueuſe qui brilloit ſur leurs viſages, & ſans être vivement ému de la tendre affection qu'ils paroiſſent témoigner encore à leur famille.

Le ſocle du ſarcophage poſe ſur une eſpèce de ſtylobate (1), qui fait un ſoubaſſement large à ce tombeau, élevé de trois pieds au deſſus de quatre gradins de marbre blanc; & ce large ſtylobate porte ſur ſes angles autant de figures allégoriques avec leurs attributs reſpectifs. Celles qui ſe préſentent du côté de l'entrée, ſont la juſtice & l'agriculture; celles qui décorent les angles oppoſés, ſont le commerce & l'inſtruction.

La première tient un niveau d'une main & un ſceptre de l'autre. Elle preſſe du pied droit une hydre, dont les têtes renverſées & les

(1) Terme de ſculpture & d'architecture, tiré du grec, qui veut dire piédeſtal. *Note de l'éditeur.*

langues pendantes annoncent les abois. La cupidité aux mains crochues, l'astuce couverte d'une peau de renard, l'envie décharnée, dont un serpent mord le sein, & la fureur homicide, l'œil farouche & la bouche écumante, armée d'un poignard & d'un tison ardent, fuient les regards pénétrans de la déesse.

Autour de la seconde, qui, d'une corne d'abondance, verse les trésors de Cérès & de Pomone, on voit des charrues, des vans, des herses, des bœufs, des chevaux, des brebis, &c. Elle s'appuie sur un olivier, symbole de la paix, qui lui est si nécessaire.

La troisième, portant un caducée & une bourse, emblêmes des traités & des échanges, est assise sur une balle de marchandises, entre une charrue & une ancre, surmontée du chapeau de la liberté. A ses pieds paroissent un chameau chargé & une proue de navire.

La quatrième, telle qu'on nous peint Minerve, instruit un jeune adolescent, qui paroît écouter avec attention les leçons qu'elle lui donne. Il tient à la main un livre ouvert, dont la déesse lui montre le titre, contenant ces mots écrits en gros caractères : *Droits & devoirs de l'homme & du citoyen.* On lit sur le dos de plusieurs autres livres, placés aux pieds des deux figures : *Lois naturelles & civiles ;*

causes des révolutions des sociétés ; économie rurale & politique ; les aventures de Télémaque, fils d'Ulysse ; l'ami des hommes, &c. &c. &c. Autour du groupe, sont répandus divers instrumens des sciences & des arts, & plusieurs cartes géographiques & célestes.

Le bas de l'entre-colonnement du fond, derrière le tombeau, offre une large peinture, qui montre, dans une suite d'allégories, que l'agriculture est la mère de la population, des arts & des plaisirs, & qu'elle doit elle-même sa naissance aux avances & aux travaux constans de l'homme instruit & laborieux.

On y voit un champ cultivé & séparé par un large fossé d'une lande stérile & déserte, qui s'étend dans le lointain jusqu'à des montagnes arides. D'un côté du champ, les sillons couvrent la terre ; de l'autre, la herse les applanit. Un laboureur y sème des grains ; & sous ses mains prospères, ces grains, comme les dents du dragon de Cadmus, produisent des hommes qui portent chacun le symbole d'un art, & qui fournissent au cultivateur des compagnons & des secours. Cette nouvelle génération sort du milieu des glèbes écrasées. Derrière le laboureur, sont, dans de vastes corbeilles, les grains qu'il doit répandre ; & tout auprès les restes d'un repas qu'il vient de

de faire; des glands, des châtaignes, des noix, &c., productions naturelles & spontanées de la terre vierge, & nourriture précaire de l'homme, avant qu'il eût forcé la terre à se charger de moissons.

A côté & sur le même plan, on découvre une campagne riante, entre-mêlée de bois, de prés, de vignobles, de vergers, & embellie par les habitations éparses des cultivateurs. Ici l'on voit flotter au gré du zéphyr, sur le dos de la plaine, les blés déjà mûrs. Des troupes de moissonneurs armés de faucilles, s'empressent à les couper, les lient en gerbes dont ils font de grands tas; & de longs chariots, traînés par des bœufs, les portent jusqu'à l'aire où les coups redoublés du fléau les séparent de la paille. Là, ce sont des bergers couchés nonchalamment à l'ombre des saules, sur le bord d'un ruisseau. Ils font résonner leurs chalumeaux & leurs musettes de chansons rustiques, tandis que les bœufs, les taureaux, les génisses qui sont sous leur garde, paissent dans le bas de la prairie, bondissent ou s'ébattent en mugissant, & que les chèvres & les moutons bêlans broutent le serpolet & le thim des collines. Plus loin & sur le penchant des côteaux, des vendageurs dépouillent de ses fruits délicieux la vigne, qui ploie

fous le poids de la grappe ambrée, & les voiturent au pressoir, où coulent des flots de vin. Les ris folâtres & la joie douce & pure suivent par-tout ces hommes paisibles, animent toute la scene, & se font voir sur-tout dans les danses qu'ils forment à la fin de la journée, au retour de leurs travaux.

Au dessus de cette peinture & sur une table de marbre noir, est gravée en lettres d'or l'épitaphe des deux fondateurs. L'inscription formée en gros caractères, plus élevée que le groupe du sarcophage, se voit du milieu de l'esplanade, & ceux qui parcourent la galerie, peuvent la lire facilement. Elle est conçue en ces termes :

De deux époux unis par le sort, par l'amour,
Au sein de ce tombeau sont les précieux restes.
Leurs travaux, leurs vertus célestes,
Ont fait de ce désert un fortuné séjour.

Fondateurs généreux d'un peuple leur ouvrage,
Législateurs de leurs enfans,
Si ce peuple est heureux & sage,
Il le doit à leurs soins tendres & bienfaisans.

Héritiers de leur nom, imitons leur exemple.
Vivons pour être vertueux;
Et pour nous montrer dignes d'eux,
Que ce tombeau pour nous soit désormais un temple.

CHAPITRE LIII.

Cérémonie de l'inauguration du nouveau souverain de l'Isle ; discours prononcés à cette occasion. Grande fête agricole, & réjouissance publique.

Le temps du deuil se passa dans un profond sentiment de tristesse. Henri, pendant ce temps-là, se contenta de gouverner la colonie suivant les plans du premier chef, & de la maintenir, sans innover, dans l'état de prospérité où il l'avoit trouvée. Chacun s'occupa en silence de la culture de son domaine & du soin intérieur de sa maison. La seule famille de Baptiste, dont les fils, revenus dans l'isle, avoient ajouté à la douleur publique, en apportant la nouvelle de la mort de leur Père, & qui, d'après ce malheureux événement, auroient dû, ce semble, se tenir plus retirés & plus circonspects, la seule famille de Baptiste franchit les bornes de la modestie & des égards, qu'elle devoit respecter dans ces circonstances. Wilson, qu'elle avoit adopté & logé depuis peu chez elle, comme un homme d'un rare mérite, lui ayant remis sous les yeux les profits considérables qu'elle avoit faits dans

ses voyages précédens, sut la persuader d'en entreprendre de nouveaux; pour se rendre toujours plus puissante. Elle céda sans prudence aux insinuations de cet étranger, & fit plusieurs expéditions aux isles d'Emoï & de Saméa; tant la soif ardente des richesses, & l'espoir de la satisfaire, peuvent écarter de la bienséance des esprits ambitieux & cupides!

Lorsque l'année du deuil fut révolue, les principaux de l'isle assemblés prièrent Henri d'ordonner la cérémonie de son couronnement, de fixer le jour de l'inauguration, & de permettre qu'en ce jour solennel les citoyens lui donnassent une fête, comme un témoignage de la joie que cet événement leur inspiroit. Henri les remercia, & cédant à leurs désirs, donna les ordres qu'ils sollicitoient, nomma quelques-uns de ses frères pour présider aux fonctions importantes de cette auguste cérémonie, & leur laissa la liberté de se faire aider dans leur ministère par ceux de leurs fils ou de leurs neveux qu'ils jugeroient les plus propres à les seconder.

En conséquence, le lieu fut choisi sur la partie de l'esplanade la plus éloignée de la pyramide, le jour indiqué à un mois, & les préparatifs nécessaires, déjà concertés, furent faits soigneusement & avec diligence.

Le matin du jour assigné, au moment où le soleil parut sur l'horison, le canon des remparts de la citadelle annonça la solennité. Tous les insulaires, au dessus de quinze ans, vêtus d'habits uniformes de drap de coton blanc, avec des paremens & des revers de soie pourpre, & chaussés en brodequins, s'assemblèrent en armes sur la place du village, se formèrent par compagnies en troupe régulière, & commandés par leurs officiers, marchèrent dans le meilleur ordre, drapeaux déployés, & précédés d'une musique guerrière, jusqu'à la porte du palais du souverain de l'isle. En arrivant, ils étendirent leur front; firent différentes évolutions, & s'étant divisés, se placèrent en haie, depuis la porte du palais jusqu'à celle de la citadelle.

Henri sortit peu de momens après, revêtu d'une longue robe de coton pourpre, à plis ondoyans, bordée d'une grande frange de soie blanche, nu-tête & les cheveux flottans sur les épaules. Il étoit précédé de six de ses frères, Guillaume, Charles, Vincent, Philippe, Etienne & Joseph, qui portoient chacun sur les mains les ornemens de la royauté, couverts d'une étoffe de soie. Henri monta sur un char découvert, attelé de six chevaux, & les six frères s'étant placés à côté de lui, le char s'avança lentement du côté de l'esplanade, accom-

pagné de la troupe militaire, divisée en deux corps, & suivie de tout le peuple, paré de ses plus beaux habits, qui faisoit retentir les échos d'alentour des cris de *Vive Henri, notre prince & notre père !*

Arrivé à l'endroit préparé pour la cérémonie, Henri descendit du char. Deux de ses frères le soutinrent par dessous les bras, pour l'aider à monter les gradins d'une sorte d'estrade faite en amphithéâtre, sur laquelle il devoit être couronné à la vue de tout le monde. Dès qu'il y fut monté, il se mit à genoux, & fit à haute voix, à l'Etre-suprême, une courte prière, où il lui demanda la force & la sagesse nécessaires pour s'acquitter dignement de ses pénibles devoirs. Quand il se fut relevé, Etienne & Vincent lui mirent sur les épaules un long manteau de satin blanc, bordé d'une frange violette. Philippe lui posa sur la tête une couronne d'argent, ornée d'épis de blé d'or entrelacés. Guillaume lui présenta pour sceptre une houlette : Charles lui donna successivement à tenir le manche d'une charrue, le code des lois, & un encensoir, & Joseph lui ceignit un glaive. Les six frères s'étant réunis, & l'élevant sur leurs bras, le placèrent sur un trône, qui n'étoit autre chose qu'une pile de gerbes, puis ils s'inclinèrent devant lui, pour

lui témoigner leur respect & leur obéissance.

Philippe, prenant ensuite la parole, lui dit, au nom de tous, & d'une voix élevée : « Souverain, ou plutôt père de ce peuple, souvenez-vous bien des devoirs que vous vous imposez en vous engageant à le conduire. Les ornemens qui vous entourent & qui décorent votre front, vous les retracent vivement sous les symboles les plus simples. La houlette qui vous sert de sceptre, vous avertit que vous êtes pasteur, & que vous devez veiller avec tendresse sur votre troupeau ; le trône de gerbes & la couronne d'épis, que votre puissance est fondée sur l'agriculture, & que votre gloire dépend de sa prospérité ; le manche de la charrue, que votre peuple attend de vous l'exemple de l'amour & du respect pour ce premier des arts ; le code des lois, que l'art nourricier ne peut exister, non plus que la société, s'il n'est protégé par la justice ; l'encensoir, que vous êtes pour ce moment ministre de morale, pontife de la religion, &, à ce double titre, chargé non seulement de maintenir les rites sacrés, mais de montrer à vos sujets le chemin des vertus les plus sublimes, de porter leurs vœux au ciel, & de lui rendre graces pour les bienfaits qu'ils en ont reçus ; le glaive enfin (emblême du pouvoir que la société vous donne, en vous

faiſant le centre des volontés & des forces de tous), que vous devez tout employer pour protéger & défendre leurs perſonnes & leurs propriétés».

Henri, de l'aveu de qui Philippe venoit de parler ainſi, remercia d'abord ſon frère d'avoir pris ſoin de lui rappeler ſes devoirs de ſouverain, & le priant de lui dire toujours la vérité avec cette franchiſe patriotique, l'aſſura qu'il l'écouteroit toujours avec autant de docilité que de reconnoiſſance. Enſuite voulant faire voir que ſon déſir le plus ardent étoit de ſe montrer digne du rang ſuprême où l'élevoit ſa naiſſance, il fit du haut du trône un diſcours à l'aſſemblée, ſur les intérêts qui doivent unir les ſujets & le ſouverain.

« Je m'acquitte aujourd'hui, continua-t-il, d'une des principales fonctions de ma place, comme premier inſtituteur, en vous remettant ſous les yeux le pacte indiſſoluble qui lie le chef de la ſociété aux membres qui la compoſent. Le ſouverain ne ſeroit rien ſans doute ſans la ſociété, puiſqu'il exiſte par elle & pour elle. Mais la ſociété elle-même ne ſauroit ſubſiſter, diſons mieux, ne ſe formeroit pas, ſi elle n'avoit dans la perſonne du ſouverain une autorité conſentie, aſſez puiſſante pour faire régner l'ordre & la paix dans l'intérieur de l'état, pour défendre

les propriétés publiques & privées des attentats de la cupidité & de l'injustice armée. Mais elle ne parviendroit jamais à une grande prospérité, si, par la faute ou l'impuissance du chef, les citoyens ne jouissoient pas de la plénitude de leurs droits; si l'instruction qui doit les enseigner étoit nulle ou même insuffisante; si enfin le revenu public & le patrimoine commun étoient mal ou abusivement administrés. En deux mots, point de société sans chef; point de société prospère & durable, sans l'union intime des volontés & des forces privées dans sa personne.

» Il est donc indispensable que le souverain montre une attention & une vigilance continue à remplir ses devoirs, & que les sujets lui fournissent les moyens de s'en acquitter d'une manière convenable; qu'ils lui payent exactement la part que la souveraineté doit prélever sur leurs revenus, en raison de leur quotité; enfin qu'ils l'aident de leurs lumières & de leurs bras toutes les fois que les circonstances & le bien commun le demandent.

» Je n'insisterai pas, mes chers enfans, sur ces devoirs réciproques, puisque l'instruction que vous avez reçue, & les lois qui vous régissent, vous éclairent depuis long-temps sur leur importance, & que vous ne pouvez douter que la sûreté personnelle, la tranquillité pu-

blique, & l'existence même de la société, ne reposent sur cette base. Mais je vous conjure de vous en pénétrer vivement, & d'être toujours d'accord & d'intelligence avec celui qui vous gouverne, & je vous y engage par la considération de votre propre intérêt, de celui de vos frères, & par le sentiment de reconnoissance que vous me devez. Je n'ai pas les talens sublimes de notre Père; mais je ne lui cède en rien dans les sentimens que j'ai pour vous. Mon peuple sera toujours le premier & le plus cher objet de mes affections. Je n'aspire à d'autre bonheur qu'à celui de le rendre heureux, & toutes mes forces, tous mes talens seront employés à ce noble dessein jusqu'à la fin de ma vie ».

Cette touchante exhortation, que l'accent du cœur & le geste rendoient plus éloquente, fit couler de tous les yeux des larmes d'attendrissement, & toute l'assemblée y répondit par de nouveaux cris de *vive Henri, notre père !*

Au milieu de ces acclamations répétées, Henri descendit de son trône & de l'estrade, & se rendit à pied au champ royal, qui n'étoit pas éloigné, avec tous ses officiers, & suivi de la foule des insulaires. Là, s'étant mis à genoux, & prosterné la face contre terre, il remercia le maître de tous les biens, au nom de son peuple, des nouveaux fruits qu'il avoit fait croître, &

lui en offrit les prémices; ensuite il se dépouilla de son manteau & de sa longue robe, prit une faucille qu'on lui présenta, &, commençant la moisson, coupa une gerbe de blé, qu'il lia lui-même. Ses officiers, armés de faucilles, suivirent à l'envi son exemple, & coupèrent les blés de plusieurs sillons. Tous les assistans mirent ensuite la main à l'ouvrage, de sorte que le champ fut bientôt moissonné.

En sortant du champ royal, Henri s'occupa d'une fonction non moins importante que celle qu'il venoit de remplir. Les jeunes gens des deux sexes, en âge de devenir chefs de famille, & dont les parens approuvoient l'union, s'étant assemblés tout près du champ, pour demander au souverain qu'il légitimât leurs accords, & les parens, qui l'avoient déjà prévenu de leurs intentions, l'ayant prié de bénir leurs enfans, il unit solennellement, & avec beaucoup d'appareil, ces jeunes couples; douce espérance de la société présente, & présage flatteur de la prospérité des races à venir.

Cependant quelques insulaires, chargés des détails de la fête, préparoient & portoient sur l'esplanade un repas rustique, qui se trouva servi lorsque la cérémonie des mariages fut achevée, & que les moissonneurs eurent fini leur travail. Il étoit dressé sur une table immense

en fer à cheval, ombragée par de vastes pavillons ouverts de tous côtés. Henri, comme chef & père de cette grande famille, se mit au bout de la table; les principaux de l'isle se rangèrent à ses côtés, & tout le reste du peuple y prit sa place après eux. Le repas simple, mais abondant, se fit avec la gaîté la plus décente. L'affection qui lioit tous les convives, le lieu, les circonstances épanouissoient tous les cœurs, animoient tous les esprits. Ce fut un vrai festin de patriarche.

On y chanta, en chœur, le bonheur des hommes qui vivent paisiblement unis, selon le vœu de la nature, sur une terre qui récompense libéralement leurs travaux. On chanta le retour du printemps, paré de fleurs & de verdure, les délicieuses soirées de l'éré, la douce joie du laboureur, en voyant la dépouille de ses guérets remplir ses granges, & les fruits variés de Pomone, & les doux présens de Bacchus. De jeunes couples chantèrent aussi l'amour pur & chaste, charme de la vie de deux époux, consolateur des peines, & soutien des familles.

Après le dîné, qui avoit commencé tard, & que le plaisir avoit prolongé bien avant dans le jour, les convives, précédés d'une brillante musique, se rendirent dans un endroit spacieux & uni, revêtu d'une molle pelouse, où des

danſes vives & variées commencèrent auſſi-tôt. Henri ni Adélaïde ne dansèrent point ; mais Louis, leur fils aîné, & ſa ſœur Eliſe, ouvrirent le bal à leur place. Tous les jeunes gens des deux ſexes, exercés depuis le bas âge dans l'art agréable de ſe mouvoir en cadence au ſon des voix & des inſtrumens, ſe partageant en pluſieurs bandes, firent preuve de légèreté, de ſoupleſſe, de grace, & de préciſion dans leurs mouvemens.

Lorſque les contredanſes ordinaires furent achevées, ils formèrent entre eux des ballets, où ils figurèrent différens événemens de l'hiſtoire de l'iſle. Un danſeur & ſa compagne exécutèrent d'abord un pas de deux, & repréſentèrent, par leurs attitudes, leurs geſtes, & leur action, l'embarras & la peine de nos chers parens à leur arrivée ſur cette terre déſerte, leurs travaux, leurs voyages, leur union contractée en préſence du ciel. D'autres retracèrent l'avénement de la famille, ſa multiplication, & les occupations diverſes & continues de tous ſes enfans. D'autres enfin, la fuite de Baptiſte & de Guillaume, la rencontre des nègres-ſauvages, & les guerres périlleuſes de la colonie contre ces hordes féroces. Ces ballets, parfaitement deſſinés, firent le plus grand honneur aux talens de Vincent, qui les avoit compoſés, ainſi qu'aux

acteurs qui les avoient exécutés avec beaucoup de noblesse & de vérité.

Tous les acteurs & les spectateurs se prenant ensuite par la main, pour marque d'union & d'égalité sous un roi juste, formèrent une vaste enceinte, au milieu de laquelle étoient placés Henri & Adélaide. Puis tournant en cadence autour de leurs chefs, tantôt avec vivacité, tantôt d'un pas grave & lent, en s'inclinant quelquefois pour leur rendre hommage, d'autres fois en se divisant pour ne former qu'une longue chaîne qui se dérouloit, se replioit, serpentoit, & dont les deux bouts venoient se rejoindre auprès d'eux, & les renfermoit dans le cercle, qu'elle décrivoit encore, ils offroient ainsi le tableau mouvant du cercle de la société, dont le souverain est le centre, & qui, interrompu & subverti par les désordres, ne peut se rétablir ni se réformer que sous ses auspices & sous ses yeux.

Il étoit déjà nuit quand les danses cessèrent. Alors le canon avertit qu'on alloit jouir d'un autre spectacle. Des fusées partirent du fond de l'esplanade, & tous les yeux s'étant tournés de ce côté-là, l'on vit s'allumer successivement toutes les parties d'un feu d'artifice, qui, au milieu de l'obscurité, montroit une magnifique décoration.

L'ordonnance de ce feu, comme toutes les autres parties de la fête, étoit allégorique & relative à la protection dont a besoin l'agriculture. Le théâtre représentoit le penchant d'un côteau, ou plutôt un tertre, qui contenoit un champ de blé, dont la moitié étoit encore sur pied, & dont l'autre moitié déjà moissonnée offroit plusieurs rangs de gerbes posées de bout. On voyoit autour du champ différentes espèces d'arbres chargés de fruits ; & vers le haut du tertre plusieurs ceps de vigne, dont les jets superbes s'élançant jusqu'à la cime d'autres grands arbres, montroient à travers les feuilles leurs grappes pleines & pendantes.

Un petit fort triangulaire, construit sur le sommet de la hauteur, avec deux autres petits forts placés sur les côtés, & en avant du tertre, renfermoient entre eux le champ & les vergers, & leur servoient de défense. Les terrasses de ces petits forts portoient chacune une assez grande pyramide. Celles qui faisoient les deux coins du devant du théâtre, tournoient sur un pivot. La pyramide du fort le plus élevé étoit immobile. L'écusson des armes de l'isle (qui sont trois gerbes d'or en champ d'azur), orné de palmes & de branches d'olivier, en décoroit la face antérieure. Deux fontaines de feu jallissantes, accompagnées chacune de deux

aigrettes lumineuſes, en garniſſoient les côtés, & le ſommet étoit couronné d'un globe plein d'artifice, ſurmonté d'un de ces grands ſoleils qu'on appelle gloire.

Dès qu'on eut tiré les fuſées, qui partoient de derrière cette pyramide, d'autres fuſées préparées pour porter le feu à diverſes parties du théâtre, s'élancèrent du devant, & allèrent allumer à vol de corde toutes les lances à feu qui le bordoient ou décoroient les pyramides, enſuite les blés du champ, les gerbes, les fruits & les feuilles des arbres. On vit en un moment tous ces objets briller de leurs couleurs naturelles. L'écuſſon des armes du ſouverain, les fontaines, & le grand ſoleil s'allumèrent en même temps, & jetèrent un grand éclat ſur toute la ſcène.

Alors une troupe de ſauvages, armés de maſſues enflammées, s'avancèrent pour piller les fruits & brûler les moiſſons; mais à leur approche, il ſortit, du milieu de l'écuſſon des armes du prince, de nouveaux artifices, qui, volant horiſontalement, mirent le feu à ceux des trois forts, d'où il partit auſſi-tôt des pots à feu, des bombes, des grenades, qu'on vit tomber de toutes parts ſur ces ennemis, & dont l'exploſion, la lumière, & le fracas étonnèrent les ſpectateurs, charmés d'ailleurs de leur bel effet. Les ſauvages, obligés de reculer, revinrent

encore

encore à la charge; mais accablés par un nouveau déluge de feu, ils tombèrent & ils disparurent. Enfin, en signe de victoire, plusieurs trophées parurent à la fois en feu, & jetèrent une multitude de gerbes de fusées qui terminèrent le spectacle.

Henri se montra fort satisfait de la fête. Il en loua l'ordonnance & l'exécution, en remercia tous les chefs de famille, puis s'en retourna dans le même ordre qu'il étoit venu. Les citoyens qui l'avoient accompagné jusqu'au palais, s'en allèrent gaîment & paisiblement chacun chez soi, le cœur plein de la plus douce confiance en leur souverain, & se rappelant avec attendrissement toutes les preuves d'affection qu'il venoit de leur donner. Ainsi finit cette fête agricole & paternelle, bien digne de trouver place dans les annales de l'isle.



CHAPITRE LIV.

Conduite répréhensible des Ardent ; leur caractère, leurs passions. Wilson, qui cherche à les rendre les instrumens de la vengeance qu'il médite contre Dona Rosa & le jeune Robert, & qui, pour en venir à bout, veut mettre la division dans la société, flatte & gagne les Ardent, leur donne des conseils perfides, & leur inspire de funestes résolutions.

L'IMPARTIALITÉ que nous devons garder en rédigeant ces mémoires, nous oblige de dire ici que les témoignages flatteurs de zèle & de reconnoissance, donnés à Henri le jour de son couronnement, ne furent pas universels. Tous les hommes de la nombreuse famille de l'Ardent, en âge de se présenter dans la société, plusieurs jeunes gens d'autres familles, ni l'anglois Wilson, qui leur étoient attachés, ne parurent point à cette fête. Ils avoient cru pouvoir s'en dispenser, sous prétexte que les affaires de leur commerce les appeloient hors de l'isle. Ils en étoient partis quelque temps avant la cérémonie, & se trouvoient en mer lorsqu'elle eut lieu. Le même prétexte avoit empêché les chefs

de cette maison de paroître aux funérailles des deux fondateurs, & de garder la retraite & la modestie, que le deuil de nos chers parens & celui de leur propre père exigeoient d'eux particulièrement.

Cette étrange conduite avoit tourné sur eux les regards du reste des insulaires. Elle s'éloignoit trop de celle de la plupart des autres familles, & leur donnoit un exemple trop dangereux, pour n'être pas remarquée & même censurée. On voyoit cette maison active travailler avec une ardeur infatigable à sa fortune; on voyoit tous les jours ses richesses grossir d'une manière étonnante, & l'on étoit surpris, & en quelque sorte honteux pour elle, qu'elle montrât si peu de modération après tant de succès. Quelques personnes la taxoient d'avarice; d'autres la soupçonnoient d'être encore plus ambitieuse, fondées sur ce que les principaux de cette famille faisoient beaucoup de libéralités aux jeunes gens qu'ils vouloient s'attacher, & que cette affectation de libéralité tendoit à augmenter le nombre de leurs partisans.

Baptiste avoit eu l'administration supérieure des travaux & des revenus publics; Victor, son fils aîné, en avoit la recette & le maniement. Tout cela lui donnoit beaucoup de crédit, & des émolumens considérables, qui, ajoutés

aux revenus de ses biens-fonds, soigneusement cultivés, & aux profits immenses d'un commerce très-actif, le rendoit le particulier le plus riche de la colonie. Wilson n'oublioit rien pour donner à cette maison toute la splendeur & l'élévation qu'elle pouvoit acquérir, & il le faisoit, non par attachement pour elle, mais pour satisfaire les dangereuses passions qui régnoient dans son cœur, & remplir les desseins perfides qu'elles lui inspiroient. Il en avoit ourdi la trame avec le secret & la pénétration du fourbe le plus profond, & tout sembloit concourir à le favoriser.

En traçant ici le portrait de Wilson, d'après ses odieuses manœuvres & les écrits qu'on lui a trouvés, nous le faisons à regret; mais ce qu'exigent de nous la vérité & l'instruction de nos descendans, nous font un devoir de le peindre tel qu'il s'est montré.

Cet étranger réunissoit en lui les qualités les plus nuisibles à la société. Il n'avoit aucun fond de morale ni de religion; il ne connoissoit de règles de conduite & de lois sociales, que les conventions humaines appuyées de la force. Il pensoit que la différence du juste & de l'injuste n'existoit, dans l'idée des hommes, que d'après celle qu'en avoient faite les premiers législateurs; que ceux-ci, qui connoissoient leur

foiblesse naturelle, & craignoient la méchanceté innée au cœur humain, profitant de l'ascendant que leur éloquence & leur dextérité leur donnoient sur les esprits, avoient inventé le culte & les loix, & les avoient établis pour asservir les opinions, & contenir les plus forts & les plus adroits, qui, sans ces barrières, posées par une prévoyance artificieuse, étoient en droit d'employer à leur grand avantage la supériorité de leurs moyens. Il étoit aussi persuadé que, par l'institution de la nature, tout étant commun à tous, & chacun ayant le droit de faire sa part, la meilleure qu'il peut, sans s'embarrasser des autres, ces conventions & ces loix ne lioient les hommes qu'autant qu'ils y consentoient, ou qu'une force majeure les ployoit à l'obéissance.

D'après ce malheureux systême, enfant de l'orgueil & de la cupidité, chèrement accueilli par l'ambition, & qui n'est encore, hélas! que trop suivi, Willson ne respectoit les loix divines & humaines, ni l'autorité suprême du souverain, que lorsqu'il trouvoit son intérêt à leur demeurer soumis. Il cherchoit d'ailleurs à s'y soustraire de tout son pouvoir, lorsqu'elles vouloient mettre un frein à ses passions indomptées. Le fond de son caractère étoit un

orgueil sans mesure, qui, rapportant tout à lui, le rendoit un homme absolument personnel. Choquer cet orgueil intraitable, s'opposer ou nuire à ses désirs, obtenir sur lui des préférences, c'étoit allumer dans son cœur la jalousie la plus vive, la haîne la plus animée; c'étoit mériter de sa part tous les traits de la vengeance.

Il n'avoit quitté furtivement ses compatriotes, comme nous l'avons su depuis, & ne s'étoit réfugié aux Philippines, que pour se soustraire à la peine que son orgueil injuste méritoit. Il avoit voulu s'approprier, dans les dépouilles des espagnols, une part plus considérable qu'il ne devoit prétendre. Les reproches du commodore anglois n'avoient eu d'autre effet que d'élever entre eux une vive querelle, où Wilson s'étoit permis d'insulter cet officier, son supérieur. Celui-ci l'avoit fait mettre aux arrêts, en déclarant qu'à leur retour en Europe ce manquement seroit jugé par un conseil de guerre. Pour éviter le sort qui l'attendoit, le coupable ayant trompé ses gardes, étoit sorti de prison pendant la nuit, sous l'habit d'un espagnol. Il avoit ensuite jeté à la mer ses vêtemens chargés de matieres pesantes, pour laisser croire qu'il s'y étoit jeté lui-même,

& l'équipage, qui l'avoit cru, l'avoit mis à terre sans le reconnoître, avec une partie des prisonniers.

A la vue de Dona Rosa, il s'étoit subitement passionné pour elle; & Don Pedro, qui lui ôtoit l'espoir de toucher le cœur de cette belle espagnole, lui étoit devenu par-là si odieux, que, quoiqu'il fût obligé de déguiser ses sentimens & qu'il s'efforçât de les cacher, il ne pouvoit souvent s'empêcher de les laisser paroître. Il s'étoit secrètement servi de tous les moyens pour traverser les prétentions & le bonheur de son rival; & l'on a vu que celui-ci, commençant à s'apercevoir de ses pernicieux desseins, en succombant à sa maladie, l'avoit soupçonné d'être l'auteur de sa mort. Ses soupçons, à la vérité, pouvoient être sans fondement; mais du moins ils laissent voir de quoi dès lors on le jugeoit capable. Sa conduite postérieure ne les a pas rendus plus légers.

Wilson avoit fondé de grandes espérances sur la mort de don Pedro, & il se félicitoit au fond du cœur, de voir tomber ainsi le seul obstacle qu'il croyoit trouver à ses désirs. Mais frustré dans son attente, en remarquant l'horreur que sa présence inspiroit à l'espagnole, & reconnoissant qu'il tenteroit en vain de lui inspirer d'autres sentimens, le profond dépit

qu'il en conçut changea tout à coup l'amour ardent qu'il lui portoit, en une haîne implacable. Un homme tel que Wilson, ne pouvant être heureux dans la personne qu'il aime, veut en faire tout le malheur. Il résolut donc de se venger de Dona Rosa, & il attendoit que le temps & les circonstances lui en fournissent l'occasion, lorsqu'il découvrit qu'il avoit un rival dans Robert, & crut s'appercevoir que les attentions & les vœux de ce jeune homme, vertueux & modeste, n'étoient pas reçus de l'espagnole avec indifférence.

Ce n'étoit, quant à ce dernier point, qu'une imagination de la jalousie de l'anglois, car le cœur de cette jeune personne resta longtemps fermé à de nouveaux sentimens de tendresse. Elle ne recevoit alors Robert que comme le fils de ses protecteurs, ne lui montroit que les complaisances de l'amitié; & Robert n'avoit encore fait parler que ses soins & ses empressemens, sans avoir permis à sa bouche d'expliquer plus clairement les sentimens de son cœur.

Il seroit néanmoins bien difficile de se faire une idée de la haîne & de la fureur dont Wilson se sentit animer contre Dona Rosa, & sur-tout contre Robert. Il jura, dans le fond son ame, de tirer une vengeance mémorable de ce qu'il

appeloit un outrage, & il ne songea plus qu'à trouver & à préparer les moyens de se satisfaire. Cependant, comme Robert étoit fils du souverain, chéri de ses parens, estimé de la colonie, & que, par ses manières & son caractère, Dona Rosa s'étoit attiré l'affection & le respect de tout le monde, il jugea devoir prendre de grandes précautions & user même d'artifice, pour ne pas se compromettre.

Le caractère de Henri étoit celui d'une bonté ferme & constante. Exact à remplir ses devoirs, sévère à lui-même, il se montroit sans défiance à l'égard des autres; toujours indulgent pour leurs fautes, toujours prêt à les excuser, s'ils en témoignoient le moindre repentir. Il s'étoit aperçu de l'amour de Robert pour l'espagnole, & il ne l'avoit point désapprouvé, lors même que celui-ci lui en avoit fait l'aveu & l'avoit prié de légitimer ses démarches. Mais pour connoître si l'amour de son fils ne venoit pas plutôt de l'ardeur des sens & de la fougue de la jeunesse, que d'une inclination fondée sur l'estime, si ce n'étoit pas enfin une folle passion, il l'avoit mis à l'épreuve, en ne lui donnant pas d'abord son consentement, & en l'emmenant avec lui dans le dernier voyage qu'il avoit fait à Saméa. Mais Robert

toujours docile aux volontés de son père ; s'étant soumis sans résistance à ce qu'il exigeoit de lui, Henri avoit été convaincu, par cette prompte obéissance, de la pureté des sentimens de son fils, & il les avoit approuvés.

Ce consentement de Henri étoit un secret entre le père & le fils, qui n'est venu que long-temps après à la connoissance du public. Cependant Wilson, qui habitoit alors le palais du prince, & qui épioit sans cesse les démarches & les discours de Robert, avoit reconnu que son rival ne faisoit pas sa cour à l'espagnole sans y être autorisé par Henri ; & cette découverte, achevant de l'enflammer de courroux, lui avoit fait étendre ses projets de vengeance contre la maison & l'autorité du souverain, qui, tant qu'elle existeroit, seroit pour ses espérances un obstacle insurmontable.

Dans la position & les circonstances où étoit Wilson, c'étoit une chose bien affreuse qu'il cherchât à faire tomber les coups de sa méchanceté sur la famille de Henri, qui lui donnoit encore un asile, & où les chefs le traitoient, non pas comme un étranger, mais comme un enfant de la maison ; c'étoit en même temps une hardiesse bien téméraire dans une société où l'ordre & l'union avoient régné jusqu'alors avec tant d'harmonie. Mais que

n'ose pas tenter & se promettre un homme pervers, audacieux, & opiniâtre, qui, dédaignant tous les principes d'honneur & de morale, ne connoît rien qui le retienne, ni qu'il doive respecter lorsque les passions commandent?

Wilson voyoit toutes les difficultés qui s'opposoient à ses projets. Mais loin de le décourager, elles ne servoient qu'à l'affermir dans sa résolution. Il n'en trouvoit que plus de gloire & de satisfaction à les vaincre. Il fondoit l'espoir du succès sur la famille de l'Ardent, dont les richesses, le crédit, & le caractère de la plupart des membres étoient propres à lui fournir les moyens qui lui manquoient. Il avoit observé qu'à l'exemple de Baptiste, leur premier chef, les fils de cette maison nombreuse & puissante avoient tous, & particulièrement Richard, le second, un amour-propre excessif, qu'un rien blessoit profondément; qu'ils pardonnoient rarement à ceux qui les offensoient, & que voulant prévaloir en tout sur les autres, ils étoient, par cela même, très-susceptibles d'envie, de jalousie, de cupidité, d'ambition, & devoient mettre autant d'obstination que d'activité dans toutes leurs entreprises.

Il s'attacha en conséquence à flatter ces esprits superbes, à leur offrir de nouveaux

moyens de s'élever, à leur inſpirer le goût des voyages, où il pourroit déployer à leur ſervice, leur diſoit-il, les connoiſſances & les talens qu'il avoit acquis dans la marine; à leur perſuader enfin qu'il leur étoit non moins attaché que néceſſaire; & il vint à bout de les gagner, de les mener, de les maîtriſer à ſa guiſe.

Il n'oſa d'abord leur propoſer rien de directement contraire à l'intérêt de la Colonie, ni à l'obéiſſance qu'ils devoient aux lois & au Souverain. Il ſe contenta de les en détourner d'une maniere inſenſible; mais lorſqu'il eut bien connu tout l'aſcendant qu'il avoit pris ſur eux, il s'expliqua plus ouvertement, & il ne les trouva malheureuſement que trop diſpoſés à ſuivre ſes perfides leçons.

Il ne leur parla, dans les commencemens, que de l'intérêt de leur fortune, des ſpéculations qui pouvoient l'augmenter, ne leur fit entrevoir que l'aiſance & les commodités qu'ils en retireroient. Il attendit à leur préſenter d'autres conſidérations, que le ſuccès de leurs entrepriſes & les jouiſſances du luxe, leur donnant une plus haute idée de leur mérite, & les portant à mépriſer l'eſprit de décence & d'égalité qui régnoit dans la Colonie, leur attirât quelque ſemonce de la part du ſou-

verain. Il ne doutoit pas qu'une réprimande, faite même avec douceur, ne révoltât leur amour-propre & ne leur fît détester l'autorité qui l'offensoit. Il se réservoit de tirer parti de ces dispositions.

Ce que Wilson prévoyoit ne manqua pas d'arriver, & justifia ses espérances. A mesure que les Ardent devenoient plus riches, ils s'éloignoient de la simplicité de nos mœurs ; ils avoient moins d'égards & de modestie ; ils affichoient le luxe & l'ostentation ; ils se montroient plus susceptibles ; ils devenoient insolens. L'on murmuroit de cette conduite. Henri, qui, dans sa place, ne pouvoit la tolérer sans montrer de la foiblesse, les fit appeler devant lui, & leur rapporta les plaintes qu'on élevoit à leur sujet ; il leur reprocha de n'avoir point observé les pieux usages que la décence exigeoit d'eux pour le deuil de leur père, & de s'être dispensés de paroître aux funérailles des fondateurs & à la fête du couronnement. Il leur dit ensuite que de tels exemples ne pouvoient que scandaliser les gens vertueux, & porter le relâchement dans les ames foibles ; enfin il les exhorta, d'un ton doux & plein d'affection, à se comporter différemment. Mais ces remontrances, où la bonté paternelle du chef se montroit à découvert, & où tout autre

citoyen que les Ardent eût trouvé de nouveaux motifs de le chérir, ne parut à ceux-ci qu'une humiliation d'autant plus cruelle, que les préventions orgueilleuses, qui les aveugloient sur eux-mêmes, ne leur permettoient pas de penser qu'ils l'eussent méritée, & qu'ils ne pouvoient d'ailleurs témoigner au souverain le vif ressentiment qu'elle leur inspiroit. Cependant ils lui répondirent qu'ils n'avoient fait qu'user de la liberté que les lois accordoient à tout citoyen d'employer sa personne & ses propriétés à son plus grand avantage.

Henri leur répliqua, qu'à la vérité ils n'avoient pas manqué précisément aux lois, qui ne peuvent défendre que les actes visiblement nuisibles à la société; mais qu'ils avoient manqué aux mœurs, c'est-à-dire, aux habitudes acquises d'après l'opinion générale & le sentiment intérieur que chacun a des choses d'honnêteté & de décence. « Les mœurs, ajouta-t-il, sont le supplément des lois, & ne peuvent par conséquent être jugées par les lois. Les infractions graves, faites à celles ci, sont des crimes qui doivent être punis par des peines juridiquement prononcées; mais les manquemens essentiels & fréquens aux mœurs sont des vices qui encourent la perte de l'estime publique, & méritent, quand on

les commet sciemment, les remontrances & les avis charitables des supérieurs ». Les Ardent, qui ne virent dans cette réprimande qu'un acte d'autorité purement arbitraire, se retirerent honteux & mécontens, se promettant bien de ne pas l'oublier.

En leur faisant cette douce remontrance, Henri avoit pris la précaution de n'avoir pas de témoins, pour ménager la délicatesse & l'amour-propre de cette famille; & elle avoit trop d'orgueil pour la divulguer: mais le cœur de Richard, plus susceptible encore que celui de ses frères, étoit trop plein du sentiment de cette injure imaginaire, pour ne pas chercher à s'épancher. Il alla sur le champ trouver Wilson, l'aborda le visage encore ému, l'œil courroucé. Il lui rapporta ce qui venoit de se passer, & par le ton & la maniere dont il lui fit ce récit, par les réflexions qu'il y ajouta, lui laissa voir à découvert tout le ressentiment que lui & ses frères en avoient conçu.

Wilson eut une grande joie de cette nouvelle; mais il n'en fit rien paroître. Il n'en étoit pas au point où il vouloit arriver. Il loua la sensibilité de Richard, & celle de ses frères dans cette occasion, comme une marque non équivoque de leur délicatesse & de la noblesse de leur caractère. Cependant il prit un air de modéra-

tion pour dire à Richard que, quoique le souverain, en censurant leur conduite domestique, excédât sans doute ses droits, il n'avoit pas eu peut-être intention de les offenser; qu'il ne falloit pas juger, par cette seule démarche de Henri, de sa bonne volonté pour eux; qu'ils auroient d'autres occasions de s'en assurer, & qu'ils devoient suspendre jusques-là leur jugement & leur colère; que si, dans la suite, il se montroit contraire à leurs desseins, il faudroit alors convenir qu'il en prenoit ombrage, qu'il les jalousoit, & vouloit arrêter le cours de leur prospérité; mais que s'il les approuvoit, on devoit oublier ce qui venoit de se passer.

« L'attachement & la reconnoissance, ajouta-t-il, me liant à votre maison; & l'inclination particulière que je vous porte, me fait embrasser vos intérêts à l'exclusion de tout autre. Mon unique but est de vous être utile. Mes conseils & mes services ont pu vous en donner une preuve; mais la suite vous montrera mieux ce que je veux faire pour vous.

» Par ses richesses & son crédit, votre famille est déjà la seconde de l'isle. C'est beaucoup, mais ce n'est pas assez. Si vos frères veulent me croire, elle égalera bientôt celle du souverain même, par sa fortune & sa splendeur;

deut ; mais c'est par l'usage qu'elle en fera qu'elle doit s'élever au degré de puissance & d'autorité qui lui manque. La considération & le pouvoir sur les esprits sont une suite de la bonne opinion qu'on donne aux autres, des moyens & du désir qu'on a de leur plaire & de les servir. Ces moyens sont dans vos mains, employez les à gagner le peuple.

» Le juste sentiment que vous avez des grandes qualités qui vous distinguent du reste des insulaires, vous a peut-être fait négliger le soin de caresser leur amour-propre, de les mettre dans votre dépendance par vos manières & vos largesses. Vous avez fait en ce genre des avances à quelques-uns ; mais ces attentions même & ces libéralités ont excité l'envie de ceux qui n'en étoient pas l'objet. Appaisez la jalousie, flattez les passions, montrez-vous prodigues, personne ne vous résistera. Vous ne serez pas seulement alors au dessus de tous les reproches ; devenus, dans l'isle, le refuge & l'appui des petits & des foibles, accrédités & chéris au dehors, le chef lui-même sera forcé de vous ménager, de vous considérer, de ne rien faire en quelque sorte sans votre aveu. Et que savons-nous ce que cette conduite & les événemens vous préparent de grandeur ? Tel est le plan général de politique que vous devez

tous ſuivre de concert & avec une ardeur unanime.

» Quant à ce qui vous regarde perſonnellement, je penſe que vous devez ſonger à vous choiſir une épouſe, qui, en vous donnant un nouveau luſtre, puiſſe aſſurer le bonheur de vos jours. S'il m'eſt permis de lire dans votre cœur, je crois que la jeune étrangère ne vous eſt pas indifférente. J'ai vu ſouvent vos regards s'attacher ſur elle avec complaiſance. Rien de plus aimable que cette jeune perſonne, dont la beauté ſéduiſante eſt le moindre charme. Vous connoiſſez l'élévation de ſon eſprit, l'aménité de ſon caractère, &, par l'hiſtoire de ſes malheurs, quel eſt ſon courage & ſa conſtance; mais, comme le reſte des inſulaires, vous ignorez qu'elle peut faire la fortune de l'homme qu'elle épouſera. Je ſais, par un effet du haſard, qu'elle a ſauvé de ſon naufrage des pierreries d'un très-grand prix. Cette conſidération n'eſt pas à mépriſer dans un pays où la dot des femmes n'eſt rien, ou du moins que très-peu de choſe.

» Tous les cœurs volent au devant de Dona Roſa, tous déſirent ardemment de pouvoir la conſoler. Si le vrai mérite peut rouvrir ſon cœur à des ſentimens tendres, c'eſt à vous ſans doute qu'eſt réſervé ce bonheur. J'ai, je

vous l'avoue, éprouvé, comme tant d'autres, le pouvoir de ses charmes; je lui ai rendu des soins, & je me flattois de l'espoir de la rendre sensible & de la lier à mon sort. Mais sa longue tristesse, cause de sa froideur, la disproportion de nos âges, le goût de la liberté, & plus que tout cela, vos sentimens pour elle, les convenances qui vous rapprochent l'un de l'autre, & ce que je dois à l'amitié, me font renoncer à mes poursuites. Je vous fais le sacrifice de mon amour, je vous cède mes droits & mes espérances; & quand je me retire devant vous, je pense que vous ne devez craindre aucun de vos concurrens ».

Séduit par son orgueil, Richard avaloit à longs traits le poison de ces flatteries & de ces trompeuses insinuations: Cupide, ambitieux, secrètement épris des charmes de l'espagnole, il voyoit avec transport la perspective riante que Wilson lui présentoit.

« Cher ami, lui dit-il en l'embrassant, vous me donnez ici la preuve d'un attachement bien rare, & vous acquérez de grands droits à ma reconnoissance. Que vous connoissez bien mon cœur! vos réflexions me consolent, vos conseils m'encouragent, le sacrifice que vous faites en ma faveur me touche sensiblement; & quels objets vous présentez à mes espérances! L'hom-

neur & la gloire de ma maiſon, l'établiſſement de ma fortune, & la poſſeſſion de ce que j'adore. Oui, cher Wilſon, vous m'avez deviné. Je vous dois une confidence qu'une fauſſe diſcrétion ne m'a pas permis de vous faire.

» J'étois abſent de l'iſle quand Dona Roſa y eſt arrivée. Je l'ai trouvée, à mon retour, dans l'excès de la douleur. Mais ſes pleurs & ſon abattement ne la rendoient que plus touchante. Je n'ai pu la voir ſans l'aimer, & ſans brûler du déſir de la poſſéder un jour. Cependant, je vous l'avoue, j'ai craint de lui montrer mes ſentimens, lorſque ſes larmes couloient encore; j'ai craint enſuite de lui faire vainement l'hommage de ma liberté, en voyant que tant d'autres qui m'avoient prévenu n'étoient pas écoutés. Le ſilence m'étoit pénible; un refus eût été pour mon cœur un coup mortel. J'attendois que le temps me fournît une occaſion favorable pour me déclarer, ou qu'il éteignît le feu qui me conſume. Quelle activité l'eſpoir que vous me donnez va lui communiquer! & cependant que faut-il que je faſſe? quelle conduite ai-je à tenir avec Dona Roſa? quelles meſures dois-je prendre à l'égard de mes rivaux? enfin à quoi me déterminer, ſi le chef de la colonie n'approuve pas mes démarches? Je ne dois pas vous diſſimuler que mes prétentions,

une fois annoncées, ma délicatesse naturelle ne me laisseroit pas souffrir impunément d'outrageantes oppositions ».

Wilson loua beaucoup cette façon de penser, bien digne, suivant lui, de la fierté d'une ame élevée. Puis il lui dit qu'avant de se déclarer ouvertement, il devoit tâcher de gagner la confiance de Dona Rosa par ses manières & ses discours, lui faire une cour assidue, & n'avoir l'air de s'apercevoir des poursuites de ses rivaux, que pour redoubler d'attention & de complaisance auprès d'elle. « Quand vous verrez, ajouta-t-il, qu'elle désire votre présence, qu'elle vous écoute avec plaisir; alors expliquez-lui vos sentimens & vos intentions; & si son cœur penche en votre faveur, comme je n'en doute point, il ne vous sera pas difficile d'en obtenir l'aveu. Dans ce cas, le souverain ne sauroit s'opposer à votre union, sans se montrer contraire à l'honneur de votre maison & à votre fortune particulière; abus de pouvoir qu'il doit éviter, de peur de mécontenter toute la colonie, à qui d'ailleurs cet acte de despotisme rendroit vos intérêts plus chers. Voilà ce que mon attachement & mon expérience me suggèrent pour vous & pour vos frères. Rendez-leur, je vous prie cette

conversation, & faites en sur-tout votre profit ».

Le but de Wilson, dans ses perfides conseils, étoit de diriger à son gré cette famille, d'augmenter la bonne opinion qu'elle avoit d'elle-même, d'étendre ses prétentions & ses entreprises, & de la pousser à des démarches, qui, devant nécessairement trouver des obstacles insurmontables dans le chef de la société, ainsi que dans Robert & dans Dona Rosa, ne pouvoient manquer d'allumer contre eux, dans le cœur des Ardent, la jalousie & le ressentiment, & de les rendre capables de tout oser pour en tirer vengeance.

Richard étoit bel homme, hardi, beau parleur. Wilson, qui pensoit mal des femmes, croyoit ces qualités suffisantes pour gagner les bonnes graces de Dona Rosa. Si Richard réussissoit auprès d'elle, Wilson se vengeoit de Robert & de Henri, &, quoi qu'il arrivât, il ne doutoit pas que cela ne divisât les deux familles, ne les rendît ennemies, & que les désordres que produiroient naturellement ces dissentions, n'amenassent des événemens favorables à ses projets. Il espéroit d'ailleurs que Dona Rosa, cause innocente de ces troubles, y trouveroit des sujets de détester son arrivée

dans l'isle, & la peine du mépris qu'elle avoit osé lui montrer.

L'orgueilleux Richard & ses frères adoptèrent aveuglément le plan de conduite que le fourbe Wilson leur traçoit. Comme ils croyoient que tout leur étoit dû, ils étendoient sans mesure leurs vues & leurs prétentions. Victor demanda toutes les places que son père avoit occupées, & le chef de la société, qui ne lui connoissoit pas assez de mérite pour les remplir dignement, les lui refusa. D'un autre côté, Richard, qui n'en étoit que plus résolu à exécuter ses projets amoureux, ne fût-ce que pour l'emporter sur Robert & pour humilier, par son triomphe, la maison de Henri, ne perdoit aucune occasion de voir & de fréquenter Dona Rosa, & mettoit en œuvre tout ce qu'il avoit d'esprit & de souplesse à lui plaire, à gagner sa confiance, & à se concilier son affection.

Il n'y avoit pas d'étiquette chez le souverain; tous les insulaires étant ses parens, entroient librement dans son palais, où il ne se reservoit que quelques pièces de son appartement pour se retirer, lorsqu'il vouloit s'occuper d'affaires intéressantes. Richard, profitant de ce privilége, se rendoit tous les jours au palais, aux momens où il pensoit que l'espagnole seroit visible. Mais rarement il la trou-

voit ſeule; & c'étoit preſque toujours Robert qui tenoit compagnie à cette jeune perſonne.

Dona Roſa ne s'étudioit point dans ſes manières ni dans ſes diſcours, en recevant Robert, ou en lui parlant. Richard au contraire en étoit reçu avec une politeſſe cérémonieuſe & une attention marquée; &, quoiqu'elle fournît peu à la converſation, on voyoit qu'elle peſoit toutes les paroles qu'elle lui adreſſoit.

Cette diſtinction flatta d'abord l'amour-propre de Richard, parce qu'il la prenoit pour un témoignage particulier d'eſtime & de conſidération, & qu'elle ſembloit lui annoncer, de la part de l'eſpagnole, de la ſatisfaction à le voir, & le déſir de lui plaire. Mais en remarquant qu'elle gardoit avec lui le même ton & la même réſerve, que ſon air de triſteſſe ne changeoit point en ſa préſence, & qu'elle évitoit ſur-tout de lui parler ſans témoins, il crut s'apercevoir que la politeſſe attentive dont elle uſoit à ſon égard, n'étoit qu'une précaution pour le tenir toujours à une certaine diſtance, & une façon honnête de lui faire entendre qu'elle ne vouloit pas ſe lier plus intimément avec lui. Comparant alors cette conduite avec la manière unie & preſque familière dont elle vivoit avec Robert, & ſentant que la différence étoit toute à l'avantage de celui-

ci, il préſuma, comme Wilſon, que l'eſpagnole n'étoit pas inſenſible aux ſoins de ſon rival, & que Robert avoit trouvé le chemin de ſon cœur.

Il n'en falloit pas davantage pour bleſſer vivement l'orgueil de Richard, pour le rendre jaloux outre meſure, & redoubler la haîne qu'il portoit à Robert. Le propre de la jalouſie eſt de chercher ſans ceſſe, & par tous les moyens, à tourner ſes ſoupçons en certitude, c'eſt-à-dire, à augmenter ſon tourment en irritant ſon mal, & en le rendant auſſi cruel qu'il peut l'être. Richard, qui, malgré ſes ſoupçons & ſa colère, ſentoit que ſon amour prenoit de nouvelles forces, redoubloit d'aſſiduité auprès de Dona Roſa, pour ſe convaincre par lui-même de ce qu'il craignoit le plus, & pour trouver jour enfin à lui déclarer ſes ſentimens. Il ne vouloit pas s'apercevoir que ſes viſites devenoient importunes & fatiguoient à l'excès. Nulle conſidération ne pouvoit l'arrêter, juſqu'à ce qu'il eût ſoulagé ſon cœur du poids qui l'oppreſſoit; & qu'il l'eût épanché librement devant l'eſpagnole. Le haſard lui en fournit l'occaſion.

Un jour l'ayant trouvée ſeule: « Madame, lui dit-il, je rends grace à la fortune de la fa-

veur qu'elle me fait aujourd'hui. Je l'attendois depuis long-temps avec bien de l'impatience. J'ai fait parler mes regards & mes soins auprès de vous ; mais vous n'entendez pas ou vous dédaignez ce langage. Il faut m'expliquer plus clairement. Dès l'instant où je vous ai vue, je n'ai plus connu de repos. Vous ne ressemblez à rien de tout ce qui s'offre à mes yeux, & tout me fait souvenir de vous. Vous êtes sans cesse présente à ma pensée, & je veux toujours vous revoir ; je vous cherche sans cesse, & suis par-tout vos pas. Pourriez-vous méconnoitre la cause de cet attrait puissant qui m'attache tout entier à votre personne ? Comme tous ceux qui ont le bonheur de vous connoître, je vous aime, madame, je vous adore ; mais j'ose croire que nul autre n'a cette ardeur vive & pure que je sens pour vous dans mon cœur. Mon bonheur, que dis je ? mon existence dépend maintenant de vous ; mon sort est dans vos mains. Ah ! permettez que mes soins & mes services puissent vous convaincre du respectueux attachement que vous m'avez inspiré, & laissez-moi la douce espérance, qu'assurée de mes sentimens, vous pourrez quelque jour y devenir sensible ».

Dona Rosa, qui redoutoit cette déclaration,

& l'avoit évitée autant qu'elle l'avoit pu, lui répondit d'un air embaraſſé, qu'elle n'étoit pas moins affligée que ſurpriſe de ce qu'il venoit de lui dire; qu'elle ne vouloit point le tromper en lui donnant une eſpérance qu'elle ne ſeroit jamais dans l'intention de remplir; que ſon cœur étoit trop plein de ſa juſte douleur, pour approuver un nouvel hommage & conſentir à former un autre engagement. « Sans vouloir vous montrer ici trop de ſévérité, continua-t-elle, je crois être en droit de vous dire que vous deviez plus d'égards à mon malheur & à ma ſituation ».

« Eh quoi! madame, lui répliqua Richard, ſenſiblement affecté de cette réponſe, & en reprenant ſon caractère, n'ai-je pas aſſez reſpecté votre longue triſteſſe? D'autres, avant moi, ne vous avoient-ils pas adreſſé leurs vœux? enfin cette rigueur dont vous m'accablez, s'étend-elle également ſur tous mes rivaux? Les chagrins, dites vous, ont fermé votre ame à la tendreſſe, & vous ne voulez pas vous engager dans de nouveaux liens; mais comment accorder ces paroles avec les complaiſances que vous montrez pour Robert? vous lui permettez de vous voir, de vous entretenir, d'eſpérer enfin, tandis que l'indiffé-

rence & le mépris sont mon partage. Quelle ingratitude ! quelle injustice ! O ciel ! verrai-je impunément le bonheur de mon rival ? & suis-je fait pour souffrir une si cruelle injure » ?

La hardiesse de ces reproches ne pouvoit paroître qu'une insulte à une ame aussi délicate & aussi sensible que celle de Dona Rosa ; aussi en fut-elle vivement offensée. Elle regarda Richard avec un air de fierté & de grandeur imposante. « Et qui peut vous donner, lui dit-elle, ce ton d'autorité que vous prenez envers moi ? De quel droit censurer ma conduite & soupçonner ma pensée ? Ni Robert qui vous fait ombrage, ni le souverain lui-même, ne se le permettroient point. Ils ont toujours eu pour moi les plus grands égards ; ils ont respecté mes malheurs & ma triste situation, que vous prétendez avoir assez ménagés. Je n'ai nul compte à vous rendre de mes actions, encore moins de mes volontés. Cependant je veux bien vous dire que je n'habiterois point aujourd'hui le palais du prince, si tous les liens de l'estime & de la reconnoissance ne m'y retenoient ; que je n'ai souffert vos assiduités que par égard pour lui, & que vos prétentions & vos reproches me font une loi de ne plus les souffrir. Allez donc porter vos vœux ail-

leurs, & supprimez sur-tout des visites qui m'importunent ».

Richard, tout bouillant de colère, alloit lui répliquer avec emportement; mais elle le quitta sans attendre sa réponse, & passa dans l'appartement d'Adélaïde, où il n'eut garde de la suivre. Obligé de se retirer, il rentra chez lui la rage dans le cœur; & faisant aussi tôt appeler Wilson pour lui raconter son aventure, il exhala devant lui sa douleur & son ressentiment en invectives & en menaces indécentes, non seulement contre Robert & Dona Rosa, mais contre le souverain lui-même qui leur servoit de sauve-garde.

Wilson tint avec lui la même conduite qu'il avoit déjà tenue avec Victor. Il ne s'amusa plus à le calmer, il s'efforça de l'irriter encore par des réflexions adroitement avancées. Enfin il entra si bien dans sa manière de penser, il embrassa ses intérêts avec tant de chaleur, il sut tellement l'affermir, ainsi que ses frères, dans la résolution de se venger, en leur en offrant les moyens, il se montra si dévoué à les servir, quoi qu'il pût arriver, qu'il se rendit le maître absolu de leurs volontés, & put se flatter d'en faire les instrumens aveugles de sa propre vengeance. Telles étoient les funestes dis-

positions de ces hommes passionnés & pervertis, lorsque plusieurs événemens extraordinaires vinrent encore augmenter les espérances de Wilson, pour le succès désiré de ses perfides manœuvres.



CHAPITRE LV.

Les Ardent multiplient leurs voyages maritimes, & les étendent jusqu'à la Chine & à Java. Victor, chef de cette famille, y contracte une maladie dont il meurt à Saméa. Louis, qui s'y trouve alors, est frappé de la contagion, & la communique à son retour au souverain & à Robert. Henri & Louis y succombent. Institutions faites sous le règne de Henri.

ENTRE les moyens proposés aux chefs de la maison de l'Ardent pour la réussite de leurs desseins, Wilson leur présentoit toujours la fréquence des voyages maritimes, comme le principal ressort des changemens qu'il méditoit. Ce n'étoit pas seulement, disoit-il, pour grossir encore leur fortune; mais pour donner l'habitude de ces courses lointaines à un grand nombre de jeunes insulaires & de chefs de famille nouvellement établis, qui, employés & encouragés par les entrepreneurs, & trouvant ainsi la facilité de se mettre dans l'aisance, embrasseroient de préférence leurs intérêts en toute occasion, & contre tous. Il vouloit éloigner cette jeunesse, & la détacher

peu à peu de ce qu'il appeloit les préjugés de l'enfance & de l'éducation ; c'eſt-à-dire, du reſpect qu'on lui avoit inſpiré pour les mœurs, les lois, & la conſtitution de l'iſle ; car l'eſprit d'union & de patriotiſme qui régnoit dans la colonie, l'amour pour la maiſon ſouveraine, & l'attachement au gouvernement monarchique, auroient eu trop d'influence ſur ces jeunes gens, s'ils étoient reſtés au ſein de leurs familles & ſous les yeux de leurs parens. Il falloit les accoutumer inſenſiblement à d'autres idées, les plier à d'autres opinions & à d'autres mœurs, pour leur faire adopter les projets concertés, ou du moins pour les porter à contribuer aveuglément à leur réuſſite. On voit par-là que Wilſon ne ſe propoſoit rien moins que de corrompre une partie des inſulaires, pour troubler l'ordre de la ſociété, & pour les employer au beſoin contre la maiſon ſouveraine.

Ainſi diſpoſés par Wilſon, les Ardent entrèrent avec chaleur dans ſes ſentimens & ſa manière de penſer, & s'empreſsèrent de ſuivre tous ſes conſeils. Ils usèrent de diſſimulation, adoucirent en apparence leur caractère, prirent des manières plus ſouples, ſe montrèrent prévenans & flatteurs envers les inſulaires qu'ils vouloient s'attacher, & répandant de plus en plus ſur eux leurs libéralités, vinrent à bout d'en

d'en gagner un grand nombre, qu'ils enrôlèrent pour leurs voyages. D'un autre côté, comme ils étoient alors les seuls particuliers qui eussent un navire, & qui fissent pour leur compte le commerce maritime, ils tâchoient de se rendre agréables aux chefs de famille, qui, ne sortant point de l'isle, vouloient se défaire de leurs productions ou se procurer des marchandises étrangères, en leur achetant ce qu'ils avoient à vendre, ou leur vendant ce qu'ils vouloient acheter, avec l'attention de paroître dans ces marchés extrêmement désintéressés ; & cette conduite hypocrite, envers des hommes droits & sans défiance, parvint à changer l'opinion générale en leur faveur, & à séduire ceux mêmes qu'ils avoient le plus scandalisés par leur conduite précédente.

Lorsqu'ils se crurent assurés de cet heureux changement, ils recommencèrent leurs expéditions lointaines avec une nouvelle ardeur. Ils étendirent leurs courses, d'un côté jusqu'aux Moluques & à Java, de l'autre jusqu'à Macao & à la Chine ; & retirant de leur commerce des profits immenses, qu'ils avoient soin de divulguer, & dont ils faisoient à leur retour de nouvelles largesses, ils propageoient dans l'isle l'amour du luxe, & en donnant aux jeunes gens le désir de les suivre & de les

imiter, les rendoient insoucians des travaux productifs, & presque honteux de leur première simplicité.

Le *Vigilant* & une barque nommée la *Prudente*, faisoient en même temps des voyages à ces diverses stations par ordre de Henri; mais ces courses étoient moins fréquentes que celles des Ardent, & le but n'en étoit pas le même. Ceux-là n'avoient pour objet que l'utilité de la colonie, & leurs capitaines avoient l'ordre le plus exprès de ne point se charger de marchandises de luxe & d'ostentation; ce qui laissoit les Ardent sans concurrence, & rendoit leurs entreprises plus lucratives.

Près de deux ans se passèrent sans qu'aucun événement fâcheux fût la suite de ces voyages; mais tout a un terme dans ce monde. Indépendamment du relâchement des mœurs & du préjudice que causoient à l'agriculture les courses fréquentes des Ardent, l'expérience fit enfin connoître que les expéditions maritimes lointaines sont nuisibles à la santé & à la population, & que chez un peuple qui s'y adonne sans retenue, elles diminuent tous les ans le nombre des hommes, non seulement parce que les travaux momentanés, mais violens, que nécessitent ces voyages, usent & minent les forces des matelots; mais encore parce que

l'inaction forcée où les marins se trouvent souvent, & les alimens salés dont ils se nourrissent, leur causent de dangereuses maladies. Ces inconvéniens sont peut-être peu sensibles dans une grande société, où la consommation d'hommes est facilement réparée; mais il n'en est pas ainsi dans une société commençante & peu nombreuse, où la vie de tout homme est d'un prix bien connu, & où sa mort est une grande perte.

Malgré les précautions des Ardent pour dérober leur équipage aux maladies de mer, le scorbut (1) gagna leur navire, comme ils revenoient de Java, & Victor lui-même en fut atteint. Le mal faisant chaque jour des progrès, & la plupart des malades courant risque d'y succomber avant d'arriver à la colonie, on résolut de relâcher à Patani, isle qu'on avoit déjà visitée, où l'on espéroit que la salubrité de l'air & les rafraîchissemens qu'on y trouveroit, rendroient des forces à l'équipage & rétabliroient les malades; & cette espérance ne fut pas déçue. Les malades furent mis à terre, & guérirent du scorbut; mais un

(1) Les gâteaux de sucre, l'ail, & les patates crues sont les moyens connus les plus sûrs pour prévenir le scorbut. *Note de l'éditeur.*

autre danger les y attendoit. Il régnoit alors dans cette isle une épidémie qui faisoit beaucoup de ravages. Victor gagna la maladie qui désoloit les pataniens; & les accidens en devinrent si graves en peu de jours, que ses compagnons tremblèrent bientôt pour sa vie. Alarmé lui-même de son état, & craignant de mourir dans cette terre étrangère, il se fit porter sur le vaisseau, & voulut qu'on reprît la route de l'isle inconnue, se flattant d'y recouvrer la santé, ou du moins de terminer sa vie au milieu des siens; mais il ne devoit pas revoir son pays natal. Le mouvement du vaisseau, & l'air qu'on y respiroit, augmentèrent si fort le mal-aise de Victor & ses douleurs; que, plein de regret de son imprudence, & voulant, s'il étoit possible, la réparer, il pria ses frères de diriger leur route sur Saméa, pour lui procurer des secours efficaces & du repos. Le vaisseau cingla donc vers cette isle. Il y arriva le troisième jour depuis son départ de Patani, & l'on y descendit le malade dans un extrême accablement, & presque sans connoissance.

En abordant à Saméa, les Ardent furent fort étonnés de trouver le *Vigilant* mouillé dans le port. Ce vaisseau, commandé par Louis, devoit se remettre en mer le lendemain pour

revenir dans la colonie. Malgré la froideur qui régnoit entre la maison de Henri & celle des Ardent, les deux équipages se firent des politesses; & Louis, apprenant l'état fâcheux de Victor, crut qu'il étoit de son devoir de le visiter, & de lui offrir tous les secours qu'il pouvoit lui donner. Il alla donc le voir aussitôt, &, fort touché de son état, non seulement il lui témoigna, ainsi qu'à ses frères, la peine qu'il en avoit, mais il leur fit cordialement des offres de service. Il ne parut pas que Victor reconnût Louis, ni qu'il l'entendît; mais Richard, affectant une grande tristesse, lui répondit en peu de mots, & d'une manière équivoque. Louis pouvoit prendre cette réponse pour quelque chose de pis qu'un refus. Cependant le malade étoit si bas, & le cœur de Louis si bon, que celui-ci ne se montra sensible qu'au danger imminent où étoit Victor, & au chagrin de ses frères, qui, tout ingrats qu'ils paroissoient, n'en étoient pas moins des hommes, ses concitoyens, ses parens. Il différa même son départ de Saméa jusqu'à ce que Victor eût l'espérance de guérir, ou que le ciel eût disposé de ses jours. Prince aimable & magnanime, vous ne présumiez point, hélas! que vous seriez la victime de votre gé-

nérosité, & qu'elle nous seroit doublement fatale.

Victor mourut deux jours après; &, le jour même de son décès, Louis, qui lui avoit rendu de fréquentes visites, se sentit frappé de la même maladie. Les symptômes qu'il éprouvoit ne laissoient pas de doute à cet égard. Il fut le premier qui reconnut le danger; & il ne se flatta point. Cependant il ne se laissa pas aller à une vaine frayeur; il tâcha même, par sa contenance & par ses discours, de rassurer son équipage, alarmé de cet accident; mais il crut devoir prendre toutes les précautions & les mesures qu'une prudence prévoyante lui prescrivoit dans sa situation. Il étoit, après Henri, le premier homme de la société, & à ce titre il se devoit le soin de veiller à sa propre conservation, tant par rapport à la colonie, que relativement à ses parens. Il jugea donc que dans l'état où il étoit, son premier devoir exigeoit qu'il revînt incessamment au sein de sa famille; & il donna les ordres en conséquence. Le *Vigilant* se trouvoit prêt à faire voile; il s'embarqua, l'on partit; & tandis que les Ardent s'occupoient des funérailles de Victor, le vaisseau de Louis arriva en trois jours de navigation dans la baie de l'isle inconnue.

Le mal, dans ce peu de temps, avoit fait des progrès considérables, & l'état de Louis, à son arrivée, ne laissoit plus qu'un foible espoir. Quelle triste nouvelle pour les chefs de la colonie, qui, attendant leur fils avec impatience, comptoient tous les momens jusqu'à son retour! On peut imaginer combien ils furent surpris & affligés en l'apprenant. L'on transporta Louis au palais; & la vue de son état, presque désespéré, jeta la frayeur & la désolation dans l'ame de ses parens. Tous les soins & tous les secours furent prodigués pour conserver une tête si chère, & n'eurent point de succès, ou, pour mieux dire, n'en eurent qu'un bien funeste pour la colonie.

Adélaïde ne quittoit pas le lit de son fils, & le souverain lui-même se tenoit auprès du malade autant qu'il le pouvoit. Tous les frères & sœurs de Louis se relayoient sans cesse pour lui rendre les services nécessaires, sans se douter, ou sans vouloir faire attention que sa maladie étoit contagieuse, & qu'elle pouvoit se communiquer à ceux qui l'approchoient avec peu de précaution. Cette imprudente sécurité eut en partie l'effet qu'on en devoit craindre. Non seulement l'isle perdit Louis, mais elle eut bientôt à pleurer les personnes les plus chéries & les plus respectables. Henri & Robert

tombèrent malades le même jour. Le père, plus occupé du danger où étoit Robert que de celui qu'il couroit lui-même, ne laissa pas d'abord connoître les symptômes qu'il éprouvoit. Robuste & plein de courage, il vouloit dérober, autant qu'il le pouvoit, sa famille & son peuple à d'inutiles alarmes. Il dissimuloit son mal; mais, vaincu par ses efforts, il fut obligé de céder, & de s'abandonner aux soins de sa famille & aux secours de la médecine. Hélas! ces soins tendres & empressés, & les vœux ardens de son peuple, & les secours de de Martine furent également inutiles.

Nous ne rapporterons pas ici les détails de ces accidens, si désastreux pour la société, & particulièrement cruels pour Adélaïde, qui perdant à la fois un fils, un frère, un époux incomparables, en proie à la douleur la plus poignante qu'un cœur aimant sentît jamais, & forcée de se montrer supérieure à son malheur, trembloit encore pour les jours d'un second fils, espoir de sa maison, & chef de la colonie; car Louis étoit mort sans postérité masculine: nous ne ferions que retracer en quelque sorte le tableau de la triste fin des fondateurs. La suite des événemens nous impose d'ailleurs la nécessité de nous resserrer. Nous nous contenterons de dire que les pertes

ſucceſſives de la maiſon ſouveraine, trop dignes de tous nos regrets, portèrent la plus grande affliction dans le cœur des bons patriotes, & qu'il n'y en eut aucun qui n'en gardât profondément le ſentiment cher & pénible. La mort de Henri ſur-tout, dans des circonſtances malheureuſes, étoit un de ces déſaſtres dont la fatale influence cauſe les plus grands déſordres dans le ſein d'une nation, & la pouſſe quelquefois juſqu'au penchant de ſa ruine.

A toutes les vertus civiles & domeſtiques, Henri joignoit les qualités les plus eſſentielles à un ſouverain. Parmi les ames privilégiées, il en eſt peu qui aient autant de droiture, de bonté, d'élévation, & qui poſsèdent auſſi éminemment la connoiſſance & le courage du bien. Pour faire ſon éloge en deux mots, il ſuffira de dire que c'étoit le vrai portrait du Chevalier des Gaſtines. Sa mémoire, précieuſe à ſes ſujets & à leur poſtérité, eſt encore plus chère à ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher, & d'être liés avec lui d'une amitié particulière. Perſonne, à ce titre, n'a plus de motifs de le regretter, que moi Philippe. Amis depuis l'enfance, nous avons toujours vécu dans la plus parfaite intimité; nos deux ames n'en faiſoient qu'une. « La mort, en vous

enlevant, ô mon cher frère ! m'a privé de la moitié de moi-même ; mais elle ne me fera rien perdre de cette vive tendresse que j'eus toujours pour vous. Vous vivrez toujours dans mon cœur comme dans ma pensée ».

La maladie de Henri n'avoit duré que huit jours. Celle de Robert, qui n'eut pas une si funeste issue, fut très-longue & très-douloureuse. Le sentiment de la perte commune résistoit chez lui aux soins & aux remèdes, & cependant il falloit pourvoir aux soins du gouvernement & aux funérailles du souverain. Robert, hors d'état de s'en occuper, choisit trois de ses oncles, Guillaume, Philippe, & Vincent, pour administrer à sa place les affaires publiques. L'on rendit les derniers devoirs au prince défunt. Etienne prononça son oraison funèbre avec beaucoup d'éloquence; mais les larmes & les gémissemens des insulaires furent son plus bel éloge. Vincent lui fit construire un beau monument, à côté & sur le modèle de celui du Père, où, comme dans celui-ci, le marbre & les inscriptions retracent à la postérité les vertus & les actes mémorables qui lui méritent le second rang parmi les bienfaiteurs de l'isle.

Henri étoit bien digne d'y avoir place ; car non seulement il a gouverné ses sujets avec

une affection tendre & vigilante, avec une douceur & une bonté toujours égales, avec la justice la plus scrupuleuse; mais il a fait de belles institutions & de sages lois, qui complètent celles du Père, & doivent contribuer au bonheur des insulaires présens & futurs. L'on a exécuté, par son ordre, des travaux publics très-utiles, & l'on a fait des expéditions heureuses & désirées pour le perfectionnement de la société. Si des troubles funestes à la colonie ont pris naissance à cette époque, c'est à une influence étrangère & à des circonstances malheureuses, plutôt qu'à la négligence ou à l'inexpérience de Henri, qu'il faut les attribuer. Ces troubles sont dissipés, les malheurs qui les ont suivis sont effacés; & les biens que l'isle doit à Henri subsistent & s'étendront jusqu'aux races futures.

On a publié, par son ordre, le catéchisme du citoyen, auquel il avoit travaillé lui-même: livre classique, indispensable à tout membre de l'état en âge de raison, & qui contient le précis & l'essence de l'instruction sociale. On en trouvera le sommaire à la fin de ces mémoires.

Il a fait une loi en faveur des veuves, qui rend leur état plus assuré, en leur attribuant

une portion des revenus des biens de leur époux défunt. Les lois primitives de l'isle ne faisoient pas mention des veuves. Pour prévenir le tort qu'auroit pu leur causer ce silence des lois, Henri ordonna que les veuves qui voudroient passer à de secondes noces, auroient droit de répéter, sur la succession du mari, la dot qu'elles avoient portée en mariage; que dans le cas où elles seroient sans enfans & ne se remarieroient pas, elles jouiroient, pendant leur vie, de la moitié des biens de sa succession; & si elles avoient des enfans & qu'elles ne demeurassent pas avec eux, qu'elles auroient seulement la jouissance du quart, qui reviendroit à l'héritier reconnu, lorsqu'elles contracteroient un second mariage.

Cette loi pourvoit ainsi à la pénurie, & prévient le délaissement où pourroit se trouver une veuve infirme ou dans la caducité, hors d'état de fournir par elle-même à ses besoins. Elle a pour but en même temps d'assurer aux veuves plus d'égards & d'attentions de la part des héritiers de leur mari défunt. La dissonance des caractères d'Amélie, veuve de Baptiste, & de ses fils, & la crainte que ceux-ci venant à oublier ce qu'ils devoient à leur mère, elle ne manquât des moyens de sou-

tenir ſon rang & ſon état, & ne fût peut-être obligée de recourir à d'autres, déterminèrent le ſouverain à publier cette loi.

Les lois criminelles de l'iſle, en déclarant que tout homme, coupable d'un délit grave, payeroit de ſa perſonne le tort qu'il auroit fait à la propriété publique ou privée, & que cependant aucun crime, pas même l'homicide volontaire, ne ſeroit puni de mort, n'avoient pas ſpécifié les cas particuliers qui méritoient punition, ni le genre des peines que devoient ſubir les coupables. Henri, voulant ſuppléer à l'inſuffiſance de ces lois, conſidérant que les peines extrêmes ſont ſouvent injuſtes; que ſi la peine eſt foible en comparaiſon du crime, le légiſlateur n'eſt que bon; mais que s'il excède la proportion, il devient cruel & tyran, & va contre ſon but; & cherchant néanmoins à contenir les méchans par la perſpective effrayante d'une peine longue, plus inſupportable que la mort, ordonna:

1°. Que toute violation de la propriété perſonnelle, commiſe ſciemment & à deſſein, & qui priveroit un individu de la vie ou de la liberté, ſoit que le coupable eût employé l'artifice ou la force, ſeroit punie par une peine qui ne finiroit qu'avec lui.

2°. Que le délit conſtaté & le criminel con-

vaincu d'en être l'auteur, par une preuve évidente, fondée ſur la dépoſition de trois témoins, d'une probité & d'une capacité connues (1), feroit condamné à uſer ſes jours au travail des mines les plus profondes, & préalablement marqué au viſage de la lettre C, de manière qu'on pût facilement le reconnoître & le reprendre, s'il venoit à s'évader & à ſe dérober à ſes gardes.

---

(1) Chez la plupart des nations policées, la dépoſition de deux témoins ſuffit pour décider de l'honneur & de la vie d'un citoyen. Et par combien d'expériences ne ſait-on pas cependant que deux ſcélérats peuvent s'entendre pour charger & perdre un honnête homme; que deux coquins peuvent vendre leur âme & la vérité à qui veut la mettre à prix, ſans être arrêtés par la vue des ſupplices qu'ils préparent à l'innocence!

La loi de Henri, qui veut trois témoins au lieu de deux, & qui exige qu'ils ſoient d'une probité & d'une capacité reconnues, nous paroît une loi très-ſage; car non ſeulement elle oppoſe un obſtacle à la connivence des témoins, elle ne laiſſe point de ſoupçons à leur égard, mais elle prévient les abus qui réſultent ailleurs du témoignage d'hommes ignorans, qui, ne ſachant pas même rapporter ce qu'ils ont vu ou entendu, jettent du louche dans une affaire, l'embrouillent quelquefois, de manière que les juges, perdant le fil de la vérité, condamnent l'innocent & ſauvent le coupable. *Note de l'éditeur.*

3°. Que les insultes & les outrages faits à un citoyen, & les coups dont on l'auroit frappé (par exemple, un soufflet, des blessures ou des contusions faites par une arme tranchante ou autre) attireroient d'abord à leur auteur la peine d'une réparation publique, où celui-ci seroit non seulement obligé de demander pardon à l'offensé, mais encore de recevoir le même nombre de coups qu'il auroit donné; & enfin de travailler cinq ans pour son adversaire, ou pour le public.

4°. Que les calomniateurs publics, les libellistes, les ingrats notoires, les menteurs avérés, en matières graves, & qui blesseroient l'honneur & la réputation d'un citoyen, seroient attachés publiquement à un poteau trois jours de marché, & au milieu de la place, avec un écriteau sur la poitrine, portant en gros caractère le nom odieux qu'ils méritent, puis condamnés à dix ans de travaux publics.

5°. Que les vols domestiques ou avec effraction soumettroient les coupables à vingt-cinq ans de travaux, au profit de la personne lésée, ou, sur son refus, au profit de la propriété publique.

6°. Que la durée de la peine due à tout autre vol seroit proportionnée au dommage que la perte de la chose volée pourroit occa-

sionner à son maître; de manière que si c'étoit la totalité ou l'équivalent de sa propriété, la peine du voleur seroit de vingt ans de travaux, de dix ans, si le propriétaire en perdoit la moitié; & enfin de cinq ans, si on n'estimoit sa perte qu'à un quart. Que si cependant, après la moitié du temps prescrit pour la peine du coupable, la partie lésée se trouvoit dédommagée par ses services, & satisfaite de ses regrets & de son amendement, elle pourroit lui faire grace du reste de la peine qu'il devroit souffrir, en faisant connoître alors au gouvernement les motifs de cette indulgence.

7°. Enfin que les accusés détenus dans les prisons n'y demeureroient pas dans une oisiveté, aussi pernicieuse pour eux que pour le public; mais qu'ils y seroient pourvus d'outils & de matières propres à les occuper, pour leur fournir les moyens de pourvoir à leurs besoins & à leurs dépenses, qui ne devroient pas être à la charge du gouvernement.

La colonie n'ayant plus à craindre les desseins hostiles, ni les irruptions des peuples voisins, actuellement amis & civilisés, l'on pouvoit sans danger tirer parti de tous les cantons de l'isle, & s'y établir désormais. Henri, qui cherchoit à les rendre plus accessibles aux entreprises de l'agriculture, de l'industrie & du commerce,

merce, & qui vouloit ouvrir une communication aisée entre le nord & le midi de son état, fit faire un grand chemin de vingt-quatre pieds de largeur, pour aller de la partie basse de l'isle à la partie supérieure, & de là jusqu'à l'embouchure de la rivière septentrionale. Ce chemin, qu'on vouloit rendre commode, & qui devoit être solide, pour résister aux longues pluies de la mauvaise saison, fut fait avec beaucoup d'art & d'économie. Il commence au côté gauche de la rivière basse, à l'endroit où se termine celui que le Père a fait construire, & forme une chaussée à travers le vallon, jusqu'aux pieds des collines, qui sont la base des crêtes du midi. Là il monte en pente douce & en serpentant, jusqu'à la brèche du pont-levis, à la place duquel on a construit un pont de pierre; ensuite, gagnant les gorges des montagnes les plus élevées, qu'il tourne en plusieurs endroits, il descend vers le nord par des rampes habilement ménagées. Au lieu d'un pavé, qui l'eût rendu plus couteux & moins doux, il est garni, dans toute sa longueur, d'un ferré de petites pierres, encaissé dans une tranchée de deux pieds de profondeur, & de douze de largeur. Il est revêtu, du côté des montagnes, d'un fossé nécessaire à l'écoulement des eaux; &

deux rangs d'arbres fruitiers, plantés le long du fossé du côté du chemin, dont ils retiennent les terres, en font une allée magnifique, où le voyageur trouve à la fois de l'ombre, du repos, & de quoi se désaltérer ou se nourrir au besoin.

Cette belle route, à l'entretien de laquelle on veille soigneusement, dispense désormais les insulaires de faire par mer le tour de l'isle pour aller dans les cantons d'au delà des montagnes, ou d'affronter les périls qu'ils couroient à les traverser. Plusieurs citoyens en ont profité pour reconnoître & visiter souvent cette partie du territoire, jusqu'alors si peu fréquentée; & quelques-uns, invités par l'avantage de sa situation, plus commode que celle du midi pour les expéditions du commerce extérieur (1), par la nature du sol, les qualités des végétaux, &

(1) Les pays avec lesquels la colonie est en relation de commerce étant situés au nord de l'isle, c'est un grand avantage pour ceux des insulaires qui font des expéditions maritimes, de partir de la rivière du nord, ou d'y arriver; car ils gagnent au moins deux jours sur ceux qui partent en même temps de la baie du midi & doivent y revenir. Ils ne risquent pas d'ailleurs, comme ceux-ci, d'être poussés sur les rochers & les écueils sans nombre dont l'isle est environnée.

le voisinage des mines, y ont transporté leur domicile, &, après avoir obtenu des concessions du souverain, s'y sont fait de très-beaux domaines, où ils sont tour à tour, & à volonté, cultivateurs, négocians, ou artisans.

Ils portent aux habitans du Pays-Bas des légumes & des fruits d'Europe, qui réussissent beaucoup mieux dans les pays montagneux & tempérés, & qui, mûrissant plus tard que dans le vallon, y arrivent après que les autres y ont passé; des métaux tout prêts à être façonnés, & qui nous reviennent moins cher que si nous les tirions nous-mêmes de la mine; & ils prennent en retour les objets de consommation ou d'industrie dont ils ont besoin. Les relations intérieures & la circulation en ont acquis plus d'étendue & d'activité, à l'avantage réciproque des deux parties de l'isle, & au profit général de la société.

A l'occasion des nouveaux défrichemens & de l'extension de l'agriculture, Henri, en administrateur habile & soigneux, a publié une loi de précaution, qui défend de couper les bois dont les crêtes & les penchans roides & élevés des collines sont couverts, pour empêcher non seulemenr l'éboulement des terres & la dénudation des rochers, mais pour prévenir la

diminution de l'humidité dans le pays (1); car le pied des arbres, le gazon & la pelouse dont

(1) L'expérience de tous les pays de la terre habités depuis long-temps, prouve la sagesse de cette loi. On y a par-tout coupé les bois sans prévoyance & sans économie, & la disette de cette importante production est le moindre inconvénient qui en soit résulté. Une grande partie de l'Asie n'offre plus que des déserts arides dans les contrées autrefois les plus fertiles & les plus agréables, parce qu'elles n'ont plus de bois, que les terres des montagnes se sont éboulées dans les plaines, & que les fontaines & les ruisseaux y ont tari.

L'Europe, habitée plus tard, n'est pas encore parvenue à ce point de dégradation; mais si on continue à y couper les bois avec aussi peu de ménagement qu'on l'a fait depuis quelques siècles, si on n'y a pas l'attention d'en semer & d'en planter de nouveaux, on y sentira bientôt les pernicieux effets de cette imprudence. Déjà l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, sont presque entièrement dégarnies de grands bois & de forêts; & les deux premières, sous un soleil plus ardent, présentent de vastes landes inhabitées & inhabitables, parce que la terre, brûlée & privée d'ombrage, n'y a plus l'humidité nécessaire pour désaltérer les hommes & nourrir les végétaux; l'on s'aperçoit qu'en France les bois de charpente & de chauffage commencent à devenir rares. Les grandes forêts de l'Allemagne & du nord s'éclaircissent considérablement; & cependant la consommation de bois pour le chauffage, pour les besoins de la marine & des arts, augmente chaque jour d'une manière

ils sont entourés, affermissent & retiennent les terres sur les penchans des lieux élevés ; & les vapeurs humides qui nagent dispersées dans l'atmosphère, portées par les vents contre la cime de ces arbres, sont forcées de s'y arrêter. Là, retenues par l'épaisseur du feuillage, & condensées par la fraîcheur de l'ombre, elles tombent comme un brouillard sur les plantes & le gazon qui tapissent le sol, s'attirent, se réunissent en petites gouttes, qui s'insinuent dans la terre jusqu'à la glaise & aux rochers, dont les creux & les cavités sont pour elles autant de réservoirs. Ces eaux, venant ensuite à remplir la capacité des lieux qui les contiennent, débordent, & s'échappent par la première issue qu'elles trouvent. Enfin l'épanchement de ces eaux, toujours entretenu par les vapeurs & par la fraîcheur des bois, produit les fontaines & les ruisseaux qui arrosent les lieux voisins de leurs cours, & entretiennent la sève & l'abondance des végétaux nécessaires à la vie des animaux & aux besoins de l'homme.

S'il est important pour des régions tempérées

incroyable. On abat par-tout les futaies, & l'on fait peu de semis & de plantations. Il n'est pas difficile de prévoir ce qui doit en résulter un jour, si les gouvernemens ne songent enfin à y mettre ordre.

de prévenir la destruction des bois, la dégradation des montagnes, & la perte des sources, c'est une attention plus nécessaire encore dans un pays tel que notre isle, située sous un climat très-chaud, & dont la fertilité est en raison des eaux qui l'arrosent.

La colonie ayant pris naissance dans un pays isolé, & ne pouvant, dans sa foiblesse, établir de communication avec les peuples chrétiens, trop éloignés d'elle, n'avoit pu se procurer jusques alors les secours spirituels dont ceux-ci jouissent, & manquoit particulièrement de ministres de la religion. Le souverain, il est vrai, en faisoit les fonctions. Il étoit devenu pontife par nécessité; mais les insulaires, élevés dans les principes du christianisme, désiroient tous ardemment d'en voir établir le culte parmi eux, tel que doivent le suivre des sociétés chrétiennes. Henri voulant les satisfaire, considérant que la société venant à s'étendre & à se disperser de plus en plus sur le territoire de l'isle, le souverain, en sa qualité de pontife, ne pourroit pas suffire seul aux besoins spirituels de tous ses sujets; qu'il ne s'en occuperoit pas même sans perdre le temps nécessaire, & sans nuire aux fonctions du gouvernement temporel; & faisant d'ailleurs réflexion que l'autorité religieuse, réunie à l'autorité civile, & concentrée dans la

main du chef de la ſociété, pouvoit dégénérer en un deſpotiſme indeſtructible, ſi le ſouverain vouloit abuſer un jour de ce double pouvoir, réſolut de remettre l'encenſoir & l'adminiſtration du culte religieux à des hommes approuvés & conſacrés pour ces fonctions.

En conſéquence, il fit partir ſon fils Louis pour la Chine, & le chargea, pour le chef des miſſions envoyées d'Europe dans ce pays-là, d'une lettre de ſa part, où il lui demandoit un miniſtre apoſtolique, revêtu non ſeulement du pouvoir d'en conſacrer d'autres, mais du caractère ſuffiſant pour leur tranſmettre ce pouvoir. Louis réuſſit parfaitement dans ſa négociation. Il amena dans l'iſle un miſſionnaire françois, muni de tous les pouvoirs qu'on lui déſiroit, & qui, ſe dévouant tout entier au ſervice des inſulaires, étoit réſolu d'y finir ſes jours. Cet homme plein de zèle, mais ſage & modéré, n'a fait en quelque ſorte que s'y montrer. Il n'a eu que le temps de conſacrer trois miniſtres des autels, choiſis parmi les jeunes gens les plus vertueux & les plus eſtimables, & il eſt mort peu de mois après ſon arrivée, avec le regret de n'avoir pu porter ſes travaux auſſi loin qu'il le projetoit, mais avec la ſatiſfaction d'avoir trouvé dans l'iſle la ſociété la

plus unie & la mieux inſtruite des vérités eſſentielles qu'il eût jamais connue.

Avant de mourir, il tranſmit ſes pouvoirs à ces trois jeunes miniſtres, qui s'en ſont ſervis, & s'en ſervent à leur tour pour en conſacrer d'autres. Ceux-ci, d'après le déſir de la colonie, & de l'aveu du ſouverain, ont formé pluſieurs paroiſſes, pour le ſervice deſquelles on a bâti autant de temples. Les deſſervans ſont payés par le gouvernement, & ils ne peuvent rien exiger de leurs paroiſſiens pour leurs fonctions. Ils ſont conſervateurs du culte, profeſſeurs de morale, & miniſtres de charité, & comme tels, ils ſont eſtimés & révérés de tout le monde; mais on a l'attention d'empêcher qu'ils ne ſe mêlent des affaires temporelles, publiques, ou privées, & qu'ils ne faſſent point uſage de leur crédit, ſoit pour acquérir des richeſſes, ſoit pour ſe donner une autorité dont ils pourroient abuſer.



CHAPITRE LVI.

Wilſon & Richard, profitant des circonſtances, employent tous les moyens pour diviſer la ſociété.

ROBERT, accablé par ſa maladie & par la douleur des pertes qu'il venoit d'eſſuyer, avoit fait craindre long-temps pour ſes jours. Quand le danger fut diſſipé, ſon abattement & ſa foibleſſe prolongèrent beaucoup ſa convaleſcence, & l'empêchèrent, tant qu'elle dura, de s'occuper des ſoins du gouvernement. Cependant ceux qui tenoient le timon des affaires, s'efforçoient de les conduire avec la vigilance la plus ſoigneuſe & la juſtice la plus intègre; mais les miniſtres les plus ſages & les plus équitables ne peuvent pas ſe flatter de plaire à tout le monde.

Richard & Wilſon, en revenant dans l'iſle, avoient ſenti redoubler leur haîne contre Robert, en le voyant revêtu du pouvoir ſuprême. Richard, actuellement l'aîné de ſa famille, & l'héritier de Victor, qui ne laiſſoit point d'enfans mâles, ne pouvoit ſupporter l'idée d'un ſupérieur, & déteſtoit ſur-tout de

trouver un maître dans son rival. Rien ne le consoloit, non plus que Wilson, que l'espérance de profiter des circonstances. Ils pensoient que la débilité du prince le livreroit à leurs entreprises ; mais il falloit tâcher de le rendre méprisable pour l'attaquer & pour le perdre, il falloit calomnier ses ministres & les faire haïr ; & c'est à quoi ils s'appliquèrent avec la plus grande ardeur. Ils affectoient de se montrer mécontens, blâmoient ouvertement l'administration, & ne se contentoient pas de censurer les ministres, de leur prêter de mauvaises intentions ; ils parloient mal du souverain lui même, & le représentoient comme un homme, qui, par son caractère, le manque de connoissances, & la foiblesse de sa santé, étoit incapable de gouverner la colonie.

» Dans une société qui n'a qu'un chef, disoient-ils, tout se ressent de l'état d'un prince foible. Sa langueur & son inexpérience ne lui permettent point de voir ce qui se passe, ni de connoître ce qu'il faut faire. Ses ministres, qui le plus souvent ne songent qu'à leur intérêt, lui déguisent la vérité, pour augmenter leur pouvoir & leurs richesses aux dépens du peuple. Le citoyen n'y est plus libre, & ne peut y jouir d'un bonheur assuré. Il n'en est pas ainsi dans une société qui se gouverne par elle-même,

ou dont la forme de gouvernement admet différens pouvoirs, qui se surveillent, se balancent, & se contiennent mutuellement. Là, l'inexpérience d'un chef est compensée par les lumières d'un autre, la lenteur par la vivacité, la négligence par l'application, & la pluralité, guidée par l'amour de la justice & de la patrie, retient dans les bornes du devoir ceux qui voudroient s'en écarter. Dans une pareille constitution, le souverain, toujours prudent, toujours ferme, n'est point sujet aux infirmités de la nature, & ne meurt point. Les ministres, toujours surveillés, sont nécessairement justes & appliqués, & le peuple jouit de toute sa liberté ».

Ces discours hardis ne furent d'abord regardés par les esprits sages que comme des propos indiscrets, inspirés par une humeur chagrine. Ils excitoient plutôt le mépris ou la pitié, que la colère. Toutefois quelques chefs de famille avertirent Richard & Wilson de se montrer plus prudens & plus retenus à l'avenir; &, pensant que ces représentations suffiroient pour les faire rentrer en eux-mêmes, ils crurent devoir garder charitablement le silence sur ce qu'ils avoient entendu, & ne s'en plaignirent point. Mais ces propos faisoient impression sur les esprits foibles, & sur les jeunes

gens attachés à Richard & prévenus pour lui. L'image de la liberté, sans cesse offerte sous de fausses couleurs à cette jeunesse indocile, ne lui inspiroit pas seulement de l'aversion contre le souverain, contre la forme actuelle du gouvernement, mais lui donnoit encore le désir secret d'une révolution. Les troubles & les désordres de la société, préparés de loin & fomentés soigneusement, approchoient ainsi du point de fermentation où Wilson & les Ardent désiroient les porter.

Bientôt les mécontens ne gardèrent plus de mesures; ils parlèrent plus ouvertement; &, profitant de la disposition de ceux qu'ils avoient séduits, ils formèrent entre eux une espèce de ligue contre la constitution actuelle du gouvernement.

Lorsqu'ils se crurent assez nombreux pour pouvoir tenir tête au reste des insulaires, ils convinrent de s'assembler un soir derrière les monumens, pour se concerter sur les points essentiels d'après lesquels ils devoient agir, & sur les démarches qu'ils avoient à faire; & le jour fixé, dès que la nuit fut obscure, ils s'y rendirent de toutes parts.

Chacun d'eux avoit juré de garder le silence sur cette assemblée, & ils furent tous si fidèles à leur serment, qu'aucun des insulaires, qui

n'étoient pas du complot, ne s'en feroit douté, & qu'on ne l'eût connu que par ses suites, si le hasard, ou plutôt la providence, n'avoit pris soin de le révéler.

Guillaume & Philippe s'étoient allés promener ce soir-là même sur l'esplanade, pour s'entretenir solitairement des affaires les plus pressantes de la colonie. Frères, amis, associés au ministère, également zélés pour le bien public, ils aimoient à se communiquer leurs pensées, à épancher leur cœur dans le sein l'un de l'autre, à se concerter dans l'intimité sur le plan & l'exécution des projets les plus nécessaires. La douleur des pertes récentes, la maladie de Robert, & la fâcheuse disposition de Wilson & des Ardent, qui commençoit à percer, & devenoit inquiétante, firent tour à tour le sujet de leur conversation, qui fut prolongée jusqu'à la nuit.

Ils songeoient à se retirer, lorsque Philippe, qui, dans ce moment, éprouvoit une sorte de mal-aise, & dont les réflexions, conformes à l'état de son ame, étoient devenues fort tristes, entra, comme par inspiration, dans le monument du Père, devant lequel il passoit, en disant à Guillaume qu'il ne vouloit pas s'en retourner sans avoir fait une prière sur le tombeau des fondateurs, pour invoquer leur assis-

tance dans l'état pénible où il étoit. Guillaume lui répondit qu'il avoit la même intention, & ne le quitta point.

En conséquence, ils entrèrent tous deux dans le mausolée; & pour n'être pas interrompus, dans le cas où le hasard ameneroit quelqu'un, ils se mirent à genoux sur les gradins intérieurs. Là, recueillis, ils prioient en silence & dans l'obscurité, lorsqu'ils entendirent venir, à différens intervalles, des personnes qui, passant près du péristile, se rendoient dans la grande allée derrière le monument. Quelques-unes y venoient seules, d'autres y arrivoient deux à deux, & se parloient à voix basse, mais de manière que, sans distinguer ce qu'elles disoient, les deux frères pouvoient comprendre, par la chaleur des paroles, qu'il s'agissoit entre elles d'affaires importantes. Tous ces gens alloient au même endroit, & s'y arrêtoient; c'étoit donc un rendez-vous. Mais l'endroit se trouvoit écarté, solitaire, & il étoit nuit; on vouloit donc en faire un secret. Quel motif pouvoit y réunir tant de monde, à cette heure, & à l'insu de la colonie? Ce ne pouvoit être rien d'avantageux pour elle. Aussi les deux frères en conçurent-ils des soupçons & des alarmes, & résolurent de faire tout leur possible pour en découvrir la cause. Ils se communi-

quèrent sur le champ leurs idées, & s'étant approchés de l'allée à petit pas & sans bruit, ils se placèrent convenablement pour ne rien perdre de ce qui devoit s'y passer.

Les conjurés étoient sans lumière, crainte d'être découverts. La nuit étoit noire. Les deux frères ne purent voir ceux qui composoient l'assemblée; mais ils pouvoient reconnoître à la voix ceux qui parloient. Ils entendirent d'abord Richard, qui, faisant l'appel des conjurés, leur révéla par ce moyen le nom de tous ses complices. Wilson prit ensuite la parole pour les haranguer.

« Voici, leur dit-il, l'occasion favorable de recouvrer votre liberté, ou du moins vos droits les plus plus précieux. L'autorité, comme la force des sociétés, réside dans la main du peuple, & ses chefs (quelque nom qu'ils aient) n'en jouissent que par délégation. Qui peut douter que le peuple n'ait le droit de reprendre ce qu'il leur a confié, s'ils en abusent, ou même s'il juge pouvoir en faire un meilleur emploi? Qu'est-ce en général qu'un peuple qui n'a qu'un chef? Une société dévouée à l'esclavage, jouet du caprice d'un souverain despote, s'il gouverne par sa seule volonté, ou livré aux passions de ceux qui l'environnent, s'il est foible.

» Votre premier chef, il est vrai, avoit le droit de vous gouverner, comme Père de la colonie; mais son fils aîné ne l'avoit pas. Le Père ne pouvoit lui transmettre une autorité qui devoit finir avec lui. Un père est par nature le souverain de ses enfans; mais la nature ne connoît pas le droit d'aînesse. Après la mort du père chaque membre de la famille est libre. Le pouvoir, comme le patrimoine, est divisible entre tous. C'est la réunion de leurs volontés qui constitue le chef suprême. Lorsque Henri est devenu le souverain de ses frères, c'est que ses frères l'ont bien voulu. Ils étoient libres de ne pas le vouloir, & rien ne pouvoit les contraindre à l'obéissance. Plusieurs motifs de confiance les portoient à la soumission. Henri étoit l'ancien de tous après le Père; il étoit actif, expérimenté (faisons taire ici les justes reproches que Richard pouvoit lui faire, & convenons, si on veut, que la chose publique a prospéré sous son gouvernement); mais le génie & l'expérience d'un chef sont-ils un héritage pour son successeur? Le droit de gouverner, attaché à la naissance, n'impose-t-il pas la nécessité d'admettre pour souverain l'homme souvent le moins propre à régner? Pour quelques bons princes qui se montrent de loin en

loin

loin dans l'hiſtoire, combien de mauvais rois n'y peut-on pas compter?

» Un peuple qui donne à une ſeule famille le droit de ſucceſſion au trône, devient par cela même paſſif, & ſe dévoue ſans retour aux malheurs de l'oppreſſion & de la tyrannie. Pourriez-vous encore vous ſoumettre à cet ordre de ſucceſſion, lorſque tout vous donne lieu d'en craindre les funeſte ſuites? Robert eſt un jeune homme ſans expérience, d'un eſprit foible & borné, livré aux ſuggeſtions de ceux qui le conduiſent, & abandonné ſans réſerve à toute l'ardeur d'une paſſion violente, qui ne lui laiſſe plus écouter la modération ni la juſtice. Qu'attendre d'un prince faſciné par les charmes d'une femme étrangère, orgueilleuſe, hautaine, qui voudra voir ramper toute la ſociété devant elle, & qui ne ſe ſervira du pouvoir qu'elle a ſur le ſouverain, que pour ſatisfaire ſon amour-propre & ſa fierté?

» Les circonſtances ne ſauroient être plus favorable pour nos deſſeins; Robert eſt malade, hors d'état de s'y oppoſer, ſa famille eſt conſternée, & les régens n'ont pas aſſez de pouvoir par eux-mêmes pour nous forcer à nous ſoumettre à leurs caprices. Nous formons la partie de la ſociété qui a le plus d'énergie & d'activité; demandons une aſſemblée générale

de la colonie. On ne sauroit nous la refuser. On ignore nos projets & nos moyens. Nous y viendrons unis & fermes dans nos résolutions, tandis que ceux qui voudroient s'y opposer, n'étant point préparés à nous répondre, & nécessairement peu d'accord entre eux, balanceront foiblement nos raisons & la force de nos discours. Demandons que la constitution soit changée, & qu'au lieu d'une monarchie, la société soit désormais une république, gouvernée par un certain nombre de magistrats inamovibles, choisis parmi les chefs des principales familles. C'est alors que vous serez libres, & que vous pourrez mettre à votre tête les hommes les plus dignes d'y figurer par leur mérite, & les plus propres à maintenir le bonheur de la société. Si nous trouvons des obstacles, notre courage doit les vaincre. On ne nous attaquera pas impunément ; & si, contre toute espérance, nous nous trouvions les plus foibles, nous nous retrancherons dans la partie supérieure de l'isle, où j'ose vous promettre des secours qui nous feront prévaloir.

» J'ai mis par écrit, continua-t-il, le plan de la conduite que nous devons tenir; je l'ai communiqué à Richard & à plusieurs d'entre vous, qui l'ont approuvé. J'en communiquerai

les détails à ceux qui ne les connoissent pas, dans un moment plus convenable ».

Les applaudissemens des conjurés firent connoître aux deux frères que les propositions de Wilson étoient généralement adoptées. Quelques-uns vouloient cependant un gouvernement démocratique ; mais ils se rangèrent enfin à l'avis de la pluralité. Ils s'exhortèrent tous réciproquement à la persévérance, & firent serment de demeurer fermement unis pour l'exécution de leurs projets. Après quoi Wilson demanda qu'on fixât le jour où l'on devoit requérir l'assemblée de la colonie, & l'on convint de ne pas en remettre l'époque plus loin qu'au lendemain. Richard se chargea d'en faire la demande pour le même jour. « Si on nous l'accorde, ajouta Wilson, je vous avertirai du moment où elle se tiendra, pour que nous nous y trouvions en force. Si on la refuse, nous crierons tous à l'injustice, & la voix des citoyens, la crainte d'un soulévement contraindra sans doute le ministère à y consentir. Enfin, quoi qu'il puisse arriver, trouvons-nous ici demain à pareille heure, afin de prendre les mesures ultérieures qu'exigeront nos intérêts ».

Tel fut le résultat de cette délibération clandestine, à la fin de laquelle la troupe se sépara,

Chacun revint dans le même ordre, & avec les mêmes précautions qu'il avoit prises en y allant, sans apercevoir les deux frères, qui, pour n'être pas découverts, s'étoient doucement couchés par terre au pied d'un arbre.

Qu'on se peigne l'étonnement & l'émotion qu'éprouvoient alors Guillaume & Philippe, & le cruel embarras où les mettoit la nécessité de pourvoir sur le champ au salut de la colonie. Il falloit aviser à ce qu'il y avoit à faire, se concerter & agir, pour ainsi dire, à la fois. Il étoit indispensable d'apprendre ce qui venoit de se passer à tous les citoyens attachés au bien de la patrie, de leur remettre les lois & leurs devoirs sous les yeux, de les encourager, de les réunir pour les opposer aux conjurés. Ils devoient se conduire en même temps avec beaucoup de prudence & de fermeté, tant par considération pour l'état fâcheux où Robert étoit encore, que pour renverser & détruire les projets des séditieux.

En quittant l'esplanade, les deux frères coururent chez Vincent, où ils tinrent à trois un petit conseil, dans lequel il fut décidé que tous les chefs de famille non suspects seroient appelés chez Philippe pour neuf heures du soir, & qu'en les avertissant on se contenteroit de leur dire qu'il vouloit les consulter sur une affaire très-

preſſante & très-eſſentielle pour la colonie. Guillaume & Vincent ſe chargèrent de leur porter cette invitation, & ſortirent à cet effet, tandis que Philippe retourna chez lui pour les recevoir, & pour méditer plus tranquillement ſur les moyens les plus efficaces à employer dans cette occurrence.

Tous les anciens de la colonie, & la plupart des autres chefs de famille ſe rendirent chez Philippe à l'heure indiquée : Philippe leur expoſa les motifs de leur convocation, & cette nouvelle porta la ſurpriſe & l'indignation dans leur ame. Il leur demanda des conſeils, & l'on délibéra ſur le parti que l'on prendroit. Falloit-il accorder aux ſéditieux l'appel général de la colonie, ou le refuſer? Devoit-on, dans le premier cas, agiter la queſtion délicate de la conſtitution ſociale la plus avantageuſe? Si l'on ſe détermінoit à rejeter leur requête, étoit-il néceſſaire, ou même prudent d'employer la force pour réprimer les mutins? Enfin, en ſe décidant à prendre le parti de la vigueur, penſoit-on qu'il fût à propos de prévenir les ſéditieux, & de les arrêter chacun chez ſoi pendant la nuit, tandis que, ſe croyant aſſurés du ſecret de leur complot, ils ſe livroient au ſommeil ſans aucune défiance?

Ces points très-importans furent long-temps

discutés & débattus. Les plus jeunes délibérans, emportés par la colère, opinoient pour la rigueur. Ils vouloient que, sans perdre un moment, on allât surprendre les séditieux dans leur lit, & qu'ils fussent ensuite jugés & punis sévèrement, conformément aux lois. « Quoi, disoient-ils, vous pouvez couper d'un seul coup la racine du mal, & vous balancez ! Ne vaut-il pas mieux perdre quelques mauvais citoyens, que d'exposer la colonie à une perte assurée » ? Mais les plus âgés, dont la plupart avoient des fils parmi les séditieux, retenus par cette considération, & d'ailleurs plus modérés, voyoient de grands inconvéniens dans la violence, & préféroient une autre voie. Il faudroit enfoncer la porte des conjurés, qui, découverts & pleins de désespoir, se défendant de toutes leurs forces, périroient dans cet assaut, ou tueroient même les assaillans. Ne seroit-il pas horrible de sacrifier une partie de la société à la sûreté de l'autre, sans vouloir tenter l'usage de moyens moins violens ? Ils conclurent en conséquence à ce qu'on mît dans cette affaire une prudente modération. Guillaume & Philippe se déclarèrent pour cet avis.

» La partie saine de la société, dit celui-ci, est encore la plus nombreuse. Elle a pour elle non seulement l'autorité paternelle, mais l'autorité manifeste & reconnue des lois & du

gouvernement, qui en imposeront toujours aux plus hardis; elle est en possession du commandement & du pouvoir, dont les chefs n'ont jamais abusé. Que pourront contre nous les séditieux, si nous savons prendre nos précautions; & qui peut nous empêcher de les prendre, quand nous en avons les moyens? Séduits, égarés par les discours perfides d'un étranger, portés à la révolte par ses calomnies, ces malheureux ne savent plus connoître la vérité ni leurs devoirs. Mais devons-nous les faire périr quand nous pouvons les éclairer? J'ose l'attester ici, le seul Wilson est coupable; c'est lui qui a corrompu le cœur de nos jeunes gens, & qui est l'auteur du complot affreux qu'ils méditent. C'est lui qui doit éprouver la sévérité des lois. Que son crime soit constaté, qu'on le juge, qu'il soit puni. Mais, au nom du ciel, mes amis, sauvons les autres, s'il est possible. N'employons la force contre nos frères qu'à l'extrêmité.

» Que prétendent les conjurés ? que nous changions la forme de notre gouvernement ? Mais sur quoi fondent-ils cette étrange prétention ? de quoi peuvent-ils se plaindre, quand tout prospère dans l'état ? à quoi pensent-ils en requérant l'assemblée de la colonie ? comment osent-ils se flatter de subjuguer l'o-

pinion & d'entraîner les ſuffrages ? Songez que nous avons la juſtice & l'expérience pour nous. L'on ne riſque donc rien à leur accorder cette aſſemblée. Je me propoſe d'y réfuter leurs ſophiſmes, de confondre l'orgueil de leurs chefs, de dévoiler leurs manœuvres, de faire tomber enfin la vengeance des lois ſur les vrais criminels : j'opine donc pour l'aſſemblée. Du reſte, comme elle doit être nationale, & comme il faut ſe garder de la perfidie, je vous recommande d'y venir armés ; & je conſeille aux chefs de famille, qui ont le malheur d'avoir des fils dans la ſédition, de les tenir auprès d'eux, & de ſe ſervir de leur autorité pour leur impoſer le reſpect, s'ils pouvoient avoir l'audace de s'élever contre les lois reçues.

» Je me charge d'annoncer au prince, avec les ménagemens néceſſaires, les prétentions des inſurgens & nos réſolutions ; & comme je le connois mieux qu'ils ne le connoiſſent, je crois pouvoir vous répondre de ſon courage & de ſa bonté. Si ſon état peut le permettre, nous le verrons au milieu de ſon peuple, où ſon aſſurance modeſte, ſes diſcours puiſés dans ſon cœur, & la noble hardieſſe que donnent l'innocence & la vérité, pour la plus belle & la plus juſte cauſe qu'on puiſſe expoſer devant des citoyens, feront pâlir ceux qui cherchent

à troubler notre ſociété, juſqu'à ce jour ſi paiſible & ſi heureuſe ».

Philippe eut la ſatisfaction de voir toutes les opinions ſe réunir à la ſienne. L'on ſe concerta ſur les meſures à prendre pour le lendemain. Tout fut prévu, tout fut ordonné; & l'on arrêta de garder le plus grand ſécret ſur la découverte du complot, & ſur les réſolutions qui l'avoient ſuivie. Chacun s'en retourna chez ſoi, intérieurement agité par l'attente des événemens qui ſe préparoient; & Philippe, reſté ſeul, paſſa la nuit à méditer encore dans le ſilence ſur la conduite particulière & ſur les diſcours qu'il devoit tenir dans une occaſion ſi critique & ſi importante.

L'aurore paroiſſoit à peine, que Guillaume & Vincent ſe rendirent auprès de Philippe, tant pour aviſer entre eux aux détails de certaines démarches qu'il falloit bien peſer, que pour donner conjointement audience aux conjurés lorſqu'ils ſe préſenteroient. Il étoit d'ailleurs néceſſaire que Philippe fût ſuppléé dans ſes fonctions publiques par les autres régens, lorſqu'il iroit parler au ſouverain. Les trois frères s'expliquèrent enſemble ſur les objets eſſentiels qui les raſſembloient; après quoi Phi-

lippe se rendit au palais, dès qu'il apprit qu'il étoit jour chez le prince.

Philippe le trouva dans un état de santé & dans une situation d'esprit qui permettoient qu'on lui révélât la découverte de la conjuration. En conséquence, il lui apprit, d'un manière adroite & sage, les vues & les projets des séditieux, le conseil auquel cette découverte avoit donné lieu, & les points qu'on y avoit arrêtés. Il lui fit sentir l'importance de l'assemblée nationale que les conjurés demandoient, & combien ils s'abusoient dans leurs espérances, en croyant qu'elle dût leur être favorable. Il lui communiqua la réponse qu'il se proposoit de faire à leurs discours ; ensuite il lui exposa les ressources du parti des patriotes, & les moyens dont il useroit pour démasquer & punir les coupables, & pour rétablir l'ordre. Enfin, en lui montrant de justes motifs de confiance dans l'esprit & l'affection de la colonie, & dans les mesures qu'on avoit prises, il exhorta Robert à venir présider l'assemblée, & à dire à ses sujets ce que son cœur & la circonstance pourroient lui dicter.

Quoique fort étonné de cette nouvelle, Robert ne s'abandonna point à la crainte. Au contraire, indigné contre les auteurs du com-

plot, il sentit son courage & ses forces se ranimer. Le ressentiment de leur perfidie le poussoit même à la plus prompte vengeance, & ne vouloit d'abord ni ménagement ni mesure. Mais la réflexion arrêta ce premier mouvement, & il revint aux partis plus modérés qu'on lui proposoit. Il loua la vigilance & la sage conduite de ses oncles, approuva leurs délibérations, adopta leurs conseils; &, désirant contribuer par lui-même à l'exécution de leurs projets, il promit à Philippe d'aller à l'assemblée & d'y haranguer le peuple.

Richard & Wilson, comme ils en étoient convenus, firent demander audience aux trois régens, qu'ils prièrent en même temps de vouloir se rassembler à cet effet. Ceux-ci répondirent qu'il les trouveroient chez Philippe, que Wilson & Richard pouvoient y paroître quand ils voudroient, & qu'on étoit prêt à les recevoir & à les entendre. Ils vinrent peu de momens après, suivis de quelques-uns des leurs; &, se présentant d'un air fier, ils dirent qu'ils étoient là pour requérir en leur nom, & de la part d'un grand nombre de citoyens, la convocation d'une assemblée générale de la colonie; que la chose pressoit, & qu'ils les prioient, s'il étoit possible, d'en faire l'appel pour le même jour.

Les régens les accueillirent d'un air tranquille & avec une confiance apparente. Ils leur demandèrent ensuite ingénument le sujet pour lequel ils sollicitoient cette assemblée, & les motifs qu'ils avoient d'en presser si fort le moment. Mais, pour éluder ces questions, les autres leur dirent que ce qu'ils avoient à proposer regardant toutes les classes & tous les membres de la société, & demandant la plus prompte délibération, il ne falloit s'occuper en ce moment que du soin de les rassembler ; qu'on ne pouvoit parler de cette affaire qu'en présence de toute la colonie, dont le bonheur & l'existence, en quelque sorte, dépendoient du parti que l'on prendroit. alors Feignant toujours d'ignorer le complot, les trois frères parurent contens de cette réponse, & n'insistèrent pas davantage sur leurs demandes. Ils dirent donc aux conjurés, que puisque la chose étoit d'un intérêt si grand & si pressant à la fois, & qu'elle ne pouvoit en ce moment être portée devant le souverain, l'on alloit donner l'ordre en son nom de convoquer tous les citoyens; que l'assemblée seroit indiquée pour quatre heures après midi, & qu'elle se tiendroit sur le préau de la citadelle.

Wilson & sa suite se retirèrent le cœur plein de joie de ces paroles, croyant toucher au

terme de leur entreprise, & ne se doutant nullement de ce qui les attendoit. Tous les citoyens de l'isle, sans exception, furent invités sur le champ, & par billets, à se trouver à quatre heures précises à l'endroit indiqué. Les conjurés y vinrent en troupe & en armes, pensant en imposer par leur nombre & par leur contenance; mais ils furent surpris, & ne purent s'empêcher de montrer de l'étonnement en trouvant tous les patriotes également armés, & en voyant l'ordre & la disposition où ils étoient. Une troupe étoit rangée devant le palais, une autre gardoit la porte de la citadelle; & le reste formoit une double haie qui ceignoit tout le préau.

Dès que les conjurés furent entrés, on leva le pont-levis. Ils avancèrent jusqu'au milieu du préau; & les patriotes qui le bordoient s'approchèrent d'eux en se serrant. En même temps on vit sortir du palais le souverain, que, dans son état de foiblesse, on ne supposoit pas devoir paroître à l'assemblée. Il s'appuyoit en marchant sur Guillaume & sur Philippe, & Vincent le suivoit de près. La troupe qui étoit devant le palais s'ouvrit à leur approche, & Robert vint s'asseoir sur un fauteuil (espèce de trône élevé de quelques marches au dessus du sol, au pied duquel s'assirent les régens),

tandis que cette troupe, ainsi divisée, se plaçant des deux côtés, forma deux ailes, au milieu desquelles il falloit passer pour aller jusqu'au prince. Il étoit sans armes, ainsi que ses trois oncles; mais tout le reste des insulaires étoit armé, & devoit demeurer debout.

Cet appareil guerrier, ces précautions de prudence & de sûreté, & la présence du prince que les conjurés n'attendoient pas, commencèrent à leur inspirer des soupçons, qui augmentèrent encore, lorsqu'ils entendirent chaque chef de famille appeler à soi ceux de ses fils qui faisoient partie de la troupe des insurgens, & leur ordonner de le venir joindre. Ces jeunes gens, accoutumés jusqu'alors au plus grand respect pour leurs parens, frémirent à cet ordre; mais nul n'osa désobéir, & chacun, d'un air confus & la tête baissée, alla se placer à côté de son père: défection imprévue, qui, diminuant tout d'un coup la troupe des conjurés, fut un coup très-sensible pour leurs chefs.

Inquiets & embarrassés, Richard & Wilson se regardèrent l'un l'autre en silence, & se dirent ensuite quelques mots tout bas; mais affectant bientôt de paroître indifférens à ces fâcheux présages, & reprenant toute l'audace de leur caractère, ils s'efforcèrent de montrer autant de hardiesse & de résolution que s'ils

n'avoient eu rien à craindre ou à se reprocher.

Lorsque chacun eut pris sa place & qu'on eut fait silence, Philippe se leva de son siége, s'inclina devant le souverain, & lui adressant la parole, lui fit brièvement le rapport de la demande des insurgens, & le pria d'écouter ce qu'ils avoient à dire. Robert lui répondit qu'il ne refuseroit jamais d'entendre aucun de ses sujets; que, quoique l'assemblée générale des citoyens, pour un sujet inconnu, fût une chose contre l'usage, il l'approuvoit cependant, pour donner à tous les insulaires une nouvelle preuve de son affection, & que ceux qui l'avoient demandée, pouvoient s'expliquer librement. Philippe rendit cette réponse à Richard, qui, après avoir salué tout le monde sans distinguer le prince, parla d'un ton emphatique, en ces termes :

« Vous qui présidez cette auguste assemblée, vous tous mes frères & mes parens, car nous ne formons qu'une seule famille, je viens vous exposer ici de la part d'un grand nombre de citoyens, je viens soumettre à votre examen & à votre décision, des objets aussi importans au maintien & au bonheur de notre société, qu'aux droits de chacun de ceux qui la composent. Je vais m'exprimer avec la liberté généreuse d'un citoyen qui connoît toute

l'étendue de ces droits, qui voit qu'on les oublie, & qui regarde comme un devoir ſacré d'en répéter le plein exercice. Ceux qui conſentent lâchement à les perdre, taxeront peut-être mon entrepriſe de coupable hardieſſe; mais cette conſidération ne ſauroit m'arrêter. Mon but eſt le bien commun, mon guide la vérité, & mes moyens ſont les titres primitifs de tout homme, fondés ſur les lois naturelles. Qu'aurai-je à craindre en vous rappelant ces lois, à vous qui en êtes inſtruits, qui portez au fond du cœur la conviction de leur importance, & qui ſavez qu'elles ſont auſſi durables que la nature même? N'eſt-ce pas d'ailleurs devant mes amis, mes proches, mes égaux, que je parle? n'eſt-ce pas pour les rétablir dans leur premier état que j'élève ici la voix?

» Le fondateur de la colonie, notre père commun, chef à jamais reſpectable, n'a eu ſans doute que des intentions pures, en formant de ſa nombreuſe famille une ſociété policée, ſur le plan qu'il lui a tracé. Mais il étoit homme, &, j'oſe le dire, il s'eſt trompé dans ſes vues; il étoit père, & il a trop cédé à ſa prédilection pour ſon aîné, & pour la poſtérité qui en devoit naître. Il a vu la baſe du pouvoir ſouverain dans l'autorité paternelle, & il a cru que ce pouvoir devoit ſe tranſmettre ſucceſſivement

ment aux fils aînés de la race privilégiée, comme un bien héréditaire dépendant naturellement du droit d'aîneſſe. Il l'a cru, & c'eſt viſiblement une erreur. Il l'a fait paſſer en loi, & cette loi, contraire aux premiers droits de tout citoyen, ne peut ſubſiſter qu'au détriment de la ſociété. Dans l'intention de la nature, les hommes ſont tous égaux. Le but de l'union ſociale eſt de maintenir cette égalité. Que des enfans ſoient ſoumis à leur père, cela eſt dans l'ordre naturel. Ils lui doivent la vie, la ſubſiſtance, la protection; leur dépendance eſt une ſuite de leur foibleſſe & de leur reconnoiſſance: mais où eſt la raiſon, pour qu'après le décès du père, les frères dépendent de leur frère aîné; que des oncles ſoient ſoumis à leur neveu, quelquefois au berceau? L'autorité du père défunt eſt néceſſairement diviſible entre tous ſes enfans; elle n'exiſte plus entière alors que dans l'union de leurs volontés; & c'eſt cette union formelle qui conſtitue la ſouveraineté. L'autorité ne pouvoit donc pas être tranſmiſe à Henri par le Père, ni la ſucceſſion au trône fixée dans une ſeule famille, au préjudice de toutes les autres. Tous les principes du droit naturel prohibent cette inſtitution. Ajoutons ici, que ceux de la politique & de la prudence ne lui ſont pas moins contraires.

» Voyez ce qui s'eſt paſſé, & ce qui ſe paſſe encore dans les états où la ſucceſſion au trône a été ainſi réglée. La ſociété n'y eſt-elle pas dévouée à tous les malheurs que l'ignorance & le deſpotiſme peuvent cauſer, à toutes les fautes de la foibleſſe, à tous les caprices de l'arbitraire ? Les peuples n'y ſont-ils pas forcés d'obéir, ſans réſiſter, à celui que le haſard de la naiſſance leur donne pour maître, quoique ſouvent il n'ait pas les connoiſſances & les talens néceſſaires pour bien gouverner, que ſon eſprit ſoit offuſqué par des préjugés funeſtes, ſon cœur livré aux plus dangereuſes paſſions, & que l'erreur de la nature, ou les vices de l'éducation le rendent abſolument incapable de tenir le ſceptre ? Si quelquefois le ciel favorable leur fait préſent d'un bon roi, ſes jours ſont limités. La perte que ſa mort cauſe à ſes peuples n'eſt preſque jamais réparée. Les ſucceſſeurs d'un grand homme ne juſtifient que trop, hélas ! tous les regrets qu'il emporte. Ils héritent de ſon pouvoir, ſans hériter de ſes vertus. Tels ſont les malheurs inſéparables de la monarchie.

» Mais ces vices & ces malheurs ſont inconnus dans la république & dans le gouvernement mixte, où la puiſſance eſt partagée, où les chefs ſont des hommes graves & prudens,

choiſis d'après leur mérite connu ; car, de même que l'harmonie de l'univers naît de l'oppoſition des élémens, les pouvoirs & les volontés, dans ces dernières conſtitutions, ſe balancent & ſe contiennent l'un par l'autre. La pluralité, guidée par l'amour de l'ordre & de la juſtice, y prévient ou arrête ſans ceſſe les entrepriſes nuiſibles ou dangereuſes de l'ambition & de la cupidité. Un tel gouvernement ne ſauroit être foible, ni deſpote, ni arbitraire : il eſt eſſentiellement patriote ; &, ſous ſa direction, le peuple roi, jouiſſant pleinement de ſes droits & de ſa liberté, vit heureux, ſans craindre que la mort vienne détruire l'édifice de ſon bonheur ; car tous ſes délégués ne peuvent mourir à la fois ; & ceux qui payent le tribut à la nature, ſont toujours ſuppléés par ceux qui reſtent, ou remplacés au gré des citoyens. Là, ni l'intrigue ni la corruption n'élèvent jamais au miniſtère des hommes incapables ou dangereux ; là, toujours ſurveillés, les miniſtres ſont forcés d'être juſtes & appliqués.

» C'eſt ſous une telle conſtitution que vous devez vivre, & que vous recouvrerez les droits que vous avez perdus. Etabliſſez parmi vous la démocratie pure, ou l'ariſtocratie, ou ce gou-

vernement qui exige que la sanction du peuple ratifie & valide les lois du souverain; mais renoncez pour toujours au gouvernement d'un seul, sous lequel vous n'êtes plus que des hommes passifs. Abrogez l'abusive loi de la succession au trône, qui vous menace de mille dangers, & qui prépare à nos descendans des maux inévitables.

» Et qu'on ne nous dise pas que nos chefs ne méritent que des louanges, que par leurs soins tout a prospéré dans la colonie, que les citoyens y sont heureux. Nous touchons encore aux premiers temps de notre société, & l'on sait que le zèle & la ferveur brillent dans les commencemens de toute institution. Mais l'expérience nous apprend que ce zèle se ralentit, que les abus le remplacent bientôt, & que les vices, inséparables d'une constitution fondée sur de faux principes, se montrant peu à peu dans l'administration, passent en habitude, font naître le désordre & la division, & renversent l'état. Ce n'est pas sur la situation momentanée de la colonie qu'il faut arrêter vos yeux, puisque le bonheur dont elle jouit peut passer comme une ombre. C'est l'avenir que nous devons considérer; c'est l'état & le bonheur de l'isle que nous devons établir pour les siècles,

» Je veux croire que le chef désigné pour nous gouverner a les meilleures intentions pour la colonie ; mais cela peut-il la rendre constamment heureuse, quand il doit maintenir des lois qui portent avec elles le germe de la destruction ? Je veux qu'il ait encore les talens & les connoissances nécessaires au chef de la société, qu'il soit sans vices & sans passions, qu'il règne au gré de ses sujets ; votre prospérité n'en est pas plus assurée. Que faut-il en effet pour arrêter & faire évanouir le bonheur d'une société gouvernée par le plus grand & le plus juste monarque ? Un accident simple & naturel, pareil à ceux que nous venons d'éprouver ; une mort imprévue, qui mettra le sceptre aux mains d'un prince peu digne de lui succéder. N'avons-nous pas vu le moment, où tous les chefs de la maison de l'Aîné alloient nous être enlevés, où Robert lui-même, touchant au bord du tombeau, augmentoit les regrets de la colonie, qu'il jetoit dans une crise effrayante ?

» Je lui rends la justice de croire qu'il aime sur-tout à se montrer bon citoyen, qu'il préfère à son intérêt propre celui de la société, & qu'il désire ardemment d'en assurer le bonheur ; & c'est cette persuasion qui me fait parler

devant vous avec tant de franchiſe, & me donne l'eſpoir que l'évidence des vérités importantes que je viens de vous expoſer, ſuffira pour diſſiper les préjugés de la naiſſance & de l'éducation, & pour lui faire adopter les changemens que je propoſe. La gloire de régner ſur ce peuple peut-elle égaler celle dont le couvrira pour toujours la généroſité de lui rendre ſa première liberté, & de renoncer aux ſuprêmes honneurs, pour faire jouir ſes frères de tous leurs droits, en devenant leur égal »?

Après ce diſcours de Richard, Wilſon, ſans ſaluer perſonne, & d'un air peu convenable à ſa ſituation & à la diſpoſition des eſprits, ſe permit de parler, comme s'il en avoit le droit, & l'on eut l'indulgence de ne pas l'interrompre. Il dit que, ſi la ſociété ne vouloit pas adopter la forme du gouvernement républicain, elle ne pouvoit rien faire de mieux que de ſe régler ſur la conſtitution angloiſe, qu'il s'efforça de repréſenter comme la plus belle, la plus ſolide, & la plus parfaite qu'il y eut jamais. Il loua les intentions de Richard, ſon entrepriſe, ſes propoſitions; & d'un ton de hauteur, qui ſembloit preſcrire plutôt qu'inviter, il exhorta l'aſſemblée à les approuver, & à ſe régler d'après elles.

Philippe, se levant alors, s'inclina profondément devant le souverain, & salua tous les citoyens d'un air modeste. Ensuite fixant Richard & Wilson, & prenant la parole, après avoir gardé quelques momens le silence, il leur fit cette réponse.



CHAPITRE LVII.

Discours de Philippe & de Robert ; délibération de l'assemblée. Les lois sont maintenues ; Robert est reconnu souverain ; les conspirateurs sont jugés & punis.

PAR quelle étrange fatalité la constitution de cette société naissante est-elle donc attaquée avec tant d'éclat, lorsque la nature semble donner à nos lois la sanction la plus solennelle, par les prodigieux succès dont elle couronne nos premiers efforts ? Quel autre signe, quel autre garant, quel autre gage de sa bonté demanderions-nous au ciel, que la prospérité la plus rapide & la plus générale ? Il se peut sans doute que sous les lois les plus saintes & sous le gouvernement le plus salutaire, il se trouve, au milieu du bonheur public, quelques malheureux qui ayent essuyé des revers, je dirai même des injustices, ou par un vice caché dans la législation, ou par une erreur de l'autorité tutélaire, ou du moins par la malignité inévitable de la fortune. S'il en est parmi nous, qu'ils se lèvent, qu'ils se plaignent hautement, *librement* ; je joins ma voix à la leur, je leur

promets les acclamations unanimes de la nation: sur le champ, les injustices de l'homme seront réparées, les torts même de la fortune seront effacés.... Mais ce silence universel me confirme que je suis au milieu d'un peuple fortuné, au milieu d'une famille heureuse. Graces soient rendues au ciel! je ne vois autour de moi que le bonheur.

» Quels sont donc les citoyens qui s'élèvent aujourd'hui contre notre constitution, & qui osent la citer devant la nation assemblée, comme s'ils avoient des crimes à lui reprocher? Je n'oserois le dire, si vous n'en étiez les témoins, s'il étoit possible de le dissimuler: ce sont ceux qui paroissent le plus comblés des faveurs de la fortune, ceux qui, par la plus libre jouissance de leurs droits, ont le plus efficacement recueilli les bienfaits de la puissance tutélaire; ceux qui, distingués par une considération particulière, n'ont pas de plus véritable intérêt que de se la conserver, si ce n'est de la mériter; ceux enfin qui sont forcés, par l'évidence des faits, à publier les louanges du gouvernement, lors même qu'ils cessent de respecter la constitution.... Je m'arrête; ils rougissent, & leurs yeux se baissent.

» Comment l'esprit de schisme s'est-il donc emparé de mes frères? Croirai-je que leur ri-

chesse & leur crédit ont troublé, ont enflé leurs cœurs par des sentimens d'une ambition jalouse, turbulente, ennemie naturelle des lois, de la société, de la paix? A Dieu ne plaise! Moi, je les croirois corrompus, jusqu'à les soupçonner d'être les ennemis du bien public! Non, non; ils ne sont qu'abusés par des suggestions étrangères: on les a séduits par l'apparence même du bien public. Non, le vice n'est pas dans leur cœur; mais leur esprit est fasciné par l'illusion: qu'ils rentrent en eux-mêmes, & je réponds d'eux.

» C'est à nous à dissiper l'illusion & à faire triompher la vérité. O manes de notre Père commun! vénérable auteur de notre race & de notre société! du haut des cieux, récompense des hommes justes & bienfaisans, vous veillez sur nous, vous êtes présent à nos débats & à nos délibérations: inspirez-moi, défendez par ma voix votre doctrine, vos institutions, votre ouvrage, votre mémoire, & les intérêts de votre famille, sans vous offenser de la témérité de quelques-uns de vos enfans, déjà tout prêts à se repentir & à rétracter leur erreur. Leur hardiesse même est tout à la fois un hommage qu'ils rendent à vos institutions, & la preuve la plus solennelle de votre respect inviolable pour les droits de l'homme & du ci-

toyen. Vous avez créé un peuple libre, libre jusqu'à soumettre la constitution & les lois à la discussion ouverte. Vous avez vu qu'il n'obéiroit qu'à la raison & aux lois toutes puissantes de l'ordre. La science nous vient de vous, comme la liberté, l'existence, & tous les biens. Inspirez-moi ; éclairez ceux qui s'égarent, pardonnez-leur, & rendez-nous nos frères & la paix aux acclamations de toute votre famille, pénétrée d'amour & de reconnoissance, & prosternée devant votre image.

» On ose nous dire, ô citoyens! que l'institution du gouvernement monarchique viole l'égalité naturelle des hommes. Où donc nos adversaires ont-ils trouvé cette égalité prétendue? La nature distribue-t-elle à chaque individu la même force, le même talent, la même industrie, les même faveurs, & au même degré? Les a-t-elle tous également appelés à la même fortune? La nature a partagé ses dons comme elle l'a voulu. Elle a voulu ce partage inégal & différent, pour unir étroitement les individus les uns aux autres, par la grande différence des moyens qu'elle leur a donnés de se servir les uns les autres, de se communiquer les uns aux autres les fruits des avantages individuels dont elle a doué chacun d'eux, & de répandre ainsi sur toute la société toute l'influence de ses dons,

inégalement & diversement départis. L'inégalité naturelle est donc la base immuable de l'inégalité sociale? l'inégalité sociale est donc le lien naturel de la société? La société est le moyen nécessaire pour que les dons, distribués à chacun, se déployent, exercent leur énergie, acquièrent leur perfection, & deviennent, par la réciprocité des services, la jouissance & en quelque sorte le patrimoine de tous. Voilà le plan de la nature, il est digne d'elle. C'est ainsi qu'elle fonde, qu'elle commande, qu'elle nécessite l'ordre contre lequel on ose si légèrement l'invoquer.

» Si la nature avoit fait les hommes égaux, si elle vouloit qu'ils fussent égaux dans la société, elle formeroit donc, je ne dis pas un peuple roi, mais un peuple de rois, également pourvus des mêmes droits de souveraineté; l'anarchie, destructive de toute société, seroit donc le gouvernement naturel de la société? O novateurs! si vous changiez aujourd'hui la constitution de l'état, vous commenceriez d'abord par démentir & violer vous-mêmes votre principe d'égalité, hasardé si témérairement. Ne dissimulez donc pas vos intentions sous une fausse justice, n'appuyez pas vos prétentions par des absurdités manifestes. Ce n'est pas l'égalité que vous réclamez pour

tous; c'eſt l'autorité que vous convoitez pour vous-mêmes. J'en appelle à votre conſcience, & je l'entends qui vous condamne.

» Le gouvernement d'un ſeul vous bleſſe. Mais je vous demande d'abord, ſi la nature, ou plutôt le ciel lui-même, n'a pas nommé votre premier roi, fondateur de votre famille & de votre ſociété? je vous demande ſi vous lui diſputeriez le trône à lui-même? je vous demande s'il n'a pas acquis des droits inconteſtables à la ſouveraineté par toutes les avances de ſouveraineté qu'il a faites pour la fondation, la conſervation, la proſpérité, la perpétuité de l'empire? Tout eſt ici ſon ouvrage, il en a diſpoſé; & quel titre avez-vous de plus pour diſpoſer de votre propre bien?

» Il n'eſt plus temps d'appeler à votre ſecours la nature, que vous venez de méconnoître & de trahir par de fauſſes imputations; mais la nature elle-même vous condamne & vous rejette encore. Eſt-il dans la nature de former un corps, ſans lui donner un chef, & un chef unique? Un corps à pluſieurs têtes eſt une eſpèce de monſtre. Eſt-il dans la nature de multiplier les moyens & de compliquer les reſſorts, lorſqu'elle peut tout réduire à la ſimplicité & à l'unité? La perfection eſt dans la ſimplicité, & la perfection

ſuprême dans l'unité. Eſt-il dans la nature que chacun ait le droit de régner, ou du moins le pouvoir de participer à l'autorité ſuprême, ſur-tout quand elle établit un ordre de ſubordination & d'obéiſſance? L'homme naît dominé, aſſujetti, aſſervi de toutes parts, & avec le ſeul droit d'exercer librement ſes facultés pour la ſatisfaction de ſes beſoins, ſans léſion du droit d'autrui; c'eſt là tout ſon empire. Eſt-il dans la nature de livrer l'autorité & le gouvernement aux paſſions des citoyens, à leurs intrigues, à leurs cabales, à leurs manœuvres, à leurs intérêts excluſifs, plutôt que de fixer la puiſſance dans les mains d'un dépoſitaire nommé par l'ordre d'une ſucceſſion invariable? Tous les moyens d'union, de concorde, & de paix perpétuelle entrent dans ſes plans. O vous, détracteurs inconſidérés de la monarchie! panégyriſtes imprudens de la république! je croirai que vous êtes de bonne foi dans le fond de votre cœur, je croirai que la perſuaſion la plus intime n'y a pas laiſſé le plus léger doute, quand je vous verrai abjurer dans votre famille la qualité de chef unique, & donner à votre gouvernement domeſtique une forme républicaine.

» Dois-je répondre ici à l'imputation que vous faites, auſſi injuſtement que gratuite-

-ment, à notre Père commun, d'avoir pris, dans le gouvernement domestique, les règles qu'il établit dans l'ordre social? Et sur quel fondement parlez-vous de la sorte de l'homme le plus respectable pour vous, qui existât jamais? Non, sans doute, l'autorité paternelle & l'autorité sociale ne se ressemblent pas, ni dans leurs titres, ni dans leurs droits, ni dans leurs devoirs. Un père donne à ses enfans l'existence, l'éducation, des biens, toute sorte de moyens de vivre, & de bien vivre; & la nature n'a pas communiqué ses titres au chef social. L'autorité domestique varie dans son étendue, dans sa durée, dans son ressort; & il n'en est pas ainsi de l'autorité sociale. L'autorité domestique ordonne là où l'autorité sociale ne peut qu'empêcher. La première s'exerce par la volonté, & la seconde ne s'exerce que par la sanction des lois. Non, ces deux autorités ne se ressemblent point; aussi le vénérable fondateur de notre race & de notre empire ne les a-t-il ni confondues, ni assimilées. Comme père, il soigna, préserva, éleva notre enfance; il instruisit notre adolescence dans le culte, les arts, & les vertus de l'ordre domestique; il fonda nos ménages, il dirigea notre premier essor. Comme instituteur social, il régla nos possessions & nos héritages;

il nous enseigna les lois de la réunion commune; il établit l'autorité protectrice des droits de chacun, avec toute la force du consentement universel, & de tous les moyens constitutifs de la puissance, pour la sauve-garde de tous les citoyens, de toutes les propriétés, de tous leurs travaux, de toutes leurs jouissances, réglées selon l'ordre de la justice, & assurées par l'influence journalière & constante de l'autorité légitime.

» L'autorité suprême est une grande charge; & parce qu'elle impose de grands devoirs, il faut la doter des facultés nécessaires pour les remplir, & tels doivent être ses droits. Quels sont ses devoirs? De préserver d'invasion, tant au dedans qu'au dehors, les droits & les propriétés de tous & de chacun, de garantir le libre exercice des lois, & d'appuyer leur pouvoir par la force publique. Quels sont ses droits? De lever sur chaque propriété productive, selon les règles d'une juste répartition, une portion des revenus annuels, pour continuer & perpétuer les avances souveraines, ou tous les travaux publics, nécessaires à la prospérité publique; & c'est à la puissance publique à ordonner, à faire l'emploi de ce revenu & de tous ses moyens, pour faire agir & régner les lois, à l'avantage de toute la société.

N'est-ce

» N'est-ce pas là l'autorité, telle que l'ordre social l'exige, telle que notre Père l'a instituée, telle que vous l'envisagez vous-mêmes? Je vous le demande.... Avouez-le de bonne foi, vous n'en voulez qu'au gouvernement héréditaire d'un seul. Mais d'abord préféreriez-vous à l'hérédité, l'élection? vous allumeriez donc au milieu de la société un foyer éternel de rivalité, de jalousie, de dissention entre les familles, à la mort de chaque dépositaire de l'autorité; vous jetteriez aux ambitieux la pomme de discorde, qui écarteroit du concours les hommes sages & modérés; vous sacrifieriez l'intérêt public aux intérêts & aux desseins particuliers des électeurs; vous porteriez sur le trône l'adroit concurrent qui auroit séduit & corrompu votre peuple; vous exposeriez sans cesse l'état aux troubles, aux factions, à la guerre civile, aux démembremens, à sa ruine. Toujours ces sortes de monarchies furent réduites à renoncer à l'élection, ou à périr par l'élection même. La couronne ne seroit-elle élective que dans la famille royale? mêmes dangers; & vous rendriez les frères & les parens rivaux, ennemis les uns des autres, & vous les armeriez sans cesse les uns contre les autres, pour leur destruction & celle de l'empire. Respectez donc aussi ce droit de pri

mogéniture, qu'il vous plaît d'imputer à une vaine prédilection envers la famille de l'Aîné; il est fondé sur le droit de l'âge, de la maturité, de l'expérience. Tant qu'il y a eu des mœurs, les cadets ont honoré leur aîné comme le chef de la famille; & quelle seroit la raison de les préférer à lui, quand il est nécessaire, pour le bien public, de fixer sur une tête les droits & les prérogatives du chef social?

» La monarchie héréditaire a des inconvéniens. Oui, sans doute, car c'est toujours le gouvernement de l'homme; mais c'est à la constitution, aux lois, & à l'instruction à y pourvoir, comme notre fondateur l'a fait. Il se peut que, par les vicissitudes de la nature, un enfant devienne roi; mais la régence y supplée; & nous, ô mes frères! nous qui avons été appelés à ce soin, nous sommes prêts à rendre le compte le plus rigoureux de notre administration. Il se peut que le prince héréditaire soit malheureusement condamné à une éternelle enfance; mais alors il est exclu du trône. Il se peut que le génie du roi soit resserré dans des bornes étroites; mais les lois ont réglé sa marche, des ministres la soutiennent, des conseils l'éclairent; la magistrature n'en exerce pas moins ses fonctions; la nation ne veille pas moins sur ses propres intérêts. Sous quelque

règne que ce soit, tout citoyen a également le droit de pouvoir s'élever aux emplois publics, aux pouvoirs délégués, aux distinctions légitimes, aux honneurs, à la gloire, par sa capacité, par ses talens, par ses services, par ses vertus patriotiques, par ses hauts-faits. Soyez le bienfaiteur de vos frères & de votre patrie, on ne vous demandera pas si vous êtes roi. La gloire est pour les grands hommes, princes ou sujets sans distinction. Libres de faire le bien, assez heureux pour pouvoir faire le bien public, faites-le, votre nom sera honoré, exalté dans nos fastes comme dans nos cœurs. Que de sujets ont fait oublier leurs princes, & remporté toute la gloire de leur siècle !

» Le gouvernement monarchique, bien constitué, ne s'oppose point au bien que le citoyen peut faire, & aux succès qu'il peut mériter : tout au contraire, il les favorise, il les encourage, il les seconde. En effet, il est démontré dans nos enseignemens, il est évident, pour chacun de nous, que le monarque n'a qu'un seul & unique intérêt, celui de ses peuples ; & que sa vraie puissance n'est & ne peut être qu'en raison de la prospérité de la nation. Mais des chefs différens ont manifestement des intérêts particuliers à empêcher les

progrès des uns, à étouffer le mérite des autres, à détruire des concurrens, à rabaiſſer des familles, pour prédominer. L'autorité n'eſt auſſi évidemment puiſſante, bienfaiſante, paiſible, qu'autant qu'elle eſt une ; car ſi elle eſt partagée, vos chefs diviſés ſe jalouſent, vos pouvoirs oppoſés ſe combattent, vos forces déchaînées les unes contre les autres, s'entre-détruiſent : il n'y a point d'accord, point de paix, point de sûreté. Enfin les beſoins publics exigent ſouvent une action prompte & ſubite; le monarque agit, tandis que votre ſénat ne peut que délibérer, & laiſſer le mal s'accroître au milieu de ſes débats, ou l'occaſion de faire le bien s'évanouir : l'ordre demande ſans ceſſe l'activité, qu'il ne trouve que dans le gouvernement monarchique. Il n'y a qu'un premier principe dans la nature, il n'y a d'accord que dans l'unité.

» L'harmonie de l'univers, nous dit-on, naît de l'oppoſition des élemens; oui, ſans doute, & il en eſt de même de l'harmonie ſociale. Tous les citoyens concourent au même but par des voies différentes, & même oppoſées. Celui-ci laboure, & celui-là navigue. Le ſage eſt pour la délibération, & le brave pour les entrepriſes courageuſes. Ici la ſcience répand l'inſtruction, & là l'induſtrie exerce les arts. Mais

il faut que le même principe dirige tout, & que tout aboutisse à la même fin : il faut que le même génie préside à tout, & veille sur tout. Dites moi si Dieu a livré le gouvernement du monde au sénat des élémens ?

» Mais enfin on craint l'abus si facile, & l'extension si naturelle de la puissance suprême dans les mains d'un monarque ; on craint les passions inévitables ou d'un prince, ou d'un autre. Eh quoi ! l'on craint les passions d'un seul, & l'on ne craint pas les passions de plusieurs, les passions de la multitude ! Dans le monarque l'on voit le despote ; & l'on ne voit pas dans les aristocrates des oppresseurs du peuple réunis seulement pour l'oppression ; & l'on ne voit pas ce peuple démocratique le jouet & la victime des mauvais citoyens, qui le réduisent enfin à ne combattre que pour le choix des tyrans ; & l'on ne voit pas dans les gouvernemens mixtes une tendance violente & perpétuelle à l'usurpation, aux révolutions, à la désolation, & à la destruction de l'état ! La monarchie dégénère en despotisme, lorsqu'on y méconnoît les principes de la stabilité des empires ; soit : mais vos républiques (je parle de celles qui ont vraiment formé un état) n'ont-elles pas toutes fini par l'anarchie, par la tyrannie, par le déchirement universel ?

Pourquoi le dissimuler ici? Se persuade-t-on que tout ce peuple l'ignore? Ignore-t-il aussi que l'histoire de ces états républicains n'est qu'un récit continuel de conflits, de désordres, de troubles, de calamités? Croit-on abuser de la sorte un peuple instruit? Supposons, s'il le faut, de mauvais rois, leurs attentats & leurs fureurs seront passagers & fugitifs comme les fléaux du ciel, si vous avez assuré l'empire aux lois elles-mêmes, lorsque vos chefs auront été bien convaincus, comme leurs sujets, qu'ils ne sont que les exécuteurs suprêmes de ces lois & les premiers citoyens de l'empire, & tant que la nation connoîtra parfaitement toute l'étendue de ses droits & de ses devoirs. Là le danger n'est que de la part de l'homme, & l'homme passe comme l'éclair, le tyran sur-tout : ici le danger est dans le vice même de la constitution républicaine, & la constitution le perpétue jusqu'à ce qu'elle périsse. Comparez enfin la durée des républiques les plus célèbres avec celle des monarchies, quoique mal ordonnées. Je ne parle point de ces petites associations, qui, sans territoire, n'ont qu'une existence précaire, & qui ne subsistent que par les services qu'elles rendent à leurs voisins, ou par la jalousie que ces voisins ont les uns contre les autres. Il s'agit d'un état agricole. Enfin (car il faut le dire), le trouble,

ô mes concitoyens ! le trouble est aujourd'hui parmi nous : est-il donc élevé par les passions du prince ? Reconnoissez l'esprit républicain ; mais reposez-vous sur la sagesse de vos lois & de votre gouvernement.

» Est-ce à nous à redouter les erreurs, les abus, les excès, les usurpations de la puissance monarchique ? N'avons-nous pas des garans de nos droits & de nos libertés ? Quels sont-ils ces garans ? Nos lois, parfaitement conformes aux principes de l'ordre naturel & prospère des sociétés politiques ; nos lois, qui réunissent tous les intérêts en un seul, également commun au prince & aux sujets ; nos lois, qui, en fondant la puissance sur la justice, l'ont dotée d'une portion invariable du revenu territorial, déterminée par le vœu de la nature, selon les besoins réels de la société, & irrévocablement affectée aux avances de la souveraineté, ou à l'utilité publique ; nos lois qui ne donnent à l'autorité que le pouvoir de faire le bien, & celui d'empêcher le mal ; nos lois, que le monarque ne peut ni abroger, ni changer à son gré, qui ne laissent rien à l'arbitraire, qui sont au dessus de lui comme au dessus du simple citoyen, & qui protègent également les sujets contre le prince, & le prince contre les sujets...... Quels sons ces garans ? Nos ins-

titutions sociales, qui, des héritiers même du trône, forment des citoyens, qui rendent ce trône toujours accessible à tous & à chacun, qui fixent immuablement, par l'enseignement public & national, les bornes des droits & des devoirs & du prince & des peuples, qui, selon l'esprit & avec la sanction de la religion elle-même, n'admettent d'autre politique qu'une morale pure & salutaire, la même pour la conduite privée & pour le gouvernement public, qui consacrent dans des fastes authentiques, ainsi que dans des monumens solennels, l'histoire fidèle de chaque règne, & les divers succès de la nation......... Quels sont enfin ces garans? Cette assemblée, ô citoyens! qui seule suffit pour confondre nos adversaires; cette assemblée nationale, devant laquelle de simples particuliers osent citer notre constitution même, & sommer en quelque sorte notre roi d'abdiquer la couronne; cette assemblée, qui, toujours prête à se former sur la réclamation des peuples, vous répond à jamais de l'exécution des lois, ainsi que de la sûreté & de la liberté publiques.

» O mes frères! mes amis! mes concitoyens! si j'ai eu le bonheur de dissiper les sophismes de l'illusion, de rendre à la vérité tout son éclat, de justifier l'ouvrage & la mémoire de notre auguste fondateur, jurez

tous avec moi de nouveau, jurez solennellement une fidélité inviolable à nos lois & à notre constitution : je la jure pour vous & pour moi, si vous m'applaudissez par des acclamations libres & cordiales. Dieu reçoit nos sermens. Prosternons-nous devant ce jeune prince, dont les vertus douces & bienfaisantes nous promettent un règne paternel & prospère. Embrassons-nous les uns les autres; & resserrons avec joie les liens du sang qui nous unissent tous si étroitement, avec ceux de la concorde & de la paix sociale, qui, jusqu'à ce jour, ont fait notre bonheur sous le plus favorable des gouvernemens, & doivent faire à jamais la prospérité de cette isle. O vous! notre Père commun, qui m'avez éclairé de vos lumières & soutenu de vos inspirations, recevez dans le ciel les hommages du respect, de la reconnoissance, & de l'amour, les hommages que tous vos enfans rassemblés & réunis vous offrent avec les larmes de l'attendrissement & du repentir. Que ce jour où vous avez défendu & affermi votre ouvrage, devienne aussi mémorable que celui où vous érigeâtes votre famille en société politique, en nous soumettant aux lois de la nature, de la raison, & de la religion. Veillez sans cesse sur vos enfans, & régnez toujours sur votre peuple. O vous!

grand Dieu! ſeul Dieu du ciel & de la terre; auteur de tout bien, vous, qui ne permettez le mal que pour le bien, daignez récompenſer le Père dans les enfans, & pardonnez-nous nos fautes à tous tant que nous ſommes. Vous avez choiſi ce peuple, cette terre, pour donner à l'univers l'exemple d'une ſociété formée d'après les lois que vous enſeignez aux hommes par le miniſtère de la nature. Détournez donc de nous l'eſprit d'erreur & de ſchiſme; il y va de votre gloire, & peut-être du bonheur de l'humanité éclairée par notre expérience. Ecoutez, exaucez la prière que nous vous faiſons, & que nous vous ferons chaque jour, unis d'eſprit & de cœur, de nous rendre dignes de vos bienfaits; & pour apprendre, en publiant votre gloire, à toutes les ſociétés humaines, les moyens de les obtenir ».

Philippe eut à peine fini ce diſcours, que toute l'aſſemblée, ſi l'on excepte les conjurés, fit retentir tout le préau de la citadelle de vives acclamations & de longs applaudiſſemens, qui commencèrent à faire connoître quel étoit le parti que la nation devoit embraſſer dans ce grand débat. Cependant Robert, qui, malgré ſon état, n'avoit ceſſé de montrer un viſage ferme & modeſte, ſe leva pour être mieux entendu; car ſa voix étoit encore foible; &

faiſant ſigne de la main, d'un air de dignité, pour demander l'attention générale, il dit: « Mes enfans & mes amis, vous venez d'entendre les propoſitions qu'on ſe croit en droit de vous faire, je ne dirai pas contre moi, car je veux m'oublier ici; mais contre la conſtitution de notre ſociété, contre les ſages lois qui nous régiſſent, & ſous leſquelles vos pères & vous avez vécu juſqu'à ce jour dans la paix & dans le bonheur. On vous invite à changer la forme du gouvernement, auquel ce pays, naguere déſert, doit tant de biens & de proſpérité, ſous prétexte qu'il eſt ſuſceptible d'abus qui peuvent dans le temps en opérer la ruine. On veut que vous abrogiez nos lois fondamentales, pour en ſubſtituer d'autres abſolument contraires. Jamais peut-être on n'oſa tenter un changement auſſi hardi, & d'une ſi grande conſéquence.

« Je ne m'éleverai point cependant contre ces propoſitions, & ne chercherai point à gagner les ſuffrages. Philippe vient de diſcuter, d'une manière claire & préciſe, & les avantages de notre conſtitution, & la ſageſſe de nos lois, & l'erreur de ceux qui veulent les détruire, & les malheurs ſans nombre qu'éprouveroit notre ſociété, ſi les innovations qu'on propoſe étoient accueillies & exécutées. Je peux m'en

tenir à ce qu'il vient de vous dire ; mais, pour convaincre la colonie de mon affection pour elle, je crois devoir ajouter, que, quoique partie très-intéressée à soutenir son opinion, je ne veux point me prévaloir de la force de ses raisons, ni de l'autorité que j'ai en main, pour vous porter à l'adopter. Je vous laisse la liberté de vous déterminer pour le parti que vous jugerez être le plus sage. C'est le sentiment intime de votre conscience que vous devez seul consulter ; c'est à lui seul que je m'en rapporte ; & si, contre mon espérance, vous rejetez la monarchie, si vous méconnoissez mon cœur, si vous me trouvez peu digne de régner après ceux qui ont tenu le sceptre si glorieusement, je vous déclare ici que je suis tout prêt à descendre de la place éminente que j'occupe, pour devenir simple citoyen. Je n'aurai de regret en la quittant, que celui de ne pouvoir vous prouver, par de grands services, les sentimens que j'ai pour vous, & le vif désir dont je suis animé pour la prospérité de l'isle.

» Que chacun opine donc librement dans cette grande affaire, d'après les lumières de sa raison & les conseils de son équité, sans être aucunement détourné par la considération de mon intérêt particulier. Mais pour se dé-

terminer ſagement, & ne pas ſe préparer de longs & triſtes regrets, qu'il ne perde point de vue le bien ou le mal qui peut réſulter du parti qu'il va prendre.

» Comme avant de délibérer ſur quelle eſpèce de république doit tomber votre choix, il s'agit de ſe décider pour ou contre la monarchie, & qu'à cet égard toutes les opinions peuvent ſe réduire à deux, il ſuffira de ſe ranger à l'une ou à l'autre. L'on ne votera point de vive voix, à moins qu'on n'ait de nouvelles raiſons à déduire en faveur de ſon opinion. Un ſimple ſigne ſuffira pour faire connoître le parti qu'on embraſſe. Que tous les citoyens poſent les armes; que ceux qui croient devoir maintenir la forme actuelle de gouvernement, levent les mains au deſſus de leur tête, & que les oppoſans les tiennent baiſſées; l'on verra facilement, par ce moyen, à quel parti chacun ſe range; l'on pourra compter les ſuffrages, & s'aſſurer en ce moment de quel côté ſe trouve la pluralité ».

Cela fut exécuté ſur le champ, ainſi que Robert l'avoit propoſé. Tous les opinans mirent bas les armes; les patriotes levèrent les mains, & l'eſpérance des conjurés s'évanouit comme un ſonge; car outre que les patriotes avoient toujours été les plus nombreux, les

jeunes gens que Wilſon avoit ſéduits, & qui ſe trouvoient en ce moment à côté de leurs pères, ébranlés d'abord par les diſcours qu'ils venoient d'entendre, entraînés enſuite par l'exemple des perſonnes qui leur impoſoient le reſpect, & voulant réparer à tous les yeux l'imprudence de leur conduite, dont ils commençoient à connoître le danger & à ſe repentir, votèrent pour le maintien de l'ancienne conſtitution. Il y en eut même pluſieurs autres au milieu des conjurés, qui, mus par ces raiſons, & ſe raviſant ſagement, oſèrent lever les mains & ſe déclarer patriotes; ce qui réduiſit leur troupe à un très-petit nombre, & fit tomber l'audace des chefs, qui ne purent cacher leur trouble & leur confuſion.

Mais ce n'étoit que le commencement des peines & des humiliations qui les attendoient. Les lois fondamentales ayant été de nouveau jurées, le gouvernement monarchique fut de nouveau reconnu pour le ſeul convenable à la ſociété de l'iſle, le ſeul qu'elle adoptoit. En conſéquence Robert, proclamé ſouverain au milieu des applaudiſſemens répétés, reçut le ſerment d'obéiſſance que lui prêtèrent les citoyens, aux yeux de Wilſon & des Ardent, qui, pleins de rage & de déſeſpoir, refusèrent ſeuls de s'approcher de lui, & de faire

cet acte de soumission. Voyant alors que tout ce qui venoit de se passer dans l'assemblée étoit la suite d'un plan formé pour s'opposer à leurs desseins; que leur complot avoit été découvert, & que le souverain & la société, devant savoir qu'ils en étoient les auteurs, ne pouvoient manquer d'en vouloir tirer vengeance; & jugeant sans doute qu'on ne leur feroit point de grace, lors même qu'ils souscriroient à la loi de la succession au trône & se soumettroient à Robert, ils préférèrent de s'y refuser par un acte public de désobéissance, & de s'exposer hardiment à ce qui pourroit en arriver, plutôt que de s'abaisser à reconnoître l'autorité suprême du prince; démarche qu'ils regardoient comme une insigne lâcheté.

Cependant ils ne s'abandonnoient pas tellement à leur mauvaise fortune, qu'ils ne voulussent se soustraire, s'il étoit possible, au sort qui les menaçoit. Ils se concertèrent entre eux, reprirent leurs armes, formèrent un peloton; & tandis que les citoyens, empressés de rendre leurs hommages à Robert, laissoient des vides dans le cordon qui veilloit sur les conjurés, ils essayèrent de sortir de la citadelle, & marchèrent vers la porte pour en abaisser le pont-levis. Mais ceux qui devoient la garder leur coupèrent chemin. Ils tentèrent

de gagner le rempart pour ſauter dans le foſſé, & ils ne furent pas plus heureux dans cette entrepriſe. Un cri que firent les premiers qui s'en aperçurent, tourna ſur les fuyards l'attention de l'aſſemblée, dont une partie les prévint. Le reſte des citoyens les entoura, les mit hors d'état d'échapper, & leur préſentant un cercle formidable de baïonnettes, les ramena dans le milieu du préau.

Alors Vincent, prenant la parole & s'adreſſant au ſouverain, le pria d'ordonner que Wilſon & ſa troupe fuſſent déſarmés & amenés devant le trône, pour répondre aux accuſations graves qu'il alloit former contre eux. Il dit qu'ils s'étoient rendus coupables d'un crime énorme contre le prince & la ſociété, & qu'il importoit, pour la vindicte publique & l'exemple de la colonie, qu'ils fuſſent jugés & punis ſur le champ, ſi le délit qu'il leur imputoit étoit conſtaté par des preuves authentiques. « Tous les citoyens, ajouta-t-il, étant ici, le collège de juſtice s'y trouve en entier, ainſi que les témoins que j'ai à produire contre les accuſés. Le délit vient de ſe conſommer en votre préſence. Je requiers donc l'autorité de la loi, pour que leur procès leur ſoit fait à l'inſtant & publiquement; qu'ils ſoient condamnés comme ils le méritent, & qu'ils ne ſortent

sortent de la citadelle que pour subir la juste peine de leur forfait ».

Tous les membres du tribunal de justice s'étant réunis aussi-tôt par ordre du souverain, ce tribunal reçut la plainte de Vincent, & ordonna que les accusés parussent devant lui, pour répondre aux accusations, & pour déduire leurs moyens de défense. Ceux qui les entouroient leur enjoignirent de mettre bas les armes, & d'obéir à la citation ; mais ils s'y refusèrent obstinément. Wilson, furieux, tira même sur celui qui vouloit le désarmer, & l'auroit tué ou blessé dangereusement, si Joseph, qui se trouvoit près de l'anglois, n'eût fait un mouvement très-prompt pour relever le bout du fusil au moment où le coup partoit. Saisis à l'instant, Wilson & ses complices furent entraînés devant les juges.

Vincent récapitula tout ce que nous avons vu ci-devant des trames & des entreprises des conjurés. Il les peignit comme des hommes qui, pour perdre Robert, vouloient mettre le désordre dans la sociéte, & la détruire même, s'ils ne pouvoient réussir dans leurs projets. Mais il accusa Wilson d'être le premier & le principal auteur de cet affreux complot. « C'est lui, dit-il, qui a mis en usage tous les artifices de la séduction la plus coupable, pour

égarer & séduire les malheureux Ardent, qui, ayant étudié leur caractère, & connoissant leurs passions, s'est servi de tous les poisons de la flatterie pour les faire tomber dans ses piéges, & qui, les mouvant à son gré, disposant de leurs richesses & de leur crédit, a trouvé le moyen d'attirer dans la sédition une partie des citoyens. Le nouveau crime dont il s'est couvert à nos yeux, suffiroit seul pour le faire juger capable de ceux dont je l'accuse. Une ame aussi atroce que la sienne peut se porter à tous les excès. Mais je ne veux pas m'en tenir à ces preuves, quoiqu'évidentes; qu'il nie les faits que j'avance, & des témoins irréprochables vont l'en convaincre. Philippe & Guillaume déposeront de la vérité de ces faits; & comme l'ordonnance criminelle de Henri exige trois témoins, & qu'il faut compléter la preuve au gré de la loi, je demande que les papiers de Wilson servent ici de supplément de témoignage. Qu'ils soient saisis, ainsi que ceux des Ardent, portés & lus devant vous, & que, légalement reconnus, ils achèvent de dévoiler les crimes de leurs auteurs ».

A cette dernière réquisition, Wilson pâlit & rougit tour à tour, & rompant le silence farouche qu'il avoit gardé jusqu'alors, il s'écria, comme un forcené, que la capture de

sa personne étoit une vraie tyrannie, la visite de ses papiers une odieuse inquisition; qu'il n'étoit point citoyen de l'isle, & ne pouvoit être jugé comme tel; qu'il récusoit les témoins & le tribunal, comme évidemment suspects, & protestoit contre tout ce qu'on pourroit faire à son préjudice. Mais voyant qu'on n'avoit point d'égard à ces réclamations; qu'on se contentoit de lui répondre, qu'ayant conspiré contre la société, il devoit être jugé par ses lois; qu'on alloit s'emparer de ses papiers, & que, malgré ce qu'il pourroit dire, ils serviroient de preuve dans son procès, il s'abandonna à toute sa fureur, & vomit mille imprécations contre ceux qui le retenoient, & contre lui-même; tandis que Richard & ses frères, qui s'étoient d'abord montrés aussi fougueux, demeuroient en silence, la tête baissée, avec un air consterné. Ils furent interrogés les uns après les autres, & se contentèrent de nier les faits qu'on leur imputoit.

Les juges firent ensuite appeler les témoins, ils entendirent leur déposition; & quand les papiers attendus furent arrivés, on en fit la lecture devant les accusés, qui répondirent qu'ils ne pouvoient être témoins contre eux-mêmes; vaine allégation, qui n'affoiblit aucunement les preuves qu'offroient ces papiers.

Ceux des Ardent ne présentèrent rien de relatif à cette affaire; mais les écrits de l'anglois jetèrent le plus grand jour sur toute la conspiration, & montrèrent à découvert l'ame atroce de ce perfide. Ils contenoient l'histoire de sa vie, ou le détail de ses aventures, des réflexions sur la religion, sur la morale, & la société; enfin le plan de ses sourdes menées, pour bouleverser la colonie, & pour perdre Robert ainsi que Dona Rosa. Il n'y avoit pas une page qui ne fît frémir les juges & les assistans. C'étoit un tissu d'horreurs & de scélératesses, dont nos paisibles insulaires n'avoient pas même d'idée.

L'on vit clairement alors de quoi ce monstre étoit capable. Non seulement il visoit à pervertir la jeunesse, à diviser la societé, à soulever les citoyens les uns contre les autres; mais, sous prétexte de soutenir le parti qu'il s'étoit fait, il avoit projeté d'appeler les hollandois, en leur cédant le privilége exclusif du commerce des productións de l'isle, & d'en obtenir des secours suffisans pour la soumettre. Alors le bandeau qui couvroit les yeux des Ardent, tomba. Ils reconnurent qu'ils n'avoient été que les instrumens & les jouets de ce méchant homme, & pleins d'indignation de tant de perfidie, dont ils étoient les malheureuses victimes, ils se répandirent en invectives con-

tre lui, & lui firent tous les reproches que le ressentiment & le désespoir purent leur suggérer. Cependant, revenus à eux-mêmes, ils condamnèrent hautement leur aveugle conduite, & en demandèrent humblement pardon au souverain & à la société ; ce qui toucha toute l'assemblée. En les voyant s'humilier ainsi, chacun fut ému de pitié de leur triste sort.

Mais la loi qui s'élevoit contre Wilson, sévissoit contre ses complices. Le tribunal ne pouvoit juger que d'après la loi. Tous les crimes des accusés étoient prouvés; ils devoient subir la peine qu'ils méritoient. Leur sentence leur fut prononcée. Le président dit à Wilson : « Vous êtes convainçu d'être l'auteur de la conspiration tramée contre la colonie & son chef; d'avoir séduit Richard & ses frères, & perverti beaucoup de jeunes gens, pour les faire entrer dans votre complot; d'avoir voulu livrer l'isle à des étrangers ; enfin, en désobéissant publiquement au souverain, de vous être porté au criminel excès d'entreprendre sur la vie du citoyen qui vous intimoit ses ordres. Le moindre de ces attentats mérite la dernière peine. La loi vous condamne aux travaux des mines jusqu'à la fin de vos jours ».

Puis s'adressant à l'aîné des Ardent : « Richard,

lui dit-il, votre orgueil démesuré & votre jalousie vous ont perdu. Vous vous êtes ligué avec l'ennemi de la colonie, pour détruire les lois & renverser le trône. Chef d'une famille nombreuse & puissante, à qui vous deviez l'exemple de la justice & de la soumission, vous n'avez employé votre crédit & vos richesses que pour entraîner vos frères & vos concitoyens dans le précipice où vous vous êtes jeté. Leur crime est votre ouvrage; c'est à vous sur-tout à l'expier. Vous vous êtes vous-même reconnu coupable. Vos regrets tardifs & votre repentir ne peuvent maintenant vous sauver de la peine qui vous est due. La loi vous condamne à perdre vos propriétés, à travailler aux mines pendant vingt-cinq ans, & vous déclare à jamais incapable d'aucune fonction publique ». Enfin se tournant vers les frères de Richard (1), & les appelant tour à tour par leur nom, il leur déclara qu'ils étoient condamnés à dix ans de travaux publics, & à perdre leurs propriétés. « Quant aux autres citoyens, ajouta-t-il, qui ont trempé dans la conjuration, mais dont le repentir & l'aban-

(1) Ils étoient huit, & avoient un autre frère, qui, trop jeune encore, n'avoit pu suivre l'exemple de ses aînés. Celui-ci recueillit tous les biens de sa maison.

don public de leur parti ont précédé le jugement du peuple, & qui ont fait ferment d'obéiſſance aux lois & au ſouverain, le tribunal, conſidérant ce déſaveu de leur faute, eſt perſuadé qu'elle eſt plutôt la ſuite de la foibleſſe & de la légéreté, que de la volonté réfléchie; & croyant néanmoins qu'ils ſont répréhenſibles, & doivent à la ſociété une ſatisfaction authentique, en réparation du ſcandale qu'ils ont cauſé, il les déclare inhabiles à exercer aucune charge publique pendant cinq ans, & les exhorte à effacer, par une conduite exemplaire, par leur attachement aux lois & au ſouverain, l'imprudence malheureuſe qu'ils ont commiſe ».

On porta ſur le champ à Robert les pièces du procès, & l'arrêt prononcé par le collège de juſtice; car, dans notre iſle, aucune ſentence, au criminel, qui ſoumet à une peine afflictive ou infamante un citoyen, ne peut être exécutée ſans avoir été préalablement viſée & ſignée par le prince. Il examina tout; &, après avoir vu les accuſations & les preuves inconteſtables des crimes, plein de douleur, il s'écria: « O vénérable fondateur de la colonie! qui, dans votre ſollicitude pour vos deſcendans, leur avez tracé des lois ſi ſages! ô mon pere! qui les avez fait régner avec tant de ſuccès! auriez vous prévu qu'un étranger,

ſauvé d'une mort cruelle par vos enfans, accueilli dans votre ſein & traité avec tant de bonté, tenteroit de perdre ſes bienfaiteurs, de renverſer nos lois fondamentales, & d'aſſervir cette iſle ? Auriez-vous préſumé que des hommes de votre ſang, vivant heureux ſous ces lois, ſeroient aſſez mauvais citoyens, aſſez dépourvus de raiſon & de juſtice, pour ſe liguer avec ce perfide, dans le deſſein de troubler la colonie & de détruire le gouvernement ? Juſte ciel ! & de tels forfaits, inconnus encore parmi nous, étoient réſervés à marquer les premiers jours de mon règne ! & j'étois deſtiné à leur ſervir de prétexte ! Ah ! du moins, quand je ne puis en effacer le ſouvenir & dérober ce funeſte exemple aux races futures, quand je me vois forcé, par les devoirs de ma place, de donner la ſanction & l'authenticité au jugement qui les condamne, en ſouſcrivant l'arrêt de leur châtiment, faiſons connoître la vive douleur que nous en reſſentons. Oui, je le dis ici, je le dis & le proteſte, j'aimerois mieux ceſſer de régner, que d'être encore obligé d'en punir de ſemblables.

» La majeſté des lois & la ſûreté des citoyens ne me permettent pas de changer ni d'abréger la peine de Wilſon. Mais Richard,

séduit & entraîné par cet étranger ; mais les frères de Richard & les autres insulaires, gagnés par son exemple, me paroissent dignes de pitié. De faux rapports & de mauvais conseils leur ont inspiré contre moi la haîne la plus injuste. C'est un motif de plus pour moi de leur montrer de l'indulgence. Richard est condamné à vingt-cinq ans de travaux ; je réduis à dix ans le temps de sa peine, celui de ses frères à cinq ; ils peuvent tous espérer d'être admis à posséder de nouvelles propriétés, s'ils montrent jusques-là, par leur conduite, un vrai repentir de leur faute, s'ils regagnent, par leurs sentimens, l'estime des citoyens. Et quant à ceux qui, engagés dans la sédition, en ont abandonné volontairement les chefs, avant le serment d'obéissance qu'on m'a prêté, je les rétablis dans leurs anciens droits. En me rappelant que je suis le chef de la colonie, je ne dois pas oublier que j'en suis le père, & qu'il faut savoir tempérer la justice par la bonté, si l'on veut se montrer véritablement équitable ».

La sanction donnée par le souverain à la sentence des coupables, & l'acte de clémence dont il l'accompagnoit, leur furent aussi-tôt notifiés. Wilson, déclaré seul indigne de grace, endurci dans son crime, & qui n'avoit rien à

ménager, se livra tout entier à la rage & au désespoir; mais les Ardent, subitement changés par la découverte de ses trahisons, par le sentiment de leur faute, & sur-tout par la générosité de Robert, se montrèrent humblement résignés à leur sort, & témoignèrent même de la reconnoissance de la grace qu'on leur faisoit en abrégeant leur peine, tandis que ceux de leurs compagnons que le prince débonnaire déclaroit absous, leur parens & tout le peuple, touchés & enchantés de la magnanimité de leur jeune chef, le combloient de bénédictions, & faisoient retentir tout le vallon de leurs applaudissemens.

La grandeur d'ame du prince ne se borna pas à ces actes d'une bonté peu commune. Voulant empêcher que l'opprobre des coupables ne rejaillît sur leur parens, & montrer que ceux-ci, loin d'être regardés comme tachés & avilis par ce malheur (qui ne dépendoit pas de leur volonté, & qu'ils détestoient eux-mêmes), loin d'être en butte au mépris de la société, ne devoient en recevoir que de la consolation, il députa deux de ses oncles à la mère & aux sœurs des Ardent, pour leur dire qu'il s'affligeoit sincèrement avec elles de la faute des coupables, & de leur punition, & pour féliciter ces femmes en même temps de

ce que les dangereux exemples de leurs fils & de leurs frères n'avoient pas influé sur le reste de la famille. Cette attention paternelle & bienfaisante a prévenu dans la colonie l'insensé préjugé qui verse ailleurs l'infamie, due aux seuls ciminels, sur la tête de ceux qui leur appartiennent.

Cependant l'on conduisit Wilson & les Ardent en prison, où ils passèrent la nuit sous bonne garde; & le lendemain ils furent transportés aux lieux où ils devoient subir leur châtiment. Je n'en ferai pas la peinture, crainte de trop affecter l'ame sensible de mes lecteurs. Je me contenterai de dire, en anticipant sur le temps, que Wilson ne démentit point son inflexible caractère. Résolu de finir son tourment par le moyen le plus lâche, il parvint, quelque temps après, à tromper la vigilance de ses gardiens, & se cassa la tête avec l'instrument qui lui servoit à fendre les rochers au fond de la mine. Telle fut la mort honteuse de ce malheureux, qui, pour satisfaire l'ardeur d'une affreuse vengeance, s'efforça de troubler notre société, & fit jouer tous les ressorts pour perdre les hommes généreux qui lui avoient sauvé la vie, chez lesquels il avoit un asile, & qui pourvoyoient libéralement à

tous ses besoins. Les châtimens au contraire paroissent avoir changé le cœur & les sentimens des Ardent. Ils souffrent avec courage la peine qu'ils ont méritée, & n'aspirent qu'au moment d'en être délivrés, pour se montrer d'autres hommes. S'ils persévèrent dans leur conduite, ils se feront pardonner le crime qu'il ont commis; mais comment se pardonneront-ils eux-mêmes leur confiance aveugle pour un traître, & le complot détestable dont ils furent les fauteurs?

Que ces tristes & mémorables exemples servent du moins à porter un effroi salutaire dans l'ame de ceux de nos concitoyens & de nos descendans, que l'ivresse des passions pourroit écarter du respect qu'on doit aux lois; qu'ils servent à les convaincre que l'attentat le plus condamnable est celui d'un mauvais citoyen, qui, aveuglément soumis à un fol intérêt, ose tenter de rompre le pacte sacré qui lie les sujets au souverain! Puissent enfin tous les insulaires, plus attachés aux vrais principes, ne s'écarter jamais des devoirs que ce pacte leur impose, & concourir de tout leur pouvoir à maintenir l'ordre & l'harmonie dans la société! Tels sont les vœux que forment les cœurs patriotes, vivement affectés par le souvenir de

nos dissentions, & pleins d'estime & de gratitude pour ceux de nos citoyens qui ont ramené dans la patrie la concorde & la paix. L'on verra, dans le chapitre suivant, que le Ciel, propice aux vœux sincères qui lui sont adressés pour le bonheur des hommes, les écoute dans sa bonté, & se plaît à les exaucer.



CHAPITRE LVIII, & dernier.

Rétabliſſement de l'ordre dans la colonie ; proſpérité ſurprenante ; mariage de Robert & de Dona Roſa, monumens élevés aux bienfaiteurs de l'iſle.

EN ſortant des troubles qui avoient agité la colonie, & dont elle avoit manqué d'être la victime, la ſociété pouvoit être comparée à ces pays des tropiques, qui, quelquefois déſolés par la fureur des ouragans & ſur le point d'en être bouleverſés, reçoivent néanmoins, par l'influence de ces tempêtes, de nouveaux principes de fécondité, & deviennent bientôt après plus fertiles & plus agréables qu'ils n'étoient auparavant.

Tous les eſprits, tous les cœurs, réveillés & ranimés par la ſecouſſe violente qu'on venoit d'éprouver, encore émus des dangers que nous avions courus, & ſentant plus vivement que jamais l'importance & la néceſſité de demeurer étroitement unis dans l'obéiſſance des lois, pour rétablir & faire proſpérer la choſe publique, réſolurent unanimement de concourir, par leur exemple, à étouffer les ger-

mes de reſſentiment & de diſcorde qui pouvoient ſubſiſter encore, à diſſiper les préjugés nuiſibles, à remettre en honneur les vrais travaux, & à tenir les affaires & les familles dans l'ordre. L'amour du bien, le patriotiſme, la charité, que pluſieurs citoyens ſembloient avoir oubliés ou méconnus, échauffèrent d'une nouvelle ardeur les plus indifférens.

Le ſouverain, qui juſqu'alors n'avoit pu montrer à ſon gré les ſentimens qui l'animoient pour ſon peuple, ni faire connoître d'une manière efficace les talens & les connoiſſances qu'il portoit ſur le trône, brûlant du noble déſir de ſuivre les traces de ſes pères, & de tout entreprendre pour le bonheur public, employa tous les moyens imaginables pour exécuter ſes généreux deſſeins. Il ne voulut pas ſe borner à réparer momentanément les maux de la ſociété; il s'appliqua ſans délai, & avec la vigilance la plus ſoigneuſe, à donner la plus grande ſtabilité à toutes les parties de l'adminiſtration. La foibleſſe de ſa ſanté le retenoit encore dans ſon palais; il y fit appeler fréquemment les différens tribunaux & les inſulaires les plus expérimentés, pour les conſulter ſur toutes ſes vues de réforme & d'amélioration. Chacun, non ſeulement invité, mais encouragé par le ſouverain à dire librement

ce qu'il en penſoit, uſa, ſans nul obſtacle, de cette liberté. Comme le même eſprit animoit tout le monde, tous les avis ſe concilièrent bientôt, & ces aſſemblées produiſirent les plus ſages réglemens.

Dès la formation de la ſociété, les aſſemblées nationales avoient eu lieu dans la colonie; la première s'étoit tenue pour reconnoître & approuver les lois fondamentales & poſitives du Père. Henri avoit été proclamé ſouverain dans une autre; il y avoit reçu le ſerment de fidélité de ſes ſujets, & y avoit juré lui-même de faire régner ces lois. L'addition qu'il avoit faite au code du fondateur, avoit eu la ſanction néceſſaire dans une pareille aſſemblée. Enfin il étoit d'uſage de convoquer la nation dans les cas extraordinaires; mais aucune loi préciſe n'avoit encore rendu ces aſſemblées conſtitutionnelles, & n'en avoit réglé la forme ni le temps. Robert, de l'avis des anciens, fit une loi, par laquelle il déclara que les *aſſemblées* nationales ſeroient convoquées tous les trois ans, & compoſées des députés élus dans chaque diſtrict, pour rendre compte des affaires de la colonie, & propoſer les moyens convenables d'en accélérer la proſpérité, outre les aſſemblées extraordinaires que les cas majeurs & preſſans pourroient exiger.

Baptiſte,

Baptiste, qui, jusqu'à sa mort, avoit présidé le tribunal du fisc & celui des travaux publics, s'étoit insensiblement emparé de l'autorité confiée à ces deux collèges; il l'avoit concentrée dans ses mains. On connoissoit l'effervescence de son caractère, on craignoit de s'opposer à ses volontés. Quand le souverain n'y paroissoit pas, Baptiste y étoit tout; les autres n'y étoient rien. Son crédit avoit fait donner à son fils aîné le maniement des finances. Je n'autoriserai pas ici les propos qu'on s'est permis à leur égard; car c'est peut-être légèrement, & d'ailleurs ils ne sont plus. Je veux croire qu'ils n'ont point abusé de leur ministère; mais ils le pouvoient, ou du moins leurs successeurs, & c'en étoit assez pour engager le gouvernement à prendre des précautions contre les abus qui en pouvoient naître.

Pour obvier à ces inconvéniens, Robert déclara que désormais personne ne pourroit réunir sur sa tête la présidence des deux tribunaux, ni gérer seul les finances. Il créa des surveillans à la caisse des revenus publics, avec pouvoir de l'inspecter en tout temps, d'en apurer les comptes, & d'en retirer l'argent tous les mois, pour le déposer au trésor royal.

Le relâchement commençoit à s'introduire

dans le militaire, les exercices ne se faisoient plus régulièrement. Il ordonna que, tous les jours de fête, tous les citoyens, qui auroient l'âge requis, seroient exercés aux armes dans chaque paroisse, au sortir de l'office, & qu'ils ne pourroient s'en absenter que par congé, ou pour cause de maladie, sans encourir une peine humiliante.

Les voyages maritimes & lointains de nos insulaires n'avoient pas été tous heureux. Plusieurs fois les vaisseaux avoient manqué de périr, & l'équipage s'étoit vu contraint, pour les alléger, d'en jeter le chargement à la mer. Ces pertes réelles, qui pouvoient être plus malheureuses, prouvoient que le commerce extérieur est sujet à des accidens & à des revers fâcheux. Cependant la cupidité ne voyoit que les succès du commerce, qu'elle élevoit fort au dessus des autres professions. Les expéditions des Ardent, & les profits considérables qu'ils en avoient tirés, avoient sur-tout répandu le préjugé (ailleurs trop commun) de la supériorité du commerce sur l'agriculture; & les travaux champêtres, pour lesquels on n'avoit plus autant d'émulation qu'autrefois, commençoient à languir. Robert voulant arrêter le cours de ces erreurs funestes, sans porter néanmoins atteinte à la liberté du com-

merce & des citoyens, publia un édit, où, après avoir fait un éloge magnifique du premier des arts, il ordonna que, dans la concurrence des places à remplir, les cultivateurs, à mérite égal, seroient préférés à tous autres.

Ces courses lointaines avoient produit un autre mal, en tenant, une partie de l'année, un grand nombre de jeunes gens hors de l'isle. La vie dissipée que mènent les marins, les mœurs étrangères qu'ils ont fréquemment sous les yeux, & qui influent nécessairement sur leur manière de penser & sur leurs habitudes, avoit rendu cette jeunesse indifférente aux grands principes de religion, d'économie, & de politique, qu'on lui avoit enseignés dans les écoles. La plupart les avoient perdus de vue, ou les méprisoient, ainsi que la simplicité de nos mœurs. Ces commencemens de désordre étoient d'une trop grande conséquence, pour qu'on dût les tolérer; aussi le souverain, qui avoit particulièrement à cœur le maintien de l'instruction publique, & qui désiroit que la science des droits & des devoirs de l'homme fût profondément gravée dans l'ame & dans l'esprit de tous les citoyens, parce qu'il savoit que l'instruction constante pouvoit seule établir en préjugés d'opinion les vérités essentielles au bonheur de la so-

ciété, & que l'ignorance des vrais principes étoit la source de tous les maux publics, le souverain fit un réglement qui soumit à un sévère examen sur cette doctine, tous les jeunes gens qui voudroient partir pour des voyages de long cours, & leur défendit de s'éloigner de l'isle, s'ils ne répondoient point d'une manière satisfaisante à leurs examinateurs.

Ce ne fut pas tout. Persuadé que, pour rallumer le zèle dans tous les esprits, les leçons de l'exemple seroient encore plus puissantes que les ordonnances, & qu'en le voyant exact à remplir ses devoirs, ses sujets s'empresseroient de s'acquitter des leurs, Robert voulut se montrer en tout digne de sa place, dont une des plus nobles fonctions est celle de premier instituteur. Dès que sa santé fut entièrement rétablie, il assembla les citoyens, & leur remettant sous les yeux les points les plus intéressans des obligations sociales, leur fit une exhortation pathétique pour les porter à y être fidèles. Les discours publics & pleins d'affection qu'il a depuis continués régulièrement chaque mois, ont produit le plus grand effet sur tous les insulaires. Il s'est d'ailleurs montré doux, affable, accessible à tous ses sujets sans distinction, at-

tentif à leur rendre une justice prompte & toujours impartiale, à favoriser les talens, à récompenser le mérite, à humilier le vice, en lui refusant toute faveur & tout emploi; enfin à mettre la plus grande économie dans la dépense des revenus publics.

Par cette conduite sage & constante, Robert est devenu l'idole de ses sujets. Chacun d'eux est persuadé que le prince les regarde tous & les chérit comme ses enfans; ils voudroient tous, aux dépens de leurs jours, pouvoir ajouter aux siens, & il n'y en a pas un qui, jaloux d'obtenir sa confiance, de mériter ses bontés, ne saisît avidement l'occasion de lui prouver son amour & son dévouement. C'est une jouissance pour eux que de voir leur prince; ils n'en parlent pas sans s'attendrir. Telle est la récompense qu'un bon roi trouve toujours dans le cœur de son peuple. De cette union intime entre les insulaires & le souverain, de cette réciprocité d'affection & de confiance, sont résultés tous les effets que l'on pouvoit en attendre. L'émulation la plus vive, l'activité la plus ferme ont reparu, & se montrent de toutes parts. Les citoyens qui étoient demeurés fidèles aux lois & à la constitution, ont redoublé de zèle pour le bien public, & ceux qui avoient eu le malheur de

s'égarer, ont tenté les plus grands efforts pour faire oublier l'erreur d'un moment. Toutes les classes de la société, toutes les familles, tous les individus s'occupent maintenant en paix & avec ardeur du soin de leurs affaires.

L'agriculture, plus respectée & plus honorée que jamais, prend chaque jour de nouveaux accroissemens, multiplie les produits au delà de tout espoir, affermit la paix & la concorde, &, faisant couler dans tous les rameaux de l'arbre social une sève plus abondante, répand sur tous sa bénigne influence, & les couvre de fleurs & de fruits. Le commerce, qui lui doit son existence, jouissant pleinement de l'immunité & de la liberté dont il a besoin, a singulièrement profité des succès du laboureur pour s'ouvrir de nouvelles routes, pour étendre ses relations; & sans cesse il sert à son tour à augmenter encore les progrès de la culture, en multipliant les échanges, en rendant la circulation plus active, en facilitant les consommations & les jouissances, qui, par ses mains, rendent à la terre les avances qu'elle leur a faites.

Cet accroissement de richesses & de facilités a porté l'aisance des propriétaires & des commerçans à un point où ils ne l'avoient jamais vue, leur a fait naturellement désirer des

jouissances plus variées, des commodités plus agréables, des ouvrages mieux entendus, des façons plus soignées & plus délicates; en sorte que non seulement les arts utiles, mais les arts d'agrément, recherchés & encouragés par la concurrence de ceux qui demandent leurs services, trouvant le prix de leur temps & de leur industrie dans une portion des revenus de la terre, que leur distribuent ceux qui les emploient, se multiplient & se perfectionnent tous les jours. Enfin le revenu public, qui doit toujours suivre la progression de ceux du territoire, ayant considérablement augmenté par cette marche, a donné les moyens au gouvernement de mieux traiter les citoyens qui sont à ses gages, de faire de plus fortes avances pour l'amélioration du patrimoine commun, & de rétablir solidement le règne de l'ordre & de la justice. Ainsi, les succès de l'agriculture, cause première de tout bien dans un état, & la persuasion intime & générale de ses puissans effets sur toutes les classes & sur toutes les professions de la société, donnent à la nôtre la vie & le bonheur.

Tout s'embellit, tout prospère dans cette isle heureuse. On auroit peine à croire, si on ne le savoit pas, que la société qui l'habite ne date pas d'un siècle; qu'elle a commencé

par deux perſonnes, & que tous les membres en ſont les enfans. On ne pourroit ſe figurer, ſi on ne le voyoit de ſes yeux, tout ce qu'a fait cette ſociété, depuis ſa naiſſance juſqu'à nos jours, & le point de grandeur & de proſpérité où elle eſt parvenue. De Martine & Dona Roſa nous en ont montré cent fois leur étonnement, & nous ont dit avec enthouſiaſme, qu'ils ne croyoient pas qu'il y eût ſur la terre un peuple & un pays comme le nôtre; qu'ils n'en connoiſſoient aucun par eux-mêmes, ni d'après les récits des voyageurs, où les droits & les propriétés des citoyens fuſſent plus aſſurés, les lois plus conformes à celles de la nature, où l'autorité du ſouverain fût mieux réglée, la puiſſance du gouvernement moins abuſive, où enfin le nœud qui lie le chef aux citoyens, fût plus ferme & plus étroit; que d'ailleurs nulle contrée n'offroit une ſcène plus riche, plus variée & plus raviſſante que celle de notre iſle.

En effet, il ſeroit difficile d'imaginer rien de plus beau & de plus animé que cet heureux coin de terre ſi favoriſé de la nature, & ſi fertiliſé par l'induſtrie & les travaux de ſes habitans. Ce ne ſera bientôt qu'un jardin magnifique, entremêlé de jolies habitations, qui, dans ſa noble ſimplicité, réunira tous

les agrémens relégués ailleurs dans le pays des fables; & tel qu'il eſt en ce moment, il cauſe la plus douce émotion à l'obſervateur enchanté de le contempler.

Auſſi loin que la vue peut s'étendre, tout flatte, tout intéreſſe les yeux ſurpris. Les bois ſuperbes & toujours verts, qui couronnent le ſommet des collines dont le vallon eſt entouré, & la cîme bleuâtre de montagnes qui le terminent & ſe montrent comme un nuage dans le lointain, forment la bordure de cet immenſe tableau. Ils frappent d'abord les regards par leur majeſté; mais ils ne les fixent pas. On ſe laiſſe bientôt aller naturellement au plaiſir de les porter ſur le ſein de la vaſte campagne qu'ils renferment Là, les champs, les prés, les boſquets, les vignes, les vergers, cultivés, arroſés d'une main ſoigneuſe & vigilante, préſentent une parfaite image de l'empire que le génie & le travail conſtant de l'homme ont acquis ſur la nature paſſive & brute, & les changemens favorables qu'il peut opérer dans l'œuvre de la création, pour forcer la terre à payer ſes ſoins empreſſés de tous les tréſors de ſa fécondité, & à ſe parer des ornemens qui peuvent la rendre plus belle.

Nulle part on ne trouve raſſemblées toutes

les productions de choix de divers pays du monde, qui croissent aujourd'hui dans notre isle, & nulle part le climat, le sol, & la main de l'homme ne donnent à celles qu'ils font naître, & qu'ils favorisent, la vigueur & la beauté qu'ont celles de cet heureux pays. Enfin on chercheroit vainément un autre paysage, où la variété des sites, la diversité des objets, & le piquant des contrastes, forment un ensemble aussi délicieux. Ici, les blés d'Europe couvrent les champs; là, c'est le riz, dont se nourrit l'Asie; plus loin, le maïs, qui tient lieu de pain au nouveau monde. La monotonie de couleur qu'offrent les terres labourées ou chargées de moissons, est relevée par la verdure perpétuelle, & différemment nuancée, des bosquets frais & des rians vergers qui les séparent fréquemment, par les jardins & les maisons de campagne, isolées & gaies, qui en sont voisines, & par le large *canal* de la rivière qui, coupant le vallon dans toute sa longueur, sépare en deux bandes les vastes prairies qui la bordent. L'air, par-tout embaumé des doux parfums que les arbres fleuris exhalent ici toute l'année, flatte l'odorat, & porte jusqu'au cœur une sensation voluptueuse, tandis qu'on s'étonne de voir croître & mûrir de toutes parts les fruits de l'Afrique,

des Philippines, des Moluques, & les grappes colorées de la vigne pendre en feſtons ſous le feuillage protecteur des grands arbres qui leur ſervent de ſoutien. Ajoutons encore à ce tableau tout ce qui peut lui donner de la vie; & les nombreux troupeaux qui paiſſent ou bondiſſent dans les prés; & les bergers qui les conduiſent au ſon du haut-bois & du chalumeau; & les laboureurs qui cultivent les terres, & charment leur travail en chantant; & les troupes joyeuſes & bruyantes des faneurs, des moiſſonneurs, des vendangeurs; & les inſulaires, qui, pour leurs affaires domeſtiques, ou celles de leur commerce, parcourent les chemins publics ou vont en bateau ſur la rivière; tout concourt à vous donner l'idée d'une ſociété paiſible, occupée, laborieuſe, vivant dans l'aiſance & dans le bonheur qui la ſuit, ſous le meilleur gouvernement & dans le plus beau pays de la terre.

Dans cette heureuſe ſituation, la colonie n'avoit à déſirer que de voir le bonheur perſonnel du prince, auſſi parfait & auſſi ſolide que celui dont elle jouit. On ſavoit, qu'épris des charmes de Doná Roſa, touché de ſes vertus & de ſes rares qualités, il aſpiroit depuis long-temps à lui plaire, & à lui faire agréer ſon cœur & ſa main; mais

que cette belle étrangère, trop sensible encore à la perte de son époux, & au chagrin d'avoir été, quoiqu'innocemment, la cause des troubles & des divisions de la société, différoit toujours de s'engager dans de nouveaux liens. Elle connoissoit pourtant le vrai mérite de Robert, elle lui rendoit justice, & n'étoit rien moins qu'indifférente à l'attachement respectueux & tendre qu'il ne cessoit de lui montrer, à la préférence qu'il lui donnoit sur toutes les femmes de l'isle, en la pressant de partager son trône & sa destinée. Mais cela même étoit un obstacle aux vœux du prince; car, aussi pleine de délicatesse que de générosité, Dona Rosa faisoit difficulté de céder à ses instances, de peur qu'on ne pensât qu'elle n'étoit mue, en y cédant, que par des vûes d'intérêt ou d'ambition. Etrangère dans la colonie, sans parens & sans fortune, cette considération lui paroissoit toute naturelle. Elle craignoit sur-*tout* que l'amour du prince venant à s'affoiblir, les reproches qu'il pourroit se faire un jour sur le choix d'une épouse, ne l'éloignassent d'elle entièrement.

Ainsi, Robert avoit à combattre dans l'ame de l'espagnole, & la tendresse qu'elle conservoit à Don Pedro, & sa trop grande modestie, & ses sentimens même pour le prince. Elle avoit

tenu long-temps ſecrète cette façon de penſer. Cependant Robert, qui ne pouvoit plus vivre ſans la poſſéder, la preſſant un jour plus inſtamment de céder à ſa tendreſſe, elle lui fit connoître les ſcrupules qui l'arrêtoient.

Robert n'oblia rien pour les diſſiper. Il convint avec elle que Don Pedro méritoit de juſtes regrets, qu'elle devoit en garder un tendre ſouvenir; mais il lui dit que le tribut de pleurs & de ſoupirs qu'elle lui payoit depuis ſi long-temps, avoit pleinement ſatisfait à ce qu'exigeoit ſa mémoire. Il s'efforça de lui faire ſentir adroitement qu'elle deviendroit injuſte envers elle-même, envers la ſociété, envers celui qui l'adoroit, & qui brûloit depuis tant d'années du déſir de la rendre au bonheur, en aſſurant le ſien propre & celui de la colonie, ſi elle ſe refuſoit encore au doux plaiſir de faire tant d'heureux; qu'elle ne connoiſſoit pas ſon propre mérite, ſes ſentimens à lui, ni l'affection reſpectueuſe qu'avoient pour elle tous les inſulaires, ſi elle pouvoit penſer qu'on changeât jamais d'opinion & de ſentimens à ſon égard. Enfin, après avoir fait l'apologie de ſa conduite auprès d'elle, il lui jura, d'une manière ſi tendre, une éternelle conſtance, qu'il ébranla ſa réſolution. Mais ce qui acheva de la déterminer, fut une confidence du prince,

qui lui apprit que les principaux de l'isle devoient venir la supplier de couronner les vœux de leur souverain, & l'assurer d'avance de toute leur gratitude, si elle daignoit les écouter.

Dona Rosa ne voulut pas qu'il pût imaginer que d'autres avoient plus de pouvoir que lui sur son esprit, & qu'il leur devoit le consentement qu'il avoit en vain sollicité jusqu'à ce jour. Elle fit donc au prince, en rougissant & avec un air charmant de timidité, au travers duquel on pouvoit lire l'estime parfaite, & la tendre reconnoissance qu'il lui avoit inspirée, un aveu de ses sentimens, qui le combla de joie. Elle lui promit en même temps de se rendre à ses volontés, & de lui consacrer son cœur & sa vie au pied des autels. « Je ne vous demanderai qu'une grace, ajouta-t-elle, c'est de vouloir me permettre d'aller encore pendant neuf jours pleurer sur la tombe de mon époux, pour satisfaire, autant que je le puis, à mes premiers engagemens, & pour adoucir les reproches que je pourrois me faire sur ceux que je vais prendre ».

Robert, enchanté de ces promesses, & de toucher au terme de ses désirs, lui dit tout ce que l'excès de la joie & de la reconnoissance pouvoient inspirer au cœur le plus sensible & le plus aimant. Il se soumit, sans murmurer,

à ce qu'elle exigeoit de lui; mais il obtint d'elle à son tour qu'elle ne prolongeroit pas le délai de neuf jours, & que le dixième seroit celui de leur mariage. Toute la colonie applaudit avec transport à cette heureuse nouvelle, & s'empressa d'en féliciter le prince & Dona Rosa.

De Martine fut un des premiers qui leur en témoigna sa vive satisfaction. Ses sentimens pouvoient le mettre au rang des meilleurs citoyens, & il avoit résolu de se fixer dans notre isle; d'ailleurs il étoit depuis long-temps ami de Dona Rosa, & singulièrement estimé de Robert. Il en fut accueilli comme il le méritoit. Le prince, qui, dans son bonheur, auroit voulu rendre tous ceux qu'il aimoit aussi heureux que lui-même, embrassa de Martine, & lui dit: « Mon cher ami, je vais être bientôt au comble de mes vœux, en recevant la main d'une femme adorable. Ne pourrai-je pas vous faire un pareil sort? Vous étes ici depuis plusieurs années; vous ne voulez pas nous quitter, & vous avez raison. Vous ne trouverez nulle part des hommes qui vous aiment & vous chérissent autant que nous: mais vous demeurez isolé dans la société que vous avez choisie; vous ne tenez à aucune famille. Votre cœur ne nous fait-il

pas sentir le besoin de vous unir à une douce compagne, pour vivre heureux? Ah! si j'en crois mon cœur, si j'en crois même quelques indices, qui ne me paroissent pas équivoques, vous n'êtes pas indifférent aux charmes d'une de nos belles insulaires, & elle ne reçoit pas avec colère les vœux que vous lui adressez. Parlez, mon cher de Martine, & si mes conjectures se trouvent justes; soyez sûr d'avance de mon approbation & même de mon appui, pour contribuer au bonheur de deux personnes qui me sont infiniment chères ».

De Martine rougit d'abord de se voir deviné par le prince; mais la manière dont Robert l'avoit reçu, le ton de bonté dont il lui parloit, & l'assurance positive qu'il lui donnoit d'approuver & de protéger son amour, l'engagèrent à lui faire l'aveu du secret de sa vie. Il n'avoit pu voir de près & tous les jours Elise, sœur du prince, sans être vivement touché de son mérite & de sa beauté. *Il n'avoit* osé lui déclarer de vive voix ses sentimens; mais ses yeux, ses attentions, ses assiduités le lui avoient dit d'une manière si persuasive, qu'elle n'avoit pu s'y méprendre, ni s'y montrer insensible; & sa complaisance à l'écouter, le plaisir qu'elle éprouvoit en le voyant, & qu'elle ne lui cachoit pas, pouvoient flatter de

de Martine de la plus douce espérance. Il pria le prince de lui pardonner la témérité de ses vœux, & de considérer que ce n'étoit que par obéissance qu'il les lui faisoit connoître; qu'il ne s'étoit jamais permis d'en parler même à la princesse. « Et que vouliez-vous attendre? lui demanda Robert », « Que le temps, répliqua de Martine, & de plus grands services me rendissent plus digne d'elle & de vous, & pussent vous faire oublier la distance qui nous sépare ». « Allez, mon cher de Martine, lui répondit le prince en souriant, votre modestie est en vous un mérite de plus; mais sans ma pénétration elle vous eût peu servi. Je ne connois personne dans la colonie qui soit plus fait que vous pour aspirer à la main de ma sœur. Nous vous devons tous ici de la reconnoissance; j'espère qu'elle voudra bien nous acquitter envers vous. J'ose vous répondre de sa déférence, & en m'exprimant ainsi, je ne crois pas vous faire une promesse indiscrète. Je vous réponds en même temps du consentement de ma mère; elle vous estime trop, elle aime trop ses enfans, pour nous le refuser. Je vais les prier l'une & l'autre d'approuver vos sentimens, de couronner votre constance; & je me flatte bien d'en obtenir ce que votre cœur désire. En attendant, je suis bien aise

de vous aſſurer qu'aucune alliance ne ſauroit m'être plus agréable que la vôtre, & qu'en m'applaudiſſant de ma découverte, je me félicite ſincèrement de pouvoir vous donner ma ſœur, & de faire ainſi bientôt votre commune félicité.

Le prince paſſa ſur le champ chez Adélaïde & chez Eliſe; &, comme il l'avoit bien prévu, il les trouva favorablement diſpoſées pour de Martine. Il leur expoſa les vœux de cet honnête homme, & les pria de les agréer. La mère conſulta ſa fille, qui répondit, en rougiſſant, qu'elle avoit pour de Martine la plus parfaite eſtime; qu'elle dépendoit entièrement du prince & de ſa mère, & qu'ils pouvoient diſpoſer de ſa main. Adélaïde reçut alors la demande du Prince, & lui donna ſon conſentement de la manière la plus flatteuſe. Robert vint lui-même apporter à de Martine cette bonne nouvelle, qui le jeta dans l'extaſe. Il le préſenta aux princeſſes; & dans le trouble où il étoit, de Martine put à peine leur faire entendre ce qu'il éprouvoit, par quelques mots entrecoupés; mais ſon embarras même étoit plus éloquent que le plus beau diſcours. Elles lui confirmèrent toutes deux ce que Robert venoit de lui dire; & celui-ci le mit au comble de la joie, en l'aſſurant que le même jour où

Dona Rosa devoit unir son sort à celui du Prince, seroit celui où sa sœur Elise donneroit sa main à de Martine.

Les préparatifs de ces deux mariages se firent aussi-tôt, & tous les citoyens se disposèrent à les célébrer par de brillantes fêtes. Nous n'en ferons pas ici la description. Nous dirons seulement que le même jour les deux illustres couples furent unis suivant leurs désirs, & à la satisfaction générale des insulaires, & que tout ce qu'on put imaginer pour donner plus de pompe & de magnificence à cette double cérémonie, plus d'éclat & de gaîté aux repas & aux divertissemens qui la suivirent, fut mis en œuvre, & réussit à souhait. Depuis ce moment, le prince & Dona Rosa, Elise & de Martine sont aussi heureux qu'ils peuvent l'être. Chaque jour accroît & justifie leur mutuelle tendresse; leur union, bénie du ciel, & déjà féconde, promet de nombreux rejetons, & la certitude du bonheur de ces augustes époux augmente celui de la société.

N'oublions pas de dire ici que ces fêtes & ces plaisirs n'ont que légèrement suspendu les travaux ordinaires de la colonie, & qu'ils n'ont pas ralenti les soins ni l'activité du prince pour le bien de l'administration en général, & en particulier pour la construction des monumens

publics, commencés ou continués par son ordre, entre lesquels nous devons noter ceux qu'on vient d'élever à la gloire des bienfaiteurs de l'isle.

Si l'on a fait de si pompeux éloges des monumens des peuples anciens ou modernes, remarquables par leur grandeur & leur magnificence, tels que les pyramides d'Egypte, le colosse de Rhodes, les palais de Babylone & de Persépolis, les temples & les théâtres de la Grèce & de Rome, les arcs funéraires de la Chine, &c., qui, la plupart, n'ont été bâtis que par l'orgueil, la superstition, ou la vanité, quelle idée ne devroit-on pas se faire de ceux qui honorent & embellissent notre patrie? Aucun peuple, nous osons le dire, n'a jamais exécuté, n'a jamais conçu le plan de pareils monumens. Ce n'est pas que les nôtres l'emportent sur tous les autres par la hauteur ou l'étendue de l'édifice, par la majesté de l'architecture, par la richesse des ornemens. Nos prétentions seroient sans doute mal fondées à cet égard. Nous n'avons regardé que comme secondaires ces objets qui faisoient tout le mérite des sept merveilles du monde. Les princes qui les firent bâtir n'eurent d'autre but que de frapper d'étonnement le spectateur, & de jeter la postérité dans l'admiration de leur grandeur & de leur puissance;

projets vains, dont l'exécution assujettit les peuples des pays où elles furent construites, à de longs & penibles travaux & à d'énormes dépenses, sans autre fruit pour eux & pour l'humanité, que de tromper les esprits, en leur inspirant une fausse estime pour les ouvrages & les monumens d'ostentation & de vaine gloire. Des vues plus saines & plus louables au contraire ont fait concevoir & porté les nôtres à leur perfection. L'on s'y est proposé, non seulement d'honorer la mémoire des morts, qui, par leurs vertus publiques, leurs travaux & leurs services, ont dignement rempli leur tâche de citoyen, & bien mérité de la patrie; mais d'instruire les vivans & les races futures, & de les embraser du feu de l'émulation, en y consacrant à perpétuité les noms de ces hommes célèbres, ainsi que les actions & les traits glorieux qui les distinguèrent de leurs contemporains; enfin, de faire de ces monumens un dépôt public des fastes & de l'histoire de l'isle, ouvert en tout temps à tous les insulaires, dans un édifice majestueux, embelli de tous les ornemens dont la nature & l'art pouvoient le parer, & situé dans le plus beau lieu du monde.

En se déterminant à élever ces monumens qui semblent s'éloigner de la simplicité de nos mœurs, les anciens de la colonie, ni le prince

lui-même, n'ignoroient pas ce que l'histoire nous apprend de l'abus que l'orgueil & la vanité avoient fait tant de fois chez d'autres peuples, de ces marques honorifiques d'estime publique. Ils savoient que, plus ces peuples s'étoient corrompus, plus la flatterie avoit multiplié les statues, les obélisques, les arcs de triomphe, &c., à la gloire des hommes puissans, quelquefois les plus dignes de haîne & de mépris; que souvent même elle les leur avoit prodigués pendant leur vie; ce qui, en avilissant ces monumens aux yeux des hommes sages & modestes, en avoit fait de nouveaux moyens de corruption pour les autres. Mais ils savoient aussi que le premier témoignage de reconnoissance qu'une société doit aux services & aux vertus qui lui furent utiles, est d'en garder, d'en perpétuer le souvenir; que le désir de vivre à jamais dans la mémoire & l'estime de la postérité, est le plus puissant & le plus noble stimulant des ames, pour les porter aux actions & aux vertus les plus sublimes, & que la récompense qui coûte le moins, est celle qui se paye en honneurs; enfin que la possibilité d'abuser d'une chose bonne en elle-même, ne doit pas engager à en défendre l'usage, mais seulement à le régler. En conséquence, Robert fit une loi, par laquelle il déclara, 1°. que les

grands ſervices rendus à la colonie ſeroient récompenſés par la mention honorable qu'on en feroit dans les monumens publics ; 2°. que cet honneur ne leur ſeroit accordé qu'après leur mort ; 3°. qu'il ne pourroit leur être décerné que dans une aſſemblée nationale, & d'après le vœu général de la ſociété ; 4°. qu'on n'y accorderoit un tombeau qu'aux hommes du plus grand mérite ; 5°. enfin qu'on n'érigeroit jamais dans ces monumens d'autres ſtatues que celles des fondateurs. Par ces précautions d'une ſage prévoyance, nous nous ſommes ſans doute mis à l'abri des abus qui pouvoient un jour s'introduire dans cet établiſſement.

La deſcription que nous avons déjà faite du mauſolée du Père, a pu donner une idée de nos monumens funèbres ; car le grand nombre de ceux qu'on a conſtruits depuis, & qui, avec le premier, font maintenant un tout régulier & parfait, ont tous la même forme, la même grandeur, le même ordre d'architecture ; mais il convient d'ajouter ici quelques détails, de parler des inſcriptions qui décorent certains mauſolées, pour bien donner à connoître en quoi ils diffèrent des autres, & faire mieux ſentir tout l'effet de l'enſemble.

Qu'on ſe reporte donc un moment à celui des fondateurs, & qu'on ſe figure une longue

ſuite de monumens ſemblables, précédés de même d'un beau périſtile, qui, joint à celui-ci, fait, avec les ſuivans, une vaſte galerie; qu'on ſe repréſente en même temps un corps de bâtiment, égal au premier, placé vis-à-vis, à deux cents pas de diſtance, on ſe fera une idée juſte de l'étendue, de la diſpoſition, & de la forme extérieure de ces monumens. Ce ſont deux ailes parallèles & deux longues colonnades, ſéparées l'une de l'autre par une pelouſe de ſix cents pas de long, ſur deux cents pas de large. Des deux côtés, & derrière les monumens, pluſieurs allées de grands arbres élèvent leurs têtes ſuperbes au deſſus des toits, & les couronnent majeſtueuſement d'un feuillage toujours vert. Au bout de l'eſplanade, & à une égale diſtance des deux ailes, on voit le tombeau de M. d'Aliban & la pyramide érigée à ſa mémoire, entourés de palmiers & d'autres arbres épais, qui font avec ce monument un groupe où les yeux s'arrêtent avec une douce mélancolie. Tels ſont les premiers objets que préſentent les monumens aux regards des ſpectateurs.

L'intérieur de chaque mauſolée renferme un tombeau fait d'après l'antique, mais dont la forme & les accompagnemens ne ſont pas les mêmes que ceux des autres. Les inſcriptions gravées dans les entre-colonnes du pourtour

diffèrent aussi nécessairement, comme différoient les vertus & les actions de ceux qu'elles doivent rappeler. La plupart de ces mausolées, préparés d'avance pour ceux des citoyens qu'on jugera dignes, après leur mort, d'être placés au rang des grands hommes de l'isle, ne contiennent encore que des cénotaphes ou tombeaux vides, sans ornemens; & les entre-colonnes qui les entourent ne présentent que des tables rases, propres à recevoir les inscriptions qu'on y voudra graver. Le petit nombre de mausolées déjà consacrés à la mémoire des bienfaiteurs de la société, & dont les corps y reposent, sont ceux des fondateurs, de Henri & de Baptiste; car on y a porté ses cendres de l'isle de Saméa. Les grands hommes sont rares en tout pays; d'ailleurs la colonie est trop moderne pour qu'elle ait pu faire en ce genre des pertes fort multipliées. Plaise au ciel qu'elle ne cesse de nourrir plusieurs de ces hommes rares, dignes d'être placés parmi ses bienfaiteurs, & qu'ils vivent assez long-temps pour lui donner de plus grands & de plus nombreux exemples de dévouement & de patriotisme, & pour éloigner les regrets qu'ils doivent laisser après eux!

Les inscriptions qu'on lit dans ces mausolées, ne contiennent point d'éloges vagues, ni de lieux communs; elles offrent seulement de courts

récits des faits glorieux des défunts, qui peuvent instruire & toucher la postérité. Le style en est noble & simple, sans prétention, sans superfluités. Celles du tombeau des fondateurs présentent succinctement le tableau de leur vie; c'est-à dire, de leur union tendre & constante, de leurs travaux, de leur gouvernement civil & domestique, des lois que le Père nous a données, & de la mort funeste de nos chers parens. Le lecteur, étonné de ce qu'ils ont fait, & convaincu qu'il n'est pas donné à la nature humaine d'aller plus loin, reste ému, attendri, pénétré de reconnoissance & d'amour pour les vénérables auteurs de la colonie, & ne s'éloigne pas de leur tombeau, sans prendre la ferme résolution de suivre constamment les grands exemples de vertus qu'ils nous ont tracés.

Le mausolée de Henri, qui commence l'aile gauche & fait face à celui du Père, est moins orné que ce dernier; mais sa simplicité même est noble & touchante. Les inscription qu'on y voit peignent son caractère vertueux & plein de bonté, sa piété filiale, son dévouement & son courage pour la défense de la patrie, son amour pour son peuple, ses soins & ses travaux assidus pour en assurer le bonheur. Elles contiennent l'histoire des choses & des exploits mémorables, préparés & conduits par sa sagesse,

& opérés sous ses ordres ; l'heureuse issue des guerres de l'isle contre les nègres, la paix & l'alliance conclue avec eux, la civilisation & l'instruction de ces peuples sauvages, les relations de commerce & de politique établies avec les indiens & les chinois ; enfin les établissemens publics faits sous son règne, & les lois qu'il a promulguées. Si l'idée qu'elles nous donnent de ce prince juste & débonnaire, n'est pas aussi sublime que celle que l'on a du vénérable fondateur, elle est pourtant bien consolante pour l'humanité, bien encourageante pour ses successeurs, bien attendrissante pour les insulaires. Peu de chefs de nations laissent après eux une mémoire aussi respectable & aussi glorieuse. Il n'a pas régné long-temps, & dans la courte durée de son règne, il a plus fait pour son peuple, que tant de monarques puissans & renommés n'ont fait pour les leurs, durant un grand nombre d'années qu'ils ont tenu le sceptre. Si le ciel, propice à nos vœux lui eût accordé de plus longs jours, il se fût peut-être élevé à la hauteur du chef qui l'avoit précédé, & qui lui servoit de modèle. Telle est du moins l'opinion de ceux qui l'ont bien connu.

A côté du mausolée de Henri, est celui qui renferme les cendres de Baptiste. Il est encore

plus simple que celui de son frère, comme il doit l'être à tous égards. Le mérite de Baptiste, comme son rang & sa réputation, étoit bien loin d'atteindre à celui de nos premiers chefs. Il laissoit une mémoire peu fixée; aussi l'assemblée générale, qui lui accorda l'honneur du monument, ne s'y détermina point sans discussion, & sans avoir bien examiné toutes les actions de sa vie publique; mais la somme des services qu'il avoit rendus à la société l'emporta dans la balance sur les défauts de son caractère, & sur les imprudences & les fausses démarches que son excessive délicatesse & son ardeur impétueuse lui avoient suggérées. Il avoit conçu la plus violente passion pour Adélaïde, passion condamnée par ses parens, comme capable de troubler toute la famille; & son dépit l'avoit porté à s'en séparer, & à fuir dans une partie de l'isle jusqu'*alors* inconnue; mais par un généreux effort, il avoit profité de son exil pour vaincre son amour, il avoit dompté le ressentiment que lui inspiroit la préférence donnée à son rival. Son excursion hardie étoit devenue l'occasion fortuite de la guerre longue & sanglante des sauvages contre nous; mais il y avoit donné les plus grandes preuves de courage & d'habileté, & ses exploits multipliés & remarquables en avoient assuré le

ſuccès. S'il avoit de ſes talens une trop haute opinion, s'il en tiroit vanité, s'il prenoit quelquefois un ton peu convenable avec ſes frères & ſes neveux, on ne pouvoit lui diſputer la gloire d'avoir été leur maître dans l'enſeignement de tous les arts utiles à la ſociété, ni s'empêcher de convenir qu'il avoit non ſeulement conçu, mais conſtruit lui-même la plupart des grands ouvrages qu'on voyoit dans l'iſle, & qu'il n'y en avoit pas un ſeul à la confection duquel il n'eût contribué de ſes lumières ou de ſa main. Enfin ſi on le blâmoit de n'avoir pas écouté les avis ſalutaires des fondateurs, lors de ſon dernier voyage, l'on convenoit généralement que c'étoit par un caprice d'humeur, plutôt que par un manque d'affection pour eux & pour la colonie; &, convaincu de ſon zèle pour le bien commun, chacun étoit perſuadé que s'il eût vécu plus long-temps, les trames odieuſes de Wilſon n'auroient pas eu lieu, qu'il auroit enfin connu ce perfide, & préſervé Richard & le reſte de ſa famille du malheur de partager ſa honte & ſon ſort. Les inſcriptions du mauſolée de Baptiſte expoſent fidèlement tout ce qu'on peut lui reprocher, comme ce qu'il a fait de louable. Elles tiennent ici la place de l'hiſtoire, dont le premier devoir eſt de dire la vérité,

& qui, pour l'instruction des vivans, doit toujours parler des morts sans flatterie & sans passion.

Cette légère esquisse suffit pour faire comprendre combien ce bel établissement doit être dans la suite intéressant & utile à la société, en lui mettant sans cesse sous les yeux les principaux événemens de notre histoire; en retraçant à la jeunesse tous les actes de courage, dè patriotisme, de magnanimité des hommes généreux, qui, dévoués à la patrie, l'ont servie par leurs travaux, dirigée par leurs soins, illustrée par leurs lumières, & les exemples de vénération & d'attachement pour les lois, les plus frappans & les plus propres à élever l'ame, & à remplir le cœur du noble désir de les imiter, de les surpasser même, s'il est possible. On doit concevoir que les pères qui meneront leurs enfans, les maîtres qui conduiront leurs disciples dans ces vastes galeries & les parcourront avec eux, en leur imprimant d'abord le plus grand respect pour la mémoire des hommes illustres dont elles ornent les tombeaux, leur montreront soigneusement & leur rendront familier le grand livre où sont consignées les belles actions qui les ont illustrés; qu'ils les passionneront pour la vraie gloire, que donnent seulement les vertus utiles & les ser-

vices rendus à la patrie & à l'humanité. C'est ainsi que, dans notre isle, les monumens décernés aux hommes célèbres qui ne sont plus, doivent instruire, consoler, & encourager la génération vivante & les races futures; c'est ainsi que l'attention & la reconnoissance éclairée d'un bon gouvernement tirent des honneurs qu'il rend aux cendres des hommes vraiment utiles, des moyens puissans d'en faire éclore de nouveaux, & de les multiplier, au grand avantage & à la gloire de la société.

Nous allons terminer ici la rédaction de ces mémoires. Nous avons rapporté les détails des faits arrivés parmi nous jusqu'à ce jour (1), avec toute l'exactitude & l'impartialité d'un écrivain qui, ambitionnant l'estime de ses lecteurs, chérit sur-tout la vérité, & se respecte lui même. Le temps & les circonstances ameneront peut-être d'autres événemens qui mériteront d'être recueillis & de passer à la pos-

---

(1) En examinant & en rapprochant, avec beaucoup d'attention, les différentes époques des faits rapportés dans ces mémoires, & dont il semble qu'on ait voulu nous dérober à dessein toutes les dates, nous avons cru pouvoir conjecturer que le temps où Philippe a fini cette rédaction, peut se rapporter vers les année 1768 ou 1769. *Note de l'éditeur.*

térité; mais plaise au ciel que ceux qui se chargeront de les lui transmettre, n'aient jamais à retracer des troubles & des malheurs semblables à ceux que nous avons éprouvés, & que le cours paisible des choses, sous un gouvernement juste & prospère, ne leur laisse d'autre soin que celui de peindre les progrès & le bonheur de la colonie! Heureuses les nations qui n'offrent aux pinceaux de l'histoire que ces tableaux tranquilles & consolans, au lieu des scènes tumultueuses & sanglantes qui ne l'occupent que trop souvent, & sur lesquelles l'avide curiosité d'un lecteur oisif s'arrête avec complaisance! Heureuses celles qui n'ont, comme la nôtre, qu'à rendre grace à Dieu de leur prospérité, & qu'à le prier d'accorder de longs jours aux dignes chefs à qui elles en sont redevables, & qui ne s'occupent journellement qu'à les y maintenir!

La colonie n'a plus à désirer désormais que la continuation de son bonheur. Elle ne cessera point d'en voir l'accroissement, tant qu'elle respectera les principes de sa constitution, tant qu'elle restera fermement unie à son chef dans sa soumission aux lois. La concorde, la paix, l'amour du bien commun, lient aujourd'hui tous les individus, toutes les familles. Les peuples voisins, autrefois ennemis dangereux,

sont

sont maintenant nos amis ou nos alliés. Nos relations s'étendent au loin dans les Indes & à la Chine, & par ces pays jusqu'en Europe. Les missionnaires de Canton, & le bon Hiu-pen y entretiennent des correspondances (1), qui, refluant jusqu'à nous, nous mettent en communication de commerce & de lumières avec toutes les parties du monde. Il est possible d'en abuser; mais les suites de cet abus sont trop évidentes, pour qu'on cesse de mettre dans ce commerce la plus grande circonspection. Les annales de l'humanité ne parlent pas d'un peuple constitué comme nous, & aussi heureux que nous. Puisse l'exemple que nous leur offrons (2) ne pas demeurer caché dans la mer des Indes, & donner à

(1) Ceci semble confirmer ce que nous avions déjà pensé; c'est-à-dire, que M. Vander-Mur avoit lié une correspondance intime & suivie avec Hiu-pen, & que c'est sans doute par le moyen de celui-ci que les dernières parties de ces mémoires sont parvenues à M. Vander-Mur, ou du moins à ses héritiers. *Note de l'éditeur.*

(2) Cette dernière phrase prouve encore ce que nous avons dit dans la note précédente. Philippe montre ici l'intention où il est de faire connoître ses mémoires hors de la colonie. Par qui, mieux que par Hiu-pen & M. Vander-Mur, pouvoit-il y parvenir? *Note de l'éditeur.*

toutes les nations & à tous les gouvernemens ; le désir de nous imiter, pour devenir aussi heureux, & aussi constamment heureux que nous le sommes (1) !

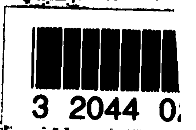
---

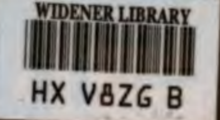
(1) Nous devions joindre à ces mémoires un précis du catéchisme du citoyen, dont nous avons déjà parlé, tome III, pages 47, 48, 395, & que nous réservions pour terminer l'ouvrage ; mais la grosseur du dernier volume nous force de renoncer à ce dessein. Cependant ceux de nos lecteurs qui pourroient le désirer, seront bientôt à même de se satisfaire à cet égard. Nous nous proposons de faire imprimer ce catéchisme en entier, avec plusieurs articles intéressans d'économie politique, que nous avons déjà publiés en grande partie dans un recueil très-connu, mais trop volumineux & trop cher, pour être à la portée de tout monde. *Note de l'éditeur.*

Fin de l'Isle inconnue.

TABLE
DES CHAPITRES
ET
DES SOMMAIRES
Contenus dans ce volume.

Fin de la Table.


3 2044 0


WIDENER LIBRARY
HX V8ZG B